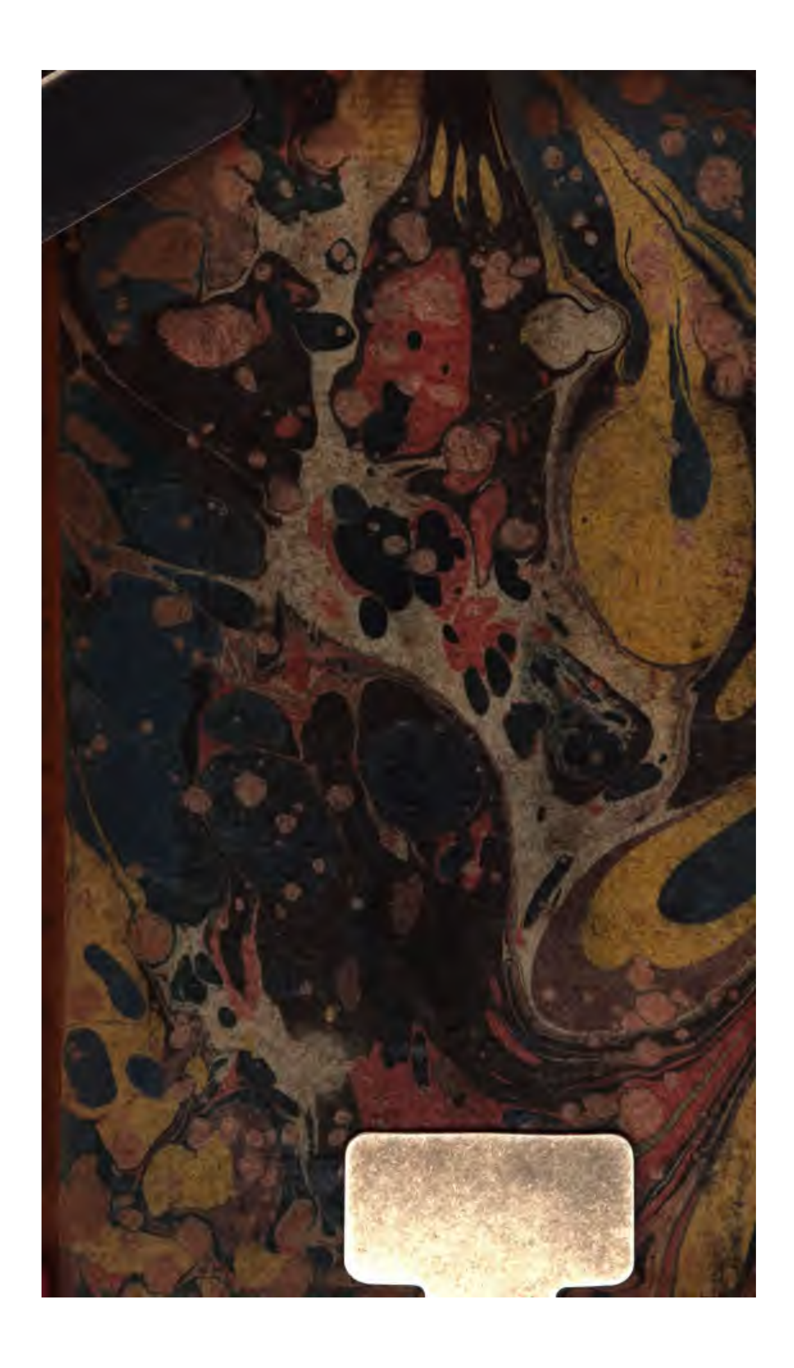
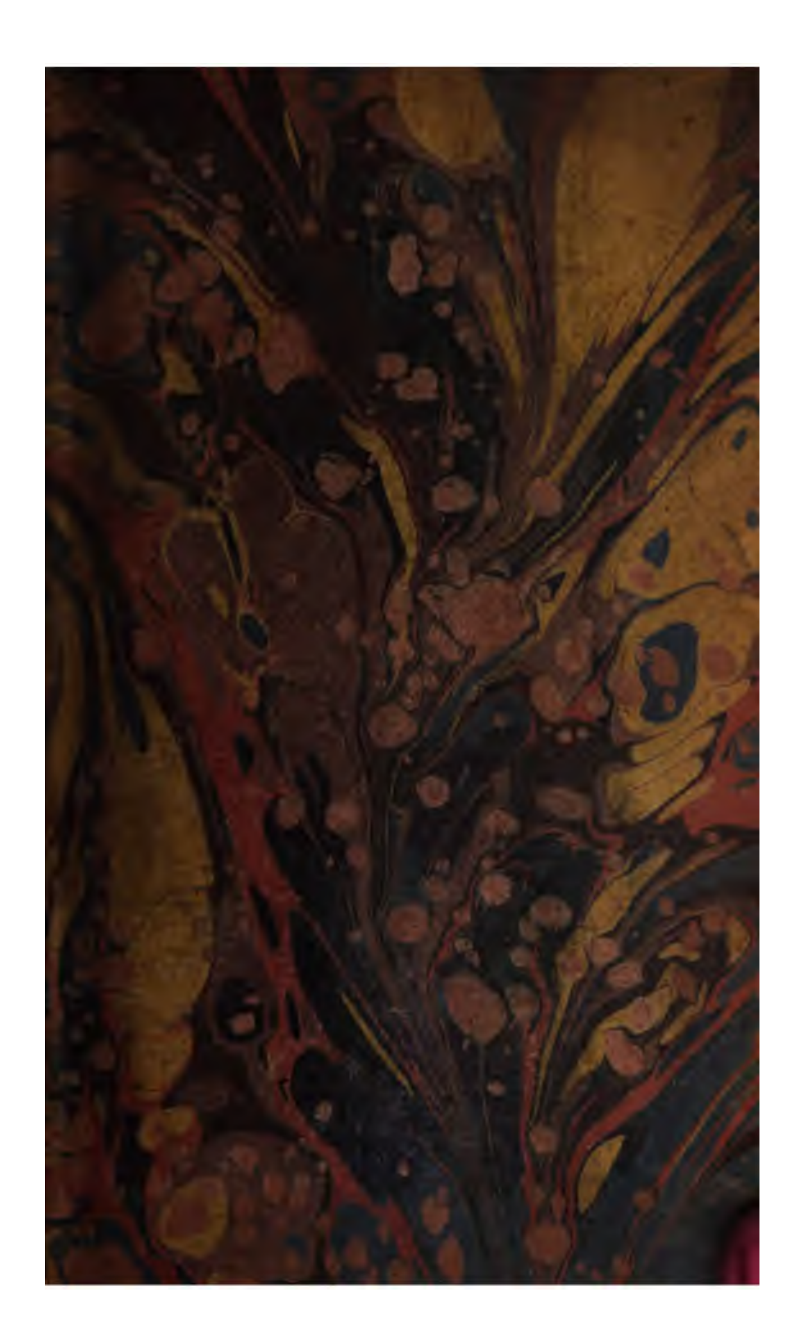






HISTOIRE
D'ANGLETERRE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE D'ANGLETERRE,

DEPUIS LE TRAITÉ d'Aix-la-Chapelle en 1748, jusqu'au Traité de Paris en 1763.

POUR SERVIR DE CONTINUATION

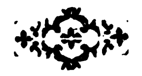
AUX HISTOIRES

DE MM. SMOLLETT ET HUME.

Par M. TARGE,

Ancien Professeur de Mathématiques de l'Ecole Royale-Militaire.

TOME QUATRIEME.

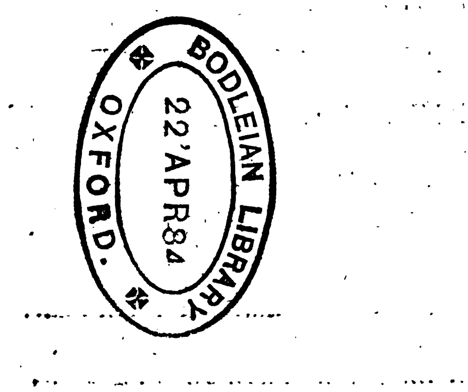


A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez { DESAINT, rue du Foin S. Jacques.
{ SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.

M. DCC. LXVIII.


BODLEIAN LIBRARY
22 'APR 84
OXFORD.



HISTOIRE D'ANGLETERRE,

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE IV.

§. I. *Etat des Puissances belligérantes.* §. II. *Les François s'emparent de Francfort sur le Mein.* §. III. *Les Impériaux entrent dans la Thuringe.* §. IV. *Progrès du Prince d'Isembourg, & du Prince Héréditaire de Brunswick.* §. V. *Dispositions de M. de Broglio avant la bataille de Berghen.* §. VI. *Il remporte la victoire sur le Prince Ferdinand.* §. VII. *Suites de cette victoire.* §. VIII. *On établit un Inspecteur Anglois dans*

le pays d'Hanover. §. IX. *Le Prince Ferdinand se retire devant les François.* §. X. *Echec que les François reçoivent à Holtzhauzen.* §. XI. *Ils se rendent maîtres de Munster.* §. XII. *Animosité du Prince Ferdinand contre le Lord George Sackeville.* §. XIII. *Disposition des deux armées.* §. XIV. *Les François attaquent le Prince Ferdinand près de Minden.* §. XV. *Bataille de Minden ou de Thonhausen, gagnée par ce Prince.* §. XVI. *Il s'empare de Minden.* §. XVII. *Avantage du Prince Héréditaire à Coveldt.* §. XVIII. *Retraite des François.* §. XIX. *Les Alliés reprennent Munster.* §. XX. *M. de Broglio est chargé du commandement de l'armée Françoise.* §. XXI. *Le Duc de Wirtemberg est surpris à Fulde.* §. XXII. *Activité du Roi de Prusse & de ses Généraux.* §. XXIII. *Expédition du Prince Henry.* §. XXIV. *Mouvements des Prussiens & des Autrichiens.* §. XXV. *Déclaration du Roi de Prusse au sujet des prisonniers.* §. XXVI. *Déclaration du Général Dohna. Il entre en Pologne.* §. XXVII. *Bataille de Zullichaw gagnée par les*

Russes. §. XXVIII. *Le Roi de Prusse se détermine à livrer bataille en personne aux Russes.* §. XXIX. *Son armée est taillée en pièces à Cunersdorff.* §. XXX. *Inactivité des vainqueurs après la bataille.* §. XXXI. *Combat près de Messen entre les Prussiens & les Impériaux.* §. XXXII. *Progrès du Prince Henry.* §. XXXIII. *Combat de Maxen, où douze mille Prussiens sont obligés de se rendre.* §. XXXIV. *Perte des Prussiens en traversant l'Elbe à Meissen.* §. XXXV. *Fin de la campagne en Allemagne.* §. XXXVI. *Nouvelles plaintes des Hollandois. Mort de la Princesse d'Orange.* §. XXXVII. *Plaintes réciproques des Anglois.* §. XXXVIII. *Mémoire de M. d'Affry.* §. XXXIX. *Résolution du Corps Evangélique à la Diète de l'Empire.* §. XL. *Décret Impérial à ce sujet.* §. XLI. *Pirate Anglois condamné à mort.* §. XLII. *Défaut de police en Angleterre.* §. XLIII. *Résolution au sujet d'un nouveau Pont.* §. XLIV. *Incendies à Londres.* §. XLV. *Tentatives pour la découverte des longitudes en mer.* §. XLVI. *Adresse des*

Catholiques d'Irlande au Viceroi. §. XLVII. *Troubles intérieurs en Irlande.* §. XLVIII. *Misere affreuse sur un bâtiment Anglois.* §. XLIX. *Changement dans le Ministère François.* §. L. *Etablissement de l'Ordre du mérite militaire.* §. LI. *Mort du Roi d'Espagne, Ferdinand VI.* §. LII. *Dom Carlos lui succède.* §. LIII. *Sagesse de sa conduite.* §. LIV. *Affaires de Portugal.* §. LV. *Histoire naturelle.* §. LVI. *Affreux tremblement de terre en Syrie.*

George II. An. 1759.

I. Etat des Puissances Belligérantes



PENDANT que les armes Britanniques s'emparoient des Colonies Françoises dans l'Amérique Septentrionale, & que les Anglois espéroient faire tomber dans peu les murs de Pondichery, leurs rivaux se soutenoient avec gloire dans les campagnes germaniques, & ils firent repentir plus d'une fois la Grande-Bretagne & ses alliés d'avoir entrepris en Allemagne une guerre capable de les épuiser d'hommes & d'argent. Les François avoient à la vérité reçu plusieurs échecs; mais leurs armées,

semblables aux flots de la mer, ne se retiroient quelque temps des pays qu'elles avoient couvert, que pour y rentrer avec plus de forces, en renversant tous les obstacles qu'on opposoit à leur passage. Quoique l'on parut desirer la paix réciproquement, aucun évènement n'avoit été assez décisif pour forcer une des parties à la demander; & les intérêts des Puissances alliées de la France & de l'Angleterre étoient tellement combinés, que chacune avoit lieu de craindre que des progrès trop marqués n'apportassent de nouvelles difficultés quand on voudroit rétablir l'équilibre, si nécessaire à la tranquillité générale de l'Europe. Ces complications d'intérêts; des mésintelligences inévitables entre des Généraux de diverses nations; des ordres secrets émanés des cabinets des Princes pour restreindre les opérations des Commandants; de petites jalousies particulières; une multitude d'autres causes inconnues au public, influent si souvent sur la perte ou sur le gain des batailles, qu'on ne peut être trop réservé dans ses jugements

George II. An. 1759.

George II. An. 1759.

pour ou contre les Généraux qui ont remporté la victoire, ou qui l'ont laissée échapper de leurs mains. Nous n'entreprendrons point de pénétrer dans ces causes en continuant le récit des faits, & nous nous en tiendrons toujours à la simple narration : si nous y joignons quelques réflexions, elles sont uniquement destinées à suspendre l'attention du lecteur, en évitant la sécheresse inséparable des simples annales.

II. Les François s'emparent de Francfort sur le Mein.

Les Officiers Généraux, bien loin de demeurer dans l'inaction pendant le quartier-d'hiver, & de laisser reposer leurs troupes après les fatigues de l'année précédente, veilloient réciproquement sur les démarches de leurs adversaires ; ne cherchoient que les occasions de leur nuire, & faisoient leurs préparatifs pour se mettre de bonne-heure en campagne. L'armée Hanoverienne, commandée par le Prince Ferdinand, avoit reçu des renforts considérables d'Angleterre : outre plusieurs milliers de soldats de recrue qu'on avoit levées en Allemagne, l'argent & les munitions y étoient

George II. An. 1759.

en abondance ; & malgré la rareté des fourages, on avoit réussi à en faire d'amples magasins. Ce Prince avoit eu une entrevue avec le Roi de Prusse, & ils avoient concerté les opérations de la campagne prochaine. Suivant leur plan, les alliés devoient faire leurs efforts pour pousser les François jusqu'au fleuve du Rhin, & pour couper la communication entre leur armée & celle des Autrichiens & des Impériaux, pendant que le Monarque Prussien enverroit de forts détachements dans la Thuringe & dans la Franconie, pour mettre à couvert la Hesse & le pays d'Hanovre, & pour forcer les troupes de l'Empire à se retirer, ou à demeurer entre deux armées, sans pouvoir attendre aucun secours des François. Le Prince de Soubise, instruit en partie de ce projet, & du dessein que les ennemis avoient formé d'attaquer ses quartiers, résolut de s'emparer de Francfort sur le Mein : mais comme cette ville devoit être neutre par sa qualité de ville Impériale, il étoit nécessaire que le Prince cachât son dessein, pour ne point rencontrer

George II. An. 1759.

d'opposition. Le 2 de Janvier le régiment de Nassau se présenta devant une des portes, & demanda la liberté du passage, qui lui fut aussitôt accordé. Suivant l'usage, un détachement de la garnison le conduisit jusqu'à la porte opposée : les François y firent halte, au lieu d'avancer plus loin; se rendirent maîtres de la grande-garde, qui ne fit aucune résistance; s'établirent dans ce poste, & furent suivis de cinq autres régiments qui occupèrent les différentes places de la ville, sans trouver plus de difficultés. Il n'y eut aucun tumulte : les boutiques demeurèrent ouvertes, & les Magistrats se rendirent aux raisons des François, qui, par la possession de cette place, s'assurèrent la communication avec l'armée Impériale, demeurèrent maîtres du Rhin & du Mein, & se ménagèrent une retraite, en cas d'événement fâcheux.

III. Les Impériaux entrent dans la Thuringe.

Malgré la rigueur de la saison, l'armée des Cercles, augmentée d'un fort détachement d'Autrichiens, s'avança dans la Thuringe & la Franconie, & prit poste le 13 de Janvier dans la ville d'Erfurth, place

très importante, qui étoit la clef de la Saxe & de la Hesse, & qui assuroit leur communication avec l'armée de M. de Soubise. On y établit le quartier Général; & le reste de l'armée s'étendit dans les Duchés de Saxe-Eisenach, de Saxe-Cobourg, de Saxe-Gotha, & dans le dristrict de Fulde. Au mois de Février, le Général d'Arberg, avec un corps de douze mille hommes, entra tout-à-coup dans le pays de Hesse, où il s'empara des Bailliages de Smalkalde, de Friedevalde, & de Landec, & se rendit également maître de la Principauté d'Hirchfeld, pendant que le Colonel Fischer, avec le corps qu'il commandoit, s'avançoit jusqu'aux portes de Marbourg.

IV. Progrès du Prince d'Isembourg & du Prince Héréditaire de Brunswick.

Le Prince d'Isembourg ayant eu une entrevue près de Cassel avec le Prince Héréditaire de Brunswick, qui étoit venu de Paderborn, ils envoyèrent quelques troupes légères du côté d'Hirchfeld; le quartier Général qu'ils avoient d'abord établi à Friedslar fut transporté à Homberg : on fit des préparatifs à Cassel pour recevoir un corps de troupes; & l'on jetta un pont sur la Fulde au dessous,

George II. An. 1759.

de cette ville. Vers la fin de Février, le Prince d'Isembourg envoya le Général Knoblock avec un détachement de l'armée de Saxe, attaquer Erfurth, dont il se rendit maître le 28. En même temps, le Major-Général Urst avec quatre mille hommes d'infanterie & de cavalerie surprit les quartiers des François, la nuit du 1 au 2 de Mars, & les délogea d'Hirchfeld, de Vacha, & de tous les Bailliages Hessois. Ces postes furent bientôt repris par les Autrichiens; mais ils les abandonnèrent peu de jours après. Le Prince Héréditaire, avec un corps de Hussards Prussiens, tomba le 31 de Mars sur le régiment des Cuirassiers de Hohenzollern, qu'il dispersa totalement, en tua un grand nombre, & leur fit cinquante-six prisonniers. Le régiment de Wurtzbourg, infanterie, qui faisoit partie du même détachement, n'étant plus soutenu par la cavalerie, tomba sous les sabres des hussards, qui prirent cent trente soldats, & taillèrent les autres en pièces. Le lendemain premier d'Avril, le Prince s'avança, avec deux bataillons d'infanterie & quelques trou-

pes légères, à Meinungen, où il fit prisonniers deux bataillons des troupes de l'Electeur de Cologne, & s'empara d'un gros magasin. Ensuite il surprit Walsungen, où il força le régiment de Nagel de mettre bas les armes. Le Général d'Arberg, qui étoit en marche avec un bataillon & un corps de grenadiers pour secourir cette place, arriva trop tard : on se canona de part & d'autre, & il fut obligé de se retirer précipitamment. De son côté, le Duc de Holstein se rendit maître du poste de Fryenstenau que les François occupoient, & il leur fit prisonniers deux Officiers & cinquante-sept soldats. Le Colonel Stockhausen, à la tête d'un détachement de hussards Hessois & de cavalerie légère, attaqua le régiment de Savoie, dont une partie fut taillée en pièces, & il emporta deux de leurs étendards au quartier Général. Les Autrichiens, ainsi repoussés de toutes parts, se retirèrent vers Bamberg dans le plus grand désordre, & furent poursuivis jusqu'à Sula & Schleusingen.

George II. An. 1759.

V. Disposition de M. de Broglio avant la bataille de Berghen.

Le grand objet du Prince Ferdinand étoit de chasser les François

George II. An. 1759. de Francfort, avant qu'ils eussent reçu les secours qu'ils attendoient. Ce Prince rassembla toutes ses forces près de la Fulde, au nombre de quarante mille hommes de troupes choisies, & se mit en marche le 10 d'Avril. Le 13, il fut à la vue des ennemis, qu'il trouva campés dans une situation très avantageuse autour du village de Berghen, entre Francfort & Hanau. Le Duc de Broglio, instruit des projets du Prince, fit prendre poste le 12 à son armée, dont il plaça la droite à Berghen, & dont le centre & la gauche furent si bien disposés, que les alliés ne pouvoient former leur attaque que par le village. Malgré l'avantage de cette situation, le Prince Ferdinand résolut de livrer la bataille, & fit ses dispositions en conséquence. Quoique le poste occupé par les François eût peu d'étendue, il étoit très avantageux, en ce que la droite étoit défendue par un escarpement impraticable, & la gauche par un autre, au milieu des bois du côté de Wilbel; au centre étoit une ancienne tour dans un endroit très elevé, d'où le terrein descend insensiblement à droi-

te & à gauche ; & devant Berghen on avoit formé un abbatis. M. de Broglio mit l'infanterie ſur les deux aîles, huit bataillons autour de Berghen, & quinze autres derrière pour les ſoutenir. Les Saxons furent placés à la gauche, & la cavalerie au centre, derrière la tour. La réſerve fut composée de deux régiments de dragons, & celui d'Apchon eut ſon poſte derrière les Saxons. Le Chevalier Pelletier, chargé du ſoin de l'artillerie, la diſpoſa ſur le côteau devant la tour, dans une poſition ſi avantageuſe, qu'elle fut en grande partie cauſe du gain de la bataille.

VI. Il remporte la victoire ſur le Prince Ferdinand.

L'armée Françoiſe ayant paſſé la nuit au bivouac, les ennemis avancerent le 13 à dix heures du matin ſur trois colomnes, & diſposèrent leur artillerie de façon que ſon plus grand effet étoit dirigé ſur Berghen. Leurs grenadiers commencent l'attaque avec fureur, & les François dirigent auſſitôt la plus grande partie de leur artillerie vers la tête du village, pendant que les régiments de Piémont & de Royal-Rouſſillon s'avancent dans la grande rue, & que

George II. An. 1759.
les deux bataillons d'Alſace, avec deux autres régiments, ſe portent ſur le flanc droit: ils marchent avec tant d'intrépidité, que les ennemis ſont obligés de reculer; mais ſoutenus par de nouvelles troupes, ils pouſſent les François à leur tour. Alors M. de Broglio fait filer le régiment de Rohan par des vergers; donne ordre à celui de Beauvoiſis d'entrer dans la rue du village, & les fait ſoutenir par les régiments Dauphin & d'Enghien. En même temps le feu de la montagne & celui de Berghen agiſſent avec tant de vivacité, que les ennemis, pouſſés de toutes parts, ſont bientôt mis en déſordre; mais les François ne pouvant conſerver leurs rangs dans la chaleur du combat, la cavalerie ennemie tombe ſur eux, & les force de reculer juſqu'à ce qu'ils ſoient ſoutenus par les eſcadrons que fait avancer M. de Broglio. Les ennemis ſe reforment derrière la cavalerie Heſſoiſe; renouvellent trois fois leur attaque, & trois fois ils ſont repouſſés; ce qui les oblige de changer leurs diſpoſitions. Ils mettent leur infanterie ſur les aîles, la cavalerie au

centre, & l'artillerie dans le bois, à la gauche des François. La canonade fut très meurtrière de part & d'autre, & dura jusqu'au soir, pendant que les chasseurs donnoient & recevoient dans le bois le feu d'une mousqueterie continuelle. Le Prince Ferdinand tenoit toujours ses troupes disposées dans la plaine, comme s'il eût eu dessein de renouveller l'attaque; mais son objet réel étoit d'amuser les François jusqu'à la nuit, & de profiter des ténèbres pour favoriser sa retraite, voyant qu'il n'étoit pas possible de les entamer, ni de les attirer hors de leur poste. Durant cet intervalle il fait enlever les blessés, & trompe si bien les François par sa manœuvre, que croyant toujours qu'il va les attaquer, ils lui laissent faire sa retraite sans aucun obstacle. Les ennemis abandonnèrent sept pièces de canon; & l'on prétend que leur perte monta à environ six mille hommes tués ou blessés. Du nombre des premiers fut le Prince d'Isembourg, qui étant à la tête des grenadiers, reçut le coup fatal dans la poitrine. Les François perdirent trois à quatre mille hom-

George II. An. 1759.

mes ; & le Baron d'Hyrn, qui commandoit les Saxons, mourut de ses blessures peu de jours après la bataille.

VII. Suites de cette victoire.

Aussitôt qu'on s'apperçut de la retraite des ennemis, le Colonel Fischer & le Baron de Blaisel marchèrent à la poursuite, & leur firent un grand nombre de prisonniers. Cette victoire eut des suites très avantageuses pour les François : les alliés abandonnèrent tous les postes dont ils s'étoient emparés ; évacuèrent Fulde, ainsi que toute la Franconie, & se retirèrent avec tant de diligence, que toute leur armée rentra dans la Hesse avant la fin du mois. M. de Blaisel, à la tête d'un corps de cavalerie légère, fatigua excessivement leur arrière-garde : il surprit deux escadrons de dragons, dont une partie fut taillée en pièces, & les autres furent dispersés ou faits prisonniers : il attaqua ensuite un bataillon de grenadiers, qui ne s'échappèrent qu'en perdant tout leur bagage. L'armée des alliés rentra dans ses cantonnements aux environs de Munster ; & le Prince Ferdinand ne s'occupa que des préparatifs pour

se mettre de bonne heure en campagne, & se venger de l'échec qu'il avoit reçu.

George II. An. 1759.

VIII. On établit un Inspecteur Anglois dans le pays d'Hanover.

Pendant que les François étoient dans l'abondance aux environs de Dusseldorp & de Crevelt, où ils recevoient d'amples provisions par le Rhin, les alliés demeuroient dans la disette, parce que le pays qu'ils occupoient avoit été totalement épuisé, & que les munitions de toute espèce ne pouvoient leur venir que de très loin. Le seul article des fourrages occasionnoit de si énormes dépenses, que l'Administration Britannique en fut alarmée. Chez les Anglois, de même que dans les armées Françoises, on n'éprouve que trop souvent les funestes effets de la fraude & de la rapine, lorsque la partie des vivres est confiée à des gens, qui en peu d'années se forment des fortunes immenses, en faisant périr une multitude de soldats & de chevaux par la mauvaise qualité des provisions qu'ils leur fournissent. Pour prévenir un abus aussi pernicieux, le Ministère Britannique nomma un membre du Parlement Inspecteur général des fourrages; il fut envoyé en Allemagne avec

George II. An. 1759. le rang & les appointemens d'Officier-Général, dans l'espérance qu'il pourroit réprimer ce désordre, en obligeant les concussionnaires à se conduire au moins avec plus de circonspection. L'attente du Ministere ne fut point remplie : cet Inspecteur fut reçu avec tant de froideur par ceux qui auroient dû le soutenir, & on lui fit éprouver tant de désagréments, qu'il fut bientôt obligé de renoncer aux fonctions de sa place. M. Smollett n'a pas cru devoir entrer dans un plus grand détail sur les abus qui avoient engagé à nommer un tel Inspecteur : il en laisse, dit-il, le détail aux Historiens à venir quand on pourra dire librement la vérité sans craindre les punitions & les châtiments. Quelle est donc cette liberté de la Presse tant vantée en Angleterre, si l'Historien est forcé de tenir la vérité captive à la vue des excès les plus révoltans ?

IX. Le Prince Ferdinand se retire devant les François. Pendant que la plus grande partie de l'armée des alliés étoit encore cantonnée aux environs de Munster, les armées Françoises du haut & du bas-Rhin se mettoient en mouvement, & elles se joignirent le 3 de Juin près de

Marbourg. M. le Maréchal de Contades, qui en prit le commandement, s'avança du côté du Nord, & établit son quartier Général à Corbach, d'où il détacha un corps de troupes légeres pour s'emparer de Cassel, que le Général Imhoff évacua à leur approche. L'armée Françoise ayant formé un camp à Staltzberg, le Duc de Broglio, qui commandoit l'aîle droite, marcha de Cassel dans les territoires d'Hanover, & s'empara de Gottingen sans trouver d'opposition, pendant que l'armée des alliés, qui s'étoit assemblée dans le voisinage de Lipstadt, établit un camp aux environs de Soest & de Werle. Le *Prince* Ferdinand, qui se trouvoit inférieur en forces aux François, fut obligé de se retirer à mesure qu'ils avancèrent, après avoir laissé de bonnes garnisons à Lipstadt, à Rhittberg, à Munster, & à Minden. Cette précaution ne fut pas d'un grand service aux alliés; & Rhittberg fut surpris par un détachement du Duc de Broglio, qui fit la garnison prisonnière de guerre. Ce Général, qui avoit pris poste à Engheren, se mit en marche le soir du 8 de Juillet

George II.
An. 1759.
pour Minden, avec seize bataillons, quatorze cents hommes d'infanterie de différents corps, les Carabiniers de sa réserve, les régiments de Schomberg & de Nassau, & les volontaires de Fischer; ce qui formoit un corps d'environ quatre mille hommes, soutenus par un détachement de l'armée du Prince de Condé. Les François arrivent devant Minden au point du jour, & somment la garnison de se rendre. Le Major-Général Zastrow qui commande dans la place, répond en brave homme, & elle est aussitôt investie. Le Duc de Broglio veut l'emporter d'assaut; mais la partie la plus foible est au delà du Weser, & il n'a ni barques ni pontons pour traverser cette rivière. L'ardeur des François surmonte cette difficulté: les coureurs trouvent par hasard des bois flottants sur la rivière; le corps de Fischer, joint par trois cents Volontaires, s'en sert pour passer le Weser, & ils attaquent aussitôt la tête du pont, pendant que M. de Broglio les soutient par une canonade très-vive. Les ennemis, après une vigoureuse défense, sont enfin forcés d'abandonner leur retranche-

ment; mais n'ayant pu lever le pont dans leur retraite, les François entrent avec eux dans la ville vers neuf heures du matin; & le Général Zaſtrow eſt fait priſonnier avec environ quinze cents hommes. La priſe de cette place fut d'autant plus avantageuſe aux François, qu'ils y trouvèrent un magaſin conſidérable de bled & de foin; qu'elle leur aſſura le libre paſſage du Weſer, & qu'elle leur donna l'entrée dans tout le pays d'Hanover.

X.
Echec que reçoivent les François à Holtzhauzen.

Les François furent moins heureux à Holtshauſen. Le Prince Ferdinand, qui s'étoit mis en marche d'Oſnabruck pour Bomte, fit avancer un détachement de dix mille hommes, & de toutes les troupes légères, dont il donna le commandement au Prince Héréditaire, pour s'aſſurer du poſte de Stoltzenau. Les cavaliers, ayant à leur tête M. Fréderic, rencontrèrent entre Diepenau & Solzenau un corps de cinq cents hommes d'infanterie Françoiſe, qui, ne pouvant réſiſter à la ſupériorité du nombre, furent preſque auſſitôt défaits qu'attaqués, eurent beaucoup de tués & de bleſſés; & les alliés leur

George II. An. 1759.

firent deux cents prisonniers. Un peu plus loin, M. Fréderic, conduit par les paysans du canton, attaqua dans le village de Holtzhausen un corps de six cents cavaliers François, dont il y en avoit quatre cents de Carabiniers. Malgré la bravoure de ces troupes, elles furent obligées de céder aux efforts des ennemis, qui les prirent de front & en flanc; mais elles ne se rendirent qu'après avoir eu plus de deux cents hommes de tués, & le reste fut fait prisonnier avec M. de Salles, qui les commandoit.

XI. Ils se rendent maîtres de Munster.

Les François furent amplement dédommagés de ces deux échecs par la reddition de Munster. Ils en avoient formé le blocus le 8 de Juillet, & M. d'Armentieres fit exécuter la nuit du 11 au 12 trois fausses attaques, & deux vraies; mais ces dernieres ayant manqué par quelques inconvénients qui rétardèrent la marche des troupes, il résolut de faire le siège en forme; & l'on ouvrit la tranchée le 16: six jours après, la garnison se retira dans la citadelle, devant laquelle on avoit aussi ouvert la tranchée le 21. Enfin, le 25

cette garnison, composée de plus de trois mille hommes, se rendit prisonnière de guerre; & M d'Armentieres, après avoir fait occuper la place, en partit le même jour pour faire le siège de Lipstadt, qui étoit investi depuis le commencement du mois. La Régence d'Hanover, effrayée de ces succès, envoya à Stade la Chancellerie & les effets les plus précieux, pour qu'ils pussent être transportés en Angleterre, s'il arrivoit quelque évènement qui mît en danger le reste de l'Electorat.

XII. Animosité du Prince Ferdinand contre le Lord George Sackeville.

Le Général de l'armée des alliés avoit marqué depuis quelque temps la plus grande animosité contre le Lord George Sackeville, qui commandoit immédiatement après le Prince. Suivant les Mémoires Anglois, ce Seigneur dont les connoissances étoient aussi étendues, qu'il avoit le coup-d'œil perçant, portoit ses regards sur toutes les parties du service, sans qu'il fût jamais possible de le tromper, de l'éblouir, ni de l'amener à une honteuse condescendance. Quand on avoit résolu de se retirer vers les frontières du pays de Brunswick, sous prétexte de le met-

George II. An. 1759.

tre à couvert des incurſions, il s'y étoit oppoſé fortement, parce qu'il jugeoit que les François avoient principalement pour objet de couper aux alliés la communication avec l'Elbe & le Weſer; ce qui auroit mis dans l'impoſſibilité de tranſporter les troupes Britanniques dans leur patrie, menacée alors d'une invaſion. Suivant ce principe, il étoit d'avis de faire rétirer l'armée pour entretenir la communication avec Stade, où l'on pourroit embarquer ces troupes s'il étoit néceſſaire. Sa fermeté à ſoutenir ſon ſentiment, jointe à ſon exactitude pour veiller ſur tous les abus, avoient exceſſivement aliéné contre lui l'eſprit du Général, qui ne cherchoit qu'une occaſion de le pouvoir déplacer; & elle ſe préſenta peu de temps après, comme nous le verrons, en rapportant la bataille de Minden.

XIII. Diſpoſition des deux armées.

M. de Contades s'étant avancé vers cette ville, établit ſon camp dans une ſituation très forte, ayant Minden à ſa droite, une montagne eſcarpée à ſa gauche, un marais au front, & le Weſer par derrière. Le Duc de Broglio commandoit un corps ſéparé entre Hansbergen & Minden

Minden, de l'autre côté du Weser; & un autre corps de huit mille hommes, aux ordres du Duc de Brissac, occupoit un poste très fort, près le village de Coveldt, pour faciliter la route des convois de Paderborn. Le Prince Ferdinand, qui vouloit faire sortir l'armée Françoise de sa position avantageuse, ne laissa dans le camp de Thonhausen que vingt mille hommes aux ordres du Général Wangenheim, & il se retira le 29 de Juillet, avec le reste de son armée, derrière le village de Hill, éloigné seulement de deux milles. En même temps il détacha le Prince Héréditaire, qui marcha à Lubeck, d'où il délogea les François, & fut joint à Rimsel par le Major Général Dreves, qui avoit repris Osnabruck, & nettoyé le pays des partis ennemis. Après cette jonction, le Prince Héréditaire s'avança vers Hervorden, & établit ses quartiers à Kirchlinneger, pour empêcher la marche des convois de Paderborn. Pendant ces mouvements, le Prince Ferdinand établit son nouveau camp à Hill, avec un marais à la droite, le village de Friedwalde à la gauche,

George II. An. 1759.

& ceux de Hemmeren & Holtzenhausen au front. Le Général Wangenheim demeura avec quinze bataillons, dix-neuf escadrons, & de la grosse artillerie, derrière le village de Thonhausen, qu'on avoit fortifié de quelques redoutes, défendues par deux bataillons. Le Colonel Luckener, avec les hussards Hanoveriens & une brigade de Chasseurs, soutenus de deux bataillons de grenadiers, fut posté entre Buckebourg & le Weser, pour observer le corps de M. de Broglio, qui étoit au delà de la rivière.

XIV. Les François attaquent le Prince Ferdinand près de Minden.

Toute cette manoeuvre réussit suivant les vues du Prince Ferdinand: M. de Contades, qui vit le camp de ce Prince très étendu & affoibli, jugea que le temps étoit favorable pour l'attaquer. Il fit repasser le Weser au corps de réserve de M. de Broglio; se mit en marche sur huit colonnes la nuit du 31 Juillet au 1er d'Août, contre le sentiment de ce Général, & passa vers minuit la rivière ou canal de Barta, qui coule en suivant le marais, & tombe dans le Weser à Minden. Au point du jour l'armée Françoise fut rangée

en ordre de bataille ; la gauche, appuyée au marais, étoit disposée sur deux lignes, dont la première, aux ordres du Marquis de Guerchy, étoit de quatre brigades d'infanterie, soutenues par les troupes Saxonnes qui formoient la seconde, que commandoit le Comte de Lusace. La cavalerie étoit au centre, rangée sur trois lignes, dont la première étoit conduite par le Duc de Filtz-James ; la seconde, par le Marquis du Mesnil, & la troisieme étoit composée de la Gendarmerie & des Carabiniers. La première ligne de la droite, aussi formée de quatre brigades, étoit aux ordres du Chevalier de Nicola, & l'on avoit mis à la seconde ligne deux brigades, commandées par le Comte de Saint-Germain : enfin, la réserve du Duc de Broglio faisoit face au village de Thonhauzen, & étoit appuyée au Weser. On croyoit que les ennemis étoient peu en forces de ce côté ; mais M de Broglio ayant bientôt reconnu qu'ils y avoient porté la plus grande partie de leurs troupes & de leur artillerie, dont les bois avoient caché la marche, fit savoir sa position

George II. An. 1759.

à M. de Contades, qui lui envoya aussitôt deux brigades pour le soutenir. L'action commença à cinq heures du matin par une canonade très vive; mais quoique le Duc de Broglio eût dix-huit pièces de canon du parc d'artillerie, quatre obus, & les canons des régiments, le feu des ennemis étoit si supérieur, qu'en peu de temps celui des François fut totalement éteint dans cette partie, & l'attaque qu'on y avoit projettée ne pût être exécutée.

XV. Bataille de Minden ou de Thonhausen gagnée par ce Prince.

Le Prince Ferdinand voyant qu'il n'a rien à redouter de la droite des François, fait déboucher tout-à-coup neuf bataillons vis-à-vis de la cavalerie du centre, dans le moment où elle s'ébranle pour tomber sur les ennemis, qui la reçoivent avec tant de vigueur, qu'elle ne peut résister à la mousqueterie des Hanoveriens, qui forment une haie impénétrable de bayonnettes; & cette cavalerie n'ayant rien pour la soutenir, est repoussée avec beaucoup de perte. M. de Contades fait avancer pour la protéger, le Marquis de Beaupreau avec deux brigades & huit pièces de canon; mais elles ne peu-

vent tenir contre la supériorité du feu des ennemis, & sont bientôt renversées. La cavalerie Hanoverienne profitant de cet avantage, charge les François avec cette fureur qu'anime le succès. M. le Prince de Condé, à la tête de la Gendarmerie & des Carabiniers, fait en vain des prodiges de valeur pour les soutenir : trois fois la cavalerie Françoise retourne à la charge ; autant de fois elle est repoussée ; & les Hanoveriens ne trouvant plus de résistance, percent le centre avec vingt-neuf bataillons. La gauche des François avoit tenu jusqu'alors, malgré la vivacité des attaques, & le Comte de Lusace, à la tête des troupes Saxonnes, avoit soutenu les brigades de Condé & d'Aquitaine ; mais le centre étant rompu, il ne reste plus aucune ressource, & M. de Contades voyant que la déroute devient générale, ordonne de battre la retraite : elle se fait avec le moins de désordre qu'il est possible ; & M. de Broglio, dont le corps a le moins souffert, sauve une partie de l'armée par sa bonne contenance. Il place son infanterie dans les jardins de

George II. An. 1759.

Minden, d'où elle fait un feu continuel au travers des haies, & sa cavalerie couvre le reste de l'armée qui rentre dans son premier camp. La perte des François fut de sept à huit mille hommes tués, blessés, ou faits prisonniers : le Prince de Camille fut du nombre des premiers, & le Comte de Lutzelbourg, le Marquis de Monty, & plusieurs autres Officiers Généraux tombèrent entre les mains des ennemis, qui gagnèrent quarante-trois pièces de canon, dix drapeaux & sept étendards : ils eurent de tués ou blessés environ deux mille huit cents hommes.

XVI. Il s'empare de Minden.

On voit par le récit de cette bataille, que le succès du Prince Ferdinand fut particulièrement dû à la supériorité de son artillerie, & à l'activité avec laquelle elle fut servie, ce qui empêcha les François d'exécuter aucune partie du plan qu'ils avoient formé. Le dessein du Général étoit de faire prendre les ennemis en flanc par la réserve de M. de Broglio, du côté où ils paroissoient le moins en force, & ce fut au contraire de ce côté où leur artillerie de trente pièces de canon

George II. An. 1759.

contre dix-huit, leur donna un avantage que les François ne purent regagner lorsque leur feu fut éteint. La cavalerie Angloise, commandée par le Lord George Sackeville, n'eut aucune part à l'action : le Prince Ferdinand lui donna ordre d'avancer ; mais ou cet ordre fut mal rendu, ou il ne fut pas exécuté. Quoi qu'il en soit, il est certain que son inaction sauva la vie à un grand nombre de François, qui auroient pu être écrasés par la cavalerie Britannique & Hanoverienne qu'il commandoit. L'événement funeste de cette bataille rompit toutes les mesures pour le reste de la campagne, & garantit les pays d'Hanover & de Brunswick, ainsi que la Hesse, de l'invasion dont ils étoient menacés. La même nuit les François repassèrent le Weser, & brûlerent leurs ponts; & le lendemain la garnison de Minden se rendit à discrétion. Les vainqeurs y firent encore un grand nombre de prisonniers, & y trouvèrent beaucoup d'Officiers François que leurs blessures avoient empêchés de suivre l'armée dans sa retraite.

George II. An. 1759.

XVII. Avantage du Prince Héréditaire à Coveldt.

Le premier projet de M. de Contades après la perte de la bataille, avoit été de se porter sur Paderborn par les défilés de Wittekendstein, mais la nouvelle d'un autre échec que les troupes Françoises postées à Coveldt avoient reçu le même jour, força ce Général de prendre une autre route. Le Prince héréditaire s'étoit mis en marche le 31 pour attaquer M. de Brissac qui commandoit dans ce poste où il avoit huit mille hommes; les troupes du centre commencèrent le matin du premier d'Août une fausse attaque pour amuser les François, pendant que celles de la droite & de la gauche s'étendirent pour les tourner, les prendre en flanc & leur couper le chemin de Minden. Cette manœuvre fut si bien conduite, qu'après une canonade très vive de part & d'autre, les François se voyant foudroyés de tous côtés par le feu des ennemis, furent obligés de prendre la fuite & abandonnèrent cinq pièces de canon avec leur bagage. Ils eurent dans cette action beaucoup de tués & de blessés, & on leur fit un assez grand nombre de prisonniers.

XVIII. Retraite des François.

Le Prince Ferdinand, après avoir mis garnison dans Minden, marcha à Hervorden, & le Prince Héréditaire passa le Weser à Hamelen pour suivre les François qui se retirèrent d'abord à Cassel, & prirent ensuite la route de Marbourg jusqu'à Giessen. Ils furent continuellement harassés par ce Prince, qui ne négligea aucune occasion de leur nuire; prit la plus grande partie de leur bagage, & les força d'abandonner toutes leurs conquêtes en Westphalie. Il leur fit dans cette marche environ quinze cents prisonniers, outre la garnison de Cassel, qui fut obligée de se rendre à discrétion; surprit un bataillon entier, & défit un détachement considérable, commandé par M. d'Armentières. Malgré ces avantages le Prince Héréditaire reçut aussi quelque échec; M. de Broglio qui côtoyoit toujours le Weser, s'empara des gorges de Munden, & repoussa un corps de deux mille cinq cents hommes qui vouloient troubler sa marche: le 8 d'Août la brigade de Picardie & les Grenadiers de France tuèrent sept cents hommes des troupes du Prince; lui firent cinq

George II. An. 1759.

cents prisonniers, & repoussèrent le reste de son détachement. Enfin le Comte de Saint Germain ayant été attaqué dans les défilés, tua six cents hommes des ennemis, & leur prit cinq pièces de canon; mais la difficulté des chemins fut cause que les François perdirent presque tout leur bagage dans cette retraite.

XIX. Les alliés reprennent Munster.

L'Armée des Alliés suivoit le Prince Héréditaire par des marches régulières, & le Prince Ferdinand ayant pris possession de Cassel, détacha le Général Imhoff pour réduire la Ville de Munster qu'il commença à bombarder & à canoner; mais M. d'Armentières renforcé par un corps de troupes fraîches, marcha au secours de cette place, & força les Hanoveriens d'en lever le siège. Imhoff eut bientôt de nouveaux renforts, & retourna devant Munster; les François inférieurs en nombre furent obligés de se retirer, & il en forma aussitôt le blocus, ce qui n'empêcha pas d'y faire entrer des secours & des provisions. Cette place étoit assez importante pour qu'on se la disputât opiniâtrement de part & d'autre; aussi le Général Imhoff ne

put entreprendre de l'assiéger en forme qu'au mois de Novembre, lorsqu'il eut reçu de la grosse artillerie d'Angleterre ; mais il poussa ensuite ses opérations avec tant de vigueur, qu'il la prit enfin par capitulation.

George II. An. 1759.

XX. M. de Broglio est chargé du commandement de l'armée Françoise.

Après la défaite de Minden, M. le Maréchal d'Estrées se rendit par ordre de la Cour de France à Giessen, pour concerter avec M. de Contades les opérations du reste de la campagne ; mais au mois de Novembre M. de Broglio fut chargé du commandement de l'armée, & MM. de Contades & d'Estrées se retirèrent, ainsi que plusieurs Officiers-Généraux qui étoient les anciens du nouveau Commandant.

XXI. Le Duc de Wirtemberg est surpris à Fulde.

Le Duc de Wirtemberg ayant pris possession de la Ville de Fulde, le Prince Héréditaire de Brunswick résolut d'enlever ses quartiers ; se mit à la tête d'un corps de troupes choisies, & partit de Marbourg le 28 de Novembre. La nuit du lendemain il arriva à Augerbach, où il défit les volontaires de Nassau, & le 30 à une heure du matin, il marcha directement à Fulde. Le Duc de Wirtemberg qui n'avoit aucun soupçon d'une

George II. An. 1759.

telle surprise, donnoit alors une fête superbe aux principaux habitants de la ville. Le Prince Héréditaire, après avoir reconnu les avenues en personne, prit si bien ses mesures que les troupes de Wirtemberg, séparées en petits corps, auroient été immanquablement coupées si elles ne fussent rentrées avec la plus grande diligence dans la place, où elles ne se trouvèrent pas plus en sûreté. Les portes furent rompues à coups de canon, & ces troupes s'étant retirées à l'autre extrémité de la ville, le Prince força quatre bataillons de se rendre prisonniers, mais le Duc réussit avec le reste à s'échapper de l'autre côté de la Fulde. Les vainqueurs prirent deux pièces de canon, deux drapeaux & tout le bagage, après quoi le Prince Héréditaire s'avança jusqu'à Rupertenrode, situé sur le flanc droit de l'armée Françoise. Cette position contribua vraisemblablement à déterminer le Duc de Broglio à quitter Giessen & à retourner à Friedberg, où il établit son quartier général. Les Alliés prirent aussitôt possession de son camp de Klein-Linnes, & firent des

préparatifs comme pour entreprendre le siège de Giessen. Pendant que les deux armées étoient dans cette position, M. de Broglio reçut le bâton de Maréchal de France, juste récompense de son mérite & de ses talents, & il se disposa ensuite à enlever les quartiers des Alliés; rassembla tous ses détachements, & se mit en marche le 25 de Décembre: mais il les trouva si bien disposés à le recevoir, qu'il ne crut pas devoir pousser plus loin cette entreprise; & après quelques canonades reciproques, il retourna à son quartier général. De Klein-Linnes les Alliés marchèrent à Crosdorff sur la rive droite de la Lohn; y demeurèrent cantonnés jusqu'au commencement de Janvier, & se retirèrent ensuite vers Marbourg, où le Prince Ferdinand établit son quartier général. Les François avoient alors regagné la supériorité sur leurs ennemis, dont les forces avoient été affoiblies par un détachement de quinze mille hommes, qu'on avoit envoyés avec le Prince Héréditaire joindre le Roi de Prusse à Freyberg en Saxe. C'est ainsi que se termina la campagne dans

George II. An. 1759.

les pays d'Hanover & de Brunſwick; où les François auroient vraiſemblablement établi leurs quartiers d'hiver, ſi le funeſte évènement de la bataille de Minden n'eût mis ces pays à couvert, & ne les eût obligés d'abandonner la plus grande partie de la Weſtphalie. Le Prince Ferdinand ne put cependant retirer tout l'avantage qu'il avoit lieu d'attendre de ſes ſuccès, ayant été contraint d'affoiblir ſon armée pour ſoutenir le Monarque Pruſſien, qui eſſuya pluſieurs revers dans le cours de la même campagne.

XXII. Activité du Roi de Pruſſe & de ſes Généraux.

L'activité & les talents du Roi de Pruſſe dans l'Art militaire, ſont trop connus pour qu'il ſoit poſſible d'attribuer les échecs qu'il reçut à aucun défaut de vigilance ou de conduite; au milieu même de l'hiver, ſes troupes commandées par le Général Comte de Dohna ne ceſſèrerent d'agir contre les Suédois en Poméranie. Les Pruſſiens ſe rendirent maîtres de Damgarden & de pluſieurs autres places où les Suédois avoient mis garniſon, & s'emparèrent auſſi des villes d'Anclam, de Demmin & de la plus grande partie de la Promé-

tanie Suédoise, où ils firent trois mille prisonniers de guerre, & prirent douze drapeaux avec soixante-quatre pièces de canon. Au mois de Février, un fort détachement, commandé par le Général Knoblock, surprit Erfurth, & leva de très fortes contributions à Gotha, à Eisenach, à Fulde & dans toute la Thuringe, d'où ils emportèrent une grande quantité de fourrages & de provisions à Saxe-Naumberg. Vers la fin du même mois, le Major-Général Prussien Wobersnow se mit en marche avec un gros corps de troupes de Glogau en Siléfie, pour pénétrer en Pologne. Il prit la route de Lissa & attaqua le Château du Prince Sultowski, Polonnois, qui avoit levé des troupes pour le service de l'Impératrice-Reine. Après quelque résistance, ce Prince fut obligé de se rendre à discrétion, avec sa garnison, composée de deux cents trente hommes, qui furent tous envoyés prisonniers à Glogau en Siléfie. Wobersnow marcha ensuite à Posna, où il s'empara d'un gros magasin, gardé par deux mille Cosaques, qui se retirèrent à son approche: & après en avoir détruit plu-

George II. An. 1759. sieurs autres, il regagna la Silésie. Au mois d'Avril, le fort de Pénamunde en Poméranie, se rendit au Général Manteuffel, & vers le même temps, un détachement de troupes Prussiennes bombarda Schwerin, Capitale du Mecklembourg. Les Russes, de leur côté, ne demeurèrent pas dans l'inaction : ils envoyèrent des renforts considérables en Pologne, où leur armée se rassembla au mois d'Avril sur les bords de la Vistule. La Cour de Petersbourg avoit donné des ordres pour équiper une flotte qui pût fournir des munitions de guerre & de bouche aux troupes de terre ; mais cet armement fut beaucoup retardé par un incendie, qui détruisit à Revel tous les magasins & les bois de constructions. Soit que cet accident fût arrivé par hasard, ou que le feu eût été mis à dessein, la perte qu'il occasionna fut irréparable pour toute la suite de la campagne.

XXIII. Expédition du Prince Henry.

Vers la fin de Mars, le Roi de Prusse assembla son armée à Rhonstock, près de Strigau, & fit divers mouvemens, sans qu'on pût juger de quel côté il avoit dessein de commencer la campagne. L'armée Autri-

chienne, commandée par le Maréchal Daun, se rassembla à Munchengratz en Bohème, & commença ses opérations par une expédition du Général Beck, qui surprit & fit prisonnier à Greiffenberg, sur les frontières de la Silésie, un bataillon de Grenadiers Prussiens, commandé par le Colonel de Duringshoven. Le Monarque fut amplement dédommagé de cet échec, par l'activité de son frère le Prince Henri, qui commandoit l'armée en Saxe. Vers le milieu d'Avril, il marcha du côté de la Bohème sur deux colonnes; força le passage de Peterswalde; détruisit les magasins Autrichiens à Aussig; brûla leurs barques sur l'Elbe; s'empara des fourrages & des provisions amassées à Lowositz & à Lewmeritz, & démolit un nouveau pont qu'ils avoient construit sur cette rivière. En même temps, le Général Hulsen, attaqua le passage de Pasberg, dont il se rendit maître, & où il fit environ deux mille prisonniers, y compris cinquante Officiers. Ensuite il marcha à Saatz, où il comptoit enlever les magasins; mais les Autrichiens y mirent le feu,

George II. An. 1759.

& se retirèrent précipitamment vers Prague.

XXIV. Mouvements des Prussiens & des Autrichiens.

Le Prince Henri, ayant donné l'alarme à toute la Bohème, retourna en Saxe & mit ses troupes en quartier de rafraîchissement dans le voisinage de Dresde. Après quelques jours de repos, elles furent rassemblées, & le Prince se remit en marche par le Woightland, pour attaquer l'armée de l'Empire. Elle occupoit trois camps en Franconie; le premier à Asch, sous les ordres du Lieutenant-Général de Maquire; le second à Munschberg, commandé par le Général Haddick; & le troisieme à Steinach, aux ordres du Prince de Bade-Dourlach. Le premier de ces corps fut attaqué le 8 de Mai, par le Général Fink, qui commandoit un détachement de l'armée du Prince Henri : M. de Maquire soutint les efforts des ennemis avec la plus grande bravoure; mais voyant qu'il ne pourroit résister long-temps contre la supériorité du nombre, il se retira dans la nuit vers Egra. Il perdit dans sa retraite cent trente hommes, en y comprenant le Prince de Salm

& quatre Officiers, qui furent faits prisonniers. L'armée de l'Empire, commandée par le Prince de Deux-Ponts, n'étant pas assez forte pour tenir la campagne contre le Général Prussien, se retira de Culembach à Bamberg & ensuite à Nuremberg. Le Prince Henri suivit les Impériaux jusqu'à Bamberg, & poussa même quelques détachements en avant; mais un de ses corps ayant été défait, il jugea qu'il lui seroit impossible de joindre le Prince Ferdinand, & prit le parti de retourner en Saxe, pour s'opposer aux Autrichiens qui y étoient entrés, sous les ordres du Général Gemmingen. Cette diversion fut très favorable pour l'armée de l'Empire; elle obligea le Prince Henri de renoncer à son premier projet, & il retourna sur ses pas, après avoir mis à contribution l'Évêché de Bamberg & le Marquisat de Culembach; détruit tous les magasins destinés pour l'armée Impériale, & envoyé quinze cents prisonniers à Leipsick. Un détachement des troupes de l'Empire, commandé par le Comte de Palfy, les harassa dans leur retraite; mais le Comte reçut un échec

George II. An. 1759.

près de Hoff, où il eut beaucoup de soldats de tués. Les Impériaux réduits à dix mille hommes, rentrèrent à Bamberg, après la retraite du Prince Henri; & à mesure que les Prussiens se rapprochèrent de la Saxe, le Général Autrichien Gemmingen se retira, jusqu'à ce qu'il fût rentré en Bohème. Pendant tous ces mouvements, le Maréchal Comte de Daun, demeura avec la grande armée Autrichienne à Schurtz, dans le cercle de Koningsgratz, & les Prussiens, commandés par le Roi en personne, restèrent campés entre Landshut & Schweidnitz. Le Général Fouquet, à la tête d'un gros corps de troupes, occupoit la partie méridionale de la Silésie; mais ce Gènèral ayant été obligé de changer de position, pour s'opposer aux Impériaux, le Général Autrichien de Ville, qui voltigeoit avec un fort détachement sur les frontières de la Moravie, profita de ce mouvement; s'avança dans la Silésie, & établit son camp à la vue de Neiss.

XXV. Déclaration du Roi de Prusse au sujet des prisonniers.

Il est très rare, & presque impossible que dans le cours d'une longue guerre, les Puissances qui ont les

armes à la main, se tiennent dans les justes bornes, prescrites par les loix des nations : delà naissent des plaintes réciproques, des accusations de cruautés souvent exagérées, & des récriminations odieuses. Le public peu instruit, rejette ces énormités sur les Monarques ou sur les Ministres, quoiqu'elles ne soient occasionnées que par la faute de quelques Officiers particuliers, qui excèdent souvent les ordres de leur Maître. Les troupes Prussiennes dans le bombardement de Schwerin, l'année précédente, avoient agi avec la plus grande rigueur. Elles avoient pillé les Archives, enlevé le canon, & forcé *toute* la jeunesse, en état de porter les armes, à s'enrôler dans les régiments Prussiens, indépendamment des sept mille hommes qu'on avoit exigés de ce Duché, après lui avoir fait payer une contribution d'un million d'écus. La vénération que nous inspirent les rares talents & le mérite reconnu du Monarque Prussien, nous feroit desirer de pouvoir justifier cette conduite ; mais il semble qu'il ait été réservé à cette guerre de forcer des sujets à pren-

George II. An. 1759.

dre les armes contre leurs propres Souverains, malgré les usages reçus entre toutes les nations civilisées. On prétendit aussi que ce Grand Prince avoit usé de trop de rigueur, en faisant transporter tous les prisonniers de Berlin à Spandau; mais il s'en justifia par une lettre qu'il fit passer à ses Ministres dans les Cours étrangeres. Il y déclare qu'il avoit donné les ordres les plus précis, pour que tous les Officiers prisonniers fussent bien traités dans ses Etats, & qu'il leur avoit permis de demeurer dans la capitale; mais que plusieurs ayant abusé de cette liberté, pour entretenir des correspondances illicites, & pour se livrer à d'autres pratiques également criminelles, il avoit éte obligé de les faire transférer dans la ville de Spandau: que cette ville ne devoit pas être confondue avec la forteresse de même nom; qu'elle en étoit totalement séparée; & qu'ils y jouissoient des mêmes commodités qu'à Berlin, quoiqu'ils y fussent sous les yeux d'une garde plus vigilante. Il dit que sa conduite en cette occasion étoit suffisamment autorisée, non-seule-

ment par les loix des nations, mais encore par l'exemple même de ses ennemis, puisque l'Impératrice-Reine n'avoit jamais souffert qu'aucun Officier Prussien, tombé entre ses mains, résidât à Vienne, & que la Cour de Russie en avoit envoyé plusieurs jusqu'à Casan. Il termine cette lettre en disant que, ses ennemis n'ayant négligé aucune occasion de noircir ses démarches les plus innocentes, il s'étoit déterminé à faire part à ses Ministres des raisons qui l'avoient obligé de faire ce changement, par rapport aux Officiers François, Autrichiens & Russes.

George II. An. 1759.

XXVI. Déclaration du Général Dohna. Il entre en Pologne.

Les Russes s'étant mis en marche au commencement de Juin du côté de la Vistule, le Roi de Prusse donna ordre aux détachements que commandoient les Généraux Hulsen & Wobersnow, ainsi qu'à plusieurs autres détachements, de joindre l'armée du Général Dohna. Aussitôt qu'ils furent rassemblés, ce Général s'avança à Meritz, & publia une déclaration, dans laquelle il dit que « Sa Majesté Prussienne se trouvant » dans la nécessité de faire entrer » une partie de ses armées dans les

George II. An. 1759.

» territoires de la République de
» Pologne, pour la protéger contre
» l'invasion dont elle est menacée par
» ses ennemis, déclare, que par
» cette démarche le Roi de Prusse
» n'entend manquer en rien aux
» égards qu'il a toujours eus pour
» l'illustre République de Pologne,
» ni affoiblir la bonne intelligence qui
» a toujours subsisté entre les deux
» Puissances : qu'il prétend, au con-
» traire, les fortifier de plus en plus,
» dans l'espérance que l'illustre Ré-
» publique agira de son côté avec
» la même bonne volonté, & les
» mêmes marques d'amitié qu'elle
» a fait paroître pour les ennemis
» de Sa Majesté, qui est tout ce que
» le Roi desire : que la Noblesse, le
» Peuple & les Magistrats, chacun
» dans son district entre les fron-
» tières de Prusse jusqu'au delà de
» Posen, seront tenus de fournir
» toutes espèces de provisions, de
» bleds & de fourrages nécessaires
» pour une armée de quarante mille
» hommes, avec toute la diligence
» possible, sur l'assurance d'en être
» payés argent-comptant; mais que
» si, contre l'attente du Roi, on
» manque

» manque en quelque chose à satis- » faire à cette demande, les trou- » pes de Sa Majesté seront obligées » de prendre les fourrages, & de » se servir des mêmes moyens em- » ployés par les ennemis pour se » procurer leur subsistance.

XXVII. Bataille de Zulichavv gagnée par les Russes.

Après cette déclaration, qui fut suivie d'un ordre à la Noblesse, aux *Archevêques*, Evêques, Abbés, Moines, Seigneurs, Magistrats & Habitants de la Repuplique de Pologne, de se rendre en personne ou par Députés au quartier Général des Prussiens, pour traiter des fournitures nécessaires à leur armée, le Général Dohna continua sa marche vers *Posna*. Il y trouva les Russes que commandoit le Comte de Soltikoff, campés dans une position très avantageuse, ayant cette ville & la rivière sur leurs derrières, & au front de très forts retranchements, garnis d'un grand nombre de pièces de canon. Le Comte de Dohna jugea qu'il n'étoit pas possible de les attaquer avec quelque espérance de succès, tant qu'ils demeureroient dans cette situation, & il s'attacha à intercepter leurs convois; mais

George II
An. 1759.
manquant lui-même de vivres, il fut bientôt obligé de se retirer vers l'Oder, où les Russes le suivirent, & s'avancèrent jusqu'à Zullichaw dans la Silésie. Le Monarque Prussien qui a toujours préféré dans un Général l'activité, même malheureuse, à la lenteur des opérations, permit au Comte de Dohna de se retirer, sous le prétexte ordinaire de la santé, & confia le commandement de cette armée au Général Wedel, qui résolut de livrer sans délai la bataille aux Russes. Le Comte de Soltikoff, bien loin de refuser le combat, fit ses dispositions le 22, pour être en état de commencer lui-même l'attaque. Les Prussiens avoient leur droite appuyée à un bois, & leur gauche occupoit une hauteur défendue par de bons retranchements; mais qu'il étoit aisé de tourner. Le Général Wedel avoit résolu de déborder les Russes du côté de Crossen; mais il en fut empêché par la disposition du Comte de Soltikoff qui se forma le 23 en équerre, en coupant le chemin qui conduit à cette place, & porta son armée sur le flanc gauche des Prussiens. Cette

disposition les obligea de changer leur front & de marcher à la gauche pour gagner le flanc des Russes. Soltikoff qui avoit les mêmes vues, ne cherchoit qu'à s'étendre du côté de l'Oder, pour être en état de tourner les Prussiens. Le Général Wedel reconnoissant trop tard le danger de sa situation, fit étendre ses troupes du côté de Crossen; mais les Russes avoient prévenu cette manœuvre, en garnissant de canon la route par laquelle ils devoient passer. Les Prussiens foudroyés du côté d'où ils l'avoient le moins prévu, se remirent en ordre de bataille, & engagèrent le combat par une canonade très vive, qui dura jusqu'à trois heures & demie. L'artillerie des Russes étant très bien dirigée, fit un effet terrible; & les Prussiens, qui par leur position avec un marais au front, ne pouvoient faire agir qu'un petit nombre de régiments, ne purent gagner un seul pouce de terrein. Vers quatre heures ils firent avancer plusieurs colonnes pour attaquer le centre des Russes; mais elles furent également repoussées. Les Prussiens, sans être découragés

George II. An. 1759.

du peu de réussite de leurs tentatives, s'avancèrent encore sur trois colonnes qui se portèrent vers la gauche, se déployèrent & rendirent bientôt l'action générale. La mousqueterie fut très vive de part & d'autre, quoiqu'il n'y eût que la première ligne des Russes qui pût donner son feu, & elle dura jusqu'à huit heures du soir, que la victoire se décida enfin totalement en leur faveur. Les Prussiens firent leur retraite dans le plus bel ordre, & demeurèrent toute la nuit sur les montagnes voisines; mais le lendemain ils repassèrent l'Oder sans être troublés. Leur perte fut de deux mille morts, au nombre desquels on trouva le Général Wobersnow: on leur prit dix-sept cents blessés, outre ceux qu'ils emmenèrent dans cinq cents chariots, & trois mille déserteurs passèrent du côté des Russes. Les Russes perdirent dans cette bataille le Général Demicour, qui fut tué avec quinze cents hommes, & ils eurent trois mille blessés, du nombre desquels fut le Général Manteuffell. Le 29, ils firent sommer le Commandant Prussien de Franc-

fort de se rendre ; mais il abandonna la place, dont ils s'emparèrent aussitôt. La garnison fut enveloppée, & obligée de se rendre prisonnière de guerre sur le chemin de Custrin.

Georg. II. An. 1759.

XXVIII. Le Roi de Prusse se détermine à livrer bataille en personne aux Russes.

Les armées du Comte de Daun & du Roi de Prusse avoient fait divers mouvements. Les Autrichiens après avoir quitté le camp de Schurtz, s'avancèrent vers Zittau en Lusace, s'y arrêtèrent quelques jours ; se remirent en marche, & établirent leur camp à Golitzhayn, entre Sudenberg & Mark-Lissau. Le Monarque voulant observer tous leurs mouvements, marcha à Lahn par le chemin d'Hirschberg, & son avant-garde eut une escarmouche avec celle des Autrichiens que commandoit le Général Laudhon. Ce dernier se retira avec quelque perte, & le Roi pénétra dans la Silésie, pour être à portée d'agir contre les Russes, dont les progrès commençoient à lui causer quelque inquiétude. Aussitôt qu'il fut informé de la défaite du Général Wedel, il s'avança avec un corps de dix mille hommes de troupes choisies, pour se mettre à la tête de cette armée, & laissa le reste de

George II. An. 1759.

ses troupes campées dans une situation très avantageuse, aux ordres de son frère le Prince Henri, qui l'avoit joint peu de temps avant cette défaite. Le Comte de Daun, qui savoit que les Russes manquoient de cavalerie, leur envoya un corps de douze mille chevaux, sous les ordres du Général Laudhon, qui marcha sur deux colonnes par la Silésie & la Lusace, & après quelque perte légère, arriva au camp des Russes dans une conjoncture très critique. Le roi de Prusse, qui le 4 d'Août avoit joint le Général Wedel à Mulhausen, prit le commandement de l'armée; mais voyant qu'il étoit de beaucoup inférieur en nombre aux ennemis, il rappella le Général Finck, qu'il avoit envoyé pour s'opposer aux progrès des Impériaux en Saxe, où ils étoient entrés aussitôt que le Prince Henry avoit rejoint le Monarque. Avec ce renfort l'armée du Roi ne montoit encore qu'à cinquante mille hommes, au-lieu que celle des Russes étoit d'environ quatre-vingt mille. Ils avoient établi leur camp près du village de Cunersdorff, vis-à-vis de Francfort sur

George II. An. 1759.

l'Oder, & avoient augmenté la force naturelle du lieu par des retranchements considérables, garnis d'une formidable artillerie. En d'autres circonstances on auroit regardé avec raison, comme une entreprise plus que téméraire, d'attaquer une armée aussi forte & aussi bien retranchée; mais le Monarque jugea que dans la situation où il se trouvoit, il devoit leur livrer la bataille, même sans délibérer. Aussi doit-on la regarder comme un coup de désespoir, qui ne pouvoit réussir que par un excès de bravoure, de conduite, & de cette ardeur que l'animosité seule inspire.

XXIX. Son armée est taillée en pièces à Cunersdorff.

Le Monarque, déterminé à hasarder la bataille, fit ses dispositions en conséquence, & le 12 d'Août ses troupes furent en mouvement à deux heures du matin. L'armée s'étant formée dans les bois, marcha aux ennemis, & vers onze heures l'action commença par une canonade très vive: voyant qu'elle faisoit le plus grand effet, le Roi chargea l'aîle gauche des Russes avec ses meilleures troupes rangées en colonnes. Après un combat très opi-

George II. An. 1759.
niâtre, leurs retranchements furent forcés avec un grand carnage, & les Prussiens se rendirent maîtres de soixante & dix pièces de canon. Ils passèrent ensuite un défilé très étroit, emportèrent successivement l'épée à la main plusieurs redoutes qui couvroient le village de Cunersdorff; & les Russes, après être demeurés long-temps inébranlables dans ce village, furent enfin renversés par l'impétuosité des Prussiens, qui les poussèrent de poste en poste jusqu'à leurs dernières redoutes. Le Monarque n'avançoit qu'avec des peines infinies, & en perdant un nombre d'hommes prodigieux; mais après six heures d'un combat furieux, la fortune parut entièrement déclarée en sa faveur, & il écrivit du champ de bataille un billet à la Reine, qui ne contenoit que ce peu de mots: » Madame, nous avons chassé les » Russes de leurs retranchements; » j'espère que dans deux heures la » victoire sera complette. « Cette nouvelle arriva trop tôt à Berlin. Les Russes étoient ébranlés, mais ils n'étoient pas en déroute: le Général Soltikoff rallia ses troupes, &

forma plusieurs lignes les unes derrière les autres à son aîle gauche, couverte par une redoute élevée sur une hauteur qu'on appelle le cimetière des Juifs : les Russes s'y soutinrent en bataille dans une position que la nature avoit rendue d'un accès très difficile, & qui étoit devenue presque inattaquable par les fortifications qu'ils y avoient élevées, & par leur nombreuse artillerie, très supérieure à celle des Prussiens. Si le Monarque se fût contenté de l'avantage qu'il avoit remporté, toute l'Europe auroit reconnu qu'il avoit combattu avec une valeur plus qu'humaine, malgré des *obstacles* insurmontables à tout autre Général, & qu'il se retiroit uniquement par prudence, dans un temps où il ne pouvoit continuer le combat, sans être guidé par une aveugle témérité ou par le désespoir. Non-seulement ses troupes avoient excessivement souffert du feu des ennemis qui étoit continuel, très vif, & dirigé de maniere à faire le plus grand effet possible; mais elles étoient très fatiguées par la dureté du service, & accablées par la cha-

George II.
An. 1759.

George II.
An. 1759.

leur qui étoit extrême le jour de la bataille. On prétend que les Officiers-Généraux firent ces représentations au Roi, & employèrent tous les moyens de persuasion pour le détourner de poursuivre une entreprise si périlleuse & si difficile, qu'à peine une armée de troupes fraîches auroit été en état d'y réussir. Frédéric rejetta cet avis, & donna ordre à son infanterie de retourner à la charge; mais les forces des soldats étoient épuisées, & ils furent repoussés avec un grand carnage : il les rallie encore une fois; ils s'élancent de nouveau contre les ennemis; sont aussi malheureux, & perdent encore plus de monde. L'infanterie étant absolument hors de service, la cavalerie Prussienne fait vainement des efforts multipliés; elle redouble ses attaques, & ne cesse de les répéter, que lorsqu'elle est entièrement rompue & hors d'état de combattre. Dans cet instant, où toutes les forces Prussiennes sont comme anéanties par l'excès de la fatigue, & peuvent à peine soutenir le poids de leurs armes, tout le corps de la cavalerie Russe & Autrichienne qui

n'a point encore combattu, tombe avec fureur sur la cavalerie du Monarque ; elle est renversée à la première charge sur l'infanterie, où elle jette un tel désordre, qu'il est impossible de la rétablir. Les rangs étant rompus, la terreur se répand dans tous les esprits, & chacun prend la fuite du côté où le hasard conduit ses pas, malgré les efforts inexprimables du Monarque, qui hasarde continuellement sa vie ; vole par-tout où il voit encore quelque espérance de rétablir le combat, & ne cède le terrein, qu'après avoir conduit lui-même trois fois ses troupes à la charge ; avoir eu deux chevaux tués sous lui, & ses habits percés de balles de fusil en plusieurs endroits. Enfin, voyant son armée totalement en déroute, & qui se disperse de toutes parts, la plus grande partie de ses Généraux tués ou hors de combat, & que la nuit seule peut garantir du feu des ennemis ce qui reste de ses troupes, il abandonne en frémissant le théatre de sa valeur, & écrit de nouveau à la Reine : » Sortez de Berlin avec la Famille » Royale ; qu'on emporte les archi-

George II. An. 1759. » ves à Poſtdam ; que la ville faſſe » ſes conditions avec l'ennemi. « On peut concevoir, plutôt qu'exprimer, le trouble & la confuſion que ce ſecond billet jetta dans Berlin ; l'horreur y fut d'autant plus grande, qu'elle s'y répandit dans le temps où tout retentiſſoit des cris de joie cauſés par la première nouvelle : enfin, l'accablement devint univerſel par de faux rapports ; effets trop ordinaires de la malignité. On diſoit non-ſeulement que l'armée étoit diſperſée, mais que le Roi étoit perdu & que les Ruſſes marchoient en grande hâte à Berlin. Quelques faux que fuſſent ces bruits, ils n'étoient que trop vraiſemblables : la bataille de Cunersdorff fut l'action la plus ſanglante qu'il y eût eue depuis le commencement de la guerre ; le carnage fut des plus horribles : plus de vingt mille Pruſſiens périrent ſur le champ de bataille, & le Général Putkammer fut du nombre des morts. On compta entre les bleſſés les Généraux Seidlitz, Itzenplitz, Hulſen, Finck & Wedel, le Prince de Wittemberg, & cinq Majors-Généraux. Les Ruſſes perdirent environ dix mille hommes.

George II.
An. 1759.

XXX.
Inactivité des vainqueurs après la bataille.

Le lendemain de la défaite de Cunersdorff, où le Roi de Prusse perdit la plus belle partie de ses troupes, & toute son artillerie, ce Prince repassa l'Oder, & alla camper avec ce qu'il put rassembler des débris de son armée à Ketwin, d'où il s'avança jusqu'à Fustenwalde, fort surpris de la tranquillité de ses ennemis. Au lieu de prendre possession de Berlin, de poursuivre les troupes du Roi qui étoient sans défense, ayant perdu tout leur canon, & de lui couper toute communication avec le Prince Henry, ils ne firent aucun mouvement pour profiter de la victoire qu'ils avoient remportée. Le Comte de Laudhon se retira avec sa cavalerie aussitôt après la bataille, & le Général Soltikoff entra avec une partie des troupes Russes dans la Lusace, où il joignit le Maréchal Daun, & eut plusieurs conférences avec ce Général. Frédéric profita du repos que lui laissoient ses ennemis pour rassembler & rafraîchir ses troupes; pour les remonter d'une nouvelle artillerie, qu'il tira des arsenaux de Berlin, & pour les renouveller par de fortes recrues. Il fit

George II.
An. 1759.

revenir près de lui le Général Kleist avec les cinq mille hommes qu'il commandoit en Poméranie, & se conduisit avec tant d'activité, qu'en peu temps il se retrouva à-peu-près autant en forces qu'avant sa défaite de Cunersdorff.

XXXI.
Combat près de Meissen entre les Prussiens & les Impériaux.

L'armée de l'Empire, qui étoit entrée en Saxe, avoit soumis les villes de Leipsick & de Torgau. Le Comte de Schmettau fit de vains efforts pour conserver Dresde : il fut obligé de rendre cette place au Prince de Deux-Ponts qui commandoit les troupes Impériales, & la caisse militaire du Roi de Prusse tomba au pouvoir des vainqueurs. Le Monarque qui ne fut jamais découragé par les revers, détacha six mille hommes aux ordres du Général Wunsch, pour s'opposer à leurs progrès. Jugeant que les Russes avoient formé le projet d'assiéger le grand Glogaw, il établit son camp entre eux & cette ville, ce qui les empêcha de l'exécuter. Quatre grandes armées commandées par le Roi de Prusse, le Général Soltikoff, le Prince Henry & le Comte de Daun, étoient campées dans la Lusace, & sur les fron-

tières de la Siléſie ; chaque Général veillant continuellement ſur les opérations de ſon adverſaire, & faiſant la guerre par détachements. Le Général Wunſch réuſſit à reprendre Leipſick ; joignit le Général Finck à Eulimbourg : leurs troupes combinées ſe mirent en marche vers Dreſde, & un détachement des troupes Impériales, campé près de Dobelin, ſe retira à leur approche. Le Général Haddick ayant joint l'armée de l'Empire, le Prince de Deux-Ponts réſolut d'attaquer les Pruſſiens, qui avoient établi leur camp à Corbitz, près de Meiſſen. Le 21 Septembre le combat commença par le feu des canons & des obus, qui dura toute la journée ; on ſe battit avec beaucoup de valeur de part & d'autre, & l'on ſe fit réciproquement des priſonniers : chacun s'attribua la victoire, comme il arrive toujours dans les affaires dont l'évènement eſt douteux, & chacun demeura dans ſa première ſituation.

XXXII. Progrès du Prince Henry.

Le 23 du même mois, le Prince Henry quitta ſon camp de Hornsdorff, près de Gorlitz, & après une

George II. An. 1759.

marche forcée de onze milles d'Allemagne, par le chemin de Rothenbourg, il arriva à cinq heures du soir à Hoyerswerda, où il surprit un corps de quatre mille hommes, en tua six cents, & fit douze cents prisonniers, du nombre desquels fut le Général Vehla qui les commandoit. Le Prince joignit ensuite le corps des Généraux Finck & Wunsch, pendant que le Maréchal Daun, qui avoit quitté son camp de la Lusace, fit également une marche forcée pour gagner Dresde, & s'opposer aux desseins que le Prince auroit pu avoir contre cette capitale. Les Russes voyant que Glogaw étoit hors d'insulte, repassèrent l'Oder près de Carslath, & établirent leur camp le 7 de Septembre à Groß-Osten. Le Général Laudhon avec un corps d'Autrichiens, prit poste près de Rutzen, & le Roi de Prusse à Koben, les trois armées étant dans le voisinage du fleuve. Le Prince Henry, qui se trouvoit presque totalement environné de détachements Autrichiens, donna ordre au Général Finck de les déloger de Vogelfang; mais les Prussiens furent repoussés.

deux fois avec perte par le Général Prentano qui commandoit dans ce poste. Il furent plus heureux dans une autre attaque aux environs de Pretsch, où le même Général fut obligé de se retirer, & fut poursuivi vivement par les Prussiens que commandoit le Général Wunsch. Ils tombèrent ensuite sur un corps de seize mille Autrichiens aux ordres du Duc d'Aremberg, qui se replia sur Dobeln, n'étant pas assez en forces pour tenir contre l'armée du Prince Henry. L'arrière-garde du Duc fût maltraitée par les Prussiens, qui lui firent quelques prisonniers, du nombre desquels fut le Lieutenant-Général Gemmingen, & ils lui prirent plusieurs chariots de bagages avec une petite pièce de canon. Le Prince Henry après plusieurs marches, craignant que la communication avec Torgau ne lui fût coupée, alla établir le 16 de Novembre, son camp dans une position très forte; la droite appuyée à Torgau & au rivage de l'Elbe, & la gauche à un grand bois, avec un marais impraticable qui couvroit la plus grande partie de son front.

George II. An. 1759.

que sur les bords de l'Elbe, où ils auroient été précipités le soir même, si les ténèbres de la nuit n'eussent suspendu la fureur des Autrichiens. Les Prussiens ne pouvoient entreprendre de repasser ce fleuve, trop profond pour le traverser à gué, & dont la rive étoit couverte des troupes du Général Palfi, & des Généraux Ried & Kleefel, avec les Croates qui y avoient leur poste. Au point du jour, le Général Finck se voyant entouré de toutes parts, sans aucune espérance de secours, envoya un Trompette au Maréchal Daun pour demander à capituler. Le Général Autrichien refusa d'accorder d'autres conditions, que de recevoir le Général Finck prisonnier de guerre avec toutes ses troupes : alors les Prussiens mirent bas les armes, & se rendirent au nombre de douze mille deux cents vingt hommes, y compris le Lieutenant-Général Finck, huit Majors-Généraux, six Colonels, & plus de cinq cents Officiers de tout rang. On leur prit soixante-dix pièces de canon, quarante-quatre chariots de munitions, cinquante drapeaux & vingt-cinq étendards.

La perte des Autrichiens fut de douze cents hommes tués ou blessés, entre lesquels on compta trente-un Officiers, dont quatre seulement furent tués.

XXXIV. Perte des Prussiens en traversant l'Elbe à Meissen.

Les plus grands Généraux font quelquefois des fautes irréparables, & l'on trouva que le Monarque ne s'étoit pas conduit suivant toutes les règles de la prudence, en écartant un corps aussi nombreux, de façon à ne pouvoir être soutenu. Il est vrai qu'il détacha le Général Hulsen avec neuf bataillons & trente escadrons pour aller au secours de Fink, mais ils arrivèrent trop tard, & furent obligés de se retirer sans avoir pu lui rendre aucun service. Cette défaite ne fut pas la seule perte que firent les Prussiens à la fin de la campagne. Le Général Durick qui étoit campé à Kohlen vis-à-vis de Meissen avec dix à douze bataillons & mille hommes de cavalerie, fut attaqué dans ce poste par le Baron de Beck le 3 de Décembre : il s'y soutint avec avantage, mais pendant la nuit il résolut de faire passer l'Elbe à ses troupes. Le Général Autrichien Pellegrini qui avoit élevé une bat-

George II.
An. 1759.

terie de deux pièces de canon ſur une hauteur voiſine, coula à fond cinq bateaux chargés de Pruſſiens, ce qui n'empêcha pas que la plus grande partie ne traverſât le fleuve pendant la nuit ſur des barques & des radeaux, malgré les glaces qui en embarraſſoient la navigation. Le lendemain le reſte de leurs troupes qui s'étoient retirées ſur les montagnes de Capelberg & de Vorbrun y furent entourées par les Autrichiens, & forcées de ſe rendre priſonnières de guerre au nombre d'environ dix-ſept cents hommes, y compris le Major-Général & plus de cinquante Officiers; on leur prit huit pièces de canon, ſoixante & un tambours, tout leur bagage & beaucoup de chevaux.

XXXV. Fin de la campagne en Allemagne.

Le Roi de Pruſſe affoibli par ces pertes, auroit eu peine à ſe maintenir dans ſon poſte de Freyberg où il avoit établi ſon camp, s'il n'y eût été promptement renforcé par le corps de troupes que commandoit le Prince Héréditaire de Brunſwick. Le Maréchal Daun, malgré tous ſes avantages, continua à tenir la même conduite: il ſe contenta de canton-

ner les troupes Autrichiennes dans le camp de Pirna, où elles étoient à portée de donner du secours à Dresde, si cette ville étoit attaquée, & d'entretenir la communication avec la Bohème. C'est ainsi que finit cette campagne du côté de la Saxe : vers le même temps les Russes se mirent en quartier d'hiver dans la *Pologne*, & les Suédois qui n'avoient fait que quelques légères excursions, se retirèrent à Stralsund & dans l'isle de Rugen. Les évènements de cette année dans le continent ne produisirent rien de plus décisif que ceux de l'année précédente. Il y périt beaucoup de monde ; la plus grande partie de l'Allemagne fut exposée aux dévastations, aux massacres, aux rapines, à la famine & à toutes les autres horreurs de la guerre ; mais ce fut en vain que les Puissances confédérées de la France, de l'Autriche, de l'Empire, de la Russie & de la Suède, parurent unir leurs efforts contre le Monarque Prussien. Il parut toujours tranquille, quoique ses troupes eussent éprouvé plusieurs défaites, dans le cœur même de ses Etats : qu'il fût envi-

George II. An. 1759.

ronné de toutes parts de ses ennemis : que deux gros détachements de ses armées eussent été pris ou détruits, & il conserva le terrein dont il s'étoit emparé en Saxe, malgré ses défaites & à la vue de tant de Potentats confédérés.

XXXVI. Nouvelles plaintes des Hollandois. Mort de la Princesse d'Orange.

Les contestations subsistant toujours entre les Anglois & les Hollandois au sujet des prises faites en mer par les sujets de la Grande-Bretagne sur ceux des Etats-Généraux, il y eut dans le cours de cette année plusieurs mémoires publiés de part & d'autre. Il est vraisemblable qu'à regarder la conduite de quelques particuliers, les plaintes pouvoient être également fondées. Les Anglois prétendoient que les Hollandois, étendant leur commerce au-delà des bornes où il devoit être renfermé dans le temps même de la paix, avoient donné lieu à de justes saisies des bâtiments qui transportoient des bois de construction & d'autres effets prohibés, pour l'usage de la Marine Françoise. Cependant le Ministère Britannique reconnoissoit qu'il s'étoit exercé des pirateries punissables, & promettoit qu'on

qu'on en feroit justice si les auteurs en étoient découverts. Les Hollandois de leur côté, soutenoient qu'ils n'avoient donné aucune extension à leur commerce, & qu'à l'exception du transport des armes & des munitions destinées pour les villes assiegées ou investies, tous autres effets pouvoient être portés d'un lieu à un autre par des Puissances neutres. Ils prétendoient que c'étoit avec la plus grande injustice que les Anglois s'emparoient de leurs bâtiments, & en conséquence ils étoient résolus d'armer vingt-cinq vaisseaux de guerre pour protéger leur navigation ; mais ce projet n'eut pas lieu dans le cours de cette année. Les Anglois les amusèrent toujours par des promesses qui ne furent point exécutées, & leurs bâtiments & effets demeurèrent confisqués, malgré toutes leurs instances auprès du Ministère Britannique. La Princesse Gouvernante avoit toujours protesté qu'elle voyoit avec douleur le trouble survenu dans le commerce ; qu'elle en étoit aussi touchée qu'aucun des négociants, & qu'elle ne cessoit de travailler à

George II. An. 1759.

leur procurer satisfaction. Malgré ces protestations, il étoit difficile de douter que son inclination ne la portât à favoriser le Roi d'Angleterre, dont elle étoit fille, plutôt que les commerçants des Provinces-Unies, ou au moins elle se trouvoit dans un grand embarras, partagée entre les sentiments de la nature, & ce qu'elle devoit aux peuples que sa place l'obligeoit de protéger; mais cette Princesse mourut le 12 de Janvier. Par son testament, elle nomma le Roi d'Angleterre son père, & la Princesse d'Orange & de Nassau sa belle-mere, pour tuteur & tutrice honoraires de ses deux enfants, déférant le titre de tuteur effectif & d'administrateur des biens de la Maison d'Orange au Duc de Brunswick-Wolfembuttel, jusqu'à la majorité du Prince Stadthouder, ce qui fut confirmé par les Etats-Généraux. La Famille Royale d'Angleterre perdit aussi la même année, la Princesse Elisabeth-Caroline, seconde fille du dernier Prince de Galles. Elle mourut à Kew au mois de Septembre, n'ayant pas encore atteint sa dix-huitième année.

XXXVII. Plaintes réciproques des Anglois.

La mort de la Princesse d'Orange n'occasionna aucun changement considérable dans la conduite des Hollandois. Avant de mettre à exécution la résolution qu'ils avoient prise d'équiper vingt-cinq vaisseaux de guerre, les Etats-Généraux envoyèrent au mois d'Avril trois Ministres extraordinaires à Londres, pour faire de nouvelles représentations & pour prévenir les suites de la mésintelligence qui s'élevoit entre la Grande-Bretagne & les Provinces-Unies. Le Roi répondit en termes généraux à la harangue qu'ils lui firent, en présentant leurs lettres de créance : mais ils ne purent obtenir de satisfaction; & la Cour de l'Amirauté continua de déclarer de bonne prise tous les bâtiments Hollandois convaincus ou soupçonnés de transporter des marchandises pour le compte des François. Voulant couvrir d'un nouveau prétexte la saisie qu'on faisoit de ces bâtiments, le gouvernement Britannique crut devoir former de son côté des plaintes contre la conduite des Hollandois, & au mois de Septembre le Major Général Yorke présenta un mémoire aux Etats-Généraux,

George II. An. 1759.

contenant en substance, que les Marchands de Hollande faisoient un commerce de contrebande en faveur des François, en transportant du canon & des munitions de guerre de la mer Baltique, sous des noms emprun tés, & en les faisant passer par les rivières & canaux intérieurs, ou par les forteresses Hollandoises, pour les conduire à Dunkerque & dans les autres places des François. Il demandoit que le Roi son maître reçût une prompte satisfaction à ce sujet, & qu'on arrêtât, sans perdre de temps, le cours d'un commerce si contraire à toute idée de neutralité & aux liaisons qui, suivant les traités, devoient subsister entre la Grande-Bretagne & les Provinces-Unies. Il ajoutoit que l'attention que Sa Majesté Britannique avoit eue pour les représentations des Etats Généraux, au sujet des excès commis par les Corsaires Anglois, & les soins qu'elle s'étoit donnée pour faire passer en Parlement un acte qui retînt ces corsaires dans de justes bornes, méritoient cette marque de reconnoissance de la part de leurs Hautes-Puissances. Il prétendit leur prouver que leurs villes commer-

çantes avoient déja ressenti les effets de cet acte, & leur fit observer combien leur commerce s'étoit augmenté par la liberté de la navigation dont jouissoient les sujets Hollandois au milieu des guerres qui troubloient l'Europe. Il observa qu'ils devoient quelque retour à ce qu'il appelloit des preuves convaincantes de l'amitié & de la modération du Roi d'Angleterre, & que les Marchands, qui portoient si aisément leurs plaintes à la Cour Britannique, ne devoient pas être soutenus dans des excès qu'il seroit aisé de prouver par l'examen de leur conduite. Il se plaignit encore de ce que la Cour de Vienne avoit plusieurs fois prêté son nom pour obtenir de leurs Hautes-Puissances des passeports, qui avoient servi à transporter des munitions de guerre & de bouche pour les troupes Françoises, en s'autorisant du traité de Barrière, qui ne pouvoit plus avoir lieu depuis qu'on avoit mis la France en possession des villes d'Ostende & de Nieuport, par une violation manifeste de ce traité, & sans aucun égard aux droits que le Roi son maître

George II. An. 1759. avoit acquis au prix de tant de ſang & de tréſors.

LXXVIII. Mémoire de M. d'Affry. Soit que ce mémoire eût fait quelque impreſſion ſur les Etats Généraux, ſoit que les brigues des partiſans de la Grande-Bretagne l'euſſent emporté dans leurs aſſemblées : ils voulurent empêcher la ſortie du canon & des boulets qui étoient alors à Amſterdam, pour le compte de la France. Ce fut le ſujet d'un mémoire que préſenta M. d'Affry : où il ſoutint que ces difficultés étoient contraires à la neutralité. « Je n'entrerai pas, dit-il, dans » un détail circonſtancié de tous les » ſecours que nos ennemis ont tirés, » malgré leurs procédés, du com- » merce des ſujets de vos Hautes- » Puiſſances, & des aſyles que leurs » effets ont trouvés dans le terri- » toire de la République. Je ne puis » cependant me diſpenſer de vous » rappeller que c'eſt dans les Pro- » vinces-Unies que l'artillerie, les » munitions & les poudres de Weſel » ont été dépoſées; que perſonne n'a » pu ignorer combien peu l'armée » Hanoverienne a ménagé le terri- » toire de la république, lorſqu'elle

» a passé le Rhin, non plus que les » circonstances qui ont précédé & » suivi cet évènement ». Il ajoutoit dans ce mémoire, que lorsque cette armée avoit repassé le même fleuve, les malades & les blessés avoient été conduits dans des barques Hollandoises en différents endroits où les François ne leur avoient causé aucun dommage, retenus par leur respect pour la neutralité de la République : qu'une partie des magasins des ennemis de la France étoient déposés dans des villes des Provinces-Unies, où ils avoient acheté une quantité considérable de poudre à canon : que ces circonstances, jointes à plusieurs autres, auroient pu fournir de justes sujets de plaintes au Roi de France : mais qu'il les avoit retenues, ne voulant pas que la liberté & l'indépendance des sujets de la République fussent gênés dans des branches de commerce qui n'étoient pas incompatibles avec sa neutralité ; qu'il étoit persuadé que la foi d'un engagement devoit toujours être inviolablement gardée, quoiqu'il survînt quelques désavantages accidentels & passagers : qu'il avoit donné ordre aux Géné-

George II. An. 1759. raux de ses armées de respecter les territoires de la République, & d'éviter d'y porter le théatre de la guerre ; & qu'après tant de marques d'attention, il avoit les plus grands sujets de se plaindre si l'artillerie & les munitions qui lui appartenoient étoient retenus à Amsterdam : enfin le Ministre déclara qu'une telle détention seroit regardée comme une violation de la neutralité, & il demanda, au nom du Monarque François, que cette artillerie & ces munitions fussent immédiatement transportées en Flandres, par les canaux d'Amsterdam & par les autres canaux intérieurs, sans avoir aucun égard aux prétentions impérieuses & dénuées de tout fondement d'une Puissance voisine & jalouse, qui, non contente de troubler le commerce des Hollandois dans les mers, prétendoit leur donner la loi dans le sein de leurs Etats. Ces représentations eurent leur effet : les passeports furent délivrés, & les canons & munitions conduits dans les Pays-Bas Autrichiens.

XXXIX. Résolution du Corps Evangélique à la Diète de l'Empire.

Nous avons rapporté dans les évènements des années précédentes que

les Princes d'Allemagne qui avoient pris les armes contre la Cour de Vienne, avoient été mis au ban de l'Empire : mais comme ces Princes étoient Proteſtants, ils avoient beaucoup d'appui dans le corps qui prend le nom d'Evangélique à la Diéte de Ratisbonne. Ce corps avoit paſſé à cette occaſion une réſolution à laquelle on avoit joint le vingtième article de la capitulation, ſignée par l'Empereur à ſon élection, pour faire voir que les Etats Proteſtants ne faiſoient leur réclamation que conformément à cette conſtitution. Ils y déclaroient que leur aſſociation, à laquelle cependant les Miniſtres de *Suède* & de Dannemarck n'avoient point concouru, n'étoit autre choſe qu'un engagement réciproque, par lequel ils s'obligeoient à ſe tenir fermement attachés aux loix, ſans ſouffrir, ſous aucun prétexte, que le pouvoir de mettre au ban de l'Empire, réſidât en la perſonne de l'Empereur. Ils y ſoutenoient qu'il avoit renoncé, en termes exprès, à ce pouvoir par cette capitulation; qu'en conſéquence ils étoient autoriſés à refuſer de recevoir, comme légale, aucune Sen-

George II. An. 1759.

tence de ban, dépourvue des formalités néceſſaires, d'où ils concluoient que ſuivant les loix, ni l'Electeur de Brandebourg, ni l'Electeur d'Hanover, ni le Duc de Wolfembuttel, ni le Landgrave de Heſſe, ni le Comte de la Lippe-Buckebourg, ne devoient être regardés comme proſcrits.

XL. Décret Impérial à ce ſujet.

Les villes Impériales Proteſtantes, ayant accédé à ce décret, l'Empereur fit publier un reſcrit, pour qu'elles euſſent à rétracter cette acceſſion, que les Anglois eux-mêmes regardent, ainſi que le décret, comme contradictoires avec les réſolutions portées par la Diète contre le Roi de Pruſſe. Ce reſcrit n'ayant pas eu ſon effet, on publia au mois de Février un décret de commiſſion, rendu par la Dictature, portant que la Cour Impériale ne pouvoit retarder plus longtemps l'exécution du ban, ſans enfreindre l'article cité de la capitulation; que l'invalidité du décret porté ſous le nom du corps Evangélique étoit évidente, puiſque les Electeurs de Brandebourg & de Brunſwick, les Ducs de Saxe-Gotha & de Brunſwick-Wolfembuttel, ainſi que le Land-

grave de Hesse-Cassel, étoient ceux qui troubloient l'Empire : qu'étant parties dans cette affaire, ils ne pouvoient concourir à une résolution qui les regardoit personnellement ; que le nombre des autres Etats étant très peu considérable, l'Empereur ne pouvoit regarder cette résolution que comme un acte tendant à troubler la paix générale de l'Empire, tant de la part des parties qui avoient encouru le ban, que de la part des Etats, qui s'étoient joint à ces Princes, pour soutenir & favoriser leurs frivoles prétentions. Sa Majesté Impériale marquoit en même temps l'espérance & la confiance où il étoit que les autres Electeurs, Princes & Etats de l'Empire déclareroient que la susdite résolution étoit nulle & sans aucune force, & qu'ils ne souffriroient jamais qu'un si petit nombre d'Etats, qui adhéroient aux perturbateurs du repos de l'Empire, préjudiciassent aux droits & prérogatives de tout le corps Germanique, en abusant du nom d'Etats, associés de la Confession d'Ausbourg, pour autoriser un *Factum* entièrement opposé à la constitution de l'Empire, pour priver

George II. An. 1759.

leurs Co-Etats du droit de voter librement, & pour s'efforcer de renverser totalement le systême du corps Germanique.

XLI. Pirate Anglois condamné à mort.

Dans les évènements intérieurs de l'Angleterre, nous remarquons la punition d'un des pirates qui avoient pillé un bâtiment Hollandois, & qui fut condamné à mort avec deux des matelots qui montoient son vaisseau; mais plusieurs autres furent examinés, & renvoyés absous, faute de preuves. Suivant M. Smollet, cette conduite doit suffire pour justifier la nation Angloise du reproche de violence & de rapacité, dont ses voisins l'accusoient avec tant d'aigreur : aussi ajoute-t-il qu'on fit tous ses efforts pour convaincre les Puissances neutres qu'elles ne devoient pas contrevenir aux loix des nations, en favorisant les ennemis de la Grande-Bretagne. Nous laissons au lecteur impartial à faire les réflexions qu'inspirent naturellement la conduite de la France & celle des Anglois envers les Hollandois, & à décider laquelle des deux Puissances leur étoit la plus favorable dans l'idée qu'elles avoient des bornes de la neutralité.

George II. An. 1759.

XLII. Défaut de police en Angleterre.

La réputation des Anglois, dit le même Auteur, ne souffrit pas autant des irrégularités de ces Corsaires, qui avoient pris les armes pour exercer leurs rapines, que de la négligence du Gouvernement dans la police intérieure du Royaume, & d'une sauvage férocité mêlée dans le caractère national, qui ne se fit que trop remarquer dans plusieurs meurtres énormes qui arrivèrent cette année. Nous épargnerons à nos lecteurs le récit dégoûtant de ces sortes d'horreurs trop communes chez tous les peuples. Elles sont les crimes de quelques particuliers, & ne peuvent (quoiqu'en dise M. Smollett) imprimer aucune tache sur le corps de la nation. Elle les punit sévèrement quand elle peut découvrir les scélérats qui en sont coupables; au-lieu que les pirateries, exercées contre les bâtiments neutres, furent, au moins en grande partie, tolérées par le Ministère Anglois. Si des meurtres, des assassinats, des empoisonnements peuvent imprimer quelque caractère de férocité sur une nation, ce n'est pas lorsqu'il s'y rencontre des monstres qui les commettent; mais

George II. An. 1759.

c'eſt quand on voit que les Ecrivains ſemblent ſe plaire à ſouiller leurs Ouvrages & leurs Feuilles périodiques par un détail circonſtancié de ces actes de cruauté. L'Hiſtoire tranſmet à la poſtérité les crimes des Grands, pour faire connoître à leurs ſucceſſeurs la juſte horreur qu'ils inſpirent, & pour apprendre aux jeunes Princes que ceux qui s'y abandonnent, en reçoivent une punition éternelle par le ſouvenir affreux qui s'en perpétue d'âge en âge, & qui rend leur nom odieux à tous les peuples : mais il n'en eſt pas de même des criminels obſcurs ; l'eſpèce de célébrité qu'on leur donne en Angleterre, ne peut-elle pas leur procurer des imitateurs, flattés de la gloire affreuſe de ſavoir leurs noms illuſtrés dans des Gazettes, dont il ſemble qu'un des principaux objets ſoit de conſerver les faſtes de Tyburn ?

XLIII. Réſolution au ſujet d'un nouveau pont

Nous avons vu dans la Seſſion précédente du Parlement, que les habitants de Londres avoient obtenu un acte pour leur permettre de faire conſtruire un nouveau pont ſur la Tamiſe vis-à-vis de l'endroit nom-

mé Black-Friars (les Moines-noirs) à peu près à égale distance de ceux de Londres & de Westminster. Il fut nommé des Commissaires pour l'exécution de cet acte; & l'on décida dans la Cour du Commun-Conseil, qu'il seroit levé dans l'espace de huit ans une somme qui n'excéderoit pas celle de cent quarante-quatre mille livres sterling en plusieurs parties, dont la plus forte ne passeroit pas trente mille liv. sterling en une année: que l'argent en seroit remis à la Chambre de Londres: que les personnes qui feroient des avances, jouiroient d'un intérêt de quatre pour cent par an, que le Chambellan acquitteroit en deux paiements: que ces rentes seroient rachetables après les dix premières années de jouissance, & que le Chambellan mettroit le sceau de la ville sur les actes que le Comité jugeroit à propos de passer pour la sûreté du paiement de ces annuités. Telles furent les premières démarches qu'on fit pour exécuter ce projet si utile, qui rencontra par la suite l'opposition la plus opiniâtre, occasionnée par les vues étroites de quelques particuliers,

George II. An. 1759.

& par des préjugés de parti.

XLIV. Incendies à Londres.

Il y eut cette même année deux incendies très considérables à Londres, l'un le 10 de Novembre, & l'autre le 23 de Décembre. Quoique ce dernier eût consumé environ cinquante maisons, & qu'on estimât la perte à soixante mille livres sterling, le premier fut beaucoup plus terrible, malgré les secours des ouvriers & des machines qu'on emploie dans ces accidents. Les Anglois conviennent eux-mêmes que les habitants seront toujours exposés à cette calamité, jusqu'à ce que les maisons y soient bâties avec plus de soin. Dans leur construction actuelle, on n'y emploie que les plus mauvais matériaux mêlés ensemble, sans agrément, sans ordre, sans solidité, & sans aucune uniformité. Le plus léger mouvement est capable de les ébranler : elles ne peuvent se soutenir que les unes à l'aide des autres, & ne sont pas séparées par des murs assez forts pour arrêter les progrès des flammes quand il arrive quelque incendie. La construction en est abandonnée à d'ignorants ouvriers, qui, pour gagner davanta-

ge, épargnent la matière, & exposent la vie de leurs compatriotes. En d'autres pays, ajoute notre Auteur, (qui a sans doute la France en vue) on regarde cet objet comme très important, & il faut espérer qu'avec le temps, il attirera l'attention du Gouvernement Britannique, ainsi que plusieurs autres inconvénients, provenant de l'esprit d'épargne qui semble s'être répandu dans toutes les parties de l'économie publique & particulière.

XLV. Tentatives pour la découverte des longitudes en mer.

Le génie d'invention, qui a souvent élevé les Anglois au dessus des autres nations de l'Europe, fit de nouvelles tentatives dans le cours de cette année pour la découverte des Longitudes en mer, si recherchées par les Mathématiciens des différents Royaumes de l'Europe, & pour laquelle plusieurs Puissances ont promis des récompenses considérables. Les différents moyens imaginés par divers Astronomes pour parvenir à les déterminer, se réduisent à l'observation immédiate des satellites de Jupiter; à celle de la distance en degrés des étoiles fixes à la Lune, & à l'invention d'une pendule, ou

George II. An. 1759.
autre instrument qui puisse mesurer le temps avec assez de justesse, pour qu'on soit assuré de l'heure précise que marque le soleil au port d'où on est parti, ou en tel autre endroit connu de la Terre-ferme dont la longitude a été observée; afin de la comparer à celle de l'endroit où l'on se trouve en mer. Le premier de ces moyens fut mis en usage cette même année par M. Irvin, Irlandois, qui inventa une chaise si artistement placée sur un vaisseau, qu'un Observateur peut dans le temps même où la mer est la plus agitée, y observer l'immersion & l'émersion des satellites, sans que le mouvement du navire puisse nuire à ses opérations. L'expérience en fut faite en mer sur plusieurs vaisseaux, en présence du Lord Howe, qui en donna son certificat à l'Inventeur; & en conséquence M. Irvin reçut une récompense considérable de l'Amirauté: cependant il paroît que depuis ce temps on n'a fait que peu d'usage de sa machine, & que le dernier moyen trouvé par M. Harrison a eu plus de succès: nous en parlerons avant de terminer cet ouvrage,

lorsque nous aurons des connoissances plus étendues sur le procédé dont il se sert.

George II. An. 1759.

XLVI. Adresse des Catholiques d'Irlande au Viceroi.

Nous avons vu dans les évènements militaires, les préparatifs que la France avoit faits dans le cours de cette année, pour exécuter une descente dans quelque partie des Etats du Monarque Britannique. Quelques vues que pût avoir cette Puissance, il ne parut dans aucun des trois Royaumes qu'il y eût des dispositions prochaines à favoriser une invasion. Les Catholiques d'Irlande pouvoient être soupçonnés d'avoir pour le Prétendant un attachement plus particulier que tous les autres sujets; aussi pour écarter tout ce qui pouvoit causer quelque ombrage au Gouvernement, ils affectèrent de se distinguer par leur fidélité dans le trouble général où se trouva alors plongé tout le Royaume. Les plus riches Catholiques offrirent au Gouvernement des sommes considérables pour soutenir l'établissement actuel contre tous ennemis, s'il arrivoit quelque nécessité pressante; & ceux de Corke, présentèrent en corps au Lord Lieute-

George II. An. 1759.

nant, une adresse, où ils exprimèrent leur fidélité dans les termes les plus affectionnés. Après un compliment de félicitation sur les succès des armes du Roi d'Angleterre, ils y marquoient leur reconnoissance de la tendresse paternelle de Sa Majesté pour son Royaume d'Irlande, ainsi que de la protection & de l'indulgence dont ils jouissoient sous le règne heureux du Monarque. Ils parloient avec la plus vive indignation de l'invasion dont le Royaume étoit menacé par un ennemi, qui irrité, disoient-ils, de ses défaites réitérées, pouvoit regarder cette entreprise comme un dernier effort, en se flattant de l'espérance imaginaire de tirer quelques secours des Irlandois, à cause de l'ancien attachement de leurs prédécesseurs abusés. Ils assuroient le Vice-Roi, dans les termes les plus forts, qu'une telle conduite étoit absolument contraire à leurs principes & à leurs intentions : qu'ils étoient disposés à employer tous leurs talents, ainsi que leurs vies & leurs fortunes, pour soutenir la Personne de Sa Majesté contre quiconque oseroit l'attaquer ;

qu'ils seroient toujours prêts à concourir à toutes les mesures qu'on pourroit prendre, & à agir pour la défense du royaume, conjointement avec les autres sujets du Roi, suivant les ordres que la sagesse du Lord Lieutenant jugeroit à propos de leur donner : qu'en leur particulier, ils s'estimeroient très heureux d'être sous la direction & sous le commandement d'un Vice-Roi si bien connu pour protecteur de la *liberté*, & sous un Gouverneur aussi renommé. Enfin, ils marquoient le plus ardent desir que les armes de Sa Majesté fussent couronnées de succès continuels, pour la mettre en état de renverser tous les projets de ses ennemis, & d'obtenir une paix prompte & honorable.

XLVII. Troubles intérieurs en Irlande.

Cette adresse, en apparence si cordiale, fut remise au Comte de Shannon, qui la présenta au Duc de Bedford, & quoiqu'elle ne contînt que des lieux communs, elle dut être très agréable au Gouvernement dans la conjoncture critique où il se trouvoit. Malgré les marques d'affection que des particuliers pouvoient faire paroître pour le Monarque &

George II. An. 1759.

pour la Famille Royale, le mécontentement étoit si général parmi le peuple à Dublin, que si les circonstances fâcheuses des défaites de M. de la Clue & de M. de Conflans n'eussent empêché la descente, les François auroient pu trouver une facilité qui auroit jetté la Cour Britannique dans le plus grand embarras. Le Lord Lieutenant n'étoit nullement populaire : il avoit revêtu d'un emploi très important un Gentilhomme dont la personne étoit odieuse à une grande partie des sujets de ce Royaume ; & la nature ne lui avoit pas donné cette affabilité & cette condescendance, qu'une nation libre & féroce croit devoir trouver dans celui au gouvernement duquel elle est assujettie. Soit que sa conduite personnelle lui eût attiré des ennemis, soit que la nation en général commençât à former des doutes & des soupçons sur les desseins du gouvernement, il est certain que le bruit se répandit parmi le bas peuple, qu'on feroit dans peu une réunion de la Grande-Bretagne & de l'Irlande ; ce qui priveroit ce dernier Roy aumede son Parlement

& de son indépendance, & l'assujettiroit aux mêmes taxes qu'on levoit sur le peuple en Angleterre. Cette rumeur enflamma tellement la populace que s'étant assemblée en une multitude prodigieuse, elle se jetta dans la chambre des Lords; insulta les Pairs; fit asseoir une vieille femme sur le trône, & chercha les regiſtres dans l'intention de les brûler. Les mutins n'étant pas encore satisfaits par ces outrages, forcèrent les Membres des deux Chambres qu'ils trouvèrent dans les rues, à faire serment qu'ils ne consentiroient jamais à une telle union, & qu'ils ne passeroient aucune résolution contraire aux vrais intérêts de l'Irlande. Ils brisèrent les carrosses & tuèrent les chevaux de plusieurs personnes qui leur déplaisoient, & élevèrent en particulier une potence destinée pour un Gentilhomme, qui eut beaucoup de peine à échapper à leur fureur. Le Gouvernement fit ranger en bataille un corps de cavalerie & d'infanterie pour contenir cette multitude, mais elle se dissipa d'elle-même pendant la nuit. Le lendemain les deux Chambres présentèrent des

George II
An. 1759.

adreſſes au Lord Lieutenant, & l'on établit une Cour d'Enquête pour découvrir les chefs du tumulte, & les faire punir comme ils le méritoient.

XLVIII. Miſère affreuſe ſur un bâtiment Anglois.

Nous terminerons ce qui concerne la Grande-Bretagne, par le récit de l'état déplorable où ſe trouva réduit l'équipage d'un bâtiment Anglois nommé le Dauphin, dans ſa traverſée des Iſles Canaries à la Nouvelle-Yorck. Le temps lui fut ſi contraire, qu'il employa cent ſoixante & cinq jours dans ce paſſage, & que les proviſions furent entièrement conſommées le cinquantième jour de leur voyage. Les malheureux matelots, après avoir dévoré les chiens, les chats & tous les ſouliers qu'ils avoient à bord, ſe trouvèrent réduits à une extrémité ſi déſeſpérante, qu'ils réſolurent de jetter le ſort ſur leurs propres vies, afin que le corps de celui ſur lequel il tomberoit, pût ſervir à nourrir quelque temps ceux qui lui ſurvivroient. La victime fut un Gentilhomme Eſpagnol, nommé Antonio Galatia: ils le tuèrent d'un coup de fuſil; lui coupèrent la tête, qu'ils jettèrent dans la mer, & dévorèrent plutôt qu'ils ne mangèrent

les

les entrailles & les membres de cet infortuné passager. Cet horrible repas ayant ranimé l'équipage, ils se préparoient à un nouveau sacrifice, mais ils en furent détournés par le Capitaine, qui les engagea à se contenter de recevoir chacun par jour la misérable portion qu'on tiroit de quelques vieilles culottes de peau qui furent trouvées dans la cabane. Ils vécurent vingt jours de ce mets & de l'herbe qui croissoit en assez grande abondance sur le pont; mais ils eurent enfin le bonheur de rencontrer le vaisseau du Capitaine Bradshaw qui les reçut à bord. L'équipage du Dauphin, composé seulement de sept hommes, étoit dans un état si affreux qu'à peine leur restoit-il la figure humaine; leurs forces étoient si épuisées, qu'on fut obligé de se servir de cordes pour les transporter d'un bâtiment à l'autre. La circonstance du sort tombé sur l'Espagnol, seul étranger qu'ils eussent à bord, donne lieu de croire qu'ils avoient dirigé le billet malheureux; mais la circonstance la plus remarquable est que ni le maître, ni personne de l'équipage n'imagina de

George II. An. 1759.

faire quelque espèce de filet ou d'autre instrument pour prendre du poisson, quoiqu'il soit très commun dans ces mers, où ils auroient réussi à en pêcher s'ils avoient eu quelque industrie. Tous les vaisseaux devroient être pourvus de ce secours, qui vraisemblablement préviendroit beaucoup d'accidents tragiques occasionnés en mer par la famine.

XLIX. Changements dans le Ministère François.

Jettons un coup d'œil sur les évènements les plus remarquables du continent dans le cours de cette année. En France, il y eut plusieurs changements dans le Ministère. Le Duc de Choiseul, Ministre d'Etat, & chargé alors de la partie des affaires étrangères, fut reçu au Parlement en qualité de Pair. Au mois de Février, le Prince de Soubise fut admis comme Ministre au Conseil d'Etat. Le 4 de Mars M. de Silhouete fut nommé Contrôleur-Général des Finances à la place de M. de Boulogne, & le 18 de Juillet il entra au Conseil en qualité de Ministre. Dans les premiers mois de son Ministère, toute la France retentit de cris de joye à la vue des opérations de ce génie profond, qui sembloit

destiné à porter la réforme dans toutes les parties de la Finance. Des Commissaires du Conseil introduits dans les assemblées des Fermes pour connoître à fond les produits des impôts : les taxes dirigées particulièrement sur les objets de luxe ; la réformation des privilèges qui faisoient porter le poids des subsides à la partie des sujets le moins en état de les payer : la suppression d'un grand nombre de pensions accordées à la faveur plus qu'au mérite : la diminution des dépenses dans l'intérieur de la Maison du Monarque ; tout sembloit annoncer une nouvelle administration, qui en mettant plus d'égalité dans les fardeaux que la nécessité de la guerre obligeoit de mettre sur les sujets, les leur rendroit moins pesants, & les appliqueroit directement aux besoins de l'Etat. Sans doute que le plus grand nombre de ces projets auroit réussi dans un temps plus tranquille ; mais lorsque le Royaume étoit presque réduit à un état d'épuisement par les frais excessifs d'une guerre ruineuse, il devenoit presque impossible de faire de grands changements sans

George II. An. 1759.

que le crédit public en fût altéré. Il falloit des ressources immédiates, & les nouveaux Edits ne pouvoient remplir les coffres que lentement: en vain le Roi fit porter à la Monnoie sa propre vaisselle; en vain fut-il imité par tous les Grands, par le peuple, & même par les Communautés Ecclésiastiques; ces secours étoient bornés, & les besoins étoient pressants. La conduite du Ministre trouva beaucoup de contradicteurs; & aux raisons générales, se joignirent une infinité de motifs particuliers, tirés des intérêts secrets qu'une infinité de gens puissants avoient précédemment dans la Finance, & qui s'en trouvoient privés par les opérations de M. de Silhouette. Suivant le génie François, les satires les plus piquantes suivirent de près les éloges les plus outrés. Le Ministre résigna sa place au mois de Novembre; M. Bertin fut nommé Contrôleur-Général; les nouveaux Edits furent supprimés, mais le crédit public demeura longtemps altéré, malgré les soins de l'administration pour rétablir la confiance.

La même année, le Monarque François voulant que les Officiers de ses armées qui professent la Religion Protestante, ne fussent plus privés des distinctions dues à leur courage & à leurs talents, & ne pouvant les admettre dans l'Ordre de Chevalerie institué sous le nom de Saint-Louis, dont la Croix ne peut être portée que par des sujets Catholiques, créa l'Ordre du Mérite Militaire. La marque distinctive de cet Ordre est une croix d'or, chargée d'une épée en pal avec ces mots: *Pro virtute bellicâ*, & sur le revers une couronne de laurier avec la legende *Ludovicus XV instituit* 1759. On la porte à la boutonnière avec un petit ruban blanc.

George II. An. 1759.

L. Etablissement de l'ordre du mérite militaire.

En Espagne, le Roi Ferdinand VI, qui étoit naturellement mélancolique & d'un temperamment délicat, fut si vivement touché de la mort de la Reine, arrivée au mois d'Août 1758, qu'il renonça à toute société; abandonna toutes les affaires, & se renferma dans une chambre à Villa-Viciosa, où il se livra à la tristesse la plus excessive. La douleur, jointe au défaut de nouriture & de sommeil, le jetta dans un accablement

LI. Mort du Roi d'Espagne Ferdinand VI.

George II. An. 1759.

qui épuiſa bientôt ſes forces. Il ne voulut plus changer d'habillements ni permettre qu'on le rasât ; rejetta tous les motifs de conſolation, & ferma l'oreille aux vives & reſpectueuſes repréſentations de ceux qui avoient le droit de lui dire leurs avis. Il paroît que ſon affliction étoit accompagnée de quelque défaut particulier de conſtitution, & qu'il avoit hérité de ſon père une melancolie naturelle : cependant il ſe détermina à faire ſon teſtament, où il inſtitua pour ſon ſucceſſeur au trône d'Eſpagne ſon frère Dom Carlos, alors Roi des Deux-Siciles, & nomma la Reine Douairière ſa mère, Régente du Royaume, juſqu'à l'arrivée du nouveau Monarque. Après avoir langui près d'une année, Ferdinand mourut le 10 d'Août âgé de 46 ans.

LII. Dom Carlos lui ſuccède.

La mort de ce Prince ayant été prévue depuis long-temps, les Politiques de l'Europe jugeoient qu'elle ſeroit ſuivie de grands mouvements en Italie. Les puiſſances contractantes au Traité d'Aix-la-Chapelle, avoient réglé en 1748, que ſi le Roi Dom Carlos parvenoit par le cours de la ſucceſſion au trône d'Eſpagne, ſon

frère Dom Philippe monteroit sur le trône de Naples, & que les Duchés de Parme, de Plaisance & de Guastalle, qui formoient alors son établissement, retourneroient à la Maison d'Autriche. Le Roi des Deux-Siciles n'avoit jamais accédé à cet article, aussi n'y eut-il aucun égard à la mort de son frère aîné, & il conserva les deux Royaumes, malgré les prétentions de l'Impératrice-Reine, qu'il savoit n'être pas alors en état de les soutenir. George II. An. 1759.

LIII. Sagesse de sa conduite.

Avant de s'embarquer pour l'Espagne, il prit diverses mesures que les circonstances sembloient exiger. Son fils aîné, Dom Philippe, âgé alors de douze ans, ayant été déclaré dans un état d'imbécillité, sans espérance de retour, le Roi l'écarta de la succession, malgré le droit de primogéniture, par un acte solemnel d'abdication, dans lequel il nomma à la couronne des Deux-Siciles, son troisième fils Dom Ferdinand. Il est dit dans cet acte, que selon l'esprit des traités de ce siècle, l'Europe desire que la souveraineté de l'Espagne soit séparée de celle d'Italie, lorsque cette séparation peut être faite sans

George II. An. 1759.

transgresser les loix de la justice : que l'infortuné Prince Royal ayant été privé de réflexion & de raison depuis son enfance, sans qu'il reste d'espérance qu'il puisse jamais acquérir l'usage de ces facultés, le Roi ne croit pas devoir le nommer pour son successeur, quelque porté que Sa Majesté y puisse être par les sentiments de la nature & par son affection paternelle : qu'il se trouve donc comme forcé par la volonté Divine de l'écarter de la succession, & de la faire passer à son troisième fils Dom Ferdinand qu'il déclare émancipé dès ce moment, & libre non-seulement de toute obéissance envers la puissance paternelle, mais encore de toute soumission à sa suprême & souveraine autorité : qu'attendu la minorité de ce Prince, l'administration de ses Royaumes sera confiée à une Régence que le Roi établit par le même acte. Il déclare en même temps que la minorité des Princes qui succéderont au trône des Deux-Siciles finira avec leur quinzième année ; qu'ils pourront alors agir comme souverains, & jouir sans aucune restriction de tout le pouvoir de

l'administration. Il règle ensuite l'ordre de la succession mâle & femelle, avec la condition que la monarchie d'Espagne ne pourra jamais être unie avec la souveraineté des Etats & Domaines d'Italie. Enfin il transfère & abandonne audit Prince Dom Ferdinand, tant les Royaumes des Deux-Siciles, que tout ce que lui-même posséde en Italie : cet acte fut signé par le Roi, ainsi que par l'Infant Dom Ferdinand, & contresigné par les Conseillers & par le Secrétaire d'Etat, en qualité de membres de la Règence, pour lui donner toute la forme possible d'authenticité.

Le Monarque, après avoir pris ces précautions pour les intérêts de son troisième fils qu'il laissa Roi des Deux-Siciles, s'embarqua avec Dom Carlos son héritier présomptif au trône d'Espagne, & avec le reste de sa famille. Il descendit au mois d'Octobre à Barcelone & se rendit à Madrid, où il fut reçu au milieu des acclamations du peuple. Il commença son règne en réglant l'économie intérieure du Royaume; en conservant les mêmes Ministres qui avoient déja travaillé à y rétablir le commerce

George II. An. 1759.

& l'induſtrie, & dans ces commencements, il parut réſolu de garder la neutralité avec les Puiſſances belligérantes.

LIV. Affaires de Portugal.

En Portugal le Duc d'Aveiro, le Marquis de Tavora & le Comte d'Antouguia convaincus d'avoir attenté à la vie du Roi; de l'avoir attendu déguiſés ſur le chemin, & d'avoir tiré chacun un coup de carabine ſur ſa voiture, furent condamnés à mort & exécutés le 13 de Janvier : les deux premiers furent rompus vifs; le dernier fut rompu après avoir été étranglé, ainſi que le jeune Marquis de Tavora, Dom Joſeph-Marie ſon frère, un domeſtique du vieux Marquis de Tavora, & deux du Duc d'Aveiro : la Marquiſe de Tavora eut la tête tranchée pour avoir trempé dans la même conſpiration. Deux autres domeſtiques du Duc d'Aveiro furent condamnés à être brûlés vifs, ce qui fut exécuté ſur l'un d'eux; mais l'autre évita par la fuite le ſupplice qu'il ne ſouffrit qu'en effigie. Les liaiſons intimes des coupables avec les Jéſuites, ayant donné les plus violents ſoupçons contre ces Religieux, on fit

dans leurs maisons des perquisitions si exactes, qu'on fouilla jusques dans les tombeaux. Huit d'entre eux furent arrêtés au mois de Janvier, & quelque temps après on en mit encore deux autres en prison. Le Roi déja irrité précédemment contre les Jésuites, qui paroissoient avoir traversé les desseins de la Cour dans l'Amérique méridionale, avoit demandé au Pape un Bref pour réformer la Société, & les avoit éloignés de sa personne; mais après cet assassinat, la violence du soupçon qu'ils y avoient la principale part, eut tant de force sur le Ministère Portugais, que sans attendre plus long-temps la décision de la Cour de Rome, toujours lente dans ses opérations, tous les biens & effets des Jésuites furent saisis; & quoiqu'ils montassent à des sommes immenses, chaque particulier de la Société fut réduit à une pension très médiocre. Le Pape, instruit de cette affaire, nomma une Congrégation pour examiner leur conduite: sans en attendre la décision, la Cour de Lisbonne en fit embarquer un très grand nombre pour l'Italie, & il fut or-

George II. An. 1759.

donné qu'à l'avenir aucun Jésuite ne pourroit résider dans les Etats de Sa Majesté Très Fidelle. Quand ils débarquèrent à Civita-Vecchia, ils furent logés par ordre du Pape dans les maisons des Capucins & des Dominicains, jusqu'à ce qu'on eût préparé celles qui leur furent destinées à Tivoli & à Frescati. Nous parlerons par la suite du sort de ceux qui demeurèrent dans les prisons de Portugal.

LV. Histoire naturelle.

L'Histoire naturelle nous fournit peu d'évènements. A Bazas deux Curés apperçurent le 9 de Juin à neuf heures du soir une colomne de feu qui alloit de l'est au sud, & se cacha derrière un bois. Quelques instans après ils entendirent de grands cris occasionnés par le feu qui parut tout-à-coup dans une écurie. L'un des Curés en ouvrit la porte, fut environné de flammes & presque étouffé par la vapeur du soufre, quoique le temps fût alors très-serein, sans nuages, & qu'il régnât même un vent de nord assez frais : on trouva quatre chevaux morts dans cette écurie, sans aucune marque de brûlure. Aussitôt

que la porte fut ouverte, la flamme intérieure disparut; mais le toît demeura embrasé, & il fallut en couper la charpente. Une heure après, une seconde colonne de feu se précipita dans la rivière avec un bruit affreux: le même soir on vit encore vers l'horison du côté de Langon un tourbillon de feu, & l'on jugea qu'une maison qui fut brûlée dans le même canton, sans qu'on découvrît de cause de l'incendie, avoit pris feu par le voisinage du même tourbillon.

George II. An. 1759.

LVI. Affreux tremblement de terre en Syrie.

La Syrie éprouva un horrible tremblement de terre, qui commença le 13 d'Octobre dans le voisinage de Tripoly: un grand nombre de maisons furent renversées à Seyde, & il y eut beaucoup d'habitants ensévelis sous les ruines. Ce terrible fléau occupa un espace de cent lieues de terrein en longueur & en largeur, c'est-à-dire de dix mille lieues quarrées, où se trouvèrent renfermés les mont Liban & Antiliban, avec une grande quantité de villages qui furent entièrement détruits. A Acre, ou Ptolémaïde, la mer sortit de son lit, & entra dans les rues de la ville,

George II. An. 1759.

quoique le terrein fut de huit pieds plus élevé que le niveau ordinaire des eaux. La ville de Saphet fut renversée de fond en comble, & il n'en échappa qu'un très petit nombre d'habitants. A Damas, tous les Minarets furent renversés, & il y périt six mille personnes. Les secousses ayant diminué par degrés, on commençoit à espérer que la terre reprendroit sa première stabilité; mais le 25 Novembre elles recommencèrent avec une nouvelle fureur: Il sembloit que le globe fût agité de mouvements convulsifs, & la plus grande partie de Tripoly fut détruite dans ce nouveau désastre. Il ne resta à Balbec que les ruines des bâtiments: un grand nombre d'autres villes & de châteaux éprouvèrent le même sort; ceux qui échappèrent à ce terrible bouleversement, n'eurent d'autres asyles que les campagnes découvertes, où ils attendoient dans la plus grande frayeur, les suites funestes de la vengeance céleste, qu'ils croyoient qui s'appésantissoit sur eux.

CHAPITRE V.

§. I. *Ouverture de la Session.* §. II. *Remarque sur l'adresse des Communes.* §. III. *Secours accordés.* §. IV. *Moyens de les lever.* §. V. *Bill contre les liqueurs spiritueuses.* §. VI. *Acte relatif à la Milice.* §. VII. *Projet d'une Milice en Ecosse.* §. VIII. *Elle est rejettée par le Parlement.* §. IX. *Autre Bill au sujet de la Milice.* §. X. *Au sujet des Magasins à poudre.* §. XI. *Pour l'élargissement des rues de Londres.* §. XII. *Sur les conditions requises pour être Membre du Parlement.* §. XIII. *Réflexion à ce sujet.* §. XIV. *Autres Bills sur divers sujets.* §. XV. *Le Lord Keith est réhabilité.* §. XVI. *Clôture de la Session.* §. XVII. *Clameurs contre le Lord George Sackeville.* §. XVIII. *Il arrive en Angleterre.* §. XIX. *On établit une Cour Martiale pour examiner sa conduite.* §. XX. *Précis des faits qui donnoient lieu à l'accusation.* §. XXI. *Témoins qui déposent contre lui.* §. XXII. *Ses défenses.*

§. XXIII. *Il est déclaré incapable de servir.* §. XXIV. *Etat de la Marine Angloise.* §. XXV. *Expédition du Capitaine Thurot.* §. XXVI. *Il descend à Carrickfergus.* §. XXVII. *Il se rembarque, & est tué en mer.* §. XXVIII. *Valeur de cinq Irlandois.* §. XXIX. *Perte du Ramillies.* §. XXX. *L'Escadre de M. de la Clue revient en France.* §. XXXI. *Prises réciproques de bâtiments.* §. XXXII. *Les Chiroquois se révoltent contre les Anglois.* §. XXXIII. *Ils attaquent quelques forts, & sont repoussés.* §. XXXIV. *Expédition du Colonel Montgommery contre ces sauvages.* §. XXXV. *Il ne peut réussir à les soumettre.* §. XXXVI. *Les Chiroquois s'emparent du fort Loudoun.* §. XXXVII. *Les Anglois s'affermissent sur les bords de l'Ohio.* §. XXXVIII. *Précautions prises par les Anglois pour la sûreté de Quebec.* §. XXXIX. *Les François veulent surprendre cette ville.* §. XL. *M. Murray va au devant des François.* §. XLI. *Il est repoussé dans la place.* §. XLII. *Les François font le siège de Quebec.* §. XLIII. *Leurs vaisseaux sont pris & détruits.* §. XLIV. *Ils*

sont obligés de lever le siège. §. XLV. *Ils se retirent à Montréal.* §. XLVI. *Dispositions de M. Amherst pour les y forcer* §. XLVII. *Il s'empare de l'isle Royale.* §. XLVIII. *Il débarque à Montréal.* §. XLIX. *Les François obtiennent une capitulation honorable.* §. L. *Plusieurs vaisseaux François sont détruits dans la baie des Chaleurs.* §. LI. *Perte totale du Canada.*

George II. An. 1759.

I. Ouverture de la Session.

LEs deux Chambres du Parlement s'étant assemblées le 13 de Novembre, les Lords Commissaires firent l'ouverture de la Session par une harangue très étudiée, dans laquelle ils s'étendirent particulièrement sur les avantages que les troupes de Sa Majesté Britannique avoient remportés dans les quatre parties du monde : sur la reconnoissance que le Monarque avoit conservée des amples secours accordés par les Communes, en observant cependant que quelque étendus qu'ils eussent été, les circonstances avoient encore obligé à un grand nombre de dépenses extraordinaires : sur la volonté sincère que le Roi marquoit de

George II. An. 1759.

faire cesser l'effusion du sang Chrétien, en concluant la paix à des conditions justes & honorables pour Sa Majesté & pour ses alliés, & en leur procurant les avantages que suivant la raison & l'équité on devoit attendre des succès des armes de Sa Majesté. L'Orateur, après avoir fait de justes éloges de la conduite du Roi de Prusse, qui avoit mis ce Monarque en état de résister à tant de Puissances réunies contre lui, termina sa harangue en assurant les Communes que les secours accordés dans la Session précédente, avoient été fidellement appliqués à leurs objets; mais que pour parvenir au but si desirable d'une paix solide, le Roi étoit convaincu que le Parlement penseroit comme lui, qu'il étoit nécessaire de se procurer des secours très amples, pour pousser la guerre de toutes parts avec la plus grande vigueur. Les adresses des deux Chambres ne furent à l'ordinaire, qu'une répétition de la harangue, un parfait acquiescement à toutes les vues du Roi; & dans celle des Communes, elles exprimèrent particulièrement leur admiration de la bonté du cœur

de Sa Majesté, qui, au milieu de ses prospérités, paroissoit si bien disposée à arrêter l'effusion du sang Chrétien, & à voir rétablir la tranquillité.

II. Remarques sur l'adresse des Communes.

Le Monarque, dit M. Smollett, dut être très satisfait d'une telle adresse présentée par une Chambre des Communes, où l'opposition étoit (suivant l'expression Angloise) étranglée au pied du Ministère ; où ces *Demagogues* qui avoient acquis toute leur réputation & leur gloire en s'élevant avec tant de force contre les mesures qu'on prenoit au continent, étoient si parfaitement réconciliés avec l'ancien objet de leurs *déclamations*, qu'ils n'en parloient plus qu'avec un enthousiasme inconnu dans les temps des administrations précédentes, & que pour remplir cet objet, ils chargeoient la Nation de contributions que tout autre Ministère n'auroit osé demander. Avec de telles dispositions, il n'est pas étonnant qu'ils admirassent la modération de leur souverain, qui offroit de traiter de la paix, après que plus d'un million d'hommes avoient péri par la guerre, & que plus du

George II. An. 1759.

double de ce nombre étoient réduits à la plus grande misère : enfin, après que des Provinces entières avoient été dépeuplées, des pays immenses dévastés, & que les vainqueurs eux-mêmes étoient accablés sous le poids de leurs trophées.

III. Secours accordés.

Aussitôt que les adresses eurent été présentées, les Communes établirent un Comité de toute la Chambre ; votèrent unanimement qu'il seroit accordé des secours à Sa Majesté, & commencèrent à en prendre les divers articles en considération, ce qui dura jusqu'au 12 de Mai, où leurs opérations furent terminées. Nous n'entrerons pas dans le détail des divers objets auxquels ces secours furent appliqués ; il nous suffit de remarquer que la somme totale monta à quinze millions cinq cents trois mille cinq cents soixante-trois livres sterling, faisant environ 348830167 liv. 10 sols de France. Cette somme, dit le même Auteur, est si énorme, par rapport à la nation sur laquelle on la levoit, & par rapport aux objets pour lesquels elle étoit levée, que tout Breton, d'un esprit tranquille, attaché aux intérêts & au bonheur

de sa patrie, ne peut y réfléchir sans être frappé d'étonnement & de chagrin. Cette somme excédoit de plus du double les plus forts subsides accordés sous le regne de la Reine Anne, lorsque la nation étoit au plus haut degré de sa gloire, & tenoit à sa solde la moitié des Puissances de l'Europe. Pendant les administrations précédentes, personne n'auroit osé hasarder d'en demander seulement la moitié, & elle étoit presque double de celle que les plus habiles calculateurs, du commencement de ce siècle, jugeoient ne pouvoir être levée sur la nation, sans qu'elle courût le risque le plus imminent de faire une banqueroute immédiate. De ce secours immense, il en étoit appliqué près de cinquante-trois millions aux Puissances étrangères, pour soutenir la guerre en Allemagne, outre l'argent que les troupes Britanniques dépensoient dans ce pays. Elles y passèrent au nombre de vingt mille hommes dans le cours de l'année 1760, ce qui dut paroître d'autant plus extraordinaire qu'on ne cessoit de répéter en Parlement, qu'il ne passeroit pas un seul homme de la Grande-Breta-

George II.
An. 1759.

George II.
An. 1759.

gne en Allemagne, pour y combattre en faveur d'aucun Electeur étranger. On peut encore ajouter aux dépenses de la guerre du continent, supportées par la Grande-Bretagne, le transport de ces troupes; l'article des fourrages, qui, dans le cours de la campagne précédente, avoit monté à vingt-sept millions; les frais des ponts, des chariots, des chevaux, & une infinité d'autres frais contingents. C'est encore à la guerre d'Allemagne qu'il faut attribuer la dépense extraordinaire du service de la milice, que l'absence des troupes réglées rendoit alors nécessaire, & la perte de tant de bras qu'on enlevoit à l'industrie, à l'agriculture, & aux travaux des manufactures. Les pertes occasionnées par cette liaison sont, ajoute l'Auteur Anglois, également fâcheuses & évidentes, & il avoue qu'il n'a pas assez d'intelligence pour connoître & encore moins pour exposer quels sont les avantages qu'en a pu retirer la Grande-Bretagne ou le pays d'Hanover.

IV.
Moyens de les lever.

Le Comité, établi pour les moyens de lever les subsides, après avoir examiné la somme totale à laquelle

ils se montoient, indiqua les méthodes déja connues de la taxe sur les terres, des annuités, d'une loterie, d'une augmentation de taxe sur la drèche, sur les parchemins employés aux permissions de vendre diverses marchandises, tant au poids qu'à la mesure, & sur les eaux distillées, tant du cidre que des autres liqueurs; à quoi l'on ajouta une récompense en faveur de ceux qui en exporteroient hors du royaume. On convint aussi qu'il seroit fait des emprunts sur des billets de l'échiquier, remboursables des premières Aides qu'on accorderoit dans la prochaine session: sur quoi nous remarquerons que la plus grande partie des sommes qu'on leva par toutes ces taxes, furent fixées à l'intérêt de quatre pour cent, réductibles à trois pour cent, après un temps limité, & que la dette nationale montoit alors à environ deux milliards quatre cents quarante-deux millions, argent de France; fardeau terrible pour une nation engagée dans la guerre la plus dispendieuse qu'elle eut jamais eue à soutenir, & déja chargée de plus de

George II. An. 1759

taxes qu'aucune autre nation n'en avoit jamais supportées.

V. Bills contre les liqueurs spiritueuses.

Pendant le cours de cette importante affaire, les Chambres s'occupèrent de plusieurs autres, & passèrent différens Bills. Il fut présenté diverses pétitions pour & contre la prolongation de l'acte qui défendoit la distillation de la drèche, dont le terme touchoit à son expiration. Après un mûr examen, cette prohibition fut étendue jusqu'au 24 de Décembre, avec la clause portée dans le Bill, qu'elle pourroit être abrégée si le Parlement le jugeoit à propos avant la clôture de la session. Il fut ensuite passé un autre Bill pour prévenir l'usage excessif des liqueurs spiritueuses, en les chargeant d'une augmentation de droits; pour raccourcir le temps pendant lequel il étoit défendu d'extraire des eaux-de-vie & des esprits du froment: pour encourager l'exportation des esprits extraits dans la Grande-Bretagne, & pour empêcher les débarquements frauduleux & l'importation des mêmes esprits. Cet acte fut dressé particulièrement sur les représentations

du

du Lord-Maire & des Magiſtrats de la ville de Londres, qui expoſèrent dans une pétition les heureux effets qu'avoit produits parmi le peuple le haut prix des liqueurs fortes, dont l'uſage eſt ſi contraire aux bonnes mœurs. On continua enſuite juſqu'au même jour 24 Décembre, le Bill qui permettoit l'importation du bœuf ſalé d'Irlande. L'avantage de la nation auroit été ſans doute de lever toute prohibition à ce ſujet, & de rendre le Bill perpétuel; mais ceux qui le ſoutenoient, jugèrent qu'ils trouveroient une forte oppoſition s'ils vouloient prendre ce parti, à cauſe de l'intérêt particulier de diverſes perſonnes, qui, malgré le bien public, auroient trouvé leur avantage dans cette prohition; ce qui obligea les gens bien intentionnés à ſe contenter des Bills paſſagers en attendant une occaſion plus favorable.

VI. Actes relatifs à la Milice.

Pluſieurs Lieutenants des Comtés avoient, par différentes raiſons, ſuſpendu pour des temps limités l'exécution des loix relatives à la milice; & comme ces ſuſpenſions furent jugées contraires aux intentions de la lé-

George II. An. 1760.

giſlation, on publia un Bill, pour que les Lieutenants de Sa Majeſté dans les divers Comtés d'Angleterre & du pays de Galles, procédaſſent à l'exécution des loix relatives à la milice, nonobſtant tous ajournements. Il fut dit par ce Bill que la prompte exécution des loix pour la milice, étant eſſentiellement néceſſaire dans cette conjoncture, pour la paix & la ſûreté du royaume, chaque Lieutenant, de quelqu'endroit que ce fût où la ſuſpenſion auroit eu lieu, agiroit un mois après la paſſation du Bill, comme s'il n'y eût pas eu de ſuſpenſion, & qu'il convoqueroit à ce ſujet une aſſemblée à chacun des mois ſuivants, juſqu'à ce qu'on eût trouvé le nombre d'Officiers propres à en remplir le ſervice, ou juſqu'à l'expiration de l'acte paſſé précédemment au ſujet de cette milice.

VII. Projet d'une Milice en Ecoſſe.

L'établiſſement d'une milice régulière dans la Grande-Bretagne méridionale, ne pouvoit manquer de faire impreſſion ſur les eſprits des vrais patriotes Ecoſſois. La raiſon & l'expérience les avoient convaincus que rien ne pouvoit être plus utile pour la paix & la ſûreté de leur pays,

qu'un ſemblable établiſſement dans la Grande-Bretagne ſeptentrionale, dont les habitants avoient été expoſés à des ſoulevements, qu'une milice bien réglée auroit prévenus ou réprimés dès leur origine. Ils remarquoient auſſi que leurs côtes ayant été depuis peu alarmées par la crainte d'une invaſion, il n'y avoit que le défaut de cet établiſſement qui eût pu la rendre redoutable au peuple. Ils jugèrent qu'ils avoient le droit de ſe procurer les mêmes ſûretés que la légiſlation avoit accordées aux ſujets de la Bretagne méridionale, qui étoient ſous le même gouvernement, & que les Ecoſſois ne devoient pas reſter déſarmés & expoſés aux injures domeſtiques & étrangères, pendant qu'on avoit mis l'épée dans les mains de leurs voiſins méridionaux. Quelques-uns des membres qui repréſentoient la Grande-Bretagne ſeptentrionale en Parlement, touchés de ces conſidérations, & excités par les fortes injonctions de leurs conſtituants, réſolurent de faire un effort vigoureux pour obtenir l'établiſſement d'une milice régulière en Ecoſſe. En conſéquence,

George II. An. 1760.

il fut proposé & résolu au commencement de Mars de composer le 12 du mois un Comité de toute la Chambre, pour prendre en considération les loix portées précédemment au sujet de la milice pour la partie de la Grande-Bretagne nommée Ecosse; & le résultat de cet examen fut que ces loix étoient inefficaces pour remplir l'objet qu'on avoit en vue.

VIII. Elle est rejettée par le Parlement.

Il fut ensuite proposé de dresser un Bill pour l'établissement d'une milice en Ecosse; & quoiqu'il y eût une très-forte opposition, la pluralité des voix fut pour accepter la proposition. Les principaux membres Ecossois de la Chambre furent nommés, conjointement avec d'autres, pour préparer le Bill; il fut imprimé, & la Chambre reçut en même-temps des pétitions des Gentilshommes, Juges de paix & Commissaires des secours du Shire d'Air, ainsi que des possesseurs de francs-fiefs des Shires d'Edimbourg, Stirling, Perth & Forfar. Ils y marquoient leur approbation de la méthode qu'on avoit suivie pour l'établissement de la milice en Angleterre, & leur ardent desir qu'on étendît cette sage & salutaire

institution dans la Grande-Bretagne septentrionale. Ils avoient d'autant plus de raison de l'espérer, que suivant les articles de l'union des deux royaumes, ils devoient être sur le même pied que leurs frères d'Angleterre, & que la législation devoit être convaincue de la nécessité de cet établissement, par la consternation qui s'étoit répandue dans leur pays quand il s'étoit trouvé sans défense aux approches de quelques corsaires François. Cependant le Bill fut rejetté par le plus grand nombre, quoique modelé exactement sur le dernier acte passé pour l'établissement de la milice en Angleterre; & toute l'éloquence des membres Ecossois ne put calmer les alarmes des Anglois, qui craignoient que ces troupes, remises au pouvoir des Bretons septentrionaux, ne servissent plutôt à favoriser les révoltes dans ce pays qu'à le défendre contre les invasions.

IX. Autre Bill au sujet de la Milice.

Quelque utilité que pût retirer l'Angleterre de l'établissement de la milice, il étoit accompagné de tant d'inconvénients, que dans chaque Session du Parlement on étoit obligé de passer de nouveaux Bills, pour cor-

George II. An. 1760.

riger & expliquer les précédents. Par un réglement très sage, il étoit ordonné qu'on fourniroit par semaine de quoi faire subsister les familles des miliciens quand elles seroient hors d'état de se fournir par elles-mêmes les besoins de la vie en l'absence de ces miliciens; mais il fut représenté par une pétition des Inspecteurs ou Syndics des Paroisses du Comté de Lincoln, qu'un grand nombre d'hommes de ce Comté s'étant engagés volontairement à prendre la place des miliciens d'autres Comtés, il n'étoit pas juste que les familles de ces mercenaires fussent à la charge des Paroisses d'où ils n'avoient pas été tirés par le sort. Le Parlement y eut égard; on régla que la subsistance seroit remboursée par le Comté pour lequel chaque milicien feroit le service: & il fut encore passé quelques autres Bills au sujet de leur habillement, qui tous reçurent le consentement Royal.

X. Au sujet des magasins à poudre.

Dès le commencement de la Session, il fut présenté une pétition au sujet d'un magasin à poudre qui étoit établi près de Greenwich, avec si peu de précaution, & si mal disposé,

George II. An. 1760.

que le feu pouvoit y prendre aisément, soit par trahison, soit par accident, ce qui auroit exposé cette ville au plus grand danger. Le Roi intervint dans cette affaire pour la recommander à la considération du Parlement; & l'on dressa un Bill par lequel il fut ordonné que ce magasin seroit transporté à Purfleet, petit village où le danger seroit beaucoup moins grand. Il fut ordonné en même temps que le magasin seroit partagé en un nombre de pièces séparées, pour que, s'il arrivoit quelqu'accident à l'une, les autres n'en souffrissent point, & le même plan fut adopté pour tous les magasins qui contiendroient des matières combustibles. Ces Bills reçurent le consentement Royal avec celui de la Marine, & celui qui concernoit les mutins & les déserteurs, qui n'éprouvèrent aucunes difficultés.

XI. Pour l'élargissement des rues de Londres.

Sur les représentations du Lord-Maire, & du Conseil de la ville de Londres, qui exposèrent dans une pétition l'inconvénient des rues trop étroites de cette capitale, ainsi que les difficultés qui naissoient journellement au sujet des murs mitoyens

George II. An. 1760.

entre différents propriétaires, il fut passé un Bill, sous le titre d'acte, pour élargir certaines rues, ruelles & passages dans la ville & les franchises de Londres, pour en ouvrir de nouvelles, & pour divers autres objets qui y sont mentionnés. Par cet acte il fut ordonné que le Maire, les Aldermans, & le Conseil de Ville assemblé, ou un Comité établi par eux, seroient autorisés à fixer le prix des maisons qu'on devoit abattre pour l'élargissement des rues, soit d'accord avec les propriétaires, soit à l'estimation des experts; que les murs mitoyens seroient construits à moitié de dépense par chacun des propriétaires; qu'ils auroient au moins deux briques & demie d'épaisseur dans les appartements bas, & deux briques dans les parties plus élevés: on nomma aussi par le même acte le Conseil du Lord-Maire & des Aldermans, pour régler sommairement les discussions qui pouvoient naître au sujet des bâtiments.

XII. Sur les conditions requises pour être Membre du Parlement.

Nous ne nous étendrons pas sur un autre acte relatif à la vente du poisson dans les marchés de Londres & de Westminster, & pour répri-

mer les Monopoles de ceux qui achetoient la totalité de cette marchandise, & en détruisoient une partie pour vendre le reste à un prix excessif. Ces réglements particuliers, quelque utiles qu'ils puissent être pour une Capitale, ne doivent point entrer dans l'Histoire Générale de la nation. Nous passerons aussi sous silence plusieurs autres Bills destinés à continuer différentes loix & réglements portés précédemment; mais nous nous étendrons un peu plus sur une autre affaire qui fut alors agitée & qui affectoit particuliérement la liberté, la dignité & l'indépendance des Parlements. Par un acte passé *la* neuvième année du règne de la Reine Anne, il est ordonné qu'aucun sujet ne pourra être choisi pour membre du Parlement, à moins qu'il ne posséde un bien-fonds, un franc-fief ou un arrière-fief à vie, sous les conditions suivantes: Que le revenu d'un Chevalier nommé pour un Comté, montera par an à six cents livres sterling, déduction faite de toutes charges; & celui d'un citoyen, bourgeois, ou Baron des cinq-ports à trois cents livres: Que

George II. An. 1760.

l'acceptation ou retour de toute personne qui ne jouira pas du bien sussdit, sera nulle, & que tout Candidat sur la requête d'un autre Candidat, ou de deux ou trois sujets *ayant* droit de voter, sera tenu au *temps* de l'élection de faire le serment prescrit pour affirmer qu'il possede de tels biens. Ce réglement avoit toujours été infructueux : on avoit introduit tant de différentes sortes de serments depuis la révolution, qu'ils n'avoient plus aucun effet, & le parjure politique étoit devenu si commun qu'on ne le regardoit plus comme un crime. Ceux qui ne possédoient pas les biens prescrits par l'acte, recevoient des transports ou concessions de leurs amis & patrons, qui les faisoient paroître avec les conditions requises, & l'on faisoit des contre-lettres pour annuller ces cessions après l'élection. Par une fraude si scandaleuse, l'intention des législateurs étoit éludée ; la dignité du Parlement étoit avilie ; les parjures devenoient communs de plus en plus ; les moyens de corruption se multiplioient journellement, & le Ministère introduisoit dans le Par-

lement une foule de ſujets indigents, toujours diſpoſés à vendre leurs voix à leurs protecteurs, ſans aucun égard aux mouvements de leur conſcience, ni à l'avantage de leur pays. Pour remédier à cet abus, il fut préſenté après pluſieurs efforts infructueux un Bill, portant que tout ſujet élu pour membre de la Chambre des Communes, avant d'y prendre ſéance, remettroit au Secrétaire de la Chambre à la table des Aſſemblées, & à l'Orateur dans ſa chaire, un papier ſigné du nouveau membre, contenant un état des terres, tenements ou héritages qui lui procuroient le bien requis par les loix: qu'il y ſeroit ſpécifié la nature de ces biens, ſoit qu'ils conſiſtaſſent en maiſons de campagne avec leurs dépendances, en terres, en rentes, en dixmes ou autres fonds, de façon que pour les maiſons, terres & dixmes, il ſeroit déclaré dans quelle dépendance ils étoient ſitués; & que pour les rentes on ſpécifieroit les noms des propriétaires des terres & biens ſur leſquels elles étoient hypothéquées; la paroiſſe, le diſtrict, & le canton où ils étoient ſitués,

George II. An. 1760.

George II. An. 1760.

ainsi que leur valeur; enfin que sur le même papier le nouveau membre écriroit & signeroit un serment conçu en ces termes: » Je soussigné, affirme & jure que le présent *état* » est fidèle & véritable: que je possède réellement & en bonne foi » suivant la loi & l'équité le bien » susdit en mon propre usage & pro- » priété, consistant en terres, tene- » ments ou héritages, tels qu'ils sont » portés ci-dessus, déduction faite » de toutes charges, & que lesdits » biens ne m'ont pas été transférés » frauduleusement pour me procu- » rer les moyens de parvenir à être » reçu membre de cette Chambre. » Ainsi Dieu me soit en aide. »

Il fut encore ordonné par le même acte que ce papier ou déclaration avec le serment qui devoit y être joint, seroient conservés soigneusement par le Secrétaire de la Chambre, pour être examinés par les membres de ladite Chambre sans aucune rétribution au Secrétaire: que si quelque sujet, élu pour quelqu'un des Parlements à venir, avoit l'audace de prendre séance ou de voter en qualité de Membre de la Chambre

des Communes, avant d'avoir délivré la déclaration & le ferment fusdits, ou s'il ne se trouvoit pas avoir les biens prescrits par ledit acte, son élection seroit regardée comme nulle; & qu'on délivreroit un nouveau Writ pour élire un autre Membre à la place de celui qui seroit exclus. Il fut aussi inséré dans le Bill la condition qu'il ne contenoit rien qui pût être applicable aux fils aînés ou aux héritiers présomptifs d'aucun Pair ou Lord du Parlement, ou à toute personne duement qualifiée pour servir en qualité de Chevalier d'un Comté, ou aux Membres choisis pour les Universités dans la partie de *la* Grande-Bretagne nommée Angleterre, ou aux Membres pour la partie nommée Ecosse.

George II. An. 1760.

XIII. Réflexion à ce sujet.

Quelques précautions qu'on ait voulu prendre dans cet acte pour prévenir l'influence du Ministère, il ne peut encore remédier à l'abus des transports de biens passés avec une contre-lettre, pourvu qu'elle n'ait son exécution qu'après la déclaration & le serment prêté par le Membre, & lorsqu'il a pris séance; puisqu'en observant ces formalités, il ne court plus le risque de perdre sa place ni

George II.
An. 1760.

actes passés les années précédentes, l'un pour désarmer les mêmes Montagnards & entretenir la tranquillité dans ce pays, & l'autre relatif aux procès.

XV.
Le Lord Keith est réhabilité.

Le Roi ayant accordé la grace au Lord George Keith, ancien Comte Maréchal d'Ecosse, qui avoit été déclaré convaincu de rébellion en 1716, le Parlement confirma cette grace par un acte qui le rétablit dans le droit de pouvoir agir en justice, tant en demandant qu'en défendant, malgré l'acte d'Attainder (ou de conviction) porté contre lui; qui révoque toute inhabilité qui pourroit résulter dudit Attainder, & qui déclare ledit Comte Maréchal, habile à hériter & à recevoir tous biens réels & personnels qui peuvent lui advenir, ou auxquels il pouvoit avoir droit avant l'Attainder. Ce Seigneur, généralement estimé pour sa probité & ses talents, avoit été employé par le Roi de Prusse en qualité d'Ambassadeur à la Cour de France, & il étoit encore actuellement au service du même Monarque, qui vraisemblablement fut son intercesseur auprès du Roi d'Angleterre. Quand son pardon eut été scellé il se rendit à

Londres, & fut présenté au Roi qui le reçut très-gracieusement. George II. An. 1760.

XVI. Clôture de la Session.

Le 21 de Mai, après que les Lords Commissaires eurent donné au nom du Roi le consentement aux Bills passés dans les deux Chambres, ils terminèrent la Session par une harangue du Lord Garde du grand sceau. Comme elle ne contient que des lieux communs de remerciements faits à la Chambre Basse, la protestation des dispositions du Roi d'Angleterre & de ses Alliés pour procurer une paix générale, & l'assurance des mesures prises pour nuire aux ennemis & défendre les Etats de Sa Majesté, ainsi que pour augmenter le nombre de troupes des armées combinées en Allemagne, nous ne nous arrêterons pas à en donner l'extrait. Nous remarquerons seulement sur ce nombre de troupes, que celles de terre à la solde de la Grande-Bretagne, montoient à 90 régiments d'infanterie de 900 hommes chacun, sans y comprendre la cavalerie, les milices & les troupes de mer; quantité beaucoup plus considérable que jamais l'Angleterre n'en avoit eu sur pied.

George II. An. 1760.

XVII. Clameurs contre le Lord George Sackeville.

Avant de parler des évènements militaires de l'année 1760, nous nous arrêterons quelques inſtants à l'affaire du Lord George Sackwille, qui avoit commandé la cavalerie *Britannique* & Hanoverienne à *la bataille* de Minden. Les différents mémoires qui nous ſont parvenus à ce ſujet, parlant diverſement de la conduite de cet Officier-Général, nous nous en tiendrons pour le fait au récit de M. Smollett, qui nous a paru le plus impartial, & le plus conforme aux relations qui ont été données de la bataille; mais nous n'adopterons pas ſon ſentiment ſur la ſentence portée contre le Comte.

L'objet qui occupoit le plus la paſſion du public, & qui faiſoit le principal ſujet des converſations au commencement de l'année 1760, (*dit* cet Auteur) étoit l'affaire du Lord George Sackwille, qui avoit réſigné le commandement en Allemagne, & étoit revenu en Angleterre, quoique ſon propre intérêt eût dû lui faire éviter de rentrer dans ce pays, s'il eût été réellement coupable des fautes dont ſa réputation étoit alors chargée. Avec les premières nou-

velles de la bataille de Minden, arrivèrent les bruits diffamants répandus contre cet Officier. On dit qu'il avoit désobéi aux ordres du Général, & sa conduite fut représentée sous le jour le plus odieux. Ce n'étoient que des bruits vagues, dont personne ne pouvoit dire au juste l'origine; cependant ils donnèrent lieu à une brochure plus propre à animer le peuple, qu'aucune de celles qui avoient paru depuis long-temps. Ces premiers bruits alarmèrent les Anglois, jaloux de l'honneur national, prompts & précipités dans leurs ressentiments, & opiniâtrément attachés aux préjugés qu'ils ont embrassés. La première accusation regardoit les ordres donnés par le Prince Ferdinand; & l'Auteur du Pamphle, en y ajoutant de nouvelles charges, eut l'art d'exciter dans les esprits une telle indignation contre le Lord, que rien ne fut capable de les adoucir. L'horreur & la déteftation devinrent la passion générale de tout le public qui regarda ce Seigneur comme un lâche & un traitre : elle se repandit comme une contagion; s'étendit dans tous les états, depuis

George II. An. 1760.

la cabane jusqu'au trône ; & toute personne qui vouloit conserver son propre repos & sa réputation, n'auroit osé entreprendre d'amener les esprits à plus de modération, ni même à suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'on fût mieux instruit. Ce feu universel étoit encore augmenté de jour en jour par les Auteurs obscurs des Pamphlets & des papiers publics, qui insultoient le Lord avec tant de violence, qu'on auroit imaginé qu'ils y étoient animés par des motifs personnels, quoiqu'ils ne fussent guidés que par de mercenaires Imprimeurs à écrire contre cet infortuné Seigneur. Non contents d'inventer de nouvelles circonstances à son deshonneur au sujet de sa conduite dans cette dernière affaire, ils voulurent attaquer sa réputation passée, & produisirent à son préjudice un nombre d'anecdotes qui n'avoient pas encore vu le jour, & dont on n'auroit vraisemblablement jamais entendu parler sans cet évènement. Cependant toutes les brochures qui parurent alors, n'étoient pas également contre le Lord. Quelques écrivains, soit qu'ils fussent excités par l'espérance

d'en retirer un avantage pécuniaire ; soit qu'on les payât pour trahir la cause qu'ils paroissoient défendre, prirent la plume en sa faveur ; mais sans apporter aucunes raisons solides, & sans être munis des matériaux nécessaires : en sorte que leurs ouvrages ne servirent qu'à rendre le Lord plus odieux à ceux qui croyoient qu'il guidoit ces écrivains, & qu'il leur fournissoit les faits & les arguments dont ils se servoient pour sa défense.

George II. An. 1759.

XVIII. Il arrive en Angleterre.

Les esprits étoient ainsi animés lorsque le Lord arriva à Londres. Pendant que le Prince Ferdinand étoit couronné de lauriers : que le Monarque Anglois, pour lui donner la marque la plus glorieuse de sa satisfaction, venoit de le revêtir de l'Ordre de la Jarretière ; que son nom étoit célébré en Angleterre, & qu'on l'élevoit au dessus des plus fameux Héros de l'antiquité, celui du Commandant des troupes Britanniques n'étoit prononcé qu'avec exécration. Ce fut alors que le Lord apprit les circonstances de la faute qu'on lui imputoit, dont il n'avoit entendu parler que confusément. Il fut

George II. An. 1760.

qu'on l'accusoit, 1°. d'avoir désobéi à trois ordres successifs qu'il avoit reçus du Général à la bataille de Minden, pour avancer avec la cavalerie de l'aîle droite qu'il commandoit, & pour soutenir l'infanterie pendant l'action; 2°. d'avoir fait halte sans nécessité, lorsque la cavalerie avoit été mise en mouvement; 3°. d'avoir marché avec tant de lenteur, qu'il n'avoit pu arriver sur le champ de bataille à temps de rendre aucun service; conduite qui avoit fait perdre l'occasion d'attaquer les ennemis lorsqu'ils lâchoient le pied & de rendre la victoire plus glorieuse & plus décisive. La premiere démarche du Lord, pour se justifier auprès du public, fut de faire imprimer une courte adresse, où il demandoit qu'on suspendît les jugements qu'on portoit contre sa réputation, jusqu'à ce que les fautes dont on le chargeoit eussent été légalement discutées dans une Cour Martiale, qu'il avoit déja sollicitée, & qu'il espéroit obtenir.

XIX. On établit une Cour Martiale pour examiner sa conduite.

Ne pouvant résister au torrent des préjugés populaires, dont il étoit comme accablé, le Lord auroit pu

se retirer alors, sans s'opposer plus long-temps à sa violence : cette démarche n'auroit été regardée que comme un acte de prudence par tous ceux qui auroient fait attention au point de vue désavantageux sous lequel les gens même les mieux intentionnés regardoient sa conduite ; à la puissance, au crédit & à la popularité de son accusateur ; au danger d'augmenter le ressentiment de son Souverain, déja trop animé contre lui, & au risque de confier sa vie à l'honneur & à l'intégrité de quelques témoins qui pouvoient croire que leur fortune dépendoit de la nature de leurs dépositions. Malgré des raisons aussi fortes, le Lord, qui souffroit avec impatience de voir sa réputation compromise, insista sur le privilège d'avoir un jugement en forme, ce qui lui fut accordé après que les Juges eurent décidé qu'il pouvoit être traduit devant une Cour Martiale, quoiqu'il n'eût plus aucune commission dans le service. Cette Cour fut composée de seize Officiers-Généraux, dont le Lord Charles Howard fut nommé Président, & le Juge Avocat déclara au

George II. An. 1760.

Lord George Sackeville, qu'il étoit accusé d'avoir désobéi aux ordres du Prince Ferdinand à la bataille de Minden.

XX. Précis des faits qui donnoient lieu à l'accusation.

Pour donner au lecteur une idée plus exacte de l'objet de cette accusation, il faut se représenter que dans le temps de cette bataille, le Lord commandoit la cavalerie de l'aîle droite, composée d'Hanoveriens & d'Anglois rangés sur deux lignes; que les Anglois étoient à l'extrémité de la droite, où ils s'étendoient jusqu'au village d'Hartum; que la cavalerie Hanoverienne, placée à la gauche de celle des Anglois, touchoit presque à un bois ouvert qui séparoit la cavalerie de l'infanterie, particulièrement de la ligne composée de deux brigades Angloises, des Gardes Hanoveriennes, & du régiment d'Hardenberg; que cette ligne avoit soutenu tout le poids de la bataille avec le plus grand courage & la plus grande fermeté; que ces troupes avoient avancé d'elles-mêmes pour attaquer la gauche de la cavalerie ennemie, malgré le feu terrible de l'artillerie & des petites armes auquel elles étoient exposées; qu'elles avoient,

George II. An. 1760.

avoient soutenu les charges réitérées de toute la Gendarmerie Françoise, qui avoit enfin été obligée de céder, ainsi qu'un corps de cavalerie Saxonne, ce qui avoit particulièrement contribué à décider la victoire ; que le terrein d'où ces troupes s'étoient mises en mouvement, étoit une espèce de friche ou plaine qui s'ouvroit beaucoup sur la gauche, où le reste de l'armée étoit en ordre de bataille, & que la droite étoit terminée par le bois, au delà duquel la cavalerie avoit son poste, en face du village de Halen, d'où les François avoient été délogés par les piquets de l'armée qui s'y étoient *établis*, vis-à-vis d'un moulin à vent situé entre eux & une batterie élevée à la gauche des ennemis.

XXI. Témoins qui déposent contre lui.

Le jour de la bataille, le Capitaine Mahorti avoit placé de grand matin la cavalerie de l'aîle droite dans la position que nous venons de décrire, le village de Hartum & des enclos à la droite ; le petit bois à la gauche ; le village de Halen au front, & un moulin à vent dans une plaine découverte qui conduisoit directement à l'ennemi. Le Lord George

George II.
An. 1760.
Sackeville eut ordre de demeurer dans cette position jusqu'à ce qu'il en reçût de nouveaux, & c'etoit à ces nouveaux ordres qu'on prétendoit qu'il avoit désobéi. On disoit aussi qu'il avoit négligé ceux du soir précédent, portant que les chevaux seroient sellés à une heure du matin, au-lieu qu'il ne fit abattre les tentes & mettre les troupes sous les armes, que lorsqu'il lui en fut apporté de nouveaux. Il fut accusé, non-seulement d'avoir désobéi à ces ordres, mais encore d'être venu le dernier sur le champ de bataille, après que la cavalerie avoit été formée. Le Capitaine Winchingrode, Aide de Camp du Prince Ferdinand, déclara avec serment, que lorsque l'infanterie de l'aîle droite avoit marché pour la seconde fois aux ennemis, il avoit été envoyé avec des ordres au Lord Sackeville, pour qu'il s'avançât avec la cavalerie de l'aîle droite, afin de soutenir l'infanterie, alors engagée au combat, & pour qu'il formât cette cavalerie en troisième ligne sur la friche, derrière les régiments : Winchingrode ajouta, qu'il avoit porté ces ordres

au Lord, & lui avoit dit qu'il devoit marcher avec la cavalerie par le bois qu'il avoit à la gauche, pour se rendre sur le terrein où il devoit se former; qu'en revenant sur ce même terrein, il avoit rencontré le Colonel Fitzroi qui couroit au grand gallop vers le Lord George Sackeville, & que lui Winchingrode l'avoit suivi pour hâter la marche de la cavalerie. Le Colonel Ligonier, autre Aide de Camp du Prince, déposa, qu'il avoit porté des ordres du Général au Lord George Sackeville, pour le faire avancer avec la cavalerie, afin de profiter de la confusion qui paroissoit dans la cavalerie ennemie: que le Lord n'avoit fait aucune réponse à ces ordres; mais que s'étant tourné vers les troupes, il leur avoit commandé de tirer leurs épées & de marcher: que le Colonel les voyant avancer de quelques pas vers la droite, avoit dit au Lord qu'elles devoient marcher par la gauche: qu'en même temps le Colonel Fitzroi étoit arrivé avec des ordres pour que la cavalerie Britannique avançât seule: que le Lord avoit dit que ces ordres étoient contradictoires, &

George II.
An. 1760.

que lui Ligonier avoit répondu qu'ils ne différoient que par le nombre, mais que la destination de la marche étoit la même, & qu'elle devoit se faire par la gauche. Le Colonel Fitzroi, troisième Aide de Camp du Prince Ferdinand, déposa que lorsqu'il avoit dit au Lord Sackeville que les ordres du Prince portoient que la cavalerie Britannique s'avançât par la gauche, le Lord lui avoit répondu que cet ordre étoit différent de celui qui avoit été apporté par le Colonel Ligonier, & qu'il ne pouvoit croire que le Prince voulût faire rompre la ligne : qu'ayant ensuite demandé par quel chemin il falloit que la cavalerie marchât, & qui lui serviroit de guide ? lui, Aide de Camp, avoit offert de la conduire par le bois à gauche ; que le Lord avoit paru mécontent de cet ordre ; qu'il avoit dit qu'il ne s'accordoit point avec celui que lui avoit apporté le Colonel Ligonier, & qu'il avoit demandé à être conduit en personne auprès du Prince, pour avoir une explication de sa propre bouche, ce qui avoit été aussitôt exécuté. Le témoin qu'on entendit ensuite, fut le Colo-

nel de Dragons Sloper, lequel déclara, en marquant son chagrin d'y être obligé par son serment, qu'il avoit dit au Colonel Ligonier : » Pour
» l'amour de Dieu, Monsieur, ré-
» pétez vos ordres, afin que cet
» homme (en parlant du Lord Sac-
» keville) ne puisse pas dire qu'il
» ne les entend pas; il y a près
» d'une demi-heure que nous avons
» reçu l'ordre de marcher, & nous
» demeurons toujours ici : vous
» voyez, Monsieur, dans quel état
» il est. » On interrogea ce Colonel sur ce qu'il avoit voulu dire par ces derniers mots, & il répondit, que le Lord paroissoit alors extrêmement alarmé : que quand il avoit donné l'ordre de marcher, il étoit comme un homme plein de trouble, ce qui avoit paru en ce qu'il avoit dit de marcher en avant, au-lieu que l'ordre étoit de se porter à la gauche. Le Marquis de Granby qui commandoit la seconde ligne, déposa que s'étant mis en marche, le Colonel Fitzroi étoit venu lui apporter l'ordre d'avancer avec la cavalerie le plus promptement qu'il seroit possible : qu'il lui avoit demandé pour-

George II. An. 1760.

quoi cet ordre n'étoit pas adressé au Lord Sackeville, & que le Colonel lui avoit répondu, que le Lord n'ayant pas exécuté le premier ordre, le Prince avoit jugé à propos de faire porter le second à lui Marquis de Granby : qu'il avoit aussitôt mis sa brigade en mouvement, & s'étoit avancé au grand trot à leur tête ; mais qu'après avoir marché cent cinquante ou deux cents toises, il s'étoit retourné & les avoit vus arrêtés : qu'il étoit revenu vers eux au galop, & leur avoit demandé de quel ordre ils faisoient halte ; à quoi il lui avoit été répondu, que c'étoit par ordre du Lord George Sackeville : enfin, qu'il pensoit que s'ils eussent marché avec plus de diligence, ils seroient arrivés à temps d'agir contre l'ennemi ; quelques autres Officiers qui déposérent, furent tous de même sentiment.

XXII. Ses défenses.

Le Lord George Sackeville, pour sa défense, prouva par plusieurs témoins qu'il n'avoit pas reçu d'ordre la veille du jour de la bataille, & qu'on ne lui avoit communiqué aucun détail du plan des opérations, quoiqu'il eût droit d'en être instruit,

en qualité de Commandant en chef des troupes Britanniques ; que cependant les ordres de faire seller les chevaux avoient été exécutés par ceux qui les avoient reçus ; que bien loin de s'arrêter ou de perdre du temps, pendant que les troupes se formoient, il s'étoit tenu prêt à se mettre à la tête de la cavalerie, aussitôt qu'elle auroit ordre de marcher ; qu'il avoit été si actif à remplir son devoir, que sans attendre un Aide de Camp pour l'accompagner, il étoit sorti de son quartier & s'étoit rendu sur le champ de bataille avant aucun Officier de sa division. Il déclara que lorsque le Capitaine Winchingrode lui avoit apporté l'ordre de former la cavalerie sur une seule ligne, pour en faire une troisiéme qui pût soutenir l'infanterie, il n'avoit pas entendu qu'il dût marcher par la gauche, & qu'il n'avoit pas vu que ce Colonel eut montré de son épée le bois par lequel il devoit passer. Les Aides de Camp, ni les Officiers qui l'accompagnoient alors, n'en avoient pas vu davantage, à l'exception du Lieutenant-Colonel Sloper, celui qui avoit parlé du trouble où avoit paru

George II. An. 1760.

le Lord. Il fut prouvé que le chemin le plus court & le plus praticable pour marcher aux ennemis, étoit celui du moulin à vent, à la gauche du village de Halen, fur quoi nous obferverons que cette raifon eft infuffifante pour la juftification du Lord, puifqu'il s'agiffoit de former une troifième ligne qui pût foutenir l'infanterie, & non d'aller aux ennemis. Quoi qu'il en foit, il paroît que le Lord crut, ou voulut croire qu'il ne pouvoit lui être ordonné d'avancer que par ce chemin : que dans cette perfuafion il avoit envoyé un Officier reconnoître le village de Halen, comme un objet très important, d'autant que cette route l'auroit conduit fur le flanc de la cavalerie ennemie en s'avançant directement. Il ajouta que lorfqu'il avoit reçu du Capitaine Winchingrode l'ordre de former fa ligne & de fe mettre en marche, il avoit toujours penfé que c'étoit en fuivant ce chemin ; que dans cette fuppofition, il avoit détaché immédiatement un Aide de Camp pour faire ècarter un régiment de Saxe-Gotha qu'il avoit au front ; qu'il avoit envoyé un fecond Aide

de Camp pour obſerver la poſition de l'infanterie, & un troiſième pour reconnoître l'ennemi ; que quelques minutes après, le Colonel Ligonier étant venu apporter un ordre du Prince pour faire avancer la cavalerie, lui, Lord Sackeville, avoit auſſitôt tiré ſon épée & commandé de marcher en avant par le moulin. Le Colonel ayant ſoutenu que lorſqu'il avoit délivré l'ordre, il avoit ajouté « par la gauche », le Lord Sackeville affirma qu'il ne l'avoit pas entendu, non plus qu'aucun des Officiers préſents ; excepté le Lieutenant-Colonel Sloper. Il fut prouvé qu'auſſitôt que les troupes avoient été miſes en mouvement, le Colonel Fitzroi étoit arrivé avec un ordre du Prince Ferdinand, portant que la cavalerie Britannique s'avançât ſeule par la gauche : que le Lord George Sackeville avoit dit que ces ordres étoient contradictoires, & d'autant plus embarraſſants qu'il paroiſſoit que les deux Aides de Camp étoient partis à peu près dans le même temps, & que le Prince les avoit probablement envoyés porter le même ordre. Le Lord ajouta qu'il

George II.
An. 1760.

étoit d'autant plus naturel de croire qu'il y avoit quelque erreur, qu'il jugeoit dangereux de rompre la ligne: que le chemin par le bois lui paroissoit plus difficile & plus long que celui du moulin, lequel conduisoit directement aux ennemis par un terrein découvert: enfin qu'il ne pouvoit croire que si l'on avoit besoin immédiatement d'un corps de cavalerie, le Général demandât celui des troupes Britanniques, qui étoient à l'autre extrémité de la ligne plutôt que les Hanoveriens qui étoient plus proches du théâtre de l'action. Ce moyen de défense est encore très foible, puisqu'il arrive souvent qu'un Général tire par préférence le corps le plus éloigné pour porter du secours aux endroits foibles, plutôt que de déplacer un autre corps, au risque de laisser un intervalle vuide assez de temps pour donner lieu à l'ennemi d'y entrer. Le Lord prouva ensuite que dans cette incertitude il avoit pris la résolution d'aller en personne trouver le Prince qui étoit à peu de distance: qu'il l'avoit exécuté avec la plus grande diligence: qu'étant entré dans

le bois, il avoit remarqué que le terrein étoit découvert beaucoup plutôt à la gauche qu'il ne l'avoit pensé : que le Capitaine Smith, son Aide de Camp, lui ayant dit que la cavalerie Britannique pouvoit aisément le traverser, il avoit envoyé cet Officier avec ordre de la faire marcher par la gauche le plus promptement qu'il seroit possible : que lui-même avoit joint le Général, qui l'avoit reçu sans aucune marque de mécontentement, & lui avoit dit de faire avancer toute la cavalerie de la droite en une seule ligne sur la friche ; ordre différent de celui qui avoit été apporté par le dernier Aide de camp : que le Marquis de Granby ayant mis la seconde ligne en mouvement, suivant les ordres particuliers qu'il avoit reçus, le Lord Sackeville, voyant que la tête de sa colonne étoit déja hors du bois, avoit jugé à propos de faire faire halte aux troupes de la gauche, jusqu'à ce que la droite fût en ligne, & qu'il leur avoit ordonné ensuite de marcher plus lentement, afin de donner le temps à deux régiments qui avoient été tirés hors de

George II. An. 1760.

ligne, de reprendre la place qu'ils devoient occuper.

XXIII. Il est déclaré incapable de servir.

Il feroit trop long de rapporter & de réfuter les raifons que M. Smollett expofe pour juftifier le Lord. Ce qui paroît le mieux prouvé en fa faveur, eft que le Lieutenant-Colonel Sloper fut le feul qui remarqua de l'altération fur fon vifage & du trouble dans fes actions. On a déja vu qu'il n'étoit pas aimé du Prince Ferdinand ; & il eft vraifemblable que, mécontent de n'avoir pas été inftruit du plan de la bataille, il n'exécutoit fes ordres qu'avec la plus grande répugnance, & ne cherchoit que des prétextes pour les éluder ; ce qui ne prouve rien contre fon courage perfonnel, qui paroît être hors de doute, mais bien contre l'efprit de fubordination fi important dans l'économie militaire. Enfin la Cour Martiale, après avoir pefé les différentes dépofitions & entendu les défenfes de l'accufé, rendit fon jugement conçu en ces termes : « La Cour, après un mûr examen » de la caufe portée devant elle, eft » d'avis que le Lord George Sacke-

» ville eſt coupable d'avoir déſobéi » aux ordres du Prince Ferdinand de » Brunſwick, auquel il lui étoit en- » joint, par ſa commiſſion & par » ſes inſtructions, d'obéir comme à » ſon Commandant en chef, ſuivant » les règles de la guerre; & en outre, » l'opinion de la Cour eſt que, par » cette conduite, ledit Lord George » Sackeville s'eſt rendu incapable de » ſervir Sa Majeſté dans tel emploi » militaire que ce puiſſe être ». Cette Sentence fut confirmée par le Roi, qui voulut qu'elle fût rendue publique, non-ſeulement dans la Grande-Bretagne, mais auſſi en Amérique & dans toutes les parties du globe où il peut ſe trouver des troupes Angloiſes, afin que les Officiers fuſſent bien convaincus que, ni la naiſſance, ni les grands emplois, ne peuvent couvrir des fautes de cette nature, & que ſe voyant en danger d'être aſſujettis à des peines plus ſenſibles que la mort, pour un homme qui a quelques ſentiments d'honneur, ils puiſſent éviter les ſuites fâcheuſes de la déſobéiſſance aux ordres. Pour rendre complette la diſgrace de ce Seigneur le Monarque, en plein Conſeil, ſe fit

George II. An. 1760.

apporter le regiſtre, & ordonna de rayer de la liſte des Conſeillers privés le nom du Lord George Sackeville.

XXIV. Etat de la Marine Angloiſe.

La nation Angloiſe s'étoit portée avec tant d'ardeur à l'augmentation de la Marine, qu'au commencement de la campagne dont nous allons rapporter les évènements, le nombre des vaiſſeaux de ligne montoit à cent vingt, non compris les frégates, les brulôts, les chaloupes armées en guerre, les galiotes à bombes & les allèges. Dans la diſtribution de ces bâtiments, dix-ſept avoient leur ſtation dans les Indes Orientales; douze dans les mers de l'Amérique Septentrionale, dix dans la Méditerrannée, & ſoixante-un, tant ſur les côtes de France que dans les ports d'Angleterre, & dans les mers Britanniques, où ils étoient en croiſière pour protéger le commerce. Malgré d'auſſi prodigieux armements, les François, dont la Marine Royale paroiſſoit anéantie, eurent tant de ſuccès avec leurs bâtiments corſaires, que depuis le premier de Mars juſqu'au 10 de Juin, ils prirent deux cents vaiſſeaux de la Grande-Bretagne & de l'Irlande. Suivant le compte que les Anglois en

ont eux-mêmes donné, les prises faites par les François, depuis le premier de Juin 1756, jusqu'au premier de Juin 1760, montèrent à deux mille cinq cents trente-neuf bâtiments, dont il y en avoit soixante-dix-huit de Corsaires; trois cents vingt un furent repris, & il y en eut à peu près le même nombre de rançonnés. Pendant le même temps les Armateurs Anglois prirent neuf cents quarante-quatre vaisseaux François, y compris deux cents quarante-deux Corsaires, outre un assez grand nombre de barques de pêcheurs & de petits bâtiments côtiers, dont la valeur défrayoit à peine des frais qu'il en coûte en Angleterre pour les faire déclarer de bonne prise. Malgré cette apparence d'égalité, les Anglois avoient tant de vaisseaux en mer, en comparaison de ceux des François, que leur commerce n'en souffroit que très peu; au-lieu que celui de la France auroit été pour ainsi dire aux abois, si les Négociants ne l'avoient soutenu à grand frais, par l'entremise des nations neutres.

XXV. Expédition du Capitaine Thurot.

Cette année ne nous fournit que peu d'évènements maritimes, &

George II. An. 1760. nous allons les rapporter avant de transporter le Lecteur en Amérique. Nous avons vu l'année précédente que le Capitaine Thurot avec son petit armement étoit sorti au mois d'Octobre du port de Dunkerque, malgré la vigilance de la flotte Angloise qui étoit alors aux Dunes. Il avoit d'abord fait voile à Gottembourg en Suède, d'où il avoit continué son cours jusqu'à Berghen en Norvège. Ses instructions portoient de faire des descentes sur les côtes d'Irlande, afin de diviser les troupes de ce Royaume, & de partager l'attention du Gouvernement pour faciliter l'entreprise de M. de Conflans, dont nous avons rapporté le peu de succès. La petite Escadre de M. Thurot n'étoit que de cinq vaisseaux, dont le plus fort, nommé le Maréchal de Belle-isle, portoit quarante-quatre canons ; le Begon, le Blond & la Terpsichore en avoient chacun trente, & l'Amaranthe n'en avoit que vingt-quatre. Le nombre d'hommes destinés pour la monter étoit de douze cents soixante & dix soldats, & de sept cents mariniers ; mais M. Thurot fut obligé de laisser

deux cents malades à terre avant de partir de Dunkerque. Une tempête violente lui fit perdre la compagnie du Begon, entre Gottenbourg & Berghem : le fort-temps l'obligea de demeurer dix-neuf jours dans ce dernier port : il fit ensuite voile pour la partie méridionale de l'Ecosse, & découvrit le nord de l'Irlande au mois de Janvier. L'intention du Commandant étoit de faire une descente vers Derry ; mais avant de la pouvoir exécuter, le temps devint si orageux, & le vent de terre si violent, qu'il fut repoussé en mer, & perdit de vue l'Amaranthe, qui ne put jamais le rejoindre. Après avoir été battu des vents pendant quelque temps, les Officiers voyant que les provisions leur manquoient, le pressèrent de retourner en France, pour ne pas périr tous par la famine ; mais il ferma l'oreille à leurs remontrances, & leur dit qu'il étoit déterminé à ne pas y rentrer sans avoir frappé quelque coup à l'avantage de son pays. Cependant pour leur procurer quelque rafraîchissement, il relâcha à l'isle d'Isla, où ses troupes débarquèrent : elles y trouvèrent des

George II. An. 1760. troupeaux & une petite quantité de gruau qu'elles payèrent à un prix raisonnable ; le Capitaine Thurot s'étant toujours comporté avec autant de modération que de générosité, suivant le témoignage même des Anglois.

XXVI. Il descend à Carrickfergus.

Pendant que ce courageux aventurier combattoit contre les vents & les difficultés de toute espèce qui s'opposoient à son entreprise, son arrivée dans ces mers jettoit l'alarme dans tout le Royaume. On fit prendre poste à des corps de troupes réglées & de milices sur les côtes d'Irlande & d'Ecosse ; & outre l'Escadre de M. Boys, qui fit voile au nord pour aller à sa rencontre, d'autres vaisseaux de guerre eurent ordre de parcourir le canal Britannique, & de croiser entre l'Ecosse & l'Irlande. Le temps contraire n'ayant pas permis à M. Thurot de remplir son premier projet, il fit voile d'Isla à la baie de Carrickfergus en Irlande, où il débarqua avec six cents hommes le 21 de Février. Le Lieutenant-Colonel Jennings, qui commandoit quatre compagnies de nouvelles troupes non

difciplinées dans Carrickfergus, ayant appris que trois vaiffeaux avoient jetté l'ancre à deux milles & demi du château qui étoit prefque ruiné & fans défenfe, envoya auffitôt un détachement pour reconnoître, & fit transférer à Belfaft les prifonniers François qui étoient dans ce château. Les troupes de Thurot débarquèrent fans oppofition, & marchèrent vers la ville, qui étoit auffi-bien gardée qu'on pouvoit le faire dans une place ouverte, avec le peu de reffources qu'avoit le Commandant Anglois. Les François firent leur attaque, & trouvèrent une vigoureufe réfiftance; mais les munitions ayant manqué aux Anglois, le Colonel fe retira dans le château. Il ne pouvoit y tenir longtems, manquant également de provifions & de munitions, & les murs étant en fi mauvais état qu'il y avoit une brêche de près de cinquante pieds de large. Cependant il repouffa la première attaque des affaillants, même après que la porte fut renverfée, & suppléa au défaut de munitions par le fecours des pierres & du moilon. Enfin Jennings & fes

George II. An. 1760.

troupes furent obligés de se rendre, à condition qu'ils ne seroient point envoyés prisonniers en France, mais qu'on les échangeroit contre un pareil nombre de Francois qui étoient en Angleterre ou en Irlande: que le château ne seroit pas démoli, & qu'on ne brûleroit ni ne pilleroit la ville, pourvu que le Maire & les habitants fournissent aux François les provisions nécessaires. Nous remarquerons d'après M. Smollett, une circonstance qui mérite, dit-il, de passer à la postérité, comme un exemple de courage, joint à l'humanité, qui forme le véritable héroïsme. Pendant que les François & les Anglois étoient le plus animés au combat dans une des rues, un jeune enfant courut en badinant au milieu d'eux, sans aucune idée du danger auquel il s'exposoit. Un soldat François voyant le risque que couroit la vie de l'enfant, posa son fusil à terre; s'avança hardiment entre les deux feux; le prit dans ses bras; le mit en lieu de sûreté; retourna où il avoit laissé son fusil, & recommença à combattre.

XXVII. Il se rembarque & est tué en mer.

Après la prise de Carrickfergus,

le Capitaine Thurot ne crut pas devoir entrer plus avant dans le pays, où il auroit exposé ses gens à une destruction inévitable. Un gros corps de troupes réglées fut promptement rassemblé, & tout le peuple de la campagne courut en foule à Belfast pour offrir ses services contre les François. Ces circonstances que M. Thurot ne pouvoit ignorer, & le désastre de l'Escadre de M. de Conflans qu'il apprit en même temps, l'obligèrent d'abandonner cette conquête, & de se rembarquer avec quelque précipitation, après avoir tiré de Carrickfergus une médiocre contribution.

Il trouva bientôt en mer le destin auquel il avoit échappé sur terre. Le Capitaine Jean Elliot, qui commandoit trois frégates à Kinsale, & qui, malgré sa jeunesse, se distingua souvent dans le cours de cette guerre par des actes extraordinaires de valeur, fut informé par un exprès du Duc de Bedford Lord-Lieutenant d'Irlande, que trois vaisseaux ennemis étoient à l'ancre dans la baie de Carrickfergus. Il y fit voile aussitôt dans le vaisseau l'Eole, accom-

George II. An. 1760.

pagné de la Pallas & du Brillant que commandoient les Capitaines Clements & Logie. Le 28 de Février, ils découvrirent les ennemis & leur donnèrent la chasse à la vue de l'Isle de Man : vers neuf heures du matin, le Capitaine Elliot attaqua le Belle-isle, commandé par M. Thurot, & qui étoit beaucoup mieux monté en hommes & en canons que l'Eole. Quelques minutes après, les autres bâtiments engagèrent aussi le combat contre les François : on fit de part & d'autre des prodiges de valeur pendant une heure & demie ; enfin l'Eole ayant abordé le Belle-isle, le Lieutenant du Capitaine Elliot en abbatit lui-même le Pavillon, & les François se rendirent. Les autres bâtiments eurent bientôt le même sort, & le Chef d'Escadre Anglois ayant pris possession des trois prises, les fit conduire à la baie de Ramsay dans l'Isle de Man pour les radouber. Quoique le Belle-isle fût criblé, qu'il eût perdu son mât de beaupré, son mât de misaine, & sa grande vergue, il est vraisemblable que si le vaillant Thurot n'eût péri dans l'action, il n'auroit pas sitôt cédé la

victoire. Le vainqueur n'eut pas la consolation de rendre les derniers services à son brave ennemi, dont le corps fut jetté en mer par ses propres gens dans la chaleur du combat. La perte du côté des Anglois ne fut que de quarante hommes tués ou blessés, au-lieu que les François perdirent plus de trois cents hommes, tués ou mis hors de combat. Cet avantage, quoique médiocre en lui-même, fut regardé comme très important pour la tranquillité & le commerce de l'Irlande. La Chambre des Communes de ce Royaume vota qu'il seroit fait des remerciements à ceux qui avoient remporté cette victoire sur le Capitaine François, ainsi qu'au Lieutenant-Colonel Jennings, pour la bonne conduite qu'il avoit tenue à Carrickfergus; & les franchises de la ville de Cork furent présentées dans des boëtes d'argent aux Capitaines Elliot, Clements & Logie. Le nom de Thurot étoit devenu si formidable à tous les commerçants de la Grande-Bretagne & de l'Irlande, que sa défaite & la prise de ses vaisseaux furent célébrées par les mêmes réjouissances

qu'on auroit pu faire pour une victoire décisive.

XXVIII Valeur de cinq Irlandois.

Nous ne nous arrêterons pas à quelques rencontres peu importantes entre divers bâtiments des deux nations ; mais nous ne pouvons passer sous silence la bravoure de cinq Irlandois & d'un jeune garçon qui faisoient partie de l'équipage d'un vaisseau de Watterford. Ce bâtiment, chargé de fer & d'eau-de-vie, fut pris à la hauteur d'Ushant en revenant de Bilbao par un Corsaire François vers le milieu du mois d'Avril. On transporta le maître & tous les autres prisonniers sur le bâtiment qui en avoit fait la prise, & on laissa les cinq Irlandois avec le mousse pour aider neuf mariniers François à conduire cette prise en France. Les hardis Hibernois formèrent aussitôt un plan de révolte, qu'ils exécutèrent avec succès. Quatre des mariniers étant sous le pont ; un, dessus ; trois, montés dans les manoeuvres, & un autre, au gouvernail : Brian, chef de l'entreprise, fit tomber ce dernier d'un tour de jambe ; se rendit maître de son pistolet, & le tira sur le François qui étoit sur le pont ; mais ayant manqué

manqué son coup, il le jetta à terre étourdi d'un coup de crosse. En même temps il appella ses confédérés; & tous ensemble attaquèrent les François avec leurs propres armes; les forcèrent bientôt de se rendre, & fermèrent les écoutilles. Brian étant ainsi maître du pont, ceux qui étoient dans les manœuvres demandèrent quartier, & se rendirent sans résistance. Les Irlandois, après cette victoire, qui fut remportée presque sans effusion de sang, s'assurèrent de leurs prisonniers, vraisemblablement en les mettant aux fers, & ne s'occupèrent plus que du soin de regagner leur patrie. Brian, ni aucun de ses compagnons ne savoient ni lire ni écrire, & n'avoient nul principe de la navigation; mais jugeant qu'ils devoient faire cours au Nord, ils voguèrent à l'aventure; & la premiere terre qu'ils virent, fut dans les environs de Youghall, où ils arrivèrent sans accident, & débarquèrent avec leurs prisonniers.

George II. An. 1760.

XXIX. Perte du Ramillies.

La perte la plus importante que firent les Anglois en mer dans le cours de cette année, fut celle du Ramillies, superbe bâtiment du se-

George II.
An. 1760.

cond rang. Il faisoit partie de l'Escadre de l'Amiral Boscawen, qui étoit demeuré sur les côtes de France, pour veiller sur les mouvements de cette nation aussi active qu'entreprenante, & pour troubler son commerce. Au commencement de Février, une suite de temps orageux obligèrent l'Amiral de retourner de la baie de Quiberon à Plymouth, où il n'arriva qu'avec beaucoup de difficultés; mais le Ramillies ayant manqué l'entrée du détroit, fut porté près d'une pointe, nommée Bolt-Head, environ quatre lieues plus haut que l'embouchure du canal, & fut brisé sur les rochers, après avoir perdu toutes ses ancres & tous ses cables. Tous les Officiers, & tous les hommes, au nombre de sept cents, périrent dans ce naufrage, excepté un contre-maître & vingt-cinq mariniers, qui eurent le bonheur de se sauver en sautant sur les rochers, lorsque le corps du bâtiment fut poussé & enlevé par les vagues.

XXX.
L'escadre de M. de la Clue revient en France.

Les orages, qui firent périr un assez grand nombre de bâtiments Anglois, furent favorables aux vaisseaux François restants de l'Escadre

de M. de la Clue. Ils étoient comme bloqués dans le port de Cadix par une nombreuse Escadre Angloise; mais un de ces orages ayant écarté les ennemis, M. de Castillon qui commandoit les François, demanda la permission de sortir du port vingt-quatre heures avant les Anglois, suivant les usages reçus dans les ports neutres. Sa navigation fut heureuse, & il rentra à Toulon vers la fin de Janvier avec les cinq vaisseaux & les quatre frégates qui étoient demeurés sous ses ordres.

George II. An. 1760.

XXXI. Prises réciproques de bâtiments.

Une des prises les plus considérables que firent les Anglois cette année, fut celle de la Paix-couronnée, dont la charge fut estimée près d'un million. Le Capitaine eut l'imprudence de se laisser approcher par un Corsaire Britannique, qui avoit le vent sur lui, & qui s'avança sous un faux pavillon. Cette prise fut faite à l'entrée du pertuis d'Antioche. Les François en furent dédommagés par la prise de la Tamise, vaisseau de vingt-deux canons, & du port de quatre cents tonneaux, dont se rendirent maîtres les Corsaires la Fulvie & le Chevert: la cargaison qui consistoit

George II. An. 1760.

particulièrement en soieries, fut estimée près de deux millions. Les Anglois perdirent aussi le Norfolk de soixante-quatorze canons, la Panthère de soixante, & la frégate la Syrène qui échouèrent sur l'isle de Madère.

XXXII. Les Chiroquois se révoltent contre les Anglois.

Nous allons passer au Continent de l'Amérique septentrionale, qu'on doit regarder comme le théatre de la guerre le plus important pour la grande Bretagne. Les Chiroqurois sont un peuple nombreux & puissant, établi sur les confins de la Virginie & de la Caroline : soit qu'ils fussent gagnés par les insinuations des François de la Louisiane, comme le prétendent les Anglois ; soit que ces derniers eussent exercé contre eux une rigueur trop ordinaire aux sujets de la Grande-Bretagne envers les peuples qu'ils regardent comme sauvages, les Chiroquois rompirent vers la fin de 1759 la paix qu'ils avoient faite avec les Anglois. Ils commencèrent les hostilités en pillant & massacrant plusieurs sujets Britanniques des Provinces les plus méridionales ; & il y en eut quelques-uns à qui ils enlevèrent la chéve-

lure. M. Littelton, Gouverneur de la Caroline méridionale, informé de ces outrages, obtint de l'Assemblée de la Province les secours nécessaires pour entretenir un gros corps de troupes, qui fut levé avec la plus grande diligence. Il se mit en marche au mois d'Octobre à la tête de huit cents soldats, renforcés par trois cents hommes de troupes réglées, & il pénétra dans l'intérieur du pays occupé par les Chiroquois. Ils furent tellement intimidés par son activité & par sa diligence, qu'ils envoyèrent une députation de leurs Chefs pour demander la paix; & elle fut rétablie par un traité que dicta le Gouverneur. Ils s'obligèrent à abandonner les intérêts des François; à faire leurs efforts pour mettre à mort tous ceux qui pourroient aller dans leur pays, ou à les livrer aux Anglois pour en disposer à leur volonté; à livrer à la justice Angloise ceux de leur propre nation qui seroient reconnus coupables d'avoir massacré quelques-uns des sujets Britanniques, ou de leur avoir enlevé la chévelure: enfin pour l'exécution de ces articles, vingt de leur Chefs

George II. An. 1760.

furent remis comme ôtages entre les mains du Gouverneur.

XXXIII. Ils attaquent quelques forts & sont repoussés.

Bien loin que les Chiroquois eussent intention de livrer les meurtriers, à peine M. Littelton & ses troupes eurent quitté le pays, que les mêmes hostilités recommencèrent, & que ces Sauvages formèrent une entreprise pour s'emparer du fort le Prince-George, où leurs ôtages étoient gardés. Sous prétexte d'avoir quelque chose d'important à dire au Gouverneur de ce fort, le Grand-Guerrier Indien Ouconnostata attira hors de la place le Lieutenant Cotymore, avec trois autres Anglois. A un signal que fit ce guerrier, d'autres Indiens, cachés dans les environs, firent une décharge de fusils, dont le Lieutenant fut blessé à mort, & deux autres assez dangereusement. L'Enseigne Milne, qui étoit resté dans le fort, instruit de cette trahison, donna aussitôt des ordres pour mettre les ôtages aux fers; mais quand on voulut s'en rendre maîtres, ils tuèrent un des Anglois, & en blessèrent un autre à la tête avec une hache; ce qui fit prendre le parti de tuer tous ces ôtages. On trouva dans

leur chambre une bouteille pleine de poiſon que leurs compatriotes leur avoient apportée, vraiſemblablement pour la jetter dans les puits; & l'on trouva auſſi quelques haches qu'ils avoient enterrées. Ceux de dehors attaquèrent le fort, mais les Anglois étoient ſur leurs gardes; & les Sauvages n'ayant pu réuſſir dans ce projet, exercèrent leur vengeance ſur les ſujets de la Grande-Bretagne qui trafiquoient dans leur pays, & qui furent tous maſſacrés. Le 3 de Mars, ils attaquèrent, au nombre d'environ deux cents hommes, le fort nommé Ninety-Six, où ils furent repouſſés avec quelque perte; mais ils tombèrent ſur la campagne, & brûlèrent ou ravagèrent toutes les maiſons & plantations des Colons Anglois, tant dans ces cantons que ſur les frontières de la Virginie, où ils commirent les plus grandes cruautés. Pour les réprimer, l'Aſſemblée générale de la Province ordonna de nouvelles levées de troupes : on promit une récompenſe de vingt-cinq livres ſterling pour chaque chévelure de Chiroquois qu'on pourroit apporter; & il fut décidé que

George II.
An. 1760.

tout prisonnier qu'on feroit sur ces peuples, deviendroit l'esclave de celui qui l'auroit pris.

XXXIV.
Expédition du Colonel Montgomery contre ces Sauvages.

La manière barbare dont ces sauvages font la guerre, ayant jetté l'alarme dans toutes les *Colonies* Méridionales, elles eurent recours à M. Amherst, Commandant en chef des troupes Britanniques dans cette partie du monde. Il envoya immédiatement douze cents hommes choisis dans la Caroline méridionale, sous les ordres du Colonel Montgommery, frère du Comte d'Eglinton. Aussitôt qu'ils furent arrivés à Charles-Town, il marchèrent à Ninety-Six, & s'avancèrent jusqu'à la rivière nommée Twelve-Mile, qu'ils traverfèrent au commencement de Juin. Ils ne trouvèrent aucune opposition; mais les soldats fatiguèrent excessivement, étant obligés de faire passer à force de bras les chariots & les munitions sur des rochers & des montagnes où les chevaux ne pouvoient avoir accès. Ils continuèrent leur route par des marches forcées, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent dans le voisinage d'un village Indien, nommé Little-Keowee, où ils campè-

rent dans une ſituation très-avantageuſe. Jugeant avec raiſon que les ennemis n'avoient aucun ſoupçon de leur approche, ils réſolurent de tomber ſur eux durant la nuit par ſurpriſe. Ils laiſſèrent leurs tentes dreſſées, avec une garde ſuffiſante pour mettre en ſûreté le camp & les bagages; marchèrent au travers des bois vers une ville des Chiroquois, nommée Eſtatoe, dont ils étoient éloignés de vingt-cinq milles, & détachèrent une compagnie d'infanterie légère pour détruire le village de Little-Keowee. Ils y reçurent un feu très-vif des Indiens; mais les Anglois les ayant entourés, tombèrent ſur eux à coups de bayonnette, & les maſſacrèrent tous. Le gros des troupes avança le matin à Eſtatoe; mais les Chiroquois l'avoient abandonné une demi-heure avant l'arrivée des Anglois. Quelques Indiens qui n'avoient pas eu le temps de prendre la fuite, furent maſſacrés, & la ville, compoſée de douze cents maiſons bien fournies de toutes ſortes de proviſions & des commodités de la vie, fut réduite en cendres, après avoir été pillée. Quel-

George II. An. 1760.

George II. An. 1760.

ques-uns des malheureux habitants qui s'étoient cachés, périrent dans les flammes, & les Anglois rejettèrent tout sentiment de pitié, parce que le Commandant crut nécessaire de faire un exemple de sévérité. En peu d'heures ils détruisirent aussi la ville nommée Sugar-Town, qui étoit de même grandeur que celle d'Estatoe, & ils y trouvèrent le corps d'un de leurs compatriotes que les Sauvages avoient fait expirer le matin dans les tortures. Ils détruisirent également toutes les maisons dispersées dans le canton, & les différents villages, qui sont en général agréablement situés dans cette partie du monde, & dont chacun est composé d'environ cent maisons, proprement & commodément bâties, & bien fournies de provisions. On y trouva de grands magasins de bled, qui furent consummés par les flammes, & tous les hommes qu'on put prendre furent mis à mort; mais la plus grande partie s'étoient garantis par la fuite. Dans plusieurs maisons les lits étoient encore chauds, & les tables couvertes de viandes, les Sauvages n'ayant pas eu le temps

de rien sauver de leurs effets les plus précieux. Les soldats trouvèrent quelque argent, trois ou quatre montres, une assez grande quantité de wampum, des habits & des peaux. Le Colonel Montgommery ayant ainsi tiré vengeance des perfides Chiroquois, sans avoir perdu dans cette expédition plus de cinq ou six cents hommes, qui furent tués ou blessés, retourna au fort du Prince George avec environ quarante femmes & enfans Indiens qu'il avoit fait prisonniers. Deux de leurs guerriers qu'on avoit épargnés, furent mis en liberté, & on leur dit de déclarer à leur nation, que quoiqu'il fût au pouvoir des Anglois de les détruire, ils pouvoient en se soumettant, jouir encore de tous les avantages de la paix. On savoit qu'un de leurs Chefs, nommé Atta-Kulla-Kulla, autrement le petit Charpentier, qui avoit signé le dernier Traité, désapprouvoit la conduite de ses compatriotes, & qu'il avoit même rendu plusieurs bons offices aux Anglois depuis le renouvellement des hostilités. On lui fit dire qu'il pouvoit venir avec quelques

George II. An. 1760.

George II
An. 1760.

autres Chefs pour traiter d'un accommodement, & qu'on étoit disposé à l'accorder aux Chiroquois ; mais qu'il falloit que la négociation commençât peu de jours après, sans quoi toutes les villes de la haute nation seroient ravagées & réduites en cendres.

XXXV.
Il ne peut réussir à les soumettre.

Cette déclaration des Anglois n'ayant produit aucun effet, le Colonel Montgommery résolut de faire une seconde irruption dans les établissements intérieurs des Chiroquois, & il se remit en marche le 24 de Juin. Le 27, le Capitaine Morison, qui commandoit un détachement chargé d'aller reconnoître, fut tué d'un coup de fusil tiré d'un petit bois, & le feu devint si vif de cet endroit, que le détachement lâcha le pied. Les Grenadiers & l'infanterie légère ayant été envoyés pour les soutenir, ils continuèrent à marcher, malgré le feu du bois, & gagnèrent un terrein élevé, d'où ils découvrirent un corps d'ennemis. Ils les attaquèrent aussitôt, & les forcèrent de se retirer dans un marais que les Sauvages furent encore obligés d'abandonner après une

courte résistance, lorsque le reste des troupes furent arrivées. Le pays étant très difficile, les Anglois furent souvent obligés de passer des défilés très étroits, & ils souffrirent beaucoup du feu des partis de Chiroquois qui se cachoient derrière les arbres & les buissons. Enfin ils arrivèrent à une ville nommée Etchowee, que les habitants avoient abandonnée, après en avoir enlevé les meilleurs effets. Les Anglois campèrent dans une petite plaine environnée de hauteurs, d'où ils furent fréquemment incommodés par les décharges des ennemis, qui leur blessèrent quelques hommes, & leur tuèrent plusieurs chevaux. Les Sauvages attaquèrent même le piquet de garde, qui ne put les repousser qu'avec assez de peine; mais on remarqua que tous leurs partis évitoient un combat général. Le Colonel voyant beaucoup de chevaux tués ou hors de service, & qu'il ne pouvoit aller plus loin sans laisser ses provisions en arrière, ou sans abandonner les blessés à la vengeance de ces barbares, résolut de retourner sur ses pas, & commença

George II. An. 1760.

sa retraite dans la nuit, pour qu'elle fût moins troublée par les Indiens. Il marcha deux jours sans obstacle ; mais il reçut ensuite de fréquentes volées des bois, quoique les partis ennemis prissent la fuite aussitôt *qu'ils* étoient découverts. Il arriva au fort du Prince George vers le commencement de Juillet, après avoir perdu dans cette expédition au moins cent quarante hommes tués ou blessés, y compris cinq Officiers. Il paroît qu'elle n'eut d'autre effet que d'exciter de plus en plus le ressentiment des Sauvages ; de les éloigner de la paix, & de les rendre plus animés à commettre de nouvelles cruautés contre les Colons Britanniques.

XXXVI. Les Chiroquois s'emparent du fort Loudoun.

Les Anglois ne furent pas longtemps sans éprouver les effets de cette vengeance : les Chiroquois s'étant assemblés en grand nombre, formèrent le blocus du fort Loudoun, sur les confins de la Virginie. Ce fort étoit petit, défendu par une foible garnison, qui n'avoit que peu de munitions de guerre & de bouche. Le Capitaine Demere qui y commandoit, après avoir soutenu un long siège, & se trouvant réduit

à la dernière extrémité, tint un Conseil de guerre avec les autres Officiers, pour délibérer sur leur état actuel. Ils reconnurent que leurs provisions étoient entièrement épuisées ; que le pain leur manquant depuis long-temps, ils ne vivoient que de chair de cheval, ainsi que du porc & des fèves que quelques femmes *Indiennes* leur apportoient secrétement ; que les soldats étoient tellement affoiblis par la famine & par la fatigue, qu'ils seroient dans peu hors d'état de remplir leur service ; que les deux nuits précédentes il en avoit déserté un grand nombre, & que quelques-uns s'étoient même livrés à la merci des ennemis ; que la garnison menaçoit d'abandonner les Officiers, & de se retirer dans les bois : enfin, qu'il n'y avoit aucune espérance de secours, puisque la communication étoit absolument coupée avec tous les établissements Anglois. Déterminés par toutes ces raisons, ils convinrent unanimement qu'il étoit impraticable de continuer plus long-temps à se défendre ; qu'il falloit demander une capitulation honorable, & que le Ca-

George II. An. 1760

pitaine Stuart seroit envoyé pour traiter des conditions avec les guerriers & les autres chefs des Chiroquois. Cet Officier fut aussitôt député aux ennemis avec de pleins pouvoirs, & il obtint d'eux une capitulation, suivant laquelle la garnison eut la permission de se retirer. Les Indiens demandèrent que lorsqu'elle seroit arrivée à Keowee, les Chiroquois retenus prisonniers dans cette ville, fussent remis en liberté; que les hostilités cessassent; qu'on remît toutes choses sur le pied où elles étoient par le dernier accommodement, & qu'on rétablît un commerce régulier. En conséquence de ce traité, les troupes de la garnison évacuèrent le fort; mais à peine avoient-elles marché quinze milles pour retourner à la Caroline, qu'elles furent environnées & surprises par un corps de sept cents Indiens, qui firent sur eux une décharge si terrible de flèches & de mousqueterie, que tous les Officiers, à l'exception du Capitaine Stuart, furent tués, ainsi que quarante soldats & trois femmes, outre beaucoup de blessés. Ceux qui

restoient, forcés de se rendre, furent dépouillés par les sauvages, qui les emmenèrent en triomphe dans leurs habitations, leur battant le visage avec les crânes & les cheveux de leurs compagnons tués, & leur marquant le plus grand mépris. Quand ils furent arrivés dans leurs villes, ils les mirent dans des cours, où ils les forcèrent de danser à force de coups; cependant ils furent bien nourris, & on leur déclara qu'ils ne seroient pas traités en esclaves, mais qu'on les garderoit jusqu'à la paix. Malgré cette promesse, un de ces malheureux prisonniers fut sacrifié à la fureur infernale de ces barbares. Ils le mirent à mort par degrés, en lui faisant souffrir les tourments les plus horribles; le coupèrent en pièces; mirent sa tête & sa main droite sur une perche, & brûlèrent le reste de ses membres, aux cris de tous les guerriers, & en présence de ses compatriotes, qui furent eux-même frappés à coups de bâton. Ces Sauvages, encouragés par le succès du fort Loudoun, entreprirent le siège de Ninety-Six, & de plusieurs autres petits forts; mais ils se reti-

George II. An. 1760.

rèrent précipitamment à l'approche des troupes Provinciales.

XXXVII. Les Anglois s'affermissent sur les bords de l'Ohio.

Les Anglois étoient alors tranquilles possesseurs des bords de l'Ohio sous les ordres du Major-Général Stanwik, qui avoit passé l'hiver à Pittsbourg, où il s'étoit particulièrement appliqué à affermir leur domination dans le pays. Il fit réparer les fortifications de cette place, connue précédemment sous le nom de fort Duquesne : établit des postes de communication depuis l'Ohio jusqu'à Monongahela ; fit monter de l'artillerie sur les bastions qui couvrent l'Isthme ; éleva des casemates, des magasins & des baraques pour une nombreuse garnison, & s'attacha avec succès à gagner l'amitié & la confiance des Indiens du voisinage. Les Anglois ressentirent bientôt les heureux effets de ces sages mesures : il s'établit un commerce considérable entre les naturels & les marchands de Pittsbourg, & environ quatre mille Colons qui avoient été chassés par les François des frontières de la Pensylvanie, du Maryland & de la Virginie, retournèrent tranquillement dans leurs demeures respectives.

George II. An. 1760.

XXXVIII. Précautions prises par les Anglois pour la sûreté de Quebec.

Après la prise de Quebec, le Brigadier Murray fut laissé dans la ville avec une garnison d'environ six mille hommes. Le Lord Colvil demeura avec une forte Escadre à Halifax dans la Nouvelle-Ecosse, pour se rendre à Quebec vers le commencement de l'été, c'est-à-dire, aussitôt que le fleuve Saint Laurent seroit navigable; & le Général Amherst, mit ses troupes en quartier d'hiver dans la Nouvelle-Yorck, afin d'être à portée de les rassembler au printemps, & de reprendre de bonne heure ses opérations pour la réduction entiere du Canada. Les Anglois, résolus si la capitale étoit attaquée, de la défendre avec plus de vigueur que leurs rivaux n'en avoient fait paroître, employèrent utilement les sommes destinées à la réparer, bien convaincus que si l'argent envoyé par la Cour de France avoit été fidellement dépensé, ils n'auroient jamais réussi à s'en rendre les maîtres. Bien loin donc d'abandonner le soin des travaux à des ames viles & mercenaires, toujours prêtes à sacrifier l'intérêt de leur patrie à l'appas d'un gain sordide, le Général Murray oc-

George II. An. 1760.

cupa sa garnison pendant l'hiver à rétablir environ cinq cents maisons endommagées durant le siège ; fit construire huit fortes redoutes en bois, & des banquettes le long des remparts : fit ouvrir des embrasures, & élever une artillerie formidable : construisit de nouveaux ouvrages à toutes les avenues des fauxbourgs : se munit pour onze mois de provisions qu'on mit dans la partie la plus haute de la ville, & forma un magasin de quatre mille fascines. Il mit deux cents hommes à Sainte-Foix, & quatre cents à Lorette. Sept cents hommes envoyés à Saint-Augustin, y enlevèrent les gardes avancées des François, avec une grande quantité de troupeaux, & désarmèrent les habitants. En prenant ces précautions, les Anglois se mirent en état d'observer tous les mouvements de leurs ennemis : les avenues de Quebec furent mises en sûreté, & ils étendirent leur domination sur onze paroisses, qui leur fournirent des provisions fraîches & diverses denrées nécessaires pour leur subsistance. Ils traversèrent le fleuve au nombre de deux cents hommes ; désarmèrent

les habitants de la rive opposée, & les forcèrent de prêter serment de fidélité; ce qui les rendit maîtres de toute la partie méridionale, & leur procura des provisions fraîches en abondance. Malgré toutes les précautions du Commandant, la garnison souffroit excessivement par la rigueur du froid qui est très vif en ce pays. Environ mille soldats tombèrent malades du scorbut avant la fin d'Avril, & il y en avoit bien alors deux mille hors d'état de rendre aucun service. Du côté des François, on manquoit d'artillerie, de munitions & d'approvisionnements de toute espèce: on ne pouvoit douter de la valeur des troupes, ni de l'habilité des Commandants; mais dans un dénuement aussi total, les plus grands talents deviennent bientôt inutiles. M. de Vaudreuil & M. de Levy formèrent le projet de reprendre Quebec pendant l'hiver par surprise, ou d'en faire le siège en forme. On n'avoit que douze ou quatorze canons, trente à quarante milliers de poudre, & des boulets en nombre proportionné; ce qui pouvoit suffire pour un coup de main,

George II.
An. 1760.

George II. An. 1760.

mais non pour entreprendre un siège.

XXXIX. Les François veulent surprendre cette ville.

Tout étant prêt pour l'expédition projettée, on scia les glaces qui entouroient les vaisseaux François, & le 20 d'Avril ils se mirent en mouvement pour transporter les troupes à Quebec. L'armée débarquoit tous les soirs sur les glaces, passoit la nuit à terre, & arriva sans être découverte à cinq lieues de la capitale, quand un évènement que toute la prudence humaine ne pouvoit prévoir, rompit des mesures si bien prises. Un cannonier tombé dans l'eau, essaya de sauver sa vie sur un glaçon : une sentinelle Angloise l'apperçut qui passoit devant Quebec : le soldat appella du secours pour le retirer de ce danger. On réussit à l'amener à bord, mais sans connoissance, & on le porta chez le Gouverneur. Les secours qu'on lui donna ne purent le garantir de la mort ; mais avant que d'expirer, il eut assez de force pour déclarer aux Anglois, que dix mille François étoient à leurs portes. Sur cet avis, M. Murray fit rentrer dans Quebec une garde avancée de quinze cents hommes, qui au-

roient immauquablement été taillés en pièces, & il prit toutes les précautions néceſſaires pour garantir la place qui lui étoit confiée.

George II. An. 1760.

XI. M. Murray va au devant des François.

Le terrein endurci par la gelée n'ayant pas permis de faire durant l'hiver tous les ouvrages projettés par le Commandant, il regardoit ſeulement Quebec, dans la ſituation où les François l'avoient laiſſé, comme un fort cantonnement; mais il avoit réſolu de former des lignes & de retrancher ſes troupes ſur les hauteurs d'Abraham, qui commandent à huit cents pas les remparts de la ville, & qui peuvent être défendues avec des forces médiocres contre une armée formidable. Il avoit eu ſoin de ſe pourvoir de faſcines & des autres choſes néceſſaires pour cet ouvrage; mais quand on voulut ouvrir la terre pour creuſer les lignes, quoique ce fût au mois d'Avril, on fut obligé d'y renoncer. Le Brigadier, inſtruit du débarquement des François qui avoient pris par les derrières, dans l'eſpérance de ne pas être découverts, & qui étoient exceſſivement fatigués par la neige, la grêle & le verglas, com-

George II. An. 1760.
mença par faire rompre les ponts de la rivière du Cap Rouge. Le lendemain matin il marcha en personne avec un fort détachement & deux pièces de canon; prit possession d'un poste avantageux, qui le mit en état de faire retirer sans perte tous les petits détachements que les François comptoient couper; & rentra le jour même dans Quebec, après quelque perte légère que souffrit son arrière-garde.

M. Murray comptant sur l'ardeur de ses troupes, & jugeant que les François harassés d'une marche pénible, ne pourroient résister à leurs efforts, résolut de faire une sortie. Le 28 d'Avril à six heures & demie du matin, il se mit en marche à la tête de quatre mille hommes, avec vingt-deux pièces de canon, & se forma en ordre de bataille sur les hauteurs. Etant allé reconnoître les ennemis, il vit qu'ils étoient en possession de terreins élevés, environ à trois quarts de mille des Anglois, & que leur armée continuoit de s'avancer sur une seule colomne. M. Murray résolut de les attaquer immédiatement, avant qu'ils eussent

le

le temps de ſe former, & il s'avança avec autant d'ordre que de diligence. Ils furent chaſſés des hauteurs après un combat opiniâtre, pendant lequel leur corps d'armée, continuant à marcher à grand pas, ſe forma en pluſieurs colonnes. Leur avant-garde étoit compoſée de dix compagnies de grenadiers, de deux de volontaires, & de quatre cents ſauvages: le corps d'armée conſiſtoit en huit bataillons diſpoſés ſur quatre colonnes, avec quelques corps de Canadiens dans les intervalles. Deux bataillons & quelques Canadiens ſur les aîles, formoient l'arrière-garde, & il y avoit un corps de deux mille Canadiens pour la réſerve, mais ils manquoient d'artillerie, que la difficulté des chemins avoit empêché de tranſporter, & le Chevalier de Levy n'avoit que deux petites pièces de campagne à oppoſer aux 22 pièces des Anglois.

George II. An. 1760.

XLI. Il eſt repouſſé dans la place.

Le combat commença par un mouvement du Major Dalling, qui délogea les grenadiers François d'une maiſon & d'un moulin à vent où ils avoient pris poſte pour couvrir le flanc gauche de leur armée. Quoi-

George II. An. 1760.
que le Major fût blessé à cette attaque, ainsi que plusieurs de ses Officiers, les troupes Angloises suivirent les François jusqu'à un corps destiné à les soutenir, & s'étendirent ensuite sur le front de la droite, ce qui empêcha cette aîle de tirer avantage de l'impression que ce premier mouvement avoit pu faire sur la gauche des François. Ce premier corps eut ordre de regagner la gauche des Anglois; mais les ennemis le chargèrent avec tant de vigueur qu'il fut entièrement mis en désordre; prit la fuite jusqu'à l'arrière-garde, & eut tant d'Officiers de tués & de blessés, qu'il ne fut plus possible de le faire retourner à la charge. Le régiment d'Otway fut aussitôt détaché du corps de réserve pour soutenir l'aîle droite, que les François chargèrent deux fois sans pouvoir la pénétrer. L'aîle gauche agit avec autant d'activité: elle délogea les François de deux redoutes, & résista long-tems à tout l'effort de leur droite, étant soutenue par le troisième bataillon de Royal Américquain, & par le régiment d'Otway. Les François, supérieurs en nom-

bre, mais combattant contre les dé- George II. An. 1760.
ſavantages du terrein & du défaut d'artillerie, redoublèrent leurs attaques avec tant de perſévérance, qu'une colonne du régiment de Rouſſillon pénétra enfin la gauche des Anglois, qui auſſitôt lâchèrent le pied. Le déſordre ſe communiqua à l'aîle droite, & après environ ſept quarts d'heures de réſiſtance, M. Murray fut obligé d'abandonner le champ de bataille où il perdit mille hommes, ſuivant ſa lettre au Miniſtre, & dix-huit cents, ſuivant les Mémoires François. La perte des derniers fut d'environ le double, mais ils s'emparèrent de l'artillerie Angloiſe, & le Chevalier de Levy fit auſſitôt ſes diſpoſitions pour aſſiéger Quebec en forme.

XLII. Les François font le ſiège de Quebec.

M. Murray, ſans être découragé par cette défaite, réſolut de faire travailler ſans relâche à la réparation des fortifications, interrompue par le froid; & quoique les ſoldats fuſſent obligés de défendre la place contre les ennemis qui ouvrirent la tranchée le 28, ils n'en marquèrent que plus d'ardeur au travail. Trois vaiſſeaux François jettèrent l'ancre au

George II. An. 1760.

deſſous de leur camp, & employèrent pluſieurs jours à débarquer des canons, des mortiers & des munitions de toute eſpèce, pendant que les troupes de terre pouſſoient leurs tranchées en avant, & le 11 de Mai ils ouvrirent une batterie de bombes & trois de canon. M. Murray réſolu de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité, fit élever deux cavaliers, outre quelques ouvrages extérieurs, & garnit les remparts de cent trente-deux pièces de canon, qui y furent preſque toutes conduites par les ſoldats. Quoique les François canonnaſſent vivement la place durant les premiers jours, leur feu fut bientôt rallenti, & leurs batteries furent preſque réduites au ſilence par une artillerie auſſi formidable; cependant il eſt probable que Quebec auroit retourné dans peu au pouvoir de ſon premier Souverain, ſi les François avoient eu une Eſcadre en état de faire tête dans le fleuve aux bâtiments Anglois.

XLIII. Leurs vaiſſeaux ſont pris ou détruits.

Le Lord Colville mit à la voile d'Hallifax, avec ſon eſcadre le 22 d'Avril; mais il fut retardé dans ſon

cours par des brouillards épais, par les vents contraires & par les glaces que le fleuve Saint-Laurent emportoit en grandes masses. Le Chef d'Escadre Swanton, qui amenoit d'Angleterre une petite flotte de renfort, destinée pour Quebec, arriva le 11 de Mai à l'isle de Bec, avec les vaisseaux l'Avantgarde & la Diane. Il avoit résolu d'y attendre le reste de son Escadre, que les forts-temps avoient séparés dans la traversée; mais le Lowestoffe, commandé par le Capitaine Deane, étoit entré dans le port de Quebec dès le 9, & avoit assuré le Gouverneur qu'il auroit du secours dans peu. Aussitôt que le Chef d'Escadre apprit que Quebec étoit assiégé, il fit la plus grande diligence pour remonter le fleuve, & le 15 il jetta l'ancre au-dessus de la pointe de Levy, sur les vives instances de M. Murray, qui desiroit que les bâtiments François fussent promptement éloignés. M. Swanton donna ordre aux Capitaines de la Diane & du Lowestoffe de lever l'ancre pour attaquer la petite Escadre Françoise, composée de deux frégates, de deux vaisseaux armés en guerre & de quel-

George II. An. 1760.

ques petits bâtiments. Il y avoit si peu de munitions sur cette Escadre, que la défense auroit été inutile : cependant la frégate l'Eclatante soutint tout le feu des Anglois, pour protéger la retraite ; mais plus de la moitié des hommes ayant été tués, & le bâtiment coulant à fond, ceux qui restoient se rendirent prisonniers. La seconde frégate échoua & fut brûlée à la pointe au Tremble, dix lieues au dessus de la ville, & tous les autres bâtiments furent pris ou détruits.

XLIV. Ils sont obligés de lever le siège.

Les François, informés de l'arrivée prochaine d'une forte Escadre Angloise, levèrent le siège de Quebèc la nuit suivante, & se retirèrent précipitamment, abandonnant une partie de leurs provisions & de leur artillerie. Le Gouverneur Murray avoit résolu de faire une sortie le lendemain matin ; mais ayant appris par un Lieutenant que les François avoient abandonné leurs tranchées, il se mit aussitôt en marche, dans l'espérance de tirer vengeance de l'échec qu'il avoit souffert. Ils avoient déja traversé la rivière du Cap-Rouge, & il leur fit seulement quelques prisonniers ; mais il s'empara des tentes

qu'ils avoient abandonnées, avec trente pièces de canon de batterie, dix pièces de campagne, six mortiers, quatre pétards, un grand nombre d'échelles & d'instruments pour le siège, & le peu de munitions qui leur restoient. Ils se retirèrent à Jacques-Cartier, & ne voyant plus d'espérance de reprendre Quebec, ils s'occupèrent uniquement de la conservation de Montréal, contre lequel le Général Amherst dirigea alors toutes ses forces.

George II. An. 1760.

XLV. Ils se retirent à Montréal.

M. de Vaudreuil, qui avoit établi son quartier général dans cette place, prit toutes les précautions nécessaires pour la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il leva de nouvelles troupes; les joignit aux anciennes qui lui restoient; amassa dans des magasins toutes les provisions qu'il put recueillir; éleva de nouvelles fortifications dans l'isle de Montréal, & se servit de tous les moyens possibles pour ranimer les esprits des Canadiens & des sauvages, que la levée du siège de Quebec avoit abattus. Les Anglois eux-mêmes n'ont pu lui refuser les justes éloges dus à son courage, à son activité & à ses talents;

George II. An. 1760.

& ils conviennent qu'il fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour conserver la colonie ; mais malgré ses efforts & ceux du Chevalier de Levy, le mal étoit trop invétéré, pour qu'ils pussent rétablir les affaires. *L'unique* espérance qui restoit aux François, étoit dans la force naturelle du terrein, que les bois, les montagnes & les marais rendoient presque inaccessible, ce qui pouvoit retarder les Anglois, & prolonger la guerre dans ce pays, jusqu'à la pacification générale ; mais il auroit fallu des vivres & de munitions, & ceux qu'on en avoit chargés, s'occupoient plus de leurs intérêts particuliers, que de la partie importante du service qui leur étoit confiée.

XLVI. Dispositions de M. Amherst pour les y forcer.

Le Général Amherst, qui ne pouvoit ignorer la situation fâcheuse des François, jugea qu'il lui seroit facile d'exécuter le plan qu'il avoit formé pour réduire entièrement le Canada dans le cours de cette campagne. Il donna ordre au Général Murray de s'avancer par eau vers Montréal, avec toutes les troupes qu'il pourroit détacher de la garnison de Quebec : & fit marcher le Colonel Haviland,

avec un corps d'armée de la pointe de la Chévelure, pour qu'il s'emparât de l'isle au Noix sur le lac Champlain, & pénétrât ensuite par le plus court chemin sur les bords du fleuve Saint-Laurent. En même temps, le Général résolut de descendre avec le gros de l'armée des frontières de la Nouvelle-Yorck, par les rivières des *Mohawks* & des Oneïdas, jusqu'au lac Outario, afin de gagner l'isle de Montréal par le fleuve Saint-Laurent. Pour faciliter l'exécution de ce plan, M. Amherst donna ordre à deux chaloupes armées, que commandoit le Capitaine Loring, de croiser sur le lac Ontario, pendant qu'un grand nombre de petits bâtiments seroient employés à transporter les troupes, l'artillerie, les munitions, les outils & les bagages. Plusieurs régiments eurent ordre de marcher d'Albanie à Oswego, & le Général y arriva le 9 de Juillet avec le reste des troupes qu'il amenoit de Schenectady.

XLVII. Il s'empare de l'Isle Royale.

Quelques bâtiments François ayant paru du côté d'Oswego, M. Amherst en fit donner avis au Capitaine Loring, qui mit aussitôt à la voile pour les chercher ; ils échappèrent à ses

George II. An. 1760.
trouva si bien situé, pour commander au lac Ontario & à la rivière Mohawk, qu'il résolut d'y laisser une garnison, & il y demeura quelques jours à faire rétablir les fortifications.

XLVIII. Il débarque à Montréal.
Au dessous de cette isle, la navigation du fleuve Saint-Laurent étant très difficile & dangereuse, à cause de la violence des courants nommés rapides, & des chûtes, les Anglois y perdirent plus de quatre-vingt hommes, quarante-six bateaux, dix-sept canots, une galère, quelque artillerie & diverses munitions. Le 6 de Septembre ils débarquèrent dans l'isle de Montréal, sans trouver d'autre opposition que celle de quelques partis volants, qui, après avoir fait leur décharge, se retirèrent précipitamment : le même jour, le Général fit réparer un pont qu'ils avoient rompu dans leur retraite ; & après une marche de deux lieues, il forma son armée devant Montréal dans une plaine, où elle passa toute la nuit sous les armes. Montréal est une place très importante, la seconde du Canada, située dans une isle du fleuve Saint-Laurent, à égale distance entre Quebec & le lac Ontario. Cette po-

ſition le rend l'entrepôt du commerce avec les Indiens; cependant elle n'avoit d'autres fortifications qu'une enceinte de murs de ſix pieds de hauteur.

XLIX. Les François obtiennent une capitulation honorable.

Il y auroit eu plus que de la témérité d'entreprendre de tenir dans un endroit auſſi foible, où l'on manquoit de munitions & de toutes les choſes néceſſaires à la vie. M. de Vaudreuil prit le ſeul parti qui lui reſtoit dans cette extrémité; & quand il vit que le Général Anglois ſe diſpoſoit à entreprendre un ſiège en forme, il demanda & obtint la capitulation la plus honorable qu'il pouvoit eſpérer dans une ſituation auſſi critique, environné de trois armées, chacune plus formidable que le corps de François qu'il commandoit, & bien munies de toutes ſortes de proviſions. Dans la capitulation, furent compriſes les troupes Françoiſes qui étoient aux trois rivières, ainſi qu'à Sainte-Hélène & dans les autres ports: & toutes ſortirent avec les honneurs militaires, en s'engageant à ne point ſervir dans le cours de cette guerre. Les cinquante-cinq articles dont cette capitulation eſt compoſée, regardent les malades & les

Georg. II. An. 1760.

blessés, l'embarquement des troupes Françoises, le libre exercice de la Religion Catholique, & d'autres objets particuliers qui n'entrent pas dans l'histoire générale, ce qui nous dispense de les faire connoître en détail.

L. Plusieurs vaisseaux François sont détruits dans la baie de Chaleurs.

Le Ministère François avoit envoyé plusieurs bâtiments chargés de provisions & de toutes sortes de munitions au secours du Canada, sous l'escorte d'une frégate; mais les Officiers ayant appris que l'Escadre Angloise étoit entrée dans le fleuve avant leur arrivée, ils relâchèrent dans la baie des Chaleurs sur la côte de l'Acadie, où ils ne demeurèrent pas long-temps tranquilles. Le Capitaine Bryon, qui commandoit les vaisseaux de guerre demeurés à Louisbourg, mit à la voile aussitôt qu'il eut connoissance de leur arrivée, & les joignit pendant qu'ils étoient à l'ancre. Toute l'Escadre, composée d'une frégate, de deux gros bâtiments de provisions, & de dix-neuf petits, dont la plus grande partie venoient de prises faites sur les Marchands de la Grande-Bretagne, fut entièrement détruite, ainsi que deux

batteries qu'on avoit élevées pour la protéger. La ville Françoiſe, de deux cents maiſons, fut détruite, & l'établiſſement ruiné.

George II. An. 1760.

LI. Perte totale du Canada.

C'eſt ainſi que le reſte du Canada tomba au pouvoir des Anglois, qui devinrent totalement les maîtres du commerce des fourrures. Excepté la reddition précipitée de Quebec, on ne peut faire aucun reproche aux Commandants, ni aux troupes qui défendirent ce pays contre les armes Britanniques. Si le courage, la diſcipline & la ſupériorité des talents avoient pu le garantir, il ſeroit certainement reſté à la France; mais le mal venoit de trop loin. Pluſieurs des concuſſionnaires ont été obligés de reſtituer une partie des biens illicites qu'ils avoient acquis, en laiſſant détruire les fortifications, ou en les faiſant réparer à bas prix ſans aucune ſolidité, & en s'appropriant les ſommes deſtinées à pourvoir les magaſins de munitions de guerre & de bouche. Si d'autres criminels ont pu échapper aux regards perçants d'un Miniſtère éclairé, nous n'entreprendrons pas de diſſiper les ténè-

George II. An. 1760.

bres dont ils ont eu l'art de s'envelopper. Pour peu qu'il leur soit resté de sentiments de patriotisme, les remords, plus cruels que toutes les rigueurs de la justice, doivent les poursuivre jusqu'au tombeau.



CHAPITRE VI.

§. I. *Les Anglois démoliſſent les fortifications de Louisbourg.* §. II. *Commerce clandeſtin entre les deux Nations.* §. III. *Soulèvement des Nègres à la Jamaïque* §. IV. *Réglements à leur ſujet.* §. V. *Deſtruction d'une Eſcadre Françoiſe à Saint-Domingue.* §. VI. *Affaires des Indes Orientales.* §. VII. *Pondichery tombe au pouvoir des Anglois.* §. VIII. *Une tempête fait périr pluſieurs de leurs vaiſſeaux.* §. IX. *Les Anglois entretiennent une Eſcadre dans la baie de Quiberon.* §. X. *Ils détruiſent quelques bateaux plats des François.* §. XI. *Conjectures ſur les projets des Anglois.* §. XII. *Etat des Puiſſances belligérantes.* §. XIII. *Propoſitions pour un Congrès.* §. XIV. *Déclarations des différentes Puiſſances.* §. XV. *On continue la guerre en hiver.* §. XVI. *Pertes légères des François.* §. XVII. *Mort du Land-*

grave de Hesse-Cassel. §. XVIII. *Expédition de M. de Blaisel.* §. XIX. *Disposition des armées Françoises.* §. XX. *Disposition des Alliés.* §. XXI. *Expédition du Colonel Luckener.* §. XXII. *Les François prennent Marbourg.* §. XXIII. *M. de Broglio prend poste à Corbach.* §. XXIV. *Il y gagne une bataille sur les Alliés.* §. XXV. *Le Prince Héréditaire remporte un avantage à Exdorff.* §. XXVI. *Combat de Warbourg, où le Prince Ferdinand a l'avantage.* §. XXVII. *Les François s'emparent de plusieurs places.* §. XXVIII. *Expédition du Prince Héréditaire à Zierenberg.* §. XXIX. *Avantage de M. de Stainville près de Munden.* §. XXX. *Le Prince Ferdinand passe le Rhin.* §. XXXI. *Avantage de M. de Castries au combat de Rhinberg.* §. XXXII. *Le Prince lève le siège de Wesel.* §. XXXIII. *Le Prince Héréditaire surprend un détachement François.* §. XXXIV. *M. de Stainville défait un détachement des Alliés.* §. XXXV. *Les armées entrent en quartier d'hiver.*

APRÈS la conquête du Canada, les Anglois, qui dans leurs vues éloignées pour la paix, jugeoient que la France ne consentiroit jamais à la conclure sans la restitution de l'Isle du Cap-Breton, résolurent de démolir les fortifications de Louisbourg. On les fit sauter par le moyen des mines : les glacis furent applanis, les fossés remplis, & toutes les défenses de la place furent réduites à un monceau de ruines. Ils transportèrent à Hallifax l'artillerie, les munitions, & tout ce qui étoit dans les magasins, & laissèrent seulement des baraques pour loger environ trois cents personnes ; mais l'hôpital demeura sur pied avec les maisons des particuliers.

George II. An. 1760.

I. Les Anglois démolissent les fortifications de Louisbourg.

II. Commerce clandestin entre les deux nations.

Les François étoient demeurés les maîtres du fertile pays qui borde la rivière de Missisippi ; mais cette Colonie étoit si peu nombreuse, & recevoit si peu de secours, que bien loin d'être formidable, elle auroit eu peine à subsister sans le commerce clandestin qu'y faisoient les Anglois mêmes. La haine nationale cède aisément chez le Négociant au desir

George II. An. 1760.

d'augmenter sa fortune, & malgré les plaintes des Gouverneurs & des Commandants des Flottes Britanniques; malgré les lettres que M. Pitt écrivit au Conseil de l'Amérique septentrionale, ces Marchands, attirés par un gain sûr, trompèrent toujours la vigilance du Gouvernement. Les habitants de la Martinique trouvèrent aussi les mêmes secours de provisions que leur fournirent des Anglois par l'entrepôt des villes Hollandoises de Saint-Eustache & de Curaçoa; & ceux de Saint-Domingue furent également soutenus à l'établissement Espagnol de Monte-Christo. Tous les Négociants de l'univers semblent ne former qu'une seule nation, qui se dédommage des risques de la guerre par l'augmentation des profits; & pendant que le Ministère Britannique portoit ses vues sur ces objets éloignés, le commerce d'Europe se fit toujours entre les Marchands de Londres & de France par l'entremise ou sous le nom des peuples neutres.

III. Soulèvement des Nègres à la Jamaïque.

Dans le temps où toute la Grande-Bretagne retentissoit de cris de joie pour la conquête des montagnes sté-

George II. An. 1760.

riles du Canada, les Anglois furent près de perdre le riche pays de la Jamaïque par un ennemi domestique. Les Esclaves Nègres, que la cupidité des Européens arrache à leur patrie pour les employer dans les Colonies de l'Amérique à des travaux souvent au dessus de leurs forces, conservent toujours cet amour de *la liberté* qui ne s'éteint jamais dans l'homme. Ceux de la Jamaïque voyant combien le nombre des Blancs étoit peu considérable en comparaison de celui des Noirs, résolurent de secouer le joug par un soulèvement général. Ils tinrent plusieurs assemblées; & quoique ces Nègres, ainsi transplantés, fussent de diverses nations, l'intérêt commun qui les unissoit leur fit garder entr'eux le secret le plus inviolable. Ils convinrent de prendre les armes tous en même temps dans les différentes parties de l'isle; de massacrer tous les Blancs, & de s'emparer du Gouvernement, aussitôt après le départ de la Flotte Angloise; mais l'impatience de quelques-uns fit manquer le projet général. La révolte commença par ceux qui appartenoient à la plantation du

George II. An. 1760.

Capitaine Forrest: échauffés par la boisson de quelques liqueurs fortes, ils tombèrent tout-à-coup sur le contre-maître qui soupoit avec ses amis; tuèrent, blessèrent ou mirent en fuite toute la compagnie; furent joints par quelques confédérés; attaquèrent les plantations voisines; massacrèrent tous les Blancs qu'ils purent rencontrer; s'emparèrent des armes, & s'assemblèrent en si grand nombre, que la Colonie se trouva tout-à-coup dans le plus grand danger, quoique la précipitation de ceux-ci eût prévenu le jour où devoit se faire le soulèvement général. Le Gouverneur donna aussitôt les ordres nécessaires pour faire prendre les armes à tous les habitants: les troupes réglées ayant été jointes par celles de milice, & par un grand nombre de Volontaires, que la nécessité présente de la Colonie avoit rendus soldats en un instant, marchèrent de la ville Espagnole à celle de Sainte-Marie, où la révolte avoit commencé. Ils eurent une escarmouche avec les Nègres; mais comme ces derniers évitoient un combat général, & qu'ils se tenoient cachés

entre les buissons, d'où ils tomboient inopinément sur les Blancs, le Gouverneur résolut de les faire attaquer par les Noirs libres, qu'on appelle communément Nègres sauvages, & qui vivent en paix dans leurs établissements sous la protection du Gouvernement. La récompense qu'on promit pour la tête de chaque esclave qu'ils apporteroient, leur fit oublier qu'ils étoient tous de même origine : ils attaquèrent leurs frères révoltés; en tuèrent un grand nombre par surprise ; affoiblirent leurs forces de jour en jour ; & le désespoir ayant fait disperser tout le reste dans les bois, on crut la conspiration totalement appaisée au commencement de Mai. Cette tranquillité ne fut pas de longue durée : au mois de Juin les révoltés, renforcés de tous ceux qui purent s'échapper des diverses plantations, reparurent avec une nouvelle fureur. Les troupes réglées, les milices, & un corps de matelots formèrent un camp sous les ordres du Colonel Spragge, qui envoya plusieurs détachements contre les Nègres. Il y en eut beaucoup de tués, d'autres furent pris ;

George II. An. 1760.

mais le reste, bien loin de se soumettre, se retira dans les bois & dans les montagnes. On fit le procès aux prisonniers comme coupables de rébellion, & on leur fit souffrir toutes sortes de supplices. Les uns furent pendus; d'autres eurent la tête coupée; d'autres furent brûlés, & d'autres attachés vivants à des gibets, où plusieurs de ces infortunés périrent dans les transports de la fureur & du désespoir. Il y en eut un qui demeura près de neuf jours ainsi exposé à l'ardeur du soleil, & auquel on refusa non-seulement toute nourriture, mais même jusqu'à la moindre goutte d'eau. Leurs cruels maîtres, disent nos Mémoires Anglois, se repaissoient du plaisir barbare de voir expirer lentement des êtres semblables à eux, dont l'unique crime étoit d'avoir cherché à recouvrer la liberté qu'on leur avoit ravie sans autre droit que celui de la violence.

IV. Réglements à leur sujet.

Pour prévenir de semblables révoltes, les Juges s'étant assemblés, firent plusieurs nouveaux réglements, dont les principaux furent: Qu'aucun esclave Nègre ne pourroit sortir de la plantation à laquelle il appartenoit, sans

sans être accompagné d'un conducteur Blanc, ou sans être porteur d'une permission par écrit : que tout Nègre qui joueroit à quelque jeu que ce fût, seroit fustigé dans les rues & places publiques : que tout aubergiste ou autre sujet tenant maison ouverte, qui permettroit de tels jeux, seroit condamné à une amende de quarante schellings : que tout maître qui souffriroit que ses Nègres battissent du tambour, jouassent du cornet, ou fissent tel autre bruit que ce pût être dans sa plantation, payeroit dix livres sterling d'amende : que tout contre-maître qui souffriroit de semblables contraventions, payeroit moitié de la même amende : que tout Nègre libre ou Mulâtre porteroit sur l'épaule une croix bleue, sous peine de prison : qu'aucun Mulâtre, Indien, ou Nègre ne pourroit aller à la chasse, ni vendre d'autres denrées que du poisson frais ou du lait, sous peine d'être fustigé : que les maisons où l'on vend le punch & le rum seroient fermées le Dimanche pendant le Service Divin, sous peine d'une amende de vingt schellings ; & que ceux qui jouis-

George II.
An. 1760.

George II. An. 1760.

soient des permissions de vendre ces liqueurs, fermeroient aussi leurs maisons tous les jours à neuf heures du soir. Malgré ces réglements, il se soutint toujours un corps de Nègres dans des endroits inaccessibles aux troupes réglées : ils firent de fréquentes excursions dans les plantations voisines, & ils commirent toutes sortes de cruautés ; ce qui obligea les habitants de la Jamaïque de se tenir sur leurs gardes juqu'à l'arrivée du Contre-Amiral Holmes, qui prit toutes les mesures nécessaires pour rétablir la paix dans l'isle, & la mettre à couvert de toute invasion.

V. Destruction d'une Escadre Françoise à Saint-Domingue.

L'activité de M. Holmes ne se borna pas à la seule défense de la Jamaïque. Ayant appris au mois d'Octobre que cinq frégates avoient été équipées au Cap-François dans l'isle de Saint-Domingue, pour escorter une flotte de vaisseaux marchands en Europe, il mit son Escadre en croisière, de façon qu'il étoit presque impossible aux François de pouvoir lui échapper. Le 16, ces derniers mirent à la voile du Cap, au nombre de huit bâtiments; mais

le lendemain les vaiſſeaux Anglois le Hampshire, le Lively & le Borée leur donnèrent la chaſſe, quoique ce fut avec peu de ſuccès, parce qu'il faiſoit très peu de vent & qu'il étoit très variable. Le ſoir le vent devint plus frais, & vers minuit le Borée joignit la Sirenne, que commandoit M. Mac-Cartie. Ils combattirent avec fureur environ vingt minutes; mais la Sirenne réuſſit pour lors à s'échapper & à continuer ſa route. Le Borée avoit tellement ſouffert dans ſes manœuvres, qu'il ne put rejoindre l'ennemi que le lendemain à deux heures après midi. Ils renouvellèrent le combat à la hauteur de l'extrémité orientale de l'iſle de Cuba, & il dura juſqu'à quatre heures quarante minutes, que M. Mac-Cartie baiſſa pavillon. Le Hampshire & le Lively donnèrent la chaſſe aux quatre autres frégates, qui faiſoient force de voiles au ſud, dans l'eſpérance de gagner la partie occidentale de Tortuga, & de ſe mettre à couvert au Port-au-Prince. Le 18, le Lively ayant joint le ſecours des rames à celui du vent, atteignit la Valeur à ſept heures & demie du matin, &

George II. An. 1760.

après une heure & demie d'un combat très vif, la frégate Françoise fut obligée de se rendre. Le Hampshire poursuivit les trois autres, & passa vers quatre heures après midi entre le Duc de Choiseul & le Prince Edouard, qu'il attaqua en même temps; la première de ces deux frégates ayant l'avantage du vent, gagna le Port-au-Prince; l'autre courut au rivage, & baissa son pavillon; mais à l'approche du Hampshire, les François y mirent le feu, & elle sauta en l'air. La Fleur-de-lis, qui avoit gagné la baie d'Eau-Fraîche, un peu au dessous du Port-au-Prince, eut le même sort; & des cinq frégates, il y en eut deux de prises, & trois de détruites; mais les bâtiments marchands s'échappèrent à la faveur des ténèbres.

VII. Affaires des Indes Orientales.

La multitude des évènements arrivés en Europe, nous oblige de passer rapidement sur ceux des Indes Orientales, qui à la vérité appartiennent plus à l'Histoire de la guerre de l'Inde qu'à l'Histoire générale d'Angleterre. Nous avons vu dans le Livre précédent le peu de réussite de M. de Lally dans son expédition

au Tanjaour ; il ne fut pas plus heureux dans celles qu'il entreprit durant le cours de cette année. Ayant été joint par les Marattes, il se rendit devant la place de Vandavachy ; s'empara de l'Aldée, & commença le 20 de Janvier à battre le fort avec une pièce de 24 & trois de 18. Cette place étoit si importante, que les Anglois ne négligèrent rien pour l'empêcher de retomber entre les mains des François ; & les nouvelles avantageuses que les premiers reçurent du rétablissement de la tranquillité dans le Bengale, les déterminèrent à livrer bataille à M. de Lally, quoiqu'il fût le plus fort en cavalerie. En conséquence le Colonel Coote se mit en marche, & arriva le 21 au soir à Trinborough, éloigné de dix milles du camp des François. Le 22, les Anglois étant partis à six heures, rencontrèrent bientôt les François, qui ne refusèrent pas le combat; mais n'étant pas soutenus par les Marattes, qui les trahirent, & passèrent aux ennemis, ils furent obligés de céder la victoire aux Anglois, qui leur firent prisonniers plusieurs de leurs principaux

George II. An. 1760.

Officiers, dont M. de Bussy fut du nombre : l'armée s'étant ralliée sous Chetoupet, les Anglois ne la laissèrent pas tranquille ; & les François obligés de se retirer du côté de *Pondichery*, après que les Marattes & les Abyssins les eurent quittés, ne purent secourir Chetoupet, dont la garnison fut faite prisonnière de guerre. Il en fut de même de celle d'Arcate, dont les ennemis se rendirent maîtres au commencement de Février ; & peu de jours après, les François furent obligés de se retirer de Scheringham & de Divicoté. Cette dernière place fut prise & reprise ; enfin elle demeura aux Anglois, qui s'emparèrent le 26 Février de Tironmaley, pendant que les François, pressés de toutes parts, se replioient sur Pondichery. Toutes les autres places de ce pays tombèrent au pouvoir des Anglois dans le cours de cette année : la dernière qu'ils prirent fut celle de Villenour, que le Commandant rendit le 20 de Juillet, presque sans combattre ; mais quand il se présenta pour entrer dans Pondichery, il fut chassé honteusement comme un lâche, & le Conseil de

guerre le condamna à être dégradé des armes, comme indigne de servir le Roi. Il ne restoit plus aux François que la ville seule de Pondichery, où ils auroient pu tenir encore longtemps, sans la disette de vivres qui y devint extrême dès le mois de Juillet. Le Général tenoit alors une conduite dont lui seul connoissoit les motifs ; il eut avis que les Anglois vouloient s'emparer des limites ; & ne se croyant pas assez en force pour les défendre, il en abandonna la plus grande partie : ils s'en rendirent maîtres sans trouver de résistance, & il parut alors que toute espérance étoit perdue de sauver Pondichery.

George II. An. 1760.

VII. Pondichery tombe au pouvoir des Anglois.

Dans des circonstances aussi affligeantes, le Conseil nomma un Comité, qui en peu de jours fit renaître la confiance : on commença à se flatter qu'on n'étoit pas absolument sans ressources, & cette lueur d'espérance parut se fortifier par le départ de la Flotte Angloise, qui depuis plusieurs mois étoit dans la rade de Pondichery, & qui s'en éloigna tout-à-coup, laissant la mer libre. Ce calme ne fut pas de longue du-

George II. An. 1760.

rée : les Anglois revinrent avec de plus grandes forces, & le 10 d'Octobre leurs batteries de terre étant achevées, ils commenèrent à tirer ſur la place, quoique foiblement, comme ils le firent toujours juſqu'à ce qu'elle fut rendue. La miſère y étoit exceſſive ; les Officiers & les ſoldats étoient réduits à douze onces de bled pourri pour deux jours, avec quatre onces de riz & neuf onces de poudre nourriſſante. M. de Lally tomba malade ou feignit de l'être, ſi l'on en veut croire ſes adverſaires : il voulut encore renoncer au commandement, & ſortir de la ville avec un paſſeport du Général Anglois ; ce qui ne pouvoit avoir lieu dans un temps où perſonne n'auroit voulu s'en charger uniquement pour rendre la place aux ennemis. Ce fut alors qu'il défendit expreſſément au Conſeil de s'aſſembler ſous peine de la vie, avec menaces de faire fuſilier les Conſeillers quand on en trouveroit ſix enſemble, & les Sous-Marchands au nombre de quatre. Enfin ce qu'on prévoyoit depuis ſi long-temps, arriva. Sans que les Anglois euſſent fait de ſiège en

forme, la Colonie étant réduite aux plus grandes extrémités de la famine, le Général prit le parti de rendre la place, faute des vivres dont elle n'auroit pas dû manquer. Pour mettre sa vie en sûreté contre le ressentiment des Officiers, des soldats & des habitants qui lui attribuoient la perte d'une Colonie autrefois si brillante, il prit une escorte des Anglois, & se retira avec eux au Grand-Mont, pendant qu'ils démolirent non-seulement les fortifications, mais aussi les Eglises, les maisons & tous les bâtiments, ne laissant que les tristes débris d'une des plus belles villes de l'Asie. Le Général partit pour l'Europe le 9 de Mars 1761: fut arrêté quelque-temps après son arrivée en France; & après un long procès, où le Parlement examina scrupuleusement toutes les accusations portées contre lui & les défenses contenues dans ses mémoires, il fut déclaré atteint & convaincu d'avoir trahi les intérêts du Roi, de son Etat & de la Compagnie des Indes, d'abus d'autorité, véxations & exactions envers les sujets du Roi & étrangers, habitants de Pondi-

George II. An. 1760.

chery ; pour réparation de quoi, il fut privé de ses Etats, honneurs & dignités, & condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté le 7 de Mai 1766.

VIII. Une tempête fait périr plusieurs de leurs vaisseaux.

Quelques jours avant la reddition de Pondichery, la Flotte Angloise, composée des Escadres que commandoient les Amiraux Stevens & Cornish, fut excessivement maltraitée par une violente tempête qui obligea M. Stevens de faire lever l'ancre, & d'abandonner ses vaisseaux à la merci des vents en pleine mer. Il revint en rade trois jours après, & trouva les navires le Duc d'Aquitaine & le Sunderland coulés à fond, sans que personne eût pu se sauver de leurs équipages. Le Newcastle, le Queenborough & le Brûlot le Protecteur furent jettés à la côte, où ils périrent ; mais les hommes se sauvèrent, & l'on en retira le canon & les munitions. Plusieurs autres vaisseaux qui avoient été très endommagés, furent remis promptement en état de service. Cette tempête, & la prise de Pondichery n'arrivèrent qu'au commencement de 1761 ; mais nous les avons rapportés

de suite pour ne pas interrompre le fil des évènements.

George II. An. 1760.

IX. Les Anglois entretiennent une Escadre dans la baie de Quiberon.

Les forces navales de la Grande-Bretagne n'exécutèrent rien d'importanttant cette année dans les mers d'Europe. Une forte Escadre demeura constamment dans la baie de Quiberon pour amuser les François qui avoient beaucoup de troupes répandues sur toute la côte, & pour interrompre leur navigation. Il paroît aussi que le principal objet de cet armement étoit de tenir bloqués le petit nombre de vaisseaux qui s'étoient retirés dans la Vilaine, après la défaite de l'armée précédente. Les vaisseaux Anglois employés à ce service, furent commandés alternativement par les Amiraux Boscawen & Hawke, & le premier prit possession d'une petite isle près de Vannes, où il fit semer & planter différents végétaux pour le soulagement de ses gens infectés du scorbut occasionné par l'usage des viandes salées, par l'air de la mer & par le défaut d'exercice. Au mois de Septembre, M. Hawke, qui venoit de prendre la place de M. Boscawen, envoya M. Howe avec trois vaisseaux de

George II. An. 1760.

guerre s'emparer de la petite isle de Dumet. Elle n'étoit défendue que par un petit fort monté de neuf pièces de canon, & par une compagnie du régiment de Bourbon, hors d'état de faire une longue résistance. Les Anglois s'en rendirent aisément les maîtres, & cette conquête si peu importante en elle-même leur fut très avantageuse, en ce qu'elle leur fournit beaucoup d'eau fraîche, qu'ils étoient obligés auparavant de faire venir à grands frais d'Angleterre.

X. Ils détruisent quelques bateaux plats des François.

La France avoit équipé un grand nombre de bateaux plats d'environ cent pieds de long, & capables de contenir chacun quatre cents hommes pour une courte traversée. Au mois de Juillet, cinq de ces bateaux avec du canon & des boulets, mirent en plein jour à la voile d'Harfleur à la vue de l'Escadre Angloise, commandée par l'Amiral Rodney, avec les drapeaux déployés & en présence d'un nombre infini de spectateurs, qui couvroient les murs d'Harfleur & les hauteurs voisines. Quand ils furent arrivés dans le voisinage de Caen, ils firent divers

mouvements en avant & en arrière pour amuſer les Anglois juſqu'à la nuit, & pourſuivre enſuite leur cours à la faveur des ténébres. L'Amiral Rodney pénétra dans l'intention des François, & voulant en empêcher l'exécution, il fit avancer vers la fin du jour de petits bâtiments qui gagnèrent à toutes voiles l'embouchure de la rivière d'Orne, pour couper la retraite aux bateaux plats, pendant qu'avec ſes gros vaiſſeaux il prit poſte vers la côte eſcarpée du Port-Baſſin. Il réuſſit ſuivant ſes vues; les cinq bateaux furent obligés de gagner le rivage, où ils furent détruits; mais dix autres qui les ſuivoient, eurent le bonheur de ſe ſauver dans la rivière d'Orne. La deſtination des ces bâtiments eſt demeurée dans le ſecret du cabinet, & nous n'entreprendrons pas d'en former aucune conjecture; plus de cent qui paroiſſoient prêts à mettre à la voile furent déchargés & remontèrent à Rouen après la deſtruction des cinq premiers. Cette perte ne fut pas la ſeule que ſouffrirent les François dans cette partie. Au mois de No-

George II. An. 1760.

vembre l'Acteon, navire Anglois, commandé par le Capitaine Ourry, donna la chasse à un gros vaisseau Corsaire, qui fut obligé de se faire échouer & périt sur le rivage entre le Cap de Barfleur & la Hogue : vers le même tems les petits bâtiments de l'Escadre de M. Rodney coururent toute la côte du côté de Dieppe, où la pêche est considérable, & y enlevèrent ou détruisirent plus de quarante barques. Au mois de Juillet le Capitaine Hervey, qui commandoit le Dragon avec un autre vaisseau de ligne & trois frégates, essaya de faire une descente dans l'isle de Grouais ; mais ayant appris qu'elle étoit mieux défendue qu'il ne l'avoit pensé, il abandonna ce projet, après avoir fait sommer le Commandant du château de Sainte-Croix de se rendre. Cet Officier répondit en brave homme : il y eut quelques canonnades de part & d'autre, & les Anglois se retirèrent ensuite.

XI. Conjectures sur les projets des Anglois.

Il paroît que des deux côtés on méditoit quelques expéditions secretes ; nous avons vu les préparatifs des François ; & les Anglois en

firent également qui n'eurent pas plus d'effet. Ils assemblèrent un gros corps de troupes & un grand nombre de bâtiments de transport à Portsmouth : il y eut des Généraux de nommés, & l'on embarqua un fort train d'artillerie. Toute la nation Angloise avoit les yeux ouverts sur cet armement qui coûtoit des frais immenses ; mais malgré tous ces préparatifs, l'été se passa dans l'inaction. Le peuple, voyant à la fin de la saison qu'on avoit renoncé à ce projet tel qu'il fût, éleva à l'ordinaire de grandes clameurs contre cette conduite du Ministère, & fit éclater les plaintes les plus vives sur ce que, malgré les subsides prodigieux accordés pour pousser vigoureusement la guerre, on ne frappoit en Europe aucun coup décisif en faveur de la Grande-Bretagne. On disoit hautement que ces trésors étoient répandus dans de vaines parades, ou pour le soutien de la guerre d'Allemagne, plus pernicieuse qu'utile à la nation. On ne peut disconvenir, disent les Mémoires Anglois, qu'il ne fût fait cette année aucune entreprise pour nuire aux ennemis, suivant les principes Britan-

George II. An. 1760.

niques, puisque la reddition de Montréal n'étoit que la suite naturelle des mesures prises dans le cours de l'année précédente. Les dépenses que l'armement de Portsmouth occasionna, & le corps de troupes qu'on y rassembla auroient suffi si on les avoit employés, pour réduire l'isle Maurice sur la côte d'Afrique, ou la Martinique dans les Indes Occidentales, ou l'isle Minorque dans la Méditerrannée. Ces conquêtes auroient été très avantageuses à la nation; mais le ministère avoit d'autres vues, & il paroît que l'objet de cet armement étoit de jetter l'alarme en France, pour l'engager à faire des propositions de paix; de faire une diversion à la guerre du Rhin en alarmant les côtes de Bretagne, & de faciliter le passage d'un corps de troupes qu'on vouloit joindre en Flandres à celles du Prince Héréditaire de Brunswick. Ce Prince, à la tête de vingt mille hommes, avoit fait une irruption jusqu'au bas-Rhin, & même traversé cette rivière; mais comme il ne réussit pas dans cette expédition, les troupes Britanniques demeurèrent dans leur isle.

George II. An. 1760.

XII. Etat des Puiſſances belligérantes.

Jettons préſentement un coup d'œil ſur l'état des puiſſances belligérantes en Europe au commencement de cette campagne. La Maiſon d'Autriche paroiſſoit la plus animée, & auroit peut-être deſiré l'extinction totale de la puiſſance du Roi de Pruſſe; mais il auroit été contre la politique Autrichienne, de le laiſſer écraſer par les troupes Ruſſes. On deſiroit bien qu'elles lui donnaſſent de l'inquiétude, mais on ne vouloit pas qu'elles fiſſent aſſez de progrès pour que la Czarine prit pied en Allemagne, Les Princes de l'Empire ſouhaitoient que le Monarqne fût humilié, mais il étoit de leur intérêt qu'il pût toujours contrebalancer la puiſſance Autrichienne. La France, qui avoit tant de juſtes ſujets d'indignation contre l'Angleterre, ne portoit aucune haine perſonnelle au Roi de Pruſſe & ne lui auroit jamais fait la guerre s'il n'eut pris parti pour ſon ennemi naturel; le Monarque de ſon côté ne paroiſſoit pas avoir un reſſentiment bien vif des ſecours que cette puiſſance avoit donnés à la Reine de Hongrie, l'unique antagoniſte avec laquelle il eut des droits réels à

George II. An. 1760.

discuter. La Czarine paroissoit très refroidie dans son alliance avec la Cour de Vienne; & le ministère Britannique employoit tous ses efforts pour en détacher cette Princesse. La Suède ne faisoit qu'une guerre languissante, où elle gagnoit & perdoit quelques places frontières, sans aucun coup décisif, & le crédit de la France étoit beaucoup diminué dans la Diète du Royaume. Le Roi de Prusse, après toutes ses pertes, & quoiqu'il parût devoir être épuisé d'hommes, ne marquoit aucune crainte. Il employa l'hiver à recruter ses armées par tous les moyens que son génie actif put lui suggérer: à lever des contributions pour joindre de nouvelles sommes aux vastes subsides qu'il recevoit de l'Angleterre; à remplir ses magasins, & à faire tous les préparatifs d'une vigoureuse campagne. En Westphalie, le Prince Ferdinand de Brunswick agissoit avec autant d'activité; & au commencement de l'été il se trouva à la tête d'une armée nombreuse, payée par la Grande-Bretagne & renforcée de vingt-deux mille hommes de troupes nationales.

George II. An. 1760.

XIII. Propositions pour un Congrès.

L'année commença avec quelque espérance de paix. Le Prince Louis de Brunswick remit aux Ministres des puissances belligérantes à la Haye, une Déclaration conçue en ces termes. « Leurs Majestés Britannique & Prussienne, touchées de » compassion à la vue des maux que » la guerre, qui s'est allumée depuis » quelques années, a déja occasion- » nés, & qu'elle peut encore causer, » croiroient manquer aux devoirs de » l'humanité, & en particulier au » tendre intérêt qu'elles prennent à » la conservation & au bien-être de » leurs Royaumes & sujets res- » pectifs, si elles négligeoient les » moyens propres à arrêter les pro- » grès d'une calamité si funeste, & si » elles ne contribuoient pas au réta- » blissement de la tranquillité publi- » que. Dans cette vue, & pour mani- » fester la pureté de leurs intentions » à cet égard, Leurs Majestés se sont » déterminées à déclarer,

» Qu'elles sont prêtes d'envoyer » des Plénipotentiaires à l'endroit » qui sera jugé le plus convenable, » pour y traiter d'ue paix solide, & » généralement de concert avec les

George II. An. 1760.

» Plénipotentiaires, que les autres » Puissances belligérantes jugeront » à propos d'autoriser de leur côté » pour parvenir à un but si desi- » rable ». Cette première démarche fut suivie des offres que fit le Roi d'Espagne de se porter pour médiateur, & les Etats Généraux offrirent la ville de Breda pour y tenir un Congrès. Le Roi d'Angleterre, par son Ambassadeur, remercia leurs Hautes-Puissances du desir sincère qu'elles faisoient paroître pour mettre fin aux ravages de la guerre qui désoloit toute l'Europe : dit qu'il acceptoit avec joye leur offre gracieuse, & qu'il desiroit beaucoup qu'elle fût également agréable aux autres Puissances en guerre. Le Roi de France fit à-peu-près la même réponse : son Ambassadeur déclara, que Sa Majesté Très Chrétienne étoit très sensible à l'offre que faisoient leurs Hautes-Puissances de la ville de Breda pour y tenir le congrès ; que pour donner une nouvelle preuve du desir sincère qu'avoit Sa Majesté d'augmenter la bonne harmonie qui subsistoit entre elle & les Etats-Généraux, elle acceptoit leur offre avec

plaiſir; mais que ne pouvant prendre aucune meſure ſans le concours de ſes illuſtres alliés; elle étoit obligée d'attendre leur réponſe qui ne pouvoit manquer d'être favorable, s'il n'y avoit à régler que le lieu de la tenue du congrès. Le Roi Staniſlas écrivit aux Rois d'Angleterre, & de Pruſſe pour leur offrir la ville de Nancy : le premier répondit, en marquant ſon regret de ce que cette ville n'avoit pas la proximité commode aux divers Etats intéreſſés à ce grand ouvrage, & le ſecond fit une réponſe plus étendue, conçue en ces termes : « Monſieur mon frère, j'ai » reçu avec un vrai plaiſir la lettre » de Votre Majeſté. Je ne refuſerois » certainement pas l'offre qu'elle » me fait de la ville de Nancy, ſi » cela dépendoit de moi. Toutes » les négociations qui s'y feroient, » ne pouroient prendre qu'un tour » favorable & heureux; mais Vôtre » Majeſté ſaura peut-être à préſent » que tout le monde n'a pas des ſen» timents auſſi pacifiques que les » ſiens. Les Cours de Vienne & de » Ruſſie ont refuſé d'une manière » inouïe d'entrer dans les meſures

George II. An. 1760.

» que le Roi d'Angleterre & moi » leur avons proposées, & il y a ap- » parence qu'elles entraîneront le » Roi de France à la continuation » de la guerre, dont elles *seules* se » promettent les avantages; *mais* » au moins seront-elles les seules » causes de l'effusion du sang à la- » quelle leur refus aura donné lieu. » Je n'en aurai pas moins de recon- » noissance des offres que Votre Ma- » jesté m'a faites. Si les Souverains » avoient tous son humanité, sa » bonté, sa justice, le monde ne » seroit pas exposé, comme il l'est, » à la désolation, aux ravages, aux » meurtres & aux incendies. Je suis, » avec les sentiments de la plus haute » estime, & de l'amitié la plus par- » faite & la plus sincère, Monsieur » mon frère, de Votre Majesté le bon » frère, FREDERIC. *A Freyberg, le 8 Février* 1760.

XIV. Déclarations des différentes Puissances.

Les plaintes que le Roi de Prusse fait dans cette lettre contre les Cours de Vienne & de Russie, étoient fondées particulièrement sur la déclaration de la dernière en date du 1er Décembre 1759. Elle portoit « que » l'Impératrice de Russie étoit conf-

» tamment résolué de ne conclure » aucune paix, qu'à des conditions » honorables, solides & avantageu- » ses avec ses fidèles alliés, & de » ne jamais permettre que pour un » prétendu ménagement de sang in- » nocent pendant un court espace de » temps, le repos de l'Europe restât » exposé aux dangers précédents ; » mais que si l'on faisoit des propo- » sitions de paix, qui fussent satis- » faisantes pour les parties lesées, » Sa Majesté Impériale seroit la pre- » mière à donner les mains à tout » ce que, conjointement avec ses » alliés, elle trouveroit raisonna- » ble. » Dans une réponse, qui fut remise le 3 d'Avril au Prince Louis de Brunswick par les Ministres des Cours de Vienne, de Versailles & de Saint-Petersbourg, ces trois Puissances déclarèrent que « Sa Majesté Ca- » tholique ayant offert sa médiation » dans la guerre qui subsiste depuis » plusieurs années entre la France & » l'Angleterre ; & cette guerre » n'ayant rien de commun avec celle » que les deux Impératrices & leurs » alliés soutiennent contre le Roi de » Prusse, Sa Majesté Très Chrétien-

George II. An. 1760.

George II. An. 1760.

» ne étoit prête à traiter de la paix » particulière avec l'Angleterre par » les bons offices de Sa Majesté Catholique, dont Elle acceptoit avec » plaisir la médiation. Que quant » à la guerre qui touchoit directement le Roi de Prusse, les deux » Impératrices & Sa Majesté Très » Chrétienne étoient disposées à con» sentir au Congrès proposé. Mais » que comme leurs traités ne leur » permettoient point d'entrer dans » aucun engagement relatif à la paix, » si ce n'étoit de concert avec leurs » alliés, Elles souhaitoient que Leurs » Majestés Britannique & Prussien» ne fissent inviter à ce Congrès le » Roi de Pologne, Electeur de Saxe, » & le Roi de Suède. » Ces premières ouvertures, qui n'eurent leur effet que par la suite, n'empêchoient pas les préparatifs pour les opérations de la campagne que nous allons rapporter.

XV. On continue la guerre en hiver.

Il y eut plusieurs escarmouches peu importantes durant le cours de l'hiver entre divers détachements de l'armée de M. de Broglio, cantonnée dans le voisinage de Friedberg, & ceux du Prince Ferdinand, qui avoit

avoit établi son quartier Général à Marbourg. Le 3 de Janvier, le Marquis de Vogué s'étant avancé devant la ville d'Herborn fit sommer la garnison : elle fit quelque résistance ; mais n'étant que de cent cinquante hommes, elle fut bientôt obligée de se rendre prisonnière de guerre. Le même jour, le Marquis Dauvet s'empara de la ville de Dillembourg, dont la garnison se retira dans le château, après avoir perdu quelques hommes. Le Prince Ferdinand ayant appris que les François en formoient le siège, se mit en marche le 7 à une heure du matin ; & le Baron de Vangenheim qui marchoit en avant à la tête d'un corps de huit à neuf mille hommes, attaqua les François avec tant d'avantage, qu'il leur fit sept cents prisonniers, y compris quarante Officiers, & leur prit sept drapeaux avec deux pièces de canon ; M. de Paravicini, qui commandoit le détachement François, mourut peu de jours après de ses blessures.

XVI. Pertes légères des François.

Le même jour les Montagnards, commandés par le Major Keith, & soutenus par les Hussards de Luckener, attaquèrent le village d'Eybach,

George II. An. 1760.

où les dragons de Beaufremont avoient leur poste, & ils en firent un grand carnage. La plus grande partie du régiment fut taillée en pièces; on leur fit beaucoup de prisonniers, & on leur prit deux cents chevaux avec tout leur bagage. Le lendemain, le Comte de Saint-Germain s'avança à la gauche des alliés, avec les Grenadiers de France, huit bataillons d'infanterie, & un détachement de dragons: ils rencontrèrent le Duc de Holstein dans le voisinage d'Ersdorff, avec un gros corps de troupes, & une très forte artillerie; ce qui obligea les François de se retirer: les hussards les poursuivirent, & leur firent prisonniers sept Officiers & cinquante soldats.

XVII. Mort du Landgrave de Hesse-Cassel.

La mort du Landgrave de Hesse-Cassel, qui arriva le 28 de Janvier, ne causa aucun changement dans les affaires: le Prince son fils qui lui succéda, étoit alors à Magdebourg en qualité de Gouverneur pour le Roi de Prusse; & aussitôt qu'il apprit cet évènement, il envoya une députation à ce Monarque, ainsi qu'au Roi d'Angleterre, pour les assurer qu'il rempliroit exactement les

engagements de son prédécesseur. Au mois d'Avril il eut une entrevue avec le Prince Ferdinand & le Prince Héréditaire de Brunswick, pour régler conjointement les opérations de la campagne.

George II. An. 1760.

XVIII. Expédition de M. de Blaisel.

Le 1er. de Mars, les François, au nombre d'environ cinq mille hommes, firent quelques mouvements pour attaquer les quartiers des Alliés cantonnés dans le pays de Hesse; mais voyant qu'ils ne pouvoient y réussir, le Baron de Blaisel partit de Giessen avec deux mille quatre cents hommes; se rendit devant Marbourg; s'empara de la ville après quelque résistance, & força la garnison de se retirer dans le château. Le Commandant fut sommé de se rendre, & sur son refus les François n'ayant pas dessein d'en former le siège, se retirèrent après avoir taxé la ville à une contribution de cent mille livres, pour le payement desquelles ils emmenèrent deux Magistrats en ôtages.

Le Duc de Wirtemberg, qui avoit paru attaché à la France depuis le commencement de la guerre d'Allemagne, & qui avoit un corps d'en-

George II. An. 1760.

viron dix mille hommes au service de cette puissance ; se retira du côté de la Souabe avec ses troupes. Nos Mémoires ne nous apprennent pas la cause de son mécontentement : nous voyons seulement qu'il cessa de fournir des secours particuliers aux François ; mais ses forces furent toujours jointes à celles de l'Empire.

XIX. Disposition des armées Françoises.

L'armée du Maréchal de Broglio, qui devoit être de cent mille hommes, se trouva réduite par cette défection à quatre-vingt dix mille ; mais l'habileté du Général le mit en état de se passer de ce secours étranger. Le Comte de Saint-Germain commandoit sur le Rhin une autre armée de trente mille hommes, qu'on avoit rassemblée des quartiers de Dusseldorp, de Cologne, de Clèves & de Wesel. Ce second corps fut destiné à forcer les Alliés de partager leur armée, ce qui ne pouvoit manquer de les affoiblir considérablement ; & il paroît même que la Cour de France avoit dessein d'en former une troisième aux ordres de M. de Soubise, mais ce projet n'eut pas son exécution. Malgré les

talents & l'activité de M. de Broglio, le défaut de fourrages pour la cavalerie l'empêcha d'entrer de bonne heure en campagne. Tant que ses quartiers demeurèrent à Francfort & aux environs, ses troupes furent abondamment pourvues de toutes sortes de provisions qui leur venoient du haut-Rhin; mais en changeant de position, elles perdirent cet avantage, & les magasins ne pouvant suffire si l'on marchoit trop en avant, le Général fut obligé de demeurer dans l'inaction jusqu'à ce qu'on pût trouver des fourrages verds en campagne.

XX. Disposition des Alliés.

Les Alliés éprouvoient le même inconvénient, & ils en souffroient d'autant plus, qu'ils se trouvoient dans un pays totalement épuisé; ce qui obligea le Prince Ferdinand de retourner en arrière jusqu'à Paderborn, & de tirer ses provisions de Hambourg & de Bremen par l'Elbe & par le Weser. Il reçut un renfort de troupes Britanniques qui vinrent par Embden sous les ordres du Major-Général Griffin; & avant la fin de la campagne, ces troupes furent portées à vingt-cinq mille

George II. An. 1760.

hommes, nombre plus considérable qu'on n'en avoit vu passer de la Grande-Bretagne au continent depuis plus de deux siècles. L'armée des Alliés quitta ses quartiers & se rassembla le cinq de Mai : elle se mit en route pour Fritzlar, où elle campa le 20, mais une partie des troupes fut laissée dans l'Evêché de Munster, sous le commandement du Général Sporcken, qui eut ordre de former un camp à Dulmen, pour faire tête au corps des François que commandoit M. de Saint-Germain.

XXI. Expédition du Colonel Luckner.

Le Général Imhoff ayant été envoyé avec un détachement à Kirchayn sur l'Ohm, le Général Gilsoe, avec un autre corps, s'avança dans le voisinage d'Hirchfeld sur la Fulde. Le premier détacha le Colonel Luckner à la tête de cinq cents Hussards & Chasseurs à cheval, & de cinq cents Grenadiers & Chasseurs à pied, pour enlever les convois des François entre Giessen & Butzbach. Ils n'en rencontrèrent aucun, & le Commandant ayant résolu de surprendre la dernière de ces places, enleva le 24 au matin une patrouille; mais un Cornette & un

Huſſard François s'étant échappés, donnèrent l'alarme à la ville. Peu de temps après les ennemis pourſuivant une autre patrouille, entrèrent avec elle dans la place; M. de Waldner qui y commandoit, ſe retira par la porte oppoſée avec ſa garniſon, compoſée de cinq cents cinquante hommes, & gagna un bois voiſin où il fut pourſuivi par les Huſſards qui lui enlevèrent quelques ſoldats & diſpersèrent le reſte. M. de Broglio ſur la nouvelle de cette excurſion, marcha en perſonne avec un gros corps de troupes juſqu'à Friedberg; mais voyant que les Alliés n'avoient pas quitté leur camp de Fritzlar, il retourna à Francfort, après avoir cantonné une partie de ſon armée dans la Vétéravie. L'armée Impériale, commandée par le Prince de Deux-Ponts, qui avoit ſon quartier général à Bamberg, ſe mit en mouvement vers Naumberg le 20 de Mai; mais un des détachements de cavalerie ayant reçu un échec d'un corps de Pruſſiens près de Lutzen, l'armée retourna en arrière, & le 4 de Juin, campa à Lichtenfels ſur le Mein. Il y eut

George II. Ann. 1760.
quelques escarmouches, suivies de divers succès dans le voisinage de Dusseldorp, entre plusieurs détachements des grandes armées, & des corps que commandoient le Général Sporcken & le Comte de Saint-Germain. Le Prince Héréditaire de Brunswick ayant été détaché de l'armée des Alliés, avec quelques bataillons de Grenadiers & deux régiments de Dragons Anglois, s'avança dans le Comté de Fulde, où il fut joint par les troupes que commandoit le Général Gilsoe : il y remporta quelques avantages sur des partis Impériaux, particulièrement à Hosenfeldt & à Zielback, mais ils furent peu considérables.

XXII. Les François prennent Marbourg.

L'armée des Alliés ayant quitté le 24 le camp de Fritzlar, s'avança à Frillingdorff, & le 25 elle se porta à Neustadt, avec une garde avancée sur les hauteurs d'Alendorff. Le 26 l'armée fut sous les armes & se forma en ligne de bataille. M. de Broglio, croyant qu'il seroit attaqué dans peu, donna ordre au Comte de Lusace qui étoit demeuré à la gauche de l'Ohm, de passer cette rivière, & de marcher à Kirchdorff.

Il forma aussi sa ligne de bataille, mais il n'y eut que quelques escarmouches entre les troupes légères. Le 27 le Prince Ferdinand retourna à Ziegenhayn, & campa sur les hauteurs entre cette place & Treyra, sur la rive droite de la Schwalm. Les François firent avancer leurs deux avant-gardes & leurs troupes légères pour troubler les ennemis dans leur retraite; leur enlevèrent quelques chariots, & leur firent quelques prisonniers. Ces deux avant-gardes se joignirent à Neustadt, que les Alliés abandonnèrent, & M. de Broglio y établit son quartier-général. La retraite du Prince Ferdinand ayant aussi laissé Marbourg sans défense, le Comte de Chabot en fit l'investissement avec les brigades Irlandoises; & le 30, le Major Puffendorff qui y commandoit, se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, composée de quatre cents hommes.

XXIII. M. de Broglio prend poste à Corbach.

Après plusieurs marches & contre-marches, dont nous ne donnerons pas le détail, le Prince Ferdinand jugeant que le dessein de M. de Broglio étoit de prendre en flanc

George II. An. 1760.

la droite des Alliés avec les différents détachements de la gauche de l'armée Françoise, résolut de changer de position. Il se mit en marche le 8 à trois heures du matin, & le soir du 9 il gagna les hauteurs de Brannau, près de Wildungen, où il établit son camp. Le Prince Héréditaire, renforcé de plusieurs bataillons aux ordres du Major-Général Griffin, se porta le même jour à Saxenhausen, où toute l'armée le suivit le lendemain. M. de Broglio, informé de la marche des Alliés, jugea que le Prince Ferdinand vouloit s'emparer des hauteurs de Corbach; & pour soutenir M. de Saint-Germain, qui avoit ordre d'occuper les mêmes hauteurs, il fit porter immédiatement la garde avancée des François vers ce poste, & la suivit avec toute l'armée par une marche forcée, afin d'être en état de la soutenir si elle étoit attaquée. La diligence ne fut pas inutile : quand le Prince Héréditaire arriva à la vue de Corbach le 10, il trouva les François maîtres des hauteurs, où M. de Saint-Germain & la garde avancée s'étoient déja formés près de cette place.

M. de Broglio qui avoit devancé l'armée avec M. le Prince de Condé, reconnut lui-même les ennemis, & à mesure que ses troupes arrivèrent, il les disposa à bien recevoir celles des Alliés, si elles en étoient attaquées.

George II. An. 1760.

XXIV. Il y gagne une bataille sur les Alliés.

Le Prince Héréditaire, qui croyoit que les François n'étoient qu'au nombre de dix mille hommes d'infanterie, & de dix-sept escadrons, résolut de faire ses efforts pour les déloger. Ses troupes débouchent sur deux colonnes, pendant qu'un détachement attaque les volontaires de Flandres, soutenus de deux brigades d'infanterie dans un bois dont les ennemis réussissent à s'emparer après une vive résistance. M. de Broglio ayant reconnu le peu de profondeur des colonnes du Prince, donne ordre au Comte de Saint-Germain d'attaquer le bois avec trois brigades, & fait placer vingt-quatre pièces de canon pour battre l'artillerie des ennemis qui foudroie les François. Les Alliés sont bientôt chassés du bois, & la brigade de Navarre s'étant avancée, à la faveur d'un fond, jusqu'à cinquante pas de leur artillerie sans

en être incommodée, l'attaque tout-à-coup avec fureur; les ennemis l'abandonnent & prennent la fuite, ainsi que ceux du bois, dans le plus grand désordre; mais ils sont soutenus par leur cavalerie, qui n'a pas encore combattu, & se reforment pendant que leur gauche se met en mouvement pour tomber sur la brigade de Navarre. M. de Broglio la fait renforcer par celles d'Auvergne & d'Orléans, ainsi que par un corps de cavalerie légère aux ordres du Comte de Chabot, & il fait soutenir ces troupes par dix escadrons avec le Prince Camille à leur tête. Les ennemis ne peuvent tenir contre les efforts redoublés des François: le Prince Héréditaire reçoit en même temps un ordre de rejoindre le Prince Ferdinand à Saxenhausen, & il ne s'occupe plus que de sa retraite. Malgré la confusion qui règne dans l'infanterie des Alliés, le Prince à la tête des escadrons de Bland & des dragons d'Howard, fait une diversion si bien soutenue, que cette infanterie a le temps de gagner Saxenhausen, après avoir perdu plus de cinq cents hommes tués, outre les

blessés, dont les François trouvèrent six à sept cents sur le champ de bataille : le Prince lui-même reçut une blessure légère à l'épaule, & perdit douze pièces de canon avec quatre obusiers : les François eurent environ six à sept cents hommes tués ou blessés.

XXV. Le Prince Héréditaire remporte un avantage à Exdorff.

Peu de jours après le Prince Héréditaire répara cette perte à Exdorff. Le 16 de Juillet, il se mit en marche à la tête d'un détachement composé de six bataillons d'Hanoveriens & de Hessois, du régiment de cavalerie d'Elliot, des hussards de Lukner, & de deux brigades de Chasseurs, pour surprendre un corps de François commandé par le Baron de Glaubits, & destiné à couvrir Marbourg. Le Prince réussit dans cette entreprise; défit les François, dont le nombre étoit de beaucoup inférieur à celui de ses troupes, & força le Commandant de se rendre prisonnier, ainsi que le Prince d'Anhalt-Cothen. Les régiments de Royal-Bavière & d'Anhalt, furent ceux qui souffrirent le plus dans cette action, où les Alliés firent prisonniers cinq bataillons, & prirent six piè-

George II. An. 1760.

ces de canon. Sans prétendre rien diminuer des talents reconnus du Prince Héréditaire, son avantage auroit été beaucoup moins considérable, si les François s'étoient mieux tenus sur leurs gardes; mais le Prince & le Général Luckner arrivèrent jusqu'à cinq cents pas du camp sans rencontrer une seule patrouille; faute d'autant moins excusable, que les François avoient dans le camp un grand nombre de Hussards & de Chasseurs. Ce désavantage fut compensé par la prise du château de Dillembourg, dont la garnison, composée de cinq cents hommes, fut faite prisonnière de guerre: les François eurent aussi quelques succès peu considérables contre divers partis de l'armée des Alliés; mais ils firent alors une perte irréparable par la retraite du Comte de Saint-Germain, Lieutenant-Général, qui repassa en France; & vers le même temps, le Marquis de Voyer & le Comte de Luc quittèrent également l'armée.

XXVI. Combat de Warbourg où le Prince Ferdinand a l'avantage.

Les Alliés étant sortis du camp de Saxenhausen, prirent poste au village de Kalle, près de Cassel, où ils

demeurèrent jusqu'au 30, que leurs troupes se remirent en mouvement. Le Chevalier de Muy, qui avoit succédé à M. de Saint-Germain, ayant passé la Dymel à Stadtbergen avec la réserve de l'armée Françoise, composée de trente-cinq mille hommes, s'étendit sur les bords de cette rivière, pour ôter aux Alliés la communication avec la Westphalie, pendant que le Maréchal de Broglio marchoit en personne à leur camp de Kalle, & que le Prince Xavier de Saxe, qui commandoit la réserve de la gauche, s'avançoit vers Cassel. Le Prince Ferdinand laissa le Général Kielmansegge avec un corps de troupes pour défendre cette ville; décampa la nuit du 30, & passa la Dymel sans aucune perte, entre Liebenau & Dringleberg. Le Prince Héréditaire, qui la veille avoit traversé la même rivière, pour renforcer le Général Sporcken près de Corbeke, alla reconnoître la position des François qui, au nombre de dix-huit mille hommes, occupoient un camp très-avantageux entre Warbourg & Ochsendorff. Le Prince Ferdinand, qui avoit résolu

George II. An. 1760.

de les attaquer, donna ordre au Prince Héréditaire & au Général Sporcken de les tourner avec près de quarante mille hommes par la gauche, pendant qu'il formeroit son attaque de front avec le gros de l'armée. Ils furent pris presque en même temps en flanc & à l'arrière-garde avec autant d'impétuosité que de succès. Comme l'armée des Alliés ne pouvoit marcher assez vîte pour charger conjointement avec les autres troupes, le Marquis de Granby eut ordre d'avancer à la tête de la cavalerie de la droite & de la brigade d'Artillerie Angloise, ce qui fut exécuté avec la plus grande activité. La cavalerie Françoise ne pouvant résister à une aussi grande supériorité, repassa la Dymel, protégée par trois escadrons; mais ils furent bientôt rompus, & l'infanterie, qui avoit jusqu'alors soutenu le combat, malgré l'inégalité du nombre, & qui continuoit à se battre en retraite pour traverser la rivière, fut accablée de tout le poids de la cavalerie ennemie. M. de Muy se retira sur les hauteurs de Volck-Missen, où il passa la nuit sous les armes, après

avoir perdu dans cette action environ quinze cents hommes de tués, autant de blessés & dix pièces de canon.

XXVII. Les François s'emparent de plusieurs places.

Le principal avantage que les Alliés retirèrent du combat de Warbourg, fut d'entretenir leur communication avec la Westphalie, & de tenir les François éloignés du centre du pays d'Hanover; mais pour remplir ces deux objets, le Prince Ferdinand sacrifia tout le Landgraviat de Hesse-Cassel. Le Prince Xavier de Saxe à la tête d'un détachement plus nombreux que le corps du Général Kielmansegge, chargé de protéger la capitale, s'avança vers cette ville, que les Alliés ne purent défendre, & se rendit ensuite maître de Munden, Gottingen & Eimbeck dans l'Electorat d'Hanover. Tout ce que put faire alors le Prince Ferdinand pour s'opposer aux progrès des François, fut de s'emparer des postes & des défilés, & d'envoyer différents détachements pour harceler & surprendre les partis avancés. Cette espèce de petite guerre fut assez favorable aux Alliés: quelques jours après le combat

George II. An. 1760.
lons de Grenadiers Anglois entrèrent par cette porte ; la cavalerie & deux bataillons Hessois en masquèrent deux autres. Six escadrons de Hussards environnèrent la ville, & cent cinquante Montagnards montèrent aux bréches, soutenus par les Chasseurs. Les Grenadiers Anglois marchèrent dans le plus grand ordre, la bayonnette au bout du fusil, sans tirer un seul coup jusqu'au cimetière, qui servoit de place d'armes, tuant ou prenant tous ceux qui sortoient des maisons; ce qui se fit avec tant de silence, qu'ils se formèrent dans l'obscurité à côté des soldats François. Ceux-ci crurent que c'étoient leurs propres piquets qui se rassembloient, mais ils furent bientôt détrompés de leur erreur ; on commença un combat très-meurtrier à coups de bayonettes, & les Anglois, dont le nombre étoit de beaucoup superieur à celui des François, réussirent à se rendre maîtres du cimetière. En même temps deux régiments de Dragons essayèrent d'entrer dans la place par la porte qu'on nomme de Douremberg, mais ils furent repoussés par quatre cents

Grenadiers, qui les reçurent la bayonnette au bout du fusil : ils ne réussirent pas mieux à une autre porte, où ils essuyèrent un feu très vif de mousqueterie ; & ils prirent le parti d'entrer par les bréches, qui avoient six pieds de hauteur : mais le Prince Héréditaire, après une heure & demie de combat, craignit que les François ne reçussent du secours de leur camp, dont ils n'étoient éloignés que d'une lieue : il fit retirer ses troupes, & emmena prisonniers six Officiers avec environ quatre cents soldats ou Dragons qu'on avoit pris dans la place. La plupart étoient blessés de coups de bayonnettes, & il y eut environ cent hommes de tués de part & d'autre.

XXIX. Avantage de M. de Stainville près de Munden.

M. de Broglio voyant la difficulté d'attirer les ennemis à un combat général, décampa de Immenhausen la nuit du 12 au 13 de Septembre, & revint prendre poste près de Cassel, sa droite appuyée à cette ville, & sa gauche au village de Wessenstein. La guerre ne se fit plus pendant quelque temps que par détachements avec divers succès. Le Major Bulow, avec un fort parti des

George II. An. 1760.

Alliés, surprit la ville de Marbourg; détruisit les fours des François ; emporta une grande quantité de bagages, & fit quelques prisonniers. Il eut le même succès à *Butzbach*, où il surprit deux compagnies Françoises du régiment de Rougrave ; se retira ensuite à Frankemberg, & fut joint par le Colonel Fersen. Le 12 du même mois, les Alliés firent un mouvement vers Franckenau, mais M. de Stainville qui étoit posté à Merdenhagen, s'étant mis en marche pour arrêter leurs progrès, joignit leur avant-garde dans le voisinage de Munden. Il les attaqua avec tant de succès au passage de la rivière Orck, que le Colonel Fersen fut pris avec une partie de sa cavalerie, & que le Major Bulow fut obligé d'abandonner huit pièces de canon. Le combat venoit à peine de finir, quand le Prince Héréditaire arriva avec un renfort considérable, mais les troupes étoient si fatiguées après une journée de cinq milles d'Allemagne, qu'il résolut d'attendre au lendemain, & M. de Stainville profita de cet intervalle pour se retirer vers Frankenberg.

George II. An. 1760.

XXX. Le Prince Ferdinand passe le Rhin.

Il y eut encore quelques petits combats entre divers détachements François & le corps du Général Wangenheim, qui, après avoir délogé les premiers des défilés qu'ils occupoient, fut attaqué avec des forces supérieures, perdit deux cents hommes & quelques pièces de canon. Le Général Luckner remporta quelque avantage sur un détachement de cavalerie Françoise près de Norten : enfin lorsque le Maréchal de Broglio quitta son camp d'Immenhausen, le Prince Ferdinand fit faire un mouvement à ses troupes & établit son quartier général à Geismar-Wells, mais il n'y demeura pas long-temps, & vers la fin de Septembre il le transporta à Ovilgune en Westphalie sur les bords de la Dymel.

Pendant que les armées des François & des Alliés demeuroient ainsi dans un état d'inaction, le Prince Ferdinand partit tout-à-coup avec vingt bataillons & autant d'Escadrons, des bords de la Dymel, pour se rendre sur le bas-Rhin, en dirigeant sa route par Scheremberg & Dusseldorp. Le 29 de Septembre un gros détachement traversa le Rhin à

George II.
An. 1760.

Roeroert; marcha à Rhinberg; surprit & fit prisonniers quelques troupes du corps de Fischer, & prit la route de Wesel en suivant les bords du fleuve, pendant que des partis détachés parcouroient tout le pays pour en écarter les François. Le même jour 29, un autre détachement s'empara de Rees & d'Emmerick, passa le Rhin le lendemain, & se mit en marche vers Clèves. Le Commandant François se retira dans le Château avec sa garnison qui fut obligée de se rendre prisonnière de guerre le 3 d'Octobre.

XXXI. Avantage de M. de Castries au combat de Rhinberg.

Les François qui occupoient différentes redoutes sur les bords du fleuve, n'étant pas en état de résister aux forces du Prince Ferdinand, se retirèrent précipitamment, & abandonnèrent leur artillerie & leurs bateaux, ce qui facilita le passage du reste des troupes du Prince. Il se rendit en personne devant Wesel qu'il investit le 3 d'Octobre, & dont il entreprit le siège en forme, voyant qu'il ne pouvoit emporter cette place par un coup de main. Les approches furent faites contre la partie qui est à la droite du fleuve

fleuve, le Prince demeura à la gauche pour couvrir le siège, & il entretint la communication au moyen des deux ponts, l'un au dessus & l'autre au dessous de la ville. Les opérations furent retardées par des pluies abondantes qui mirent ses ponts en danger & remplirent d'eau ses tranchées. Ces difficultés, jointes à la vigoureuse résistance des assiégés, rompirent toutes les mesures du Prince. Les François se portèrent de ce côté avec une activité qui arrêta bientôt les succès qu'il s'étoit promis. M. de Castries, à la tête de trente bataillons & de trente-huit escadrons, arriva le 14 par des marches forcées à Rhinberg, où les troupes légères du Prince avoient leur poste. Il ne perdit pas un moment pour les attaquer, & il les délogea de Rhinberg, malgré les efforts du Prince, qui y commandoit en personne & qui se porta dans tous les endroits où le combat étoit le plus animé. Après cette action qui fut courte, mais très meurtrière, les François laissèrent cinq bataillons avec quelques escadrons à Rhinberg; marchèrent à la gauche, & allèrent

George II. An. 1760.

camper derrière le Couvent de Campen. Le Prince ayant appris que M. de Castries attendoit le renfort de plusieurs détachements qui étoient en marche, résolut de les prévenir & de surprendre de nuit le *Général* François dans son camp. Le Prince partit du sien le 15 à dix heures du soir & y laissa quatre bataillons & cinq escadrons, sous les ordres du Général Beck, dont les instructions portoient d'observer Rhinberg, & d'attaquer ce poste, si l'entreprise sur Campen avoit le succès qu'il en attendoit. Avant que les troupes des Alliés eussent atteint le camp des François, elles rencontrèrent une partie des soldats de Fischer, qui occupoient le Couvent de Campen à une demi-lieue en avant du front de l'armée. Il n'étoit pas difficile de les déloger, mais les coups de fusil qui furent tirés de part & d'autre, donnèrent l'alarme dans le camp. M. de Castries mit ses troupes en bataille avec la plus grande diligence, & leur fit prendre poste dans un bois, où les alliés les attaquèrent presqu'aussitôt qu'elles y furent entrées. Elles reculèrent d'abord, mais elles regagnèrent

gnèrent en peu de temps le terrein qu'elles avoient perdu, & soutinrent sans s'ébranler un feu continuel de mousqueterie, depuis 5 heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Pendant cet intervalle M. de Castries donna ordre à la brigade de la Tour-Dupin de prendre les ennemis en flanc : elle réussit à les mettre en désordre ; mais les soldats, animés par le succès, s'emportèrent trop loin dans la poursuite, & quelques escadrons Anglois tombant sur eux, les forcèrent à rentrer dans le bois. Le premier bataillon de Briqueville, par trois décharges faites à propos, obligea bientôt les ennemis de s'éloigner, & deux escadrons de Royal-Piémont avec un de Balincourt prenant cette cavalerie en flanc, la mirent en déroute, ce qui termina la journée. Le Prince Héréditaire, qui avoit eu son cheval tué sous lui, voyant que plus il continueroit le combat, plus il perdroit de troupes, prit le parti de la retraite. Elle se fit sans confusion, les François ne voulant pas s'exposer à poursuivre les ennemis pendant la nuit ; & le Prince la passa sous les armes, aprés avoir eu environ

George II. An. 1760.

quatre mille hommes tués ou blessés. Les François perdirent près de neuf cents hommes tués, & en eurent environ dix-sept cents de blessés.

XXXII. Le Prince leve le siège de Wesel.

Le lendemain 16 d'*Octobre*, les François attaquèrent un corps avancé, qui avoit pris poste dans un bois devant Elverick sur les bords du Rhin : le feu du canon & de la mousqueterie dura toute la journée ; mais une colonne de l'infanterie Françoise, commandée par M. de Chabot, s'avança en traversant Walack, & se logea dans des halliers à un quart de lieue de l'armée du Prince. M. de Castries avoit résolu d'attaquer les ennemis dans leur camp ; mais quoique le Rhin fût très enflé par les pluies, le Prince décampa à minuit, & réussit à repasser ce fleuve presque à la vue des François & avec très peu de perte. Il leva le siège de Wesel, & reprit la route de Bocholt.

XXXIII. Le Prince Héréditaire surprend un détachement François.

Le 28 du même mois, le Prince Héréditaire étant campé dans le voisinage de Schernbeck, les François commandés par M. de Boisclaireau, entreprirent de lui enlever quelques quartiers. Le Prince, instruit de leur

dessein, rappella ses postes avancés, & fit toutes ses dispositions pour les faire repentir de cette entreprise. Il abandonna les tentes qui étoient au front de son camp; mit son infanterie en embuscade derrière celles de l'arrière-garde, & donna ordre à plusieurs régiments de cavalerie & de hussards de former un cercle pour prendre les François à dos. Le stratagème réussit: les François croyant que les ennemis avoient abandonné leur camp, se mirent à piller dans le plus grand désordre; mais tout-à-coup l'infanterie du Prince tomba sur eux avec fureur: l'artillerie commença à se faire entendre de toutes parts; la cavalerie les chargea en flanc; & de douze cents hommes partis de Wesel pour cette expédition, à peine en échappa-t-il deux cents.

XXXIV. M. de Stainville défait un détachement des Alliés.

Le Maréchal de Broglio essaya par divers moyens de profiter de l'absence d'une partie des troupes de l'armée du Prince Ferdinand, pour pouvoir entamer celles qui restoient; mais il trouva ce Prince trop vigilant pour être surpris, & trop avantageusement situé pour qu'on pût

George II. An. 1760. entreprendre de le forcer dans ses postes. Le Général François fut donc obligé de s'en tenir à faire la petite guerre par détachements : il envoya M. de Stainville avec un gros corps de troupes, pour pénétrer dans le pays d'Hanover ; & le 15 de Septembre, cet habile Officier tomba sur un détachement des alliés que commandoit le Major Bulow près de l'Abbaye de Schaken. Après une vive résistance, les alliés furent mis en déroute, & perdirent tout leur canon, leurs bagages, & un assez grand nombre de prisonniers, outre les morts & les blessés. Après cet avantage, M. de Stainville marcha à Halberstat, & demanda aux Magistrats de cette ville une contribution d'un million cinq cents mille liv. mais le pays étoit si épuisé par la durée de la guerre & par les contributions précédentes, qu'ils ne purent lui en payer comptant qu'une très petite partie, & ils donnèrent des ôtages pour le reste.

XXXV. Les armées entrent en quartier d'hiver.

Vers la fin de Novembre, la saison devenant très pluvieuse, on s'occupa de part & d'autre à mettre les troupes en quartier d'hiver. L'armée

Françoise étant revenue sur Gottingen, le Prince Ferdinand s'avança jusqu'à Hurste, où il établit son quartier Général. Pendant qu'il demeura dans cette position, il y eut de fréquentes escarmouches entre les partis détachés. Le Major-Général Breidenbach, à la tête de deux régiments d'Hanoveriens & de troupes de Brunswick avec un détachement de cavalerie, marcha le 29 de Novembre vers le poste de Heydemunden occupé par les François sur la rivière de Werra. Comme ils n'étoient pas en forces pour lui pouvoir résister, ils se retirèrent à son approche; une partie passa la rivière dans des bateaux, & le reste se jetta dans un retranchement qui couvroit le passage. Les alliés essayèrent en vain de les forcer: ils furent tellement incommodés du feu des redoutes situées de l'autre côté de la rivière, qu'après plusieurs tentatives infructueuses, le Major se retira dans la ville qu'il abandonna la nuit suivante après avoir été très maltraité. Le Prince Ferdinand désiroit ardemment de déloger les François de Gottingen, & il forma l'investisse-

George II. An. 1760.

ment de cette place ; mais la garnison, qui étoit nombreuse & bien pourvue de toutes sortes de munitions, fit une si vigoureuse défense, que tous les efforts du Prince furent inutiles. Les pluies continuelles l'empêchoient d'en entreprendre le siège dans les formes : cependant il tint cette place bloquée depuis le 22 de Novembre jusqu'au 12 du mois suivant, où la garnison fit une sortie si bien conduite, que s'étant emparée d'un des principaux postes des alliés, ils furent obligés d'en lever le blocus. Peu de jours après, le Prince Ferdinand mit ses troupes en quartier d'hiver ; établit lui-même sa résidence à Uslar, & les troupes Angloises furent cantonnées dans l'Evêché de Paderborn. Les François demeurèrent maîtres de la Hesse & de tout le pays situé à l'orient du Weser sur les frontières de l'Electorat d'Hanover. Si l'armée des alliés (disent les Mémoires Anglois) n'eût pas été affoiblie pour l'expédition téméraire, infructueuse, imprudente & mal concertée du Bas-Rhin, il est vraisemblable que les François auroient été obligés d'abandonner le

terrein qu'ils avoient gagné dans le cours de la campagne, & qu'ils n'auroient pu conserver Gottingen, au-lieu qu'ils s'y établirent, & s'occupèrent pendant la saison du repos à fortifier cette place avec autant de diligence que d'attention. Quoi qu'en dise cet Auteur, il paroît que le Prince Ferdinand ayant toujours été forcé de se retirer devant M. de Broglio durant toute la campagne, avant que le Prince Héréditaire eût fait aucun mouvement vers le Rhin, il n'avoit pas lieu d'attendre plus de succès quand ce Prince seroit demeuré près de lui avec ses troupes ; & que le seul moyen au contraire de faire retirer les François, étoit de les obliger à diviser leurs forces par une diversion sur le Rhin. Si elle n'eut pas plus de succès, on ne peut l'attribuer qu'à l'activité de M. de Castries qui fit manquer tout le projet.



CHAPITRE VII.

§. I. *Opérations des Suédois.* §. II. *Pertes des Prussiens.* §. III. *Dispositions du Roi de Prusse.* §. IV. *Les Prussiens sont battus près de Landshut.* §. V. *Entreprise infructueuse des Autrichiens sur Breslaw.* §. VI. *Le Roi de Prusse assiège & abandonne Dresde.* §. VII. *Marches du Roi de Prusse & du Maréchal Daun.* §. VIII. *Victoire du Roi de Prusse sur le Général Laudhon.* §. IX. *Il écarte les Autrichiens de Breslaw.* §. X. *Il dégage le Général Hulsen.* §. XI. *Situation critique du Monarque.* §. XII. *Les Russes & les Autrichiens entrent dans Berlin.* §. XIII. *Le Roi de Prusse rassemble ses armées.* §. XIV. *Il se dispose à attaquer le Maréchal Daun.* §. XV. *Position du Général Autrichien.* §. XVI. *Le Roi de Prusse le force de s'éloigner.* §. XVII. *Politique de ses ennemis.* §. XVIII. *Diètes de Pologne & de Suède.* §. XIX. *Déclaration du Roi de Prusse.*

tre les Turcs. §. XLIV. *Gouvernement patriotique du Roi de Dannemarck.* §. XLV. *Astronomes envoyés pour observer le passage de Vénus.*

George II.
An. 1760.

I.
Opération des Suédois.

NOUS avons vu dans les campagnes précédentes, que le Monarque Prussien toujours au dessus de la fortune, paroissoit encore plus formidable après ses défaites, que ses ennemis après leurs victoires. Secondé par d'habiles Généraux, il savoit perfectionner en eux les talents qu'ils avoient reçus de la nature; mais malgré la juste confiance qu'il accordoit à leur habileté, il se portoit toujours lui-même, avec une activité dont l'Histoire ne nous fournit presque pas d'exemples, dans tous les endroits où il jugeoit sa présence nécessaire, soit pour inspirer à ses troupes la confiance qui conduit à la victoire, soit pour les empêcher de tomber dans le découragement, quand elles avoient souffert quelque échec. Nous lui verrons encore tenir la même conduite dans le cours de la campagne de 1760, où ses ennemis parurent faire de

nouveaux efforts pour resserrer le cercle dans lequel ils le tenoient renfermé. Les Suédois, qui avoient jusqu'alors marqué tant de lenteur dans leurs opérations, furent les premiers à agir du côté de la Poméranie. Les Prussiens, à qui leur Monarque avoit fait oublier la différence des saisons, passèrent le 20 de Janvier la Rivière Peene, conduits par le Général Manteuffel; chassèrent les ennemis des postes qu'ils avoient à Ziethen, & pénétrèrent jusques dans le voisinage de Griesswalde; mais trouvant les Suédois disposés à les bien recevoir, Manteuffel après ce coup de main ramena ses troupes à Anclam, où il avoit établi son quartier général. Les Suédois tirèrent bientôt vengeance de cette insulte. Le 28, à cinq heures du matin, un corps de leurs troupes attaqua les postes des Prussiens dans les fauxbourgs d'Anclam, au delà de la Peene; les poussèrent dans la ville, & y entrèrent avec eux. En vain le Général Manteuffel fit ses efforts pour rallier ses troupes: il fut blessé & fait prisonnier avec deux cents hommes. Les Suédois

George II. An. 1760.

emmenèrent trois pièces de canon, & retournèrent victorieux dans leurs quartiers, après avoir tué dans cette expédition environ quinze ou seize cents Prussiens, & avoir forcé le Gouverneur d'Anclam de rompre le pont de la Peene, qui donnoit entrée dans leur pays. Ces commencements annonçoient de ce côté une campagne plus active que les précédentes ; cependant les Suédois ne firent qu'à-peu-près les mêmes progrès. Il demeurèrent dans l'inaction jusqu'au mois d'Août, que le Général Fersen passa la Triebbel, & que le gros de leur armée traversa la Peenne. Les Prussiens à leur approche, se retirèrent avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent Demmin & Anclam avec une assez grande quantité de provisions qu'ils n'eurent pas le temps d'emporter ni de détruire. Après quelques légères escarmouches, suivies de divers succès, les Suédois s'emparèrent de la ville de Prenzlow, & de quelques autres places peu importantes. Leur Flotte, combinée avec celle des Russes, bloqua la ville de Colberg par mer, pendant que les Russes en fai-

soient le siège par terre ; mais au mois de Septembre, une tempête ayant dispersé les vaisseaux des deux Nations, les Russes abandonnèrent le siège. La disette des vivres ayant ensuite obligé les Suédois de se retirer du côté d'Anclam, ils abandonnèrent encore cette ville au mois d'Octobre, & rentrèrent dans les mêmes quartiers qu'ils occupoient l'année précédente. Il paroît que le Roi de Prusse ne leur opposa que peu de forces, convaincu que les principaux Membres de l'Etat étant partagés entre son parti & celui de ses ennemis, il n'avoit pas d'opérations fort vigoureuses à craindre.

George II. An. 1760.

II. Perte des Prussiens.

Au commencement de la campagne, le Monarque s'attacha particulièrement à la conservation de la Silésie, dont les Autrichiens desiroient ardemment de faire la conquête, ce qui rendit cette Province le théâtre de la guerre entre les deux Puissances. L'armée Autrichienne, commandée par le Maréchal Daun, s'étoit fortement retranchée à la fin de l'année précédente dans les environs de Dresde. Le Roi de Prusse essaya inutilement de lui faire quitter cette

George II. An. 1760 position avantageuse en lui coupant les provisions, & en faisant une irruption en Bohême. Il s'empara de Dippeswalde, de Maxen, & de Pretchendorff, comme s'il eût eu dessein d'entrer dans ce royaume par la route de Passberg; mais voyant que ce projet étoit impraticable, il rentra dans son camp de Freyberg; & au mois de Janvier les deux armées se trouvèrent cantonnées si près l'une de l'autre, qu'il y avoit presque tous les jours quelque escarmouche. La tête du camp Prussien étoit formée par un corps de quatre mille hommes que commandoit le Général Zettwitz : il fut attaqué dans son poste le 29 de Janvier par le Général Beck avec tant de vivacité, que les Prussiens furent obligés de se retirer en grand désordre à Torgau, après avoir perdu cinq cents hommes, huit pièces d'artillerie, une grande quantité d'habillements neufs, & d'autres bagages. Les Autrichiens remportèrent un nouvel avantage à Newstadt, dans le voisinage de Neiss, sur un petit corps de Prussiens qui occupoient cette place. Le Baron de Goltze, qui commandoit dans le fort,

ayant été informé de l'approche d'un gros corps d'infanterie & de cavalerie aux ordres du Général Laudhon; & se jugeànt trop foible pour en soutenir l'attaque, résolut d'abandonner la place, & de se retirer à Neiss. A peine avoit-il passé la dernière porte, qu'il fut environné par les Autrichiens ; & ils le sommèrent deux fois au son de la trompette de mettre bas les armes. Sur son refus, il fut attaqué par la cavalerie Autrichienne, qui vint jusqu'à six fois à dix pas des Prussiens sans pouvoir les entamer. Ils avoient formé un quarré, & ils entretinrent un feu continuel qui tint les ennemis en respect, & en fit périr un grand nombre; mais voyant que les Croates s'étoient emparés d'un bois d'où ils pouvoient leur couper le passage, les Prussiens craignirent de se trouver enveloppés de toutes parts; se firent jour au milieu des ennemis, en abandonnant leur bagage, & réussirent à gagner Steinau, quoiqu'ils fussent continuellement harassés en route par les Autrichiens. Il y eut plusieurs autres petits exploits peu considérables, quoique meurtriers, avant

George II. An. 1760. que les grandes armées ouvrissent la campagne.

III. Disposition du Roi de Prusse. Vers le commencement d'Avril, le Roi de Prusse changea de position, & retira une partie de ses troupes de leurs cantonnements sur la rive droite de l'Elbe. Il prit possession d'un camp très fort entre ce fleuve & la Moldaw; s'y retrancha partout où il pouvoit être attaqué, & s'y fortifia de deux cents cinquante pièces de canon. Ces précautions le mirent en état de conserver son terrein contre les efforts du Maréchal Daun; & en même temps le Monarque détacha un corps de troupes pour renforcer le Prince Henri, qui commandoit près de Francfort sur l'Oder une autre armée destinée à s'opposer aux Russes, ou à marcher au secours de la Silésie, suivant les circonstances. Les Autrichiens ayant tourné leurs vues principalement de ce côté, le Général Laudhon entra avec une forte armée daus la Lusace au commencement de Mai, & le Général Beck avec un autre corps prit possession de Cotbus. Le Comte de Daun conservoit sa première situation sur l'Elbe; mais le Général

Lascy forma une petite armée sur les frontières de Saxe au midi de Dresde; & le Prince de Deux-ponts s'avança du même côté avec l'armée de l'Empire. Le Prince Henri de Prusse fit avancer la sienne de Silésie vers Gorlitz dans la Lusace, pour observer les mouvements du Général Laudhon, qui avoit son camp à Konisgratz. Au commencement de Juin ce Général changea de position; entra dans le Comté de Glatz, & s'avança vers Schweidnitz, dont il parut qu'il avoit projetté de former le siège, y ayant fait conduire un train de quatre-vingt pièces de canon. Pour traverser ses desseins, le Prince Henri renforça le corps de troupes aux ordres du Général Fouquet, & en même temps il envoya dans la Poméranie un détachement commandé par le Colonel Lessow, qui défit l'arrière-garde du Général Tottleben, & le força d'évacuer cette Province. Le Maréchal Soltikoff étant arrivé de Petersbourg prit le commandement de l'armée Russe; passa la Vistule au mois de Juin; & se mit en marche vers les frontières de la Silésie.

George II. An. 1760.

IV. Les Prussiens sont battus près de Landshut.

Au commencement de Juin le Général Laudhon ayant fait investir la ville de Glatz, se rendit peu de jours après devant cette place pour en entreprendre le siège. Le Général Fouquet, pour le troubler dans ses opérations, s'avança à Landshut que les Autrichiens abandonnèrent, n'étant pas en forces pour lui disputer ce poste. Le Général Laudhon instruit de la position de Fouquet, & que son corps étoit affoibli par les détachements qu'il avoit envoyés sous les ordres des Majors-Généraux Ziethen & Grant, résolut de l'attaquer ; se mit en marche le 18 avec son corps de réserve, & arriva le 19 à peu de distance des retranchements des Prussiens. Laudhon ayant appris qu'ils avoient rassemblé toutes leurs forces dispersées, résolut d'attendre que les troupes du Comté de Glatz qu'il avoit mandées fussent arrivées, & le 23, il commença l'attaque avant deux heures du matin. Les ennemis occupoient huit montagnes, dont ils furent chassés successivement, ainsi que de la ville de Landshut ; & malgré leur résistance, le Général Fouquet ayant reçu deux blessures,

fut fait prisonnier après avoir combattu long-temps à la tête d'un bataillon de grenadiers qui se laissèrent tailler en pièces, plutôt que de se rendre. La victoire fut alors totalement décidée en faveur des Autrichiens ; & ils gardèrent les passages avec tant de soin, qu'il ne se sauva qu'environ trois cents des ennemis, qui réussirent à gagner Bresslaw. Il y en eut un grand nombre de tués dans l'action, qui dura six heures ; le reste mit bas les armes, & fut fait prisonnier, au nombre d'environ huit mille hommes. Les Autrichiens s'emparèrent de quarante-neuf pièces de canon, de neuf *obus*, de 24 chariots de munitions, de 34 drapeaux, de deux étendards & d'une paire de timbales d'argent. La perte des Autrichiens fut d'environ huit cents hommes tués, & de deux mille cent blessés. Cette victoire fut suivie peu de temps après du siège de Glatz, où la tranchée fut ouverte la nuit du 21 au 22 de Juillet. Cette place ne fit qu'une foible résistance, & le 26 la garnison se rendit à discrétion. Les Autrichiens y trouvèrent cent pièces de canon

George II. An. 1760.

un grand nombre de mortiers, & des magasins immenses de toutes sortes de munitions.

V. Entreprise infructueuse des Autrichiens sur Breslavv.

Le Général Laudhon, encouragé par le succès qu'il avoit eu à *Glatz*, investit la ville de Breslaw, & fit sommer le Comte de Tavenzain qui en étoit Gouverneur, de se rendre; ajoutant les menaces les plus terribles de détruire la ville, & de ne point accorder de capitulation en cas de refus. Le Comte répondit que la place lui étoit confiée, & qu'il la défendroit à l'extrémité; qu'il n'étoit pas chargé de la défense des maisons, mais de celle des fortifications. Le Général exécuta ses menaces contre les malheureux habitants, en jettant une quantité prodigieuse de bombes dans la ville, & fit ensuite répéter la sommation. Le Gouverneur répondit que la destruction des bâtiments n'avoit rien changé à sa résolution, quoiqu'il fût contre les usages de la guerre, & contre tous les principes de l'humanité de commencer un siège par la ruine des habitants; qu'il attendroit le Général sur les remparts, & défendroit la place de tout son pou-

voir. Sa résistance ne fut pas infructueuse ; le Prince Henri de Prusse s'étoit avancé dans l'intention de livrer bataille aux Russes, s'ils eussent tenté de joindre Laudhon ; mais voyant que leur grande armée avoit pris une route où il lui étoit impossible de les suivre, il avoit marché à Glogaw., & ce fut dans cette ville qu'il apprit le siège de Breslaw. Il courut aussitôt au secours de cette place par une marche forcée de quarante lieues en cinq jours, & à son approche le général Autrichien leva le siège.

George II
An. 1760.

VI.
Le Roi de Prusse assiège & abandonne Dresde.

Suivons présentement les mouvements du Monarque Prussien. Ce Prince se mit en marche au commencement de Juillet sur deux colonnes par la Lusace, & le Comte de Daun s'attacha aussitôt à le suivre, comme il avoit fait les années précédentes. Il laissa à l'armée de l'Empire & au corps de troupes que commandoit le Général Lascy, le soin de garder la Saxe en son absence, & il marcha en grande diligence vers la Silésie, dans la persuasion que le Roi de Prusse alloit prendre cette route. Le 7 de Juillet, le Roi voyant que le Maré-

George II. An. 1760.

chal Daun étoit éloigné, repassa en diligence la Pulsnitz, & s'avança en personne avec son avant-garde du côté de Lichtenberg pour attaquer le corps du Général Lascy, qui le harceloit continuellement dans sa marche. Le Général Autrichien, dont les forces étoient très inférieures, & qui avoit des ordres positifs de ne pas engager de combat général, se retira à l'approche du Monarque. Alors l'armée Prussienne se mit en marche pour Marienstern, & le Roi y apprit que le Maréchal Daun suivoit la route de Lauban, & qu'il avoit déja deux marches d'avance. Aussitôt le Monarque, soit qu'il eût changé de plan, soit qu'il eût eu dessein par une fausse marche d'éloigner le Maréchal, retourna tout-à-coup vers l'Elbe. Le 8, il repassa la Spree près de Bautzen, & marcha du côté de Dresde avec la plus grande diligence. Le 13, son armée passa l'Elbe sur un pont de bateaux à Kadetz; il campa entre Pirna & Dresde, & résolut de faire le siège de cette dernière place, dans l'espérance de s'en rendre maître avant que le Comte de Daun pût

pût venir au fecours. La place étoit en très bon état, avec une forte garnifon, commandée par le Général Macquire, Officier auffi brave qu'expérimenté. Il fut fommé de fe rendre, & répondit qu'ayant eu l'honneur d'être chargé de la défenfe de la capitale, il la conferveroit jufqu'à la dernière extrémité. Les Pruffiens élevèrent auffitôt des batteries contre la ville, des deux côtés de l'Elbe, & commencèrent à écrafer tous les bâtiments, foit pour jetter les habitants dans le défefpoir, foit pour forcer par cette cruelle méthode le Gouverneur à fe rendre; mais cette inhumanité ne produifit aucun effet. Quoique le Monarque eût attaqué le fauxbourg du côté de la porte de Pirna, & qu'il s'en fût rendu Maître, cet avantage ne fit aucune impreffion fur le Général Macquire: ce brave Gouverneur fit plufieurs vigoureufes forties, & prit toutes les précautions néceffaires pour la défenfe de la place, encouragé par le voifinage du Général Lafcy, par celui de l'armée de l'Empire, campée dans une fituation avantageufe près de Gros-Seydlitz, & par la

George II. An. 1760.

confiance que le Comte de Daun viendroit promptement à son secours. Son attente ne fut pas vaine; le Maréchal voyant qu'il avoit été trompé par la ruse du Roi de *Prusse*, retourna promptement sur ses pas, & fit une si grande diligence, que le 19 il arriva dans le voisinage de Dresde. A son approche le Monarque redoubla ses efforts contre la ville, & réduisit en poussière l'Eglise Cathédrale, les bâtiments de la nouvelle place, plusieurs belles rues, quelques palais, & la superbe manufacture de porcelaine: sa grosse artillerie n'étant pas encore arrivée, la garnison ne souffrit aucun dommage, & le Comte de Daun réussit encore à y faire entrer seize bataillons de renfort. Ce secours, & le voisinage de trois armées ennemies, firent juger au Roi qu'il étoit impossible de poursuivre le siège avec quelque espérance de succès; il abandonna cette entreprise; retira ses troupes & son artillerie, & fit ses efforts pour attirer le Comte de Daun à une bataille; mais cet habile Général eut toujours l'art de l'éviter.

George II. An. 1760.

VII. Marches du Roi de Prusse & du Maréchal Daun.

La situation du Monarque devenoit alors très critique. Malgré tous les efforts du Prince Henri, les Russes avançoient toujours pour joindre le Général Laudhon, qui avoit déja bloqué Schweidnitz & Neiss, & cette jonction pouvoit aisément entraîner la perte de toute la Silésie. A la supériorité de ses ennemis, le Roi ne pouvoit opposer que des talents supérieurs contre quelques-uns, & une fermeté inébranlable contre tous, avec une activité qui lui fournit toujours des ressources. Après avoir quitté Dresde, il reprit la route de la Silésie, & traversa l'Elbe, laissant le Général Hulsen dans le camp retranché de Schlettow, pour conserver son terrein en Saxe. Le Roi s'étant mis en marche le 3 d'Août, fut suivi par le Comte de Daun avec la grande armée Autrichienne; le corps du Général Lascy prit poste à Reichemberg, & l'armée Impériale campa à Kesseldorff. Le 10, les Prussiens occupèrent le camp de Lignitz, & le Monarque fut alors dans le plus grand danger de se voir entièrement enveloppé par ses ennemis, qui s'é-

George II. An. 1760.

toient emparés de tout le terrein entre Parchwitz & Cossendaw, dans une étendue de trente milles. L'Armée du Maréchal Daun formoit le centre de cette chaîne, étant maître des hauteurs de Wahlstadt & Hochkirk : le Général Laudhon occupoit le pays situé entre Jeschkendorf & Coschitz : les hauteurs de Parchwitz étoient couvertes des troupes du Général Navendorff; & le corps du Général Beck, qui formoit la gauche, s'étendoit au delà de Cossendaw. La nuit du 11, le Roi se mit en marche dans l'intention de tourner les Autrichiens, & de gagner Jawer ; mais au point du jour il découvrit à Prausnitz un nouveau camp, occupé par le détachement du Général Lascy, qui s'y étoit porté de Lauban. Les Brussiens passèrent le Katzbach pour attaquer ce Général ; mais il fit un mouvement si habilement dirigé pour effectuer sa retraite vers l'armée du Comte de Daun, que non-seulement il réussit à éviter la bataille, mais encore il coupa au Monarque le chemin de Jawer, en s'emparant des hauteurs de Hennersdoff. Le Roi essaya inuti-

lement le lendemain de tourner les ennemis du côté des montagnes, par Pomsen, & Jagersdoff; il trouva des chemins impraticables pour les chariots de munitions, & fut obligé de retourner dans son camp de Lignitz.

George II. An. 1760.

VIII. Victoire du Roi de Prusse sur le Général Laudhon.

Pendant que le Monarque étoit dans cette situation, il reçut avis que vingt-quatre mille Russes, commandés par le Comte Czernichew, avoient jetté des ponts sur l'Oder à Auras, où ils paroissoient disposés à traverser cette rivière, & il jugea que ses ennemis avoient formé le projet de l'entourer & de le combattre avec toutes leurs forces réunies. On a su depuis, que le Maréchal Daun avoit fait un plan pour le surprendre dans la nuit, & que son armée étoit en mouvement pour l'exécuter, mais qu'il fut sans effet par l'activité du Monarque. Ce grand Prince, faisant réflexion que s'il demeuroit tranquille dans son camp, il couroit risque d'être attaqué en même temps par le Général Lascy à la droite, par le Maréchal Daun au front, & par le Général Laudhon à la gauche, changea ses dispositions,

George II. An. 1760.

& pour mieux les tromper dans leurs opérations, il marcha le 14 à Pfaffendorff, où il forma son armée en ordre de bataille. Vers deux heures du matin, il apprit que le Baron de Laudhon étoit en pleine marche & qu'il s'avançoit par Bennowitz sur plusieurs colonnes. Aussitôt le Roi partagea ses troupes en deux corps, en laissa un sur le même terrein, pour s'opposer au Comte de Daun s'il entreprenoit de secourir Laudhon; & fit garnir les hauteurs de batteries si bien disposées, qu'elles pouvoient tenir en respect l'armée Autrichienne. Après avoir pris ces précautions, le Roi tourna tout-à-coup avec seize bataillons & trente escadrons pour tomber sur le Général Laudhon, qui ne fut instruit de la marche des Prussiens que lorsqu'il arriva au village de Pfaffendorff, vers trois heures du matin. Un épais brouillard s'étant dissipé au point du jour, le Baron vit avec la plus grande surprise les Prussiens rangés en bataille, dans une situation très favorable, avec une nombreuse artillerie, disposée de façon à faire le plus grand effet. Le Général reconnut qu'il étoit pris dans

son propre piège ; mais il avoit trop avancé pour pouvoir reculer, & il résolut de hasarder le combat. Il forma ses troupes aussi avantageusement que le temps, le lieu & les autres circonstances le permettoient : les Prussiens marchèrent bientôt à la charge & l'action devint très-vive de part & d'autre. Le Monarque parcourant ses lignes à cheval pour augmenter l'ardeur de ses troupes, se trouvoit en personne par-tout où il falloit charger, & ménageoit si peu sa vie, que son cheval fut tué sous lui & son habit percé de balles en plusieurs endroits. Les Autrichiens soutinrent l'attaque avec la plus grande fermeté jusqu'à six heures, que le Général ordonna la retraite. Elle se fit avec beaucoup de confusion, & les Prussiens suivirent les troupes Autrichiennes jusqu'à la rivière Katzbach ; mais le Roi ne voulut pas qu'ils allassent plus loin, pour les conserver à portée de secourir son aîle droite, si le Maréchal Daun l'attaquoit. Ce Général s'étoit mis en marche pour tomber d'un côté sur les Prussiens pendant que le Baron de Laudhon les attaqueroit de l'autre, sui-

George II. An. 1760.

vant le plan projetté. Il fut très surpris de trouver qu'ils avoient levé leur camp; & une épaisse fumée qu'il vit dans l'éloignement, lui fit juger de ce qui se passoit. Il voulut aussitôt s'avancer en passant par Lignitz, mais les troupes & l'artillerie que le Monarque avoit laissées sur les hauteurs de Pfaffendorff pour lui disputer le passage, étoient si bien disposées que le Maréchal fut obligé de renoncer à ce dessein. Si nous en croyons les relations Prussiennes, le Général Laudhon perdit dant cette action plus de huit mille hommes, tués, blessés, ou faits prisonniers, y compris quatre-vingt Officiers, vingt-trois drapeaux & quatre-vingt-deux pièces de canon, outre la désertion qui fut considérable. Les Prussiens perdirent un Général, eurent cinq cents hommes tués & douze cents blessés. « La dernière action (dit le Monarque » dans une lettre au Marquis d'Ar- » gens) ne me coûte qu'un habit & » un cheval: c'est acheter une vic- » toire à bon marché ». Aussitôt après la bataille, les Prussiens marchèrent à Parchwitz : le Maréchal Daun détacha le Prince de Lowens-

rein & le Général Beck avec la réserve de son armée pour joindre le Prince Czernichew qui avoit déja traversé l'Oder ; mais les Russes, effrayés de la défaite de Lignitz repassèrent la rivière, & le Prince de Lowenstein fut obligé de se retirer au delà de Jawer. C'est ainsi que par son activité le Monarque non-seulement évita le danger qui le menaçoit d'une défaite totale s'il eût été attaqué par tous ses ennemis réunis, mais qu'il prévint de plus la jonction qu'il avoit tant appréhendée des Russes avec les Autrichiens.

George II. An. 1760.

IX. Il écarte les Autrichiens de Breslaw.

Le principal objet du Roi de Prusse, après sa victoire, fut de s'ouvrir la communication avec Breslaw. Le Général Laudhon ayant été obligé de lever le siège de cette place, le Prince Henri s'attacha à suivre tous les mouvements des Russes, qui s'étoient avancés dans le voisinage, & qui auroient vraisemblablement bombardé la ville de quelques hauteurs qui la commandoient, si ce Prince se fût emparé de ces postes. Le Roi, après avoir écarté les ennemis des environs de Breslaw, fut joint par son frère à Newmarke, ses forces étant

George II.
An. 1760.

augmentées par cette jonction, il laissa un fort détachement aux ordres du Général Goltze, pour garantir le pays des partis Russes, & marcha avec le reste de ses troupes au secours de Schweidnitz qui étoit bloqué par l'armée du Maréchal Daun. Dans cette marche le Roi tomba sur un corps séparé du Général Beck; fit prisonniers deux bataillons de Croates, & dispersa plusieurs escadrons. Ce petit avantage eut assez d'effet pour faire lever le blocus, & le Maréchal Daun se retira dans les montagnes de Landshut.

X.
Il dégage le Général Hulsen.

Pendant que le Roi de Prusse étoit ainsi occupé à défendre la Silésie, avec une persévérance dont l'histoire fournit peu d'exemples, le Général Hulsen qu'il avoit laissé en Saxe fut exposé au plus grand danger. Jugeant que le Duc de Deux-Ponts, qui commandoit l'armée de l'Empire, avoit dessein de lui couper la communication avec Torgau, il quitta son camp de Meissen & marcha à Strehla. Les Impériaux ayant partagé le 20 Août leurs forces en deux corps, il y en eut un qui fut chargé d'attaquer un poste avancé de quatre bataillons de

grenadiers, sur une hauteur à une portée de canon du camp, & l'autre corps fut disposé de manière à tenir le camp en respect, pour empêcher le Général de leur donner du secours. Ces bataillons conservèrent long-temps leur terrein quoiqu'avec beaucoup de peine contre la supériorité des ennemis : mais le Général Prussien donna ordre à sa cavalerie de faire un circuit derrière une hauteur pour prendre les Impériaux en flanc ; ce qui fut exécuté avec autant d'activité que de succès. Ses cavaliers tombèrent sur les troupes du Prince de Deux-Ponts avec tant d'impétuosité, qu'ils renversèrent les bataillons sur les escadrons & ouvrirent le passage au corps du Général Hulsen. Ce Général avoit envoyé la veille ses bagages à Torgau, où il fit la plus belle retraite après avoir souffert quelque échec dans le combat; la perte fut à-peu-près égale de part & d'autre, ce qui donna lieu à chacun des partis de s'attribuer la victoire.

George II. An. 1760.

XI. Situation critique du Monarque.

Malgré les efforts héroïques du Monarque Prussien & de ses Généraux, la situation où il se trouvoit alors sembloit le menacer d'une

ruine prochaine. Il commandoit en personne une armée nombreuse & bien disciplinée; mais il lui étoit absolument impossible de veiller également sur les divers détachements des différentes armées de ses adversaires. Des corps de troupes Autrichiennes étoient répandus dans la Lusace : Les Russes avoient traversé la Silésie, & faisoient des irruptions jusques dans le Brandebourg : l'armée Impériale avoit la supériorité en Saxe ; & les Suédois étoient dans le cœur de la Poméranie. Il sembloit dans ce moment critique que ces diverses nations abandonnant leurs anciens systêmes de politique, étoient déterminées à détruire une puissance que toutes avoient intérêt d'abattre ; mais qu'aucune ne devoit songer à anéantir. Le Roi se trouvoit si resserré que presque toute communication lui étoit coupée avec ses propres Etats. Ce fut dans ces circonstances que le Comte de Czernichew fut envoyé de l'armée Russe dans la marche de Brandebourg avec un fort détachement, pendant qu'un gros corps d'Autrichiens, sous les ordres des Généraux Lascy & Prentano,

pénétrèrent de la Saxe dans le même pays avec des instructions pour joindre les Russes aux portes de Berlin. Le Général Prussien Hulsen, trop affoibli pour tenir tête à l'armée Impériale en Misnie, s'étoit jetté du côté de cette Capitale, & il y fut joint par les troupes du Général Werner, qui avoit quitté la Poméranie. Leurs forces réunies ne montoient qu'à seize mille hommes, au lieu que celles de leurs ennemis combinés étoient de quarante mille, ce qui mettoit les Prussiens hors d'état de tenir la campagne, & de défendre une ville aussi étendue, & aussi mal fortifiée que Berlin. Ils jugèrent que la résistance ne feroit qu'exposer leurs troupes à une destruction certaine sans être d'aucun avantage à la ville : qu'elle seroit au contraire traitée avec d'autant plus de dureté, que les ennemis auroient trouvé plus d'opposition ; & ils résolurent de se retirer, quoiqu'ils eussent repoussé l'avant-garde des Russes, commandée par le Général Tottleben, qui avoit déja attaqué les postes de Berlin, & même jetté des

George II. An. 1760.

bombes dans cette ville, avant que la grande armée y arrivât.

XII. Les Russes & les Autrichiens entrent dans Berlin.

A l'approche des troupes combinées, les Généraux Prussiens s'étant retirés, suivant le plan qu'ils avoient formé, ne laissèrent dans la place que trois bataillons, uniquement pour qu'ils pussent servir à obtenir des conditions moins onéreuses pour la ville; mais ces troupes ne firent aucune résistance. A la première sommation elles demandèrent à capituler, ce qui leur fut refusé, & elles se rendirent prisonnières de guerre. Les Ministres Etrangers qui résidoient dans cette capitale, employèrent leur médiation avec tant de zèle & de succès, que les Généraux accordèrent des conditions moins dures qu'on n'avoit lieu de les attendre. Les habitants obtinrent de ne pas être troublés dans le libre exercice de leur religion, & d'avoir une sauve-garde pour leurs personnes & pour leurs effets. Les Généraux promirent que les troupes irrégulières des Russes n'entreroient pas dans la ville, & que le Palais du Roi seroit respecté. On ratifia les articles, &

les troupes combinées furent ensuite admises dans Berlin. Elles y détruisirent les magasins, les arsenaux, les fonderies, une quantité immense de munitions de guerre, & un grand nombre de canons & de petites armes. Les Généraux demandèrent qu'il leur fût payé immédiatement huit cent mille florins, & ils exigèrent ensuite une contribution d'un million neuf cents mille écus d'Allemagne. Malgré toutes les précautions que prirent les Officiers pour empêcher le désordre, ils ne purent totalement arrêter la licence du soldat. Les maisons des particuliers furent assez bien protégées; mais il n'en fut pas de même des palais du Roi. A Charlottenbourg, ils pillèrent des meubles très riches; effacèrent de magnifiques tableaux, & mutilèrent les statues antiques rassemblées par le Cardinal de Polignac, & achetées par la Maison de Brandebourg. Dans le château de Schonhausen, qui appartient à la Reine, & dans celui de Fredericksfeld, qui est au Margrave Charles, on pilla des effets de très grande valeur. Le palais de Postdam fut mis à l'abri de

George II. An. 1760.
toute insulte par le Prince Esterhasi, qui empêcha de toucher à aucun meuble, & de gâter aucun ornement. Ce Prince demanda seulement qu'il lui fût permis d'emporter un portrait du Roi, & une de ses flûtes Allemandes; ce qu'il voulut conserver en mémoire de cet illustre Monarque, pour lequel il marquoit la plus grande & la plus juste vénération. Les troupes Autrichiennes & Russes entrèrent dans Berlin le 9 d'Octobre, & en sortirent le 13, sur le bruit qui se répandit que le Monarque venoït au secours de sa capitale. Dans leur retraite du Brandebourg, qu'ils firent par différentes routes, ils emmenèrent tous les bestiaux & les chevaux qu'ils purent trouver; ravagèrent le pays, & commirent contre les habitans un grand nombre d'outrages, que la récrimination ne peut jamais autoriser. Après cette expédition, le corps des Russes qui y avoit eu part, prit la route de la Pologne par le chemin de Furstenvalde, & les Autrichiens retournèrent en Saxe. Le Duc de Deux-Ponts, qui commandoit les Impériaux, s'empara de la

ville de Wittemberg, & conjointement avec les Autrichiens, il soumit celles de Torgau & de Leipsick.

George II. An. 1760.

XIII. Le Roi de Prusse rassemble ses armées.

Le Roi de Prusse, en traversant la Lusace, fut toujours suivi par le Comte de Daun à la tête de la grande armée, & leurs troupes respectives passèrent l'Elbe à la fin d'Octobre. Le Monarque traversa ce fleuve à Coswick, & il y fut joint par les troupes que commandoient le Prince Eugène de Wittemberg, & le Général Hulsen. L'armée Prussienne étoit alors de quatre-vingt mille combattants; le Roi résolut de frapper quelque grand coup, quoique sa situation parût encore très critique. Le Général Laudhon, avec un gros corps d'Autrichiens, demeuroit toujours dans la Silésie. Les Russes menaçoient Breslaw, capitale de cette province: les Impériaux & les Autrichiens avoient pris possession de toutes les grandes villes de Saxe, & étoient maîtres des deux bords de l'Elbe. Dans la partie orientale de la Poméranie, les Russes avoient investi Colberg par mer & par terre, & paroissoient résolus

George II. An. 1760.
de s'emparer de cette place, qui leur auroit procuré le moyen de faire venir par mer toutes les provisions qu'ils étoient obligés de faire voiturer à grands frais, & avec beaucoup de dangers des bords de la Vistule. Noús ne parlons pas des Suédois, dont les opérations n'inquiétèrent jamais le Monarque, quoique dans le temps dont nous parlons, ils se fussent avancés jusqu'à Stramberg, après avoir passé la rivière Peene. Le Général Stullerheim, trop foible pour attaquer leur armée, réussit à leur enlever un poste à Passelvalick; leur tua cinq cents hommes, & en prit un pareil nombre avec six pièces de canon.

XIV. Il se dispose à attaquer le Maréchal Daun.

Le Monarque Prussien, forcé d'abandonner la Silésie; privé de toutes les places qu'il avoit prises en Saxe; & en danger d'être resserré dans son Electorat de Brandebourg, où il lui auroit été impossible de se soutenir, & même de recruter son armée, résolut d'attaquer l'armée Autrichienne que commandoit le Maréchal Daun. Ce Général après avoir passé l'Elbe à Torgau, s'avança jusqu'à Eulembourg, mais il se

retira ensuite dans le camp qu'il avoit formé près de la première ville. Le Roi de Prusse établit le sien entre Torgau & Schilda, à l'endroit nommé Lang-Reichenbach, où les Hussards Prussiens attaquèrent un corps de cavalerie que commandoit le Général Prentano, & lui firent quatre cents prisonniers. L'aîle droite des Autrichiens étoit appuyée à Groswich, leur gauche à Torgau, & le Roi se détermina à les attaquer le lendemain 3 de Novembre. Son plan étoit de marcher au travers des bois de Torgau par trois routes différentes, avec trente bataillons & cinquante escadrons de son aîle droite. La première ligne eut ordre d'avancer par le chemin de Mackrène à Neiden : la seconde par celui de Peekhutte à Elsnick, & la troisième, toute composée de cavalerie par les bois qui sont entre Wildehayn & Nogelsang.

George II. An. 1760.

XV. Position du Général Autrichien.

Les instructions du Général Zeithen portoient qu'il prendroit la route de Leipsick avec trente bataillons & soixante & dix escadrons de la droite, & qu'il quitteroit cette route à l'étang de Torgau pour atta-

George II. An. 1760.
quer les villages de Suptitz & Grofwick. La ligne où étoit le Roi rencontra dans sa marche un corps d'Autrichiens, commandés par le Général Reid, qui se retira dans le bois de Torgau, & un autre corps plus considérable, posté dans le bois de Wildenhayn, se retira aussi à Groschutz, après avoir tiré quelques coups de canon; mais les dragons de Saint-Ignon s'étant trouvés renfermés entre deux colonnes d'infanterie Prussienne, furent presque tous pris ou tués. A deux heures après midi, le Roi ayant pénétré par le bois jusques dans la plaine de Neiden, un autre corps d'Autrichiens qui y avoit son poste, se retira à Torgau, & le Monarque entendant de ce côté un grand bruit de canon & de mousqueterie, jugea que le Général Zeithen avoit engagé le combat. Les Prussiens s'avancèrent aussitôt d'un pas précipité; passèrent les marais voisins de Neiden; tournèrent vers la droite sur trois lignes, & chargèrent sans perdre de temps. Le Maréchal Daun avoit choisi une position très avantageuse. Sa droite s'étendoit à Grofwich; sa gauche à

Zinna. Son infanterie occupoit quelque hauteurs, qui bordoient le chemin de Leipsick, & il avoit à son front environ deux cents pièces de canon. Sa seconde ligne étoit formée sur une étendue de terrein terminée par des collines du côté de l'Elbe, & ce fut contre cette ligne que le Roi dirigea son attaque.

George II. An. 1760.

XVI. Le Roi de Prusse le force de s'éloigner.

Le Monarque avant le combat déclare à ses troupes que ses affaires sont dans un telle situation qu'il faut vaincre ou périr, & elles engagent la bataille avec cette impétuosité qu'inspire le désespoir; mais elles sont si bien reçues par l'artillerie, la mousqueterie, & particulièrement par les Carabiniers des Autrichiens, que les grenadiers ne peuvent entamer leurs redoutables ennemis & sont enfin repoussés. La seconde charge, quoiqu'elle soit encore plus vive, n'ayant pas plus de succès le Roi fait avancer sa cavalerie; elle tombe avec fureur sur quelques régiments d'infanterie, & les oblige de lâcher le pied: mais elle est bientôt obligée de reculer elle-même devant soixante-dix bataillons Autrichiens du côté de Torgau, étendant

George II. An. 1760.

leur aîle droite jusqu'à l'Elbe & la gauche à Zinna. Le Prince de Holstein rallie la cavalerie & la reconduit à la charge, pendant que la troisième ligne de l'infanterie Prussienne attaque les vergers de Soptitz, & que le Général Ziethen, avec son aîle droite, prend les ennemis en queue. Cette disposition commence à jetter quelque désordre parmi les Autrichiens; & dans cet instant où la victoire semble rester indécise entre les deux partis, le Comte de Daun est blessé à la jambe, ce qui l'oblige de se faire transporter à Torgau. La nuit qui survint très obscure sépara les combattants, & les Autrichiens s'attribuèrent la victoire, parce qu'ils étoient demeurés sur le champ de bataille; mais les Prussiens s'étant emparés la nuit des hauteurs de Suplitz, les Autrichiens prirent le parti de la retraite. Ils repassèrent l'Elbe en bon ordre, quoique harcelés par les détachements ennemis; abandonnèrent Torgau, & allèrent établir leur camp à Cosdorff. Les deux partis prétendirent avoir gagné la bataille; & en effet, il y eut de part & d'autre au moins dix mille hommes de tués &

blessés : on fit un grand nombre de prisonniers des deux côtés : on emporta des drapeaux, des étendards & du canon : le Général Autrichien fut blessé à la jambe : le Monarque reçut un coup de feu qui lui effleura la poitrine. Il paroît donc que l'avantage fut à-peu-près le même : mais comme le Roi de Prusse entra le lendemain dans Torgau ; qu'il s'assura de Meissen, & qu'il prit possession de Freyberg, on doit convenir que s'il ne remporta pas la vistoire, au moins il réussit à éloigner le Maréchal Daun & à se retrouver, malgré le nombre prodigieux de ses ennemis, à-peu-près dans la même situation à la fin de la campagne que lorsqu'il l'avoit ouverte.

Les Autrichiens conservèrent leur terrein dans le voisinage de Dresde, pendant que les Prussiens établissoient leurs quartiers de cantonnement dans les villes de Leipsick & de Meissen, ainsi que dans les environs. Le Maréchal Daun, après la bataille, rappella ses détachements, ce qui obligea le Général Laudhon d'abandonner Landshut qui retomba entre les mains des Prussiens, & l'ar-

George II. An. 1760.

mée Impériale fut obligée de se retirer dans la Franconie.

XVII. Politique de ses ennemis.

Les Suédois, après être entrés fort avant dans la Poméranie, allèrent reprendre leurs quartiers d'hiver à Stralsund, & les Russes regagnèrent la Vistule, en sorte que les confédérés firent très peu de progrès dans le cours de cette campagne, où ils ne gagnèrent presqu'autre chose que les contributions qu'ils levèrent à Berlin & dans le pays ouvert du Brandebourg. Si les Alliés avoient eu réellement dessein d'écarter la puissance Prussienne, les Russes & les Suédois auroient pu joindre leurs forces en Poméranie & établir leurs quartiers d'hiver dans le Brandebourg. Ils auroient tiré leurs munitions de guerre & de bouche par la mer Baltique, & se seroient mis en état de commencer de bonne heure leurs opérations au printemps suivant; mais la politique les empêcha vraisemblablement de donner ombrage au corps Germanique, qui n'auroit pas souffert patiemment de les voir prendre racine dans ce pays.

XVIII. Diètes de Pologne & de Suède.

La Diète de Pologne ayant été assemblée

ſemblée au mois d'Octobre, le Roi Auguſte avoit les plus grandes eſpérances qu'elle prendroit en ſa faveur quelque réſolution vigoureuſe, mais les Partiſans de la Pruſſe rendirent tous ſes efforts infructueux : un des députés proteſta contre la tenue d'une Diète, pendant que des troupes étrangères étoient dans le royaume : & l'aſſemblée fut rompue d'une manière tumultueuſe, avant même qu'on eût fait l'élection d'un Maréchal.

La Diète de Suède, qui fut convoquée vers le même temps, élut le Comte d'Axel pour Grand Maréchal à la très grande pluralité des voix, quoique le Comte de Horn fût ſoutenu par un parti conſidérable. Cette circonſtance fut très fâcheuſe pour le Roi de Pruſſe, & elle fut ſuivie d'une délibération paſſée également par le plus grand nombre, pour que la guerre fût pouſſée au printemps avec plus de vigueur, & pour renforcer l'armée d'Allemagne juſqu'à trente mille combattants. Ces réſolutions firent cependant peu d'impreſſion ſur le Monarque Pruſſien, qui avoit mis ſes troupes en quartier, & qui dit toujours durant tout le cours

George II.
An. 1760.

de cette guerre, que l'hiver étoit son plus puissant auxiliaire.

XIX.
Déclaration du Roi de Prusse.

Pendant que l'Allemagne étoit couverte de sang & de carnage, une autre guerre plus tranquille se faisoit dans le cabinet par la plume des Ministres ou de leurs coopérateurs qui, suivant l'usage ordinaire, inondoient l'Europe de Mémoires & de Manifestes. Au commencement de cette campagne, les Etats du cercle de Westphalie avoient été requis par la Cour Impériale de fournir leur contingent de troupes contre le Roi de Prusse, ou de commuer ce contingent en une somme d'argent. Conformément à cette demande, quelques-uns de ces Etats avoient envoyés des députés pour conférer avec l'assemblée du cercle de Cologne; mais le Monarque leur envoya une déclaration datée de Munster, dans laquelle il dit, que cette demande d'argent au lieu de troupes, étant aussi extraordinaire que contraire aux constitutions de l'Empire, il déclaroit aux Etats que s'ils y consentoient, ou même s'ils continuoient d'aider ses ennemis, soit de troupes, soit d'argent, il les regarderoit comme ayant

actuellement pris part à la guerre contre lui & contre ses alliés, & qu'il les traiteroit en conséquence dans toutes les occasions.

XX. Mémoire du Roi d'Angleterre à la Diète de l'Empire.

Il paroît que cette déclaration ne produisit que très peu d'effet en faveur du Roi de Prusse. Le Duc de Mecklenbourg donna son adhésion à la cause opposée, & l'Electeur de Cologne se joignit à la France contre l'Electorat d'Hanover. Par représailles, les Prussiens ravagèrent le Mecklenbourg, & les Hanoveriens levèrent des contributions dans le territoire de Cologne. Les parties lésées eurent recours aux plaintes & aux remontrances. L'Envoyé du Duc à Ratisbonne remit aux Ministres de l'Empire un rescrit, portant que les troupes Prussiennes, commandées par le Général Werner & par le Colonel de Belling, avoient désolé le pays durant le cours de l'automne, & y avoient commis les plus odieuses exactions : que le Prince Eugène de Wirtemberg, qui étoit au service du Roi de Prusse, avoit demandé une quantité exorbitante de provisions, plusieurs millions en argent, & un grand nombre de soldats de re-

George II. An. 1760.
crue, donnant l'alternative de satisfaire à ces demandes, ou de faire passer les forces du Duc sous les drapeaux du Monarque Prussien. Le même Envoyé déclara que le pays de Mecklenbourg étant appauvri, & presque dépeuplé par ces exactions, le Duc se trouveroit obligé de prendre des mesures pour la sûreté de ses sujets, s'il ne recevoit immédiatement de la Cour de Vienne des secours qui pussent arrêter la violence de ces procédés. Cette déclaration fut regardée comme un avant-coureur du renoncement du Duc à ses engagements avec la Maison d'Autriche. La Cour Impériale avoit menacé de mettre l'Electeur d'Hanover au ban de l'Empire, à cause des hostilités qu'il avoit commises dans l'Electorat de Cologne; mais le Résident de ce Prince à Ratisbonne donna aux Ministres qui assistoient à la Diète, un Mémoire dans lequel il soutint que l'Empereur n'avoit pas le pouvoir, étant seul, de mettre aucun Prince au ban, ni de le déclarer rebelle, & qu'en voulant s'arroger un tel pouvoir, il exposoit son autorité au même mépris où sont

fombées avec tant de justice les Bulles d'excommunication du Pape (ce qu'on ne doit sans doute entendre que de celles qui ont été lancées pour des matières purement temporelles). A l'égard de l'Electeur de Cologne, il dit que ce Prince avoit le premier commencé les hostilités, puisque ses troupes s'étoient jointes à celles des François pour faire une invasion dans le pays d'Hanover, & qu'il avoit célébré par des réjouissances les avantages qu'elles avoient remportés dans son Electorat. Enfin il fit entendre aux Etats de l'Empire, que le moyen le plus efficace de mettre leurs sujets à couvert de toute hostilité, étoit d'observer exactement la neutralité dans les disputes qui troubloient l'Allemagne.

George II. An. 1760.

XXI. Plaintes du Roi de Pologne.

Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, ne cessoit de répéter des plaintes aussi pathétiques qu'infructueuses contre les violences des Prussiens dans ses Etats. Le dommage causé à sa capitale dans la dernière tentative du Monarque Prussien contre cette ville, lui fut si sensible qu'il publia à Vienne un Mémoire adressé à toutes les puissances de l'Europe sur la

George II. An. 1760.

cruauté & les outrages inouis que ses adverſaires avoient exercés en Saxe. Quelque touchant que ſoit ce Mémoire, nous n'en donnerons pas l'extrait. Toute l'Europe plaignoit le triſte ſort de ce Prince, & prenoit part au déſaſtre de ſon pays : mais les raiſons d'état l'emportoient chez ſes ennemis ſur les ſentiments de l'humanité, & ſes amis ne pouvoient faire que de vains efforts pour la délivrance de ſes ſujets.

XXII. Mort du Roi d'Angleterre.

Pendant que les armes victorieuſes du Monarque Anglois faiſoient reſpecter la nation Britannique dans les parties les plus éloignées de l'univers, & que malgré les dépenſes exceſſives d'une multitude de vaiſſeaux qui lui aſſuroient l'empire de la mer, il répandoit encore avec profuſion les tréſors de la Grande-Bretagne pour ſoutenir la guerre du continent & payer d'énormes ſubſides à ſes Alliés d'Allemagne, une mort imprévue arrêta tout-à-coup le cours de ſes projets. Le 25 Octobre, ce Prince s'étant levé à ſon heure ordinaire, prit ſon chocolat & s'informa du vent, comme étant inquiet de l'arrivée des dépêches étrangères. Il

ouvrit lui-même une fenêtre de son appartement de Kensington où il étoit alors, & voyant que le ciel étoit serein, il dit qu'il vouloit faire un tour de promenade dans le jardin. Quelques minutes après, étant demeuré seul dans sa chambre, il tomba sur le plancher : le bruit de sa chûte attira du monde : on le mit sur son lit, & il demanda d'une voix foible qu'on fît venir la Princesse Amélie ; mais il expira avant qu'elle eût pu gagner son appartement. On essaya inutilement de le saigner ; & en effet, sa maladie étoit au dessus de tous les secours de l'art, puisque quand on fit l'ouverture du thorax, les Chirurgiens trouvèrent que le ventricule droit du cœur étoit rompu ; & qu'une grande quantité de sang avoit coulé par cette rupture dans le péricarde ; ce qui l'avoit fait périr en un instant. Cette cause de mort est si extraordinaire, que les Médecins prétendirent qu'il n'y en avoit pas d'autres exemples, & elle est d'autant plus remarquable, que ce Prince jouissoit d'une bonne santé ; ne se livroit à aucun excès, & étoit dans un âge où le sang ne coule plus ordinairement

George II. An. 1760.

avec une impétuosité dangereuse.

XXIII. Son portrait.

Ainsi mourut George II, à l'âge de soixante-dix-sept ans, après un règne de trente-quatre, qui fut marqué par une grande variété d'évènements importants & agité par différentes vicissitudes de la fortune. Ce Prince étoit de petite taille, bienfait, droit, les yeux saillants hors de la tête, le nez élevé & d'un très beau teint. Son caractère étoit très vif, se mettant aisément en colère, particulièrement dans sa jeunesse, mais il s'appaisoit aussi promptement; & en général, il étoit doux, modéré & humain. Dans sa vie privée il fit toujours paroître beaucoup de tempérance, étoit régulier & même si minutieux qu'il portoit son attention sur des objets qui n'auroient pas attiré celle d'un grand Roi. Il aimoit le faste militaire & étoit naturellement brave; il avoit fait de l'art de la guerre une étude particulière, & entretenoit correspondance sur cette science avec les plus grands Officiers d'Allemagne. Nous ne parlerons pas de ses autres connoissances; & sa vie ne nous donne aucune occasion de nous étendre en louanges de sa libé-

ralité : ſon règne ne fut point marqué par cet encouragement généreux que les grands Princes donnent toujours aux arts & aux ſciences, qui ſont la ſplendeur & l'avantage de la nation, & qui rendent illuſtre le Monarque qui les protège. Dans ſon adminiſtration il ne s'écarta que rarement des loix ; ne s'appropria jamais ce qui appartenoit à quelque particulier, & ne troubla point l'ordre de la juſtice. il marqua toujours une prédilection ſingulière pour ſon pays natal, & donna toute ſon application aux intérêts politiques du corps Germanique. Ces conſidérations coûtèrent beaucoup de ſang & de tréſors à la Grande-Bretagne ; mais le blâme en doit moins retomber ſur le Prince, qui ſuivoit les mouvements d'une affection naturelle, que ſur des Miniſtres qui, pour faire leur cour, flattoient cette partialité, ſi préjudiciable aux vrais intérêts de leur patrie. Ce portrait que nous avons tiré de M. Smollett, nous a paru conforme à l'idée que nous nous étions déja formée de ce Monarque, d'après les Mémoires les moins ſuſpects de partialité : nous allons copier le

George II.
An. 1760.

même auteur dans la récapitulation qu'il nous donne des principaux évènements du règne de George II, ainsi que de l'état où il laissa la Grande-Bretagne à sa mort.

XXIV.
Récapitulation des principaux évènements de son règne.

Le règne de George II fut accompagné de projets intérieurs d'économie & d'administration, de projets exterieurs de liaisons politiques, & de beaucoup de révolutions qui prouvent l'inconstance des principes auxquels l'homme s'attache, & qui démontrent le peu de solidité des systêmes fondés sur la convenance. *Dans* le cours de ce règne, l'usage d'avoir une armée subsistante devint par les intrigues du Ministère une partie de la Constitution Britannique. La liberté de la Presse fut restreinte par un acte qui ordonna que tout ouvrage dramatique passeroit par l'examen d'un Censeur. Le grand moyen de corruption inventé pour s'assurer une pluralité constante de voix dans le Parlement fut anéanti, (si nous en croyons notre Auteur plus que l'expérience) & l'inventeur de ce systême fut obligé d'abandonner les rênes du gouvernement. Des Membres qui s'étoient toujours an-

noncés comme remplis de l'eſprit de patriotiſme, abandonnèrent les principes qu'ils avoient pris tant de peine à établir, & ſe mirent au nombre des défenſeurs de la fortereſſe contre laquelle ils avoient employé leur zèle & leurs talents. La conduite d'un puiſſant royaume fut conſignée entre les mains d'une adminiſtration mêlangée de Miniſtres ſans connoiſſance, & de ſujets ſans intégrité, dont les conſeils furent toujours timides, foibles & irréſolus; dont la folie & l'extravagance expoſèrent la Nation au mépris, & dont l'ignorance & la préſomption mirent le royaume ſur le penchant de ſa ruine.

La Grande-Bretagne fut d'abord engagée dans une querelle vraiment nationale, & commença une guerre (que notre Auteur dit) néceſſaire ſur des principes également nationaux; mais cette guerre changea bientôt d'objet, & les principales forces de la nation furent tranſportées dans le continent de l'Europe, pour ſoutenir une autre guerre inutile en faveur d'une famille qui marqua par la ſuite autant d'ingratitude

George II. An. 1760.

qu'elle avoit fait paroître d'ambition. Pendant que ces forces étoient ainsi employées en pays étranger pour soutenir d'impérieux Alliés, & qu'il s'élevoit une dangereuse rebellion dans le cœur du royaume, le Souverain fut insulté par ses Ministres : ils abandonnèrent son service dans cette conjoncture critique, & refusèrent de reprendre leurs fonctions jusqu'à ce qu'il se fût soumis à leurs volontés, & qu'il eût déplacé un sujet favori, dont les talents leur avoient inspiré une *basse* jalousie. En tout temps une désertion aussi inouie auroit mérité l'imputation d'insolence impardonnable; mais dans celui où le Monarque se trouvoit enveloppé d'un multitude d'embarras & de dangers ; où sa couronne, & même sa vie étoient menacés, résigner leurs places, abandonner ses conseils, se détacher de ses intérêts autant qu'il étoit en eux, furent des démarches si propres à augmenter les désordres de la nation, & si remplies d'ingratitude, qu'elles semblent mériter un nom que nous ne prétendons cependant pas leur donner. Une guerre peu

glorieuse fut suivie d'une paix ignominieuse, qui ne dura que très peu; mais pendant ce court intervalle, la Nation Angloise prouva l'opulence de son commerce par une démarche qui étonna toute l'Europe. Après une guerre qui lui avoit enlevé tant de trésors, & qui avoit porté la dette publique à une somme prodigieuse, elle acquiesca à une telle réduction d'intérêts, qu'à peine pourroit-on croire qu'un Ministre eût osé la proposer avant même que la Nation eût contracté la moitié de cette dette.

XXV. Coup d'œil sur le Ministère.

Une autre démarche très peu populaire, fut l'acte passé sous le règne de ce Prince pour la naturalisation des Juifs; acte si odieux à toute la nation, qu'il fut promptement annullé sur la demande du même Ministre qui en avoit été le principal moteur. La paix, dont les articles avoient été si mal expliqués, fut bientôt suivie de nouvelles hostilités, & on recommença avec la France une guerre qui fut d'abord peu favorable à la Grande-Bretagne. Tout l'ancien systême politique d'Allemagne fut alors renversé:

George II. An. 1760.

le Roi d'Angleterre abandonna les intérêts de la Maiſon qu'il avoit ſoutenue avec tant de chaleur dans la guerre précédente, & il embraſſa avec autant d'ardeur ceux d'un Monarque qu'il avoit précédemment regardé comme ſon ancien ennemi. Les commencements peu heureux de la guerre contre la France, furent attribués à la mauvaiſe conduite de l'adminiſtration, ce qui excita parmi le peuple une telle fermentation, qu'elle ſembloit preſque une dangereuſe révolte. Toutes les parties du royaume retentiſſoient des cris d'un mécontentement qui ne reſpectoit pas même le trône. Dans ces circonſtances, le Roi fut obligé de recevoir un Miniſtre preſenté par le peuple, & cette condeſcendance eut des ſuites auſſi favorables qu'il le pouvoit deſirer. Dès cet inſtant toutes les clameurs ceſsèrent, l'oppoſition fut anéantie; l'eſprit entreprenant du nouveau Miniſtre parut ſe communiquer à toutes les opérations de la guerre, & les armes Britanniques proſpérèrent dans toutes les parties du monde. On reconnut évidemment la fauſſeté des maximes &

des pincipes sur lesquels s'étoient fondés les anciens Ministres pour pallier les pratiques de corruption. Le mécontentement qu'on avoit regardé comme la source de l'opposition parlementaire, parut totalement détruit, & il ne fut plus nécessaire d'employer de moyens détournés pour s'assurer que la pluralité des voix rempliroit les vues de l'administration. L'Angleterre vit pour la première fois un Ministre d'Etat jouir de la popularité; & quelque attachement qu'il marquât à la Couronne, il n'en fut pas moins chéri de toute la Nation. Sous les auspices de ce Ministre, on vit se former la Milice nationale, qui en peu de temps fut disciplinée par la fermeté d'un petit nombre de patriotes; & ils réussirent dans cet établissement, malgré une opposition persévérante, & malgré la jalousie & les railleries de ceux que leur intérêt particulier attachoit au systême d'une armée de troupes régulières. Ce fut alors que le génie militaire de la Grande-Bretagne parut renaître & briller d'un nouvel éclat : l'intérêt y gagna autant que

George II. An. 1760.

la gloire, & une grande étendue de pays fut jointe à ses anciennes possessions. Le peuple, plein de confiance en l'intégrité & en l'habileté d'un Ministre de son choix, & énorgueilli par les cris de la victoire qu'on entendoit retentir dans toutes les parties du royaume, parut tout-à-coup saisi d'une affection extraordinaire pour la guerre, & accorda pour la soutenir des subsides plus immenses qu'aucun autre Ministre n'auroit osé les demander, & dans un temps où les autres nations croyoient la Grande-Bretagne hors d'état de les supporter. On cessa de murmurer, quoique la plus grande partie de ces richesses fût détournée dans des canaux étrangers, & il sembloit qu'on ne se donnât plus même la peine d'attacher quelques réflexions sérieuses au poids étonnant de la dette nationale, qui passoit déja la somme immense de *cent millions sterling*, (c'est-à-dire d'environ deux milliards & deux cents cinquante millions argent de France (*).

(*) M. Smollet, Auteur de cet éloge du nouveau Ministère, a dédié son premier Ouvrage à M. Pitt. Nous ne prétendons pas

XXVI. Enthousiasme national à la mort du Roi.

Ce fut donc dans le temps où la Nation n'étoit remplie que d'idées de victoires, & lorsqu'elle venoit de recevoir la nouvelle de la réduction entière du Canada, que le Monarque finit ses jours ; aussi lui prodigua-t-on les éloges les plus outrés. Les plumes le plus élégantes s'occupèrent à tracer son portrait en vers & en prose : il fut élevé au dessus d'Alexandre pour le courage & l'héroïsme ; au dessus d'Auguste pour la libéralité ; de Titus pour la clémence ; d'Antonin pour la piété & la bienfaisance ; de Salomon pour la sagesse, & de Saint Louis pour la religion. Des éloges aussi excessifs

attaquer le mérite reconnu de ce grand Ministre ; mais nous croyons, malgré le sentiment de l'Auteur Anglois, que bien loin d'abandonner les moyens de gagner la pluralité dans le Parlement, il eut l'art de s'en rendre maître par des voies encore plus efficaces que celles dont se servoient ses prédécesseurs. Elles furent plus cachées, & c'est en quoi consista son talent dans cette partie. Au surplus, bien loin de lui en faire un crime, si la nation connoissoit bien ses vrais intérêts, elle devroit applaudir à la sagacité d'un Ministre, quand il sait diriger ce grand corps à remplir les vues d'un Monarque patriote.

George II.
An. 1760.

honorent peu la mémoire d'un Prince qu'on auroit présenté sous un aspect plus respectable, en se servant d'expressions moins hyperboliques. Les deux Universités s'étendirent en lamentations sur sa mort; chacune publia une énorme collection d'élégies à ce sujet, & elles chantèrent ses louanges avec les expressions les plus vives d'affection & de regret, dans les compliments de condoléance qu'elles firent à son successeur. On vit le même ton de Panégyrique dans toutes les Adresses que les différentes Communautés du royaume présentèrent au nouveau Souverain, & nous ne disons rien de trop en assurant que jamais aucun Monarque au jour de son décès ne parut plus chéri du peuple. Les Anglois sont naturellement ardents & impétueux, & l'on sait que chez les caractères vifs l'affection paroît avec autant d'éclat que toute autre passion. La mort subite de ce Prince fut regardée comme un malheur national par un grand nombre de sujets attachés par amour filial à leur patrie; non qu'ils souscrivissent à ces louanges outrées qu'on faisoit de

ſon caractère, mais parce que la Nation le perdoit dans une conjoncture critique, où elle ſe trouvoit engagée dans une guerre dangereuſe & ruineuſe dont il avoit été le principal moteur & le ſoutien. Le poids de la Royauté tomboit ſur un jeune Prince qui n'avoit jamais eu de part à l'adminiſtration, ni dans les projets & les ſecrets du cabinet, quoiqu'il fût l'héritier préſomptif de la Couronne, & parvenu à l'âge de maturité. Le caractère du nouveau Roi étoit peu connu du gros de la nation; on craignoit dans les affaires un changement ſubit, qui pouvoit rendre inutiles tous les avantages obtenus dans le cours de la guerre. On ignoroit qu'elles étoient les liaiſons du nouveau Roi, & l'on craignoit quelque révolution dans le Miniſtère, ce qui auroit rempli le Royaume de clameurs & de confuſion. Si l'Angleterre fût vivement affectée de la perte de George II, le coup en fut encore plus ſenſible aux Alliés de la Grande-Bretagne en Allemagne, & aux ſujets du pays d'Hanover: ils ſe virent tout-à-coup privés de leur unique appui, dans un

George II. An. 1760.

temps où ils ne pouvoient espérer de faire tête, sans ce secours étranger, au grand nombre d'ennemis dont ils étoient environnés. Tous ces doutes & toutes ces craintes se dissipèrent comme le brouillard au lever du soleil, & la nation Britannique jouit bientôt du plaisir inexprimable de voir ses pertes réparées avec plus d'avantage que n'en auroient osé espérer ceux qui étoient le plus attachés aux intérêts de leur patrie.

XXVII. Progrès du commerce sous son règne.

Le commerce de la Grande-Bretagne augmenta toujours pendant le cours du règne de George, quoique cet accroissement ne fût pas l'effet d'aucun encouragement extraordinaire. Au contraire, les besoins du Gouvernement, la multiplicité des dépenses de la Nation, & l'augmentation continuelle de la dette publique obligèrent la législation de charger le commerce d'un grand nombre d'impôts très onéreux. On ne peut donc en attribuer le succès qu'aux progrès de l'industrie & de l'esprit d'entreprise qui se sont étendus jusqu'aux dernières limites, au delà desquelles ils ne peuvent avan-

cer. Le commerce ainsi que les flots de la mer, atteint un certain degré d'élévation, après lequel il éprouve un reflux qui le diminue peu-à-peu jusqu'à ce qu'il soit rentré dans son ancien canal. La guerre, qui suspend ordinairement le trafic des autres nations, en ouvrit de nouvelles sources à la Grande-Bretagne : la supériorité de ses forces navales anéantit pour ainsi dire la navigation de ses rivaux ; & dans le cours de la guerre elle fournit les ports étrangers des marchandises dont en temps de paix les François font le trafic par préférence, parce qu'ils les vendent à un prix plus modéré. C'est ainsi que le commerce Britannique s'est accru prodigieusement, & c'est ce même accroissement qui a mis la nation en état de soutenir la guerre avec d'aussi énormes dépenses. Ecoutons encore notre fier insulaire : comme cet avantage cessera (ajoute-il) lorsque la France sera en liberté de rétablir son commerce, & de le suivre sans trouble, il seroit de l'intérêt de la Grande-Bretagne d'entretenir une guerre continuelle avec ce voisin actif, pourvu qu'elle

George II. An. 1760.

fût limitée aux opérations maritimes où l'Angleterre sera toujours invincible & victorieuse. Nous ne rapportons cette singulière assertion, que pour faire voir jusqu'où s'étend la force du préjugé dans un esprit échauffé par un enthousiasme national. Les nations étrangères, continue le même Auteur, *apprendront* avec surprise qu'il y a (à la fin de 1760) plus de huit mille vaisseaux employés par les Commerçants de la Grande-Bretagne, & que le produit des différents fonds *appliqués* aux paiement des intérêts de la dette nationale monte annuellement à plus de 3 millions sterl. (67500000 liv.)

XXVIII. Etat des sciences dans la Grande-Bretagne.

Les facultés de l'esprit humain furent employées avec autant de liberté que d'étendue sous le règne de George II. Plusieurs Savants firent de grands progrès dans les Mathématiques, particulièrement dans l'Astronomie. Ceux qui s'y distinguèrent le plus, furent M. Sanderson, Bradley, Maclaurin, Smith, & les deux Simpson. La Physique devint une étude universelle, & la science nouvelle de l'Electricité fut, pour ainsi dire, une affaire de mode. On

inventa plusieurs méthodes d'adoucir l'eau de la mer, & de la rendre potable; & le savant Docteur Etienne Hale, qui dirigea toujours ses recherches & ses expériences à l'avantage de la Société, fit part au public de plusieurs découvertes importantes. L'étude de l'Alchimie fut abandonnée; mais on s'attacha fortement à la Chimie pour perfectionner l'art des mêlanges.

XXIX. Eloge du Clergé Britannique.

Le Clergé de la Grande-Bretagne se distingua en général par sa science, sa piété & sa pureté de mœurs. Sherlock, Hoadley, Secker & Conybeare, furent élevés aux premières dignités de l'Eglise Anglicane. Warburton, qui s'étoit illustré depuis si long-temps par la force & la hardiesse de son génie, par l'étendue de son esprit, & par la profondeur de son érudition, parvint enfin aux honneurs de la mître. Il est vrai que ces promotions furent plutôt accordées à des raisons d'Etat, ou à des intérêts personnels, qu'elles ne furent la récompense des talents; & plusieurs autres Ministres pieux & savants furent totalement négligés. Le mérite Ecclésiastique ne fut pas confiné

George II. An. 1760.

dans la ſeule Egliſe dominante : on vit pluſieurs exemples de génies tranſcendants, de piété ſans affectation, & de modération univerſelle parmi les Miniſtres des Non-Conformiſtes de la Grande-Bretagne & de l'Irlande, entre leſquels nous diſtinguerons particulièrement l'élégant Foſter, & le ſavant & ingénieux Leland ſi connu par la pénétration de ſon eſprit.

XXX. Fanatiſme introduit dans la nation.

Les progrès de la raiſon, & de la libre culture de l'eſprit humain ne bannirent pas en Angleterre ces ſectes ridicules & ces ſchiſmes ſi fréquents dans ce royaume. L'impoſture & le fanatiſme ſe ſont toujours couverts du manteau de la Religion. Les eſprits foibles furent ſéduits par la ſuperſtition qu'on nomme Méthodiſme, fondée ſur l'affectation d'une éminente ſainteté, & ſoutenue par le droit qu'elle prétend avoir à l'illumination divine. Pluſieurs milliers de ſujets dans le bas peuple furent infectés de cette eſpèce d'enthouſiaſme, par la perſévérance infatigable de quelques obſcurs Prédicants, qui étendirent cette doctrine juſque dans les provinces les plus reculées de la Grande-Bretagne, & qui trouvèrent

moyen

moyen de mettre tout le royaume à contribution. Le fanatiſme sembla faire auſſi une eſpèce de ligue avec la fauſſe philoſophie. Un viſionnaire, nommé Hutchinſon, enivré par les connoiſſances qu'il avoit acquiſes des Rabins, prétendit que toutes démonſtrations ſe devoient tirer des principes Hébreux, & voulut renfermer toutes les connoiſſances humaines dans les cinq Livres de Moïſe. Ses diſciples ſe multiplièrent en grand nombre après ſa mort: de même que les Méthodiſtes, ils nioient le mérite des bonnes œuvres, & déclamoient avec aigreur contre Newton, qu'ils traitoient d'ignorant, parce qu'il avoit, diſoient-ils, oſé mettre ſes propres chimères, quelque ridicules qu'elles fuſſent, en oppoſition à la philoſophie ſacrée du Pentateuque. Nous avons déja parlé des Moraves dans le premier livre de cette Hiſtoire, & nous y renvoyons le Lecteur pour ſe former une idée de cette ſecte auſſi abſurde qu'indécente.

George II. An. 1760.

Le même règne produiſit pluſieurs traités ingénieux de Métaphyſique & de Morale, & l'eſprit de recherches

XXXI. Philoſophie, Médecine, Agriculture.

George II. An. 1760.

s'étendit jusqu'aux extrémités du royaume réuni. Si l'on fit peu de découvertes importantes en Médecine, cette science fut au moins bien développée dans toutes ses différentes branches; & plusieurs de ceux qui la professoient se distinguèrent dans d'autres parties de Littérature. Outre les essais de Médecine de Londres & d'Edimbourg, la Librairie fut enrichie de plusieurs productions modernes de très grand usage; tels que sont les ouvrages de l'Instituteur Friend, de l'élégant Mead, de *l'exact* Hexham, & du philosophique Pringle. L'art des Accouchements éclairci par une savante théorie fut assujetti à des principes fixes, & devint presque totalement consigné entre les mains des hommes qui s'adonnèrent à le pratiquer. Les recherches d'Anatomie furent augmentées de plusieurs découvertes curieuses, dues à la sagacité & à la dextérité de Hunter & de Monro. Les nombreux hôpitaux de Londres contribuèrent beaucoup au progrès de la Chirurgie, qui reçut de nouveaux degrés de perfection sous les auspices de Cheselden & de Sharpe. Les avantages

de l'Agriculture, qui fleurit depuis si long-temps en Angleterre, s'étendirent par degrés jusqu'aux Provinces les plus éloignées, & les moins fertiles de l'isle.

George II. An. 1760.

XXXII. Arts méchaniques.

Les puissances méchaniques furent très bien connues & judicieusement appliquées à diverses machines nécessaires ou utiles. Les arts qu'on nomme aussi méchaniques, atteignirent tout le degré de perfection auquel ils pouvoient parvenir; mais l'avarice des marchands força l'ouvrier d'employer son industrie, non à la perfection de son ouvrage, mais aux moyens de le donner à plus bas prix, en se servant de mauvaises matières; en faisant son travail à la hâte; en cachant les défauts; en substituant l'éclat à la solidité, & en sacrifiant sa réputation au desir du gain. C'est ainsi que plusieurs manufactures de la Grande-Bretagne, dont on a reconnu que les ouvrages étoient trop légers & de peu de service, sont tombées dans le discrédit chez les étrangers, & que le talent de les perfectionner sera peut-être dans peu totalement perdu en Angleterre. Les draps qu'on fabrique présente-

George II. An. 1760. ment dans le royaume ſont inférieurs en force & en bonne conſtruction à ceux qu'on fabriquoit au commencement de ce ſiècle; & l'on peut dire la même choſe de preſque tous les ouvrages de fer ou d'acier. Les raſoirs, les couteaux, les ciſeaux, les haches, les ſabres, & tous les autres inſtruments tranchants qu'on fait pour l'exportation, ſont en général mal trempés, à moitié finis, pleins de pailles ou caſſants; & les fuſils, qu'on vend ſept ou huit ſchellings pièce au marchand qui les exporte, ſont faits avec ſi peu de ſoin & de conſcience, qu'on ne peut s'en ſervir ſans riſque d'être eſtropié. Auſſi ſe trouve-t-il à peine un Nègre ſur la côte de Guinée, dans le voiſinage des établiſſements Britanniques, qui n'ait été bleſſé ou eſtropié par quelque arme à feu Angloiſe qui a crevé. Les avantages de ce trafic doivent ceſſer naturellement, auſſitôt que ces Africains ſeront fournis avec plus de droiture par les négociants d'une autre nation.

XXXIII. Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens. Le génie de la Littérature s'étendit de lui-même; & quoiqu'il fût négligé par les Grands, il n'en devint

pas moins florissant, étant encouragé par d'autres sujets qui avoient des prétentions à la réputation d'hommes de goût, & qui se piquoient d'encourager le mérite littéraire. Nous avons eu occasion de parler de Swift & de Pope : Young a fait l'usage le plus respectable du talent de la Poësie : Thomson, le Poëte des saisons, a montré le génie le plus abondant, en décrivant les beautés de la nature : Akenside & Armstrong ont excellé dans la poësie didactique : l'Epopée n'a pas dédaigné l'habillement Anglois ; & elle a paru avec avantage dans le Léonidas de Glover, & dans l'Epigoniade de Wilkie. Le public a trouvé beaucoup de génie dramatique dans les tragédies de Young, de Mallet, de Hume & de quelques autres Auteurs moins célèbres. Pendant cet espace de temps, il a paru sur le théatre Anglois très peu de comédies régulières ; mais on a donné d'autres pièces moins travaillées, qui sont remplies de traits agréables de satire, d'esprit, & de bonne plaisanterie. Le Mari négligent de Cibber, & le Mari soupçonneux de Hoadley sont les seules co-

George II. An. 1760.

médies modernes qui peuvent espérer de passer à la postérité. Les représentations théatrales ont été accompagnées du plaisir le plus satisfaisant par les talents *incomparables* de Garrick. Ce fameux Acteur a de beaucoup surpassé tous ses prédécesseurs d'Angleterre, & peut-être de tout autre pays dans l'espèce de génie propre à son état, par la douceur & la variété des tons; par le jeu enchanteur des yeux & du visage; par le feu & la vivacité de l'action; par l'élégance de l'attitude, & par tout ce que l'expression a de plus insinuant. Quin a excellé dans la dignité & dans la déclamation, ainsi qu'à remplir des rôles comiques avec un jeu charmant, qui lui est particulier. Cibber exprimoit dans les siens tout ce que la tendresse peut marquer de plus passionné; & Pritchard y faisoit paroître toute la dignité qui rend la douleur plus touchante. La Grande-Bretagne a aussi produit des Poëtes en divers autres genres, dont on lit avec plaisir les ouvrages détachés, comme sont ceux de Johnson, de Mason, de Gray, des deux Whitehead, des deux Wartons, &

de plusieurs autres qui se sont amusés dans le genre lyrique, où ils ont mérité les applaudissements de leurs compatriotes. On a vu des Ecrivains travailler pour la gloire littéraire dans le rang le plus élevé. Nous y admirons particulièrement le style nerveux, la supériorité du jugement, & l'érudition de Corke; le goût délicat, la muse polie, & les sentiments de tendresse exprimés par Lyttleton; & King n'a peut-être pas eu son égal chez les modernes pour l'éloquence Romaine. Le beau sexe s'est aussi distingué par le goût & la naïveté. Miss Carter a égalé la célèbre Madame Dacier dans la science & dans la critique; & Miss Lennox a fait paroître d'heureuses productions tant en prose qu'en vers. Le génie de Cervantes se retrouve dans les nouvelles de Fielding, qui peint les caracteres, & tourne en ridicule les folies humaines avec autant de force que de justesse & de bonne plaisanterie. Le vaste champ de l'Histoire & de la Biographie a été cultivé par plusieurs Auteurs très habiles, entre lesquels nous remarquons particulièrement

George II, An. 1760.

le ſavant & abondant Guthrie (*); Ralph ſi propre à détailler toutes les circonſtances; le laborieux Carte; l'élégant Robertſon; & au deſſus de tous, l'ingénieux & le pénétrant Hume, admirable par ſa préciſion, & que nous devons mettre au rang des premiers Ecrivains de ce ſiècle, tant comme Hiſtorien que comme Philoſophe. Nous ne paſſerons pas ſous ſilence le mérite qu'on trouve dans les ouvrages de Campbell, remarquable par ſa candeur, ſa juſteſſe & ſon intelligence. Johnſon qui n'eſt inférieur à aucun autre dans la Philoſophie, la Philologie, la Poëſie, & la connoiſſance des anciens Auteurs, ſurpaſſe tous ſes contemporains dans ſes eſſais. On y admire avec raiſon la dignité, la force & la variété du ſtyle, ainſi que la manière agréable dont il approfondit le cœur humain, en peignant avec

(*) Entre les différents ouvrages de cet Auteur, nous diſtinguons particulièrement ſon excellente Hiſtoire d'Ecoſſe, depuis l'origine de la nation, juſqu'au temps préſent: & nous eſpérons que le Public recevra avec plaiſir la traduction à laquelle nous travaillons, & que nous mettrons dans peu ſous preſſe.

art toutes les émotions intéressantes qui l'agitent, & en remontant aux premiers principes de la morale. Le louable projet de tourner les passions du côté de la vertu a été rempli avec succès par Richardson, dans ses Romans de Pamela, de Clarisse & de Grandisson, genre d'écrire aussi nouveau que singulier, où avec beaucoup de superflu & même d'impertinences, on trouve un système sublime de morale, & une connoissance étonnante de la nature de l'homme. Plusieurs Auteurs classiques, Grecs & Romains ont paru en Angleterre dans des Traductions qui ont reçu tout l'accueil qu'elles méritoient. Nous remarquerons particulièrement l'Homère de Pope; le Virgile de Pitt & Warton; l'Horace de Francis; le Polybe de Hampton, & le Sophocle de Francklin. La guerre a occasionné un grand nombre de Traités sur l'Art militaire, dont la plus grande partie ont été traduits des ouvrages François. Toute production littéraire qui paroît en quelque pays, ou en quelque langue que ce soit de l'Europe, est bientôt naturalisée en Angleterre, quand elle

George II. An. 1760.

le mérite. Jamais les connoissances n'ont été si répandues, ni le mérite des Auteurs si honoré par le corps de la nation que dans le temps dont nous parlons; mais le Monarque y faisoit peu d'attention, & les Littérateurs ne se ressentoient nullement des libéralités d'aucun protecteur particulier des talents. Le règne de la Reine Anne avoit été favorable à la fortune de Swift & de Pope, & ils vécurent ensuite dans l'heureux état de l'indépendance; mais Young, éloigné de la Cour & des emplois, passa sa vie dans un médiocre bénéfice de campagne, sans autres occupations que celles de ses fonctions de Ministre. Thomson, avec le cœur le plus bienfaisant, eut à combattre toute sa vie les rigueurs de la fortune: le Lord Talbot lui avoit donné une place à la Chancellerie; & il en fut dépouillé par un autre Chancelier. Il obtint ensuite du Prince de Galles Frédéric une médiocre pension, dont il fut privé peu de temps après. Enfin, deux ans avant sa mort, un Lord, qui l'aimoit, lui fit obtenir une assez bonne place; mais il ne vécut pas assez pour se trou-

ver dans un état aisé; & il mourut chargé de dettes. Il est vrai que s'il fut dans la disette pendant sa vie, sa mémoire fut honorée par des marques particulières de l'estime publique : on fit une ample souscription pour une nouvelle édition de ses ouvrages, dont le bénéfice fut employé à lui élever un monument dans l'Abbaye de Westminster : le Roi George III, actuellement régnant, y contribua d'une somme considérable; & le surplus fut distribué entre ceux de ses parens qui étoient dans l'indigence.

George II. An. 1760.

XXXIV. Eloge de la Reine.

Aucun autre de ceux que nous avons nommés n'eut de part aux faveurs du trône, excepté M. Whitehead, qui à la mort de Cibber succéda à sa place de Poëte Lauréat. D'autres, dont le mérite étoit généralement reconnu, demeurèrent exposés à toutes les horreurs de l'indigence. Cependant la Reine marqua toujours de l'amour pour les sciences. Elle se plaisoit dans la conversation de Newton; entretenoit correspondance avec Leibnitz, & cherchoit à gagner la popularité. De son temps la Famille Royale dînoit

George II. An. 1760.

en public à certains jours marqués; ce qui étoit très agréable à la nation; & la Cour paroissoit animée d'un esprit de liberté & de vivacité, qui la rendoit brillante & agréable; mais à la mort de cette Princesse, cet esprit de gaieté fut totalement banni de la Cour, qui tomba dans une langueur ennuyeuse & dans un insipide cérémonial. Elle se nommoit Caroline, & donna au Roi deux fils & cinq filles, qui parvinrent à l'âge de maturité. Frédéric, Prince de Galles, père du Monarque actuel: Guillaume, Duc de Cumberland: Anne, Princesse Royale, mariée au dernier Prince d'Orange, & mère du Stadthouder règnant: Marie, qui épousa le Landgrave de Hesse-Cassel: Louise, qui fut Reine de Dannemarck: Amélie & Caroline qui n'ont pas été mariées.

XXXV. Musique, Peinture, & autres arts.

Revenons à l'état des Arts en Angleterre. La Musique y est devenue un amusement à la mode, & ceux qui y excellent, sont en général chéris du public. On a établi à grands frais un Opéra Italien, bien monté d'acteurs étrangers. Il s'est formé plusieurs concerts dans les divers

quartiers de la capitale. Les compositions de Handel sont généralement estimées, & lui même à vécu dans l'abondance; mais Géminiani n'a pas joui des mêmes avantages, quoique ses talents méritassent l'estime du public. Entre le petit nombre d'Anglois qui se sont distingués dans cet art, on remarque particulièrement Green, Howard, Arne & Boyce. George II. An. 1760.

Le terroir Britannique, qui n'a jamais paru fertile en bons Peintres, en a cependant produit sous ce règne quelques-uns d'estimables. Hogarth a surpassé tous ses prédécesseurs dans les tableaux qui représentent quelques scènes de la vie privée, ou quelques sujet plaisant. Hudson, Reynolds & Ramsay se sont distingués par les portraits, branche de Peinture cultivée avec succès par plusieurs autres Anglois. Wooton s'est rendu fameux en représentant toutes sortes d'animaux vivants. Seymour à bien réussi dans les courses de chevaux: Lambert & les Smith dans les paysages, & Scot dans les vues maritimes. On a vu quelques sujets d'histoire assez corrects; mais en général on a fait peu de progrès

George II. An. 1760.

20 bâtiments depuis 50 canons jusqu'à 90. Dans la Méditerrannée sous le Vice-Amiral Saunders 11 vaisseaux aussi depuis 50 jusqu'à 90 pièces de canon. Dans l'Amérique Septentrionale 12 vaisseaux de 50 à 74 canons aux ordres du Chef-d'Escadre Colville. Enfin dans les ports d'Angleterre ou aux environs 61 vaisseaux de 50 jusqu'à 100 *canons*, commandés par Sir Edouard Hawke, par l'Amiral Boscawen, & par plusieurs autres Vice-Amiraux ou Chefs-d'Escadre : en sorte que toute *la* Marine Angloise à la fin de l'année dont nous parlons, montoit à 120 vaisseaux de ligne. Quelque formidables que fussent ces Flottes, qui, suivant l'Auteur Anglois, auroient été en état de faire tête à toutes les Puissances maritimes de l'Europe réunies ; celles des François leur auroient été peu inférieures sans les circonstances malheureuses qui en détruisirent la plus grande partie dans le cours de cette guerre. Nous trouvons que dans le temps dont nous parlons, la France avoit perdu, soit par les évènements militaires, soit par accident 101 bâtiments

armés en guerre, au-lieu que les Anglois n'en avoient perdu que 22. Geoige II. An. 1760.

Avant de passer à un nouveau règne, nous allons parcourir les principaux évènements arrivés dans le cours de cette année, tant en Angleterre que dans le continent, comme nous l'avons fait à la fin de chacune des années précédentes.

XXXVII. Affaire du Lord Ferrers.

Quelque répugnance que nous ayons à rapporter dans notre Histoire les assassinats & les exécutions qui les ont suivis, l'affaire du Lord Ferrers, qui arriva cette année, nous a paru contenir des circonstances particulières, qui méritent l'attention de nos Lecteurs. Ce Seigneur, d'une des Familles les plus distinguées du Royaume, étoit d'un caractère si brutal, que sa femme ne pouvant vivre avec lui, demanda & obtint une séparation en Justice. Il fut même nommé des Curateurs pour la régie des biens du Comte; & les Juges lui ayant laissé la faculté de choisir un Intendant pour recevoir ses revenus, il nomma le Sieur Johnson, qui depuis long-temps avoit été chargé des affaires de sa famille. Peu de temps après, le Comte s'i-

George II. An. 1760.

maginant que Johnſon étoit lié avec ceux qui avoient obtenu un acte du Parlement contre lui, réſolut de s'en défaire par un aſſaſſinat. L'ayant attiré à la campagne ſous prétexte de quelques affaires, le Comte s'enferma avec lui dans une chambre, après avoir pris la précaution d'éloigner tous les domeſtiques de la maiſon. Il lui voulut faire ſigner un papier par lequel Johnſon ſe ſeroit reconnu pour un coquin; & ſur le refus de cet homme, il le fit mettre à genoux; lui déclara qu'il *alloit lui* donner la mort, & lui tira un coup de piſtolet, dont la balle reſta dans le corps de Johnſon. Quelque réſolution qu'il eut apportée à commettre ce meurtre, il parut touché de l'état du bleſſé; appella des domeſtiques; le fit tranſporter dans un lit, fit venir un Chirurgien, & lui recommanda d'en avoir le plus grand ſoin. Il fit auſſi donner avis de cet évènement à la famille de Johnſon; & ſa fille s'étant rendue auprès du Comte, il lui dit, ainſi qu'au Chirurgien, qu'il avoit bleſſé ſon père à deſſein & avec réflexion. Quelque temps après, le Comte ayant bu avec ex-

cès, passa dans la chambre du malade; lui fit de nouvelles menaces, & refusa de le laisser transporter dans sa propre maison; mais le Chirurgien profitant de l'absence du Comte, fit transférer le blessé qui mourut le lendemain. Le Chirurgien assembla un nombre de gens armés, qui s'emparèrent de la personne du Comte: il fut mis dans la prison du lieu, & ensuite transféré à Londres, où suivant le privilège Anglois de n'être jugé que par ses égaux, il fut conduit à la Chambre des Pairs. Il ne nia point l'assassinat, mais prétendit qu'il étoit la suite d'un accès de folie, auquel il étoit sujet, comme il en donna des preuves incontestables: cependant il fit paroître beaucoup de bon sens dans tout le cours du procès, ce Seigneur étant naturellement homme d'esprit, & orné de diverses connoissances. Ce moyen de défense ayant été rejetté, le Lord fut unanimement condamné à souffrir la mort des assassins, c'est-à-dire, à être pendu à Tyburn, & le corps remis pour être disséqué publiquement entre les mains des Chirurgiens. Il fut excessivement sensi-

George II. An. 1760.

ble à cette dernière partie de la Sentence, & à l'affront d'être exécuté dans la place publique, comme un malfaiteur de la populace, malgré sa qualité de Lord du Royaume, & ses alliances avec la Famille Royale, qui lui donnoient le droit de porter les Armes du Souverain écartelées avec les siennes. La seule grace qu'il obtint de ses Juges, fut un sursis d'un mois à l'exécution de la Sentence, en dérogeant à l'acte qui ordonne que les exécutions seront faites quarante-huit heures après le prononcé; mais on lui donna ce temps dans l'espérance que le Roi lui accorderoit sa grace. Le Monarque fut inflexible, & le 5 de Mai le Lord fut conduit à Tyburn dans un carrosse à six chevaux, suivi de ceux des Schériffs, d'un carrosse de deuil, de six autres remplis de ses amis, & d'une bière pour transporter son corps. Il fut escorté au supplice par un détachement de Grenadiers à cheval, & par un corps d'Infanterie. Le Chapelain lui ayant dit que le public desiroit de connoître ses sentiments sur la religion, il répondit qu'il ne lui devoit point de

compte de ses sentiments particuliers ; qu'il avoit toujours adoré un Dieu, créateur de l'univers ; & qu'à l'égard de ce qui pouvoit lui être propre dans sa façon de penser, il ne l'avoit jamais répandu, & n'avoit point entrepris de faire des prosélytes, parce qu'il pensoit que c'étoit un crime de troubler la religion établie dans son pays, comme avoit fait le Lord Bolingbroke par la publication de ses ouvrages. Il refusa de se joindre aux prières du Chapelain ; mais il se mit à genoux, récita à haute voix l'Oraison Dominicale qu'il avoit toujours admirée, & ajouta d'un ton ferme : » Seigneur, » oubliez toutes mes erreurs, par» donnez-moi tous mes péchés. » Il avoit mis son habit le plus riche pour son exécution, & le gibet étoit tendu de noir. Son corps fut ensuite livré aux Chirurgiens, disséqué & enterré quelques jours après. Sa famille n'en fut point deshonorée ni flétrie, les Anglois étant assez sages pour regarder le crime comme personnel, sans qu'une famille innocente porte la peine d'un injuste préjugé ; & quinze jours après la mort du Com-

George II. An. 1760.

te, son frère, qui étoit Capitaine d'un vaisseau de guerre, prit séance dans la Chambre des Pairs, comme héritier de son nom & de ses titres.

XXXVIII. Homicide commun en Angleterre.

Nous détournerons nos yeux de plusieurs autres crimes commis avec autant de réflexion, & nous remarquerons seulement d'après M. Smollett, que l'homicide est un reproche qu'on peut faire à l'Angleterre, & qu'il semble que le climat de ce pays ait quelque particularité qui dispose, non-seulement ceux qui y naissent à ces actes d'inhumanité, mais qui infecte même les étrangers lorsqu'ils y font leur résidence. Il est certain, dit-il, que les grandes passions se portent aux violences les plus énormes dans tous les pays où elles ne sont pas assez réprimées, ni contenues par de sages réglements & par une exacte police; & il est également certain qu'on ne trouve sous le soleil aucun pays civilisé, où il y ait plus de relâchement qu'en Angleterre dans la discipline, soit civile, soit religieuse.

XXXIX. Nouveau pont à Londres.

L'intérieur de l'Angleterre ne nous fournit d'autre évènement remarquable dans le cours de cette an-

née, que la mort du Roi dont nous venons de parler. On présenta plusieurs plans pour le nouveau pont de Blackfriars, & l'on donna la préférence à celui de M. Mylne, jeune Architecte nouvellement arrivé de Rome. La première pierre fut mise au mois de Novembre avec une médaille, dont l'inscription n'a rien d'assez intéressant pour mériter d'être rapportée. Au mois de Juillet le tonnère tomba sur le magasin de la Marine à Portsmouth, où il fut consommé une quantité prodigieuse d'effets appartenants à la construction & à l'équipement des vaisseaux; mais cette perte fut si promptement réparée, que les travaux n'en souffrirent presque aucun retard.

XL. Sage conduite du Roi d'Espagne.

Pendant que les malheurs de la guerre inondoient le nord de l'Europe, la partie méridionale gardoit toujours la plus exacte neutralité. Le Roi d'Espagne évitoit dans les commencements de son règne, de se brouiller avec l'Angleterre: il dissimula même pendant un temps assez considérable les hostilités qui furent commises en mer contre ses vaisseaux, dans l'espérance de faire ac-

George II. An. 1760.
cepter sa médiation pour rétablir la tranquillité de l'Europe. Ce fut dans cette vue qu'il envoya à Londres le Comte de Fuentes en qualité d'Ambassadeur auprès du Roi de *la Grande-Bretagne*; mais quoique le Comte eût avec le Ministère Britannique plusieurs conférences, qui furent suivies d'un voyage en France, il ne put réussir dans l'objet *principal* de sa négociation, qui étoit de commencer par la cessation des hostilités entre les Puissances belligérantes. Ce sage Ministre suspendit *plutôt* qu'il ne termina les différends qui subsistoient entre les Couronnes d'Espagne & de la Grande-Bretagne, ce qui donna le temps au Roi Catholique de remplir les projets de patriotisme, dont il avoit commencé à s'occuper dès son avènement au trône. Il remit à ses sujets tout ce qu'ils devoient à la Couronne, quoique cette dette montât à soixante millions de réales. Il fit faire un état exact des dettes de son prédécesseur, donna des ordres pour qu'il en fût acquitté tous les ans dix millions de réales jusqu'à parfait paiement, & commença par fournir de son trésor
cinquante

cinquante millions qui furent partagés entre les créanciers de la Couronne. Il prit les mesures les plus efficaces pour faire exécuter les loix contre les criminels ; pour encourager l'industrie, & pour protéger le commerce. Il fit armer une Flotte considérable à Carthagène, & quelles que fussent les vues éloignées qu'il pouvoit avoir en faisant cet armement, pour ne point alarmer les Puissances de l'Europe, il déclara qu'il le destinoit à agir contre les Algériens, si le Dey refusoit de rendre les esclaves Espagnols qu'il retenoit dans les fers.

XLI. Affaires de Portugal.

En Portugal l'expulsion des Jésuites fut suivie de nouveaux troubles. Les Princes Dom Joseph & Dom Antonio, frères légitimés du Roi, furent arrêtés le 21 Juillet & conduits à Boscao, où la communication leur fut interdite avec toutes personnes. Plusieurs Seigneurs furent aussi arrêtés, ce qui fit juger qu'on avoit découvert quelque nouvelle conspiration, ou au moins qu'on avoit de violentes présomptions. Le 4 d'Août le Roi rendit une Ordonnance pour enjoindre à tous

George II. An. 1760.

les sujets du Pape de sortir en deux mois du Royaume ; & il fut expressément défendu de demander à *la* Cour de Rome aucunes Bulles ou Dispenses, ni d'y faire passer aucun argent sans une permission particulière du Secrétaire d'Etat. Les ordres furent aussi donnés au Nonce & à l'Auditeur, qui résidoient à Lisbonne, de sortir dans cinq *jours* des Etats du Monarque Très Fidèle ; & le Pape par représailles fit sortir de Rome le Ministre Portugais. La Cour de Lisbonne eut aussi *quel*que différend avec celle de la *Grande*-Bretagne, au sujet de l'Escadre de l'Amiral Boscawen, qui avoit attaqué & détruit plusieurs bâtiments François sous le canon du fort de la baie de Lagos, contre les loix des nations. Pour réparer cette insulte, le Roi d'Angleterre envoya à Lisbonne le Comte de Kinnoul, avec le titre d'Ambassadeur Extraordinaire. Il fit des excuses de la conduite de l'Amiral Anglois, & la bonne intelligence fut rétablie entre les deux nations. Le 6 de Juin, jour de la naissance du Monarque, le mariage de son frère Dom Pedro avec la

Princesse du Brésil, fut célébré dans la Chapelle du Palais où le Roi fait sa résidence, ce qui causa une grande joie au peuple, dans l'espérance que ce mariage préviendroit toutes disputes à venir au sujet de la succession.

George II. An. 1760.

XLII. Affaires de France.

En France, les évènements politiques ne nous fournissent rien d'assez intéressant pour être conservé dans les annales du Royaume. Le Roi, pour priver la ville de Hambourg de la protection qu'elle donnoit par préférence aux ennemis de Sa Majesté, révoqua tous les privilèges dont cette ville jouissoit dans son commerce avec la France ; la mit au même rang que toutes les autres villes neutres, & ordonna qu'à l'avenir elle ne seroit plus regardée comme ville anséatique. Au mois de Mars, le Roi conclut avec le Roi de Sardaigne un traité pour le réglement des limites de la France & de la Savoie, depuis les Etats de Genève jusqu'à l'embouchure du Var. Les affaires de religion furent assez tranquilles cette année. Il s'étoit formé dans beaucoup de villes du Royaume des Congrégations dont la plupart étoient dirigées par

George II. An. 1760.

les Jésuites. Si ces Sociétés particulières avoient quelque utilité, en occupant à des exercices de piété un grand nombre d'ouvriers & d'autres gens du commun qui passent souvent les jours de Fêtes & de Dimanches aux cabarets ou dans la débauche, on prétendoit qu'elles empêchoient tous ceux qui y étoient attachés d'assister à l'office divin dans leurs Paroisses, & que ces sortes d'assemblées, qu'on regardoit comme clandestines, étoient contraires aux loix du royaume. En conséquence le Parlement, par un Arrêt du 9 Mai, fit défenses à toutes personnes de former aucunes assemblées, confrèries, congrégations ou associations, à Paris & par-tout ailleurs, sans l'expresse permission du Roi, & sans des Lettres-Patentes vérifiées en la Cour.

XLIII. Affaires des Maltois contre les Turcs.

L'Ordre de Malthe, par un voeu singulier, est toujours en guerre avec les Turcs, & il arriva cette année un évènement qui auroit pu attirer contre cet Ordre célèbre les forces de l'Empire Ottoman. Un vaisseau de ligne, monté de soixante pièces de canon, ayant à bord un

corps de troupes Turques de sept cents hommes avec soixante-dix esclaves Chrétiens, & commandé par l'Amiral en personne, fit voile des Dardanelles au mois de Juin, avec deux frégates, cinq galiotes & plusieurs petits bâtiments. Après avoir croisé quelque temps dans l'Archipel, le gros vaisseau jetta l'ancre dans le canal de Stangio, où l'Amiral descendit à terre avec quatre cents hommes. Les Chrétiens, saisissant cette occasion, s'armèrent de couteaux & tombèrent sur les trois cents Turcs restés à bord, avec tant de succès qu'ils en tuèrent un grand nombre; que beaucoup se jettèrent dans la mer où ils périrent, & qu'ils se rendirent maîtres des autres qui furent immédiatement mis aux fers après avoir demandé quartier. Ces braves esclaves mirent aussitôt à la voile, & dirigèrent leur cours à Malthe, où ils arrivèrent sans accident, quoique les deux frégates & un vaisseau de Raguse leur eussent donné la chasse. Le Grand Seigneur fut tellement irrité de cette perte, que l'Amiral fut disgracié, & que Sa Hautesse menaça tout l'Ordre de Malthe de lui faire sentir le poids

George II. An. 1760. III.

de sa vengeance, pour avoir donné retraite au vaisseau; avoir approuvé la capture, & avoir adjugé aux victorieux tant la prise, que les Turcs qui y avoient été réduits en esclavage, ainsi que les effets qui étoient à bord, & une somme d'un million & demi de florins que l'Amiral avoit levé par des contributions.

XLIV. Gouvernement patriotique du Roi de Dannemarck.

Dans le Nord de l'Europe, les puissances neutres évitoient toujours de prendre part à la guerre qui troubloit la plus grande partie de l'Allemagne. Le Roi de Dannemarck, *bien* convaincu que les peuples sont infiniment plus heureux sous un Prince pacifique que sous un Monarque guerrier, préféroit la félicité de ses sujets à la gloire qu'il auroit pu acquérir par les armes. Il s'attachoit principalement à perfectionner le plan qu'il s'étoit formé pour augmenter leurs richesses, & il ne négligeoit aucune occasion de faire fleurir dans ses Etats, les sciences & les arts, qui étendent l'esprit humain. Il envoya dans les pays étrangers des hommes habiles pour y rassembler les productions les plus curieuses & les plus utiles aux progrès de la Physique & de la connoissance

de l'Histoire Naturelle : il encouragea les arts libéraux & méchaniques par de magnifiques récompenses & par une protection particulière : il attira plus de mille Allemands, qui augmentèrent le nombre de ses sujets, & les établit en divers cantons du Jutland, qui étoient incultes depuis plusieurs siècles. Ils commencèrent à bâtir des villages & à cultiver les terres dans les Diocèses de Wibourg, Arhous & Ripen : le Roi les défraya de leur voyage depuis Altena jusqu'à ces nouveaux établissements, & il pourvut à leur entretien, jusqu'à ce que le produit des terres pût les faire subsister. Il donna à chacun des Colons, une maison, une grange & une écurie, avec un certain nombre de chevaux & de bestiaux : enfin, ce Monarque patriote visita lui-même ses nouveaux sujets, qui le reçurent avec des transports de joye & des marques d'affection, plus agréables pour un Prince philosophe que les acclamations de la victoire, & il leur fit distribuer une somme considérable.

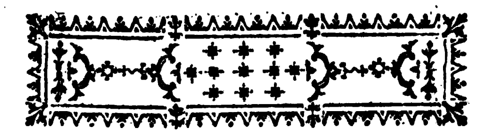
George II. An. 1760.

XLV. Astronomes envoyés pour observer le passage de Vénus.

Malgré les horreurs de la guerre, les Anglois, ainsi que les François, s'occupoient toujours du progrès des

George II. An. 1760. ſciences. La Société Royale de Londres s'adreſſa au Roi pour lui repréſenter que la planète de Venus devoit paſſer le 6 de Juin 1761, ſur le diſque du ſoleil : qu'on pouvoit tirer avantage de cette conjonction pour parvenir à connoître plus exactement la parallaxe de cet aſtre, en faiſant de bonnes obſervations de ce paſſage à l'iſle Sainte-Hélène ſur la côte d'Afrique, & à Bencoolen dans les Indes Orientales. Le Roi donna des ordres en conſéquence pour envoyer, aux frais du Gouvernement, d'habiles Aſtronomes dans ces deux endroits ſur un vaiſſeau de guerre qu'on équipa pour les tranſporter. M. Nevil Maſkeline & M. Robert Waddington, furent nommés pour Sainte-Hélène, & l'on choiſit M. Maſon & M. Dixon pour la même obſervation à Bencoolen dans l'iſle de Sumatra.





HISTOIRE D'ANGLETERRE,

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *Proclamation du Roi George III.* §. II. *Commencement de son règne.* §. III. *Il écrit au Roi de France.* §. IV. *Il suit les mesures de ses prédécesseurs.* §. V. *Harangue du Roi à l'ouverture de la Session.* §. VI. *Joie universelle de la nation.* §. VII. *Établissement de la liste civile.* §. VIII. *Forces de terre & de mer.* §. IX. *Secours accordés.* §. X. *Autres articles de subsides.* §. XI. *Moyens de les lever.* §. XII. *Réflexions sur ces subsides.* §. XIII. *Message du Roi, très agréable au Parlement.* §. XIV.

Bills passés dans cette Session. §. XV. *Requête des prisonniers.* §. XVI. *Acte passé à ce sujet.* §. XVII. *Abus qu'on fait de cet Acte.* §. XVIII. *Autres Bills passés dans cette Session.* §. XIX. *Messages du Roi.* §. XX. *Harangue du Roi en faveur des Juges.* §. XXI. *On passe une loi à cette occasion.* §. XXII. *Message pour une addition de subside.* §. XXIII. *Dissolution du Parlement.*

George III. An. 1760.

I. Proclamation du Roi George III.

AUSSITÔT après la mort du Roi George II, la vacance du trône fut notifiée aux Secrétaires d'Etat, & M. Pitt se rendit à Kew, où il fut le premier qui présenta ses respects au nouveau Souverain George III, lequel étoit alors dans la vingt-troisième année de son âge, étant né le 4 Juin 1738. Les Lords du Conseil privé furent immédiatement assemblés, & le lendemain le Roi fut proclamé devant la maison de Saville, à l'endroit nommé Leicesterfields, en présence des grands Officiers de l'Etat, de la Noblesse, du Lord-Maire & des Aldermans de la ville de Londres, ainsi que d'un grand nombre de personnes de la

première distinction. La même proclamation fut répétée avec les solemnités ordinaires dans les principales places de la ville, aux acclamations de tout le peuple. Le Conseil s'étant assemblé à Carleton-House, le Roi lui adressa ces mots : » La perte » que j'ai faite, ainsi que la Nation, » par la mort du Roi mon grand-» pere, auroit toujours été très » sensible en tel temps qu'elle fût » arrivée ; mais ayant été si peu pré-» vue, dans des conjonctures aussi » critiques, les circonstances aug-» mentent encore de beaucoup cette » perte & le poids qui tombe sur moi. » Je connois mon insuffisance pour » le porter comme je le desirerois ; » mais animé de la plus tendre af-» fection pour le pays où je suis » né, & comptant sur vos avis, » votre expérience & votre habi-» leté, de même que sur le secours » & l'appui de tous les honnêtes » gens, j'entre avec ardeur dans » cette carrière difficile. L'objet » qui m'occupera toute ma vie, » sera de procurer en toute occa-» sion le bonheur & la gloire de » ces Royaumes, ainsi que de con-

George III. An. 1760.

» ſerver & d'affermir la conſtitution » de l'Egliſe & de l'Etat. Je monte » ſur le Trône au milieu d'une » guerre très diſpendieuſe, mais » auſſi juſte que néceſſaire, & je » ferai mes efforts pour la pouſſer » de la manière la plus propre à » parvenir, de concert avec mes » Alliés, à une paix ſolide & ho» norable. « Cette déclaration, qui faiſoit voir que les intentions du Roi étoient de ſuivre les mêmes meſures qu'on avoit priſes ſous le dernier règne, fut rendue publique ſur la demande des Lords qui compoſoient le Conſeil, & elle calma les craintes de ceux qui avoient appréhendé que la mort du Roi n'apportât quelque changement dans les affaires.

II. Commencement de ſon règne.

Le Roi prêta enſuite le ſerment relatif à la ſûreté de l'Égliſe d'Ecoſſe, & en ſigna deux actes en préſence des Lords du Conſeil, qui y prirent la qualité de témoins. Le premier de ces actes fut envoyé à la Cour, nommée de la Seſſion, pour être porté dans les livres intitulés *ſederunt*, & inſéré dans le regiſtre public d'Ecoſſe, l'autre demeura dans les regiſtres du Conſeil d'Angleterre. Les

deux Chambres du Parlement s'étant assemblées, le Lord-Garde des sçeaux prêta serment pour la Chambre des Pairs, & le Duc de Rutland, pour celle des Communes ; après quoi les deux Chambres furent ajournées. Le Lord-Maire & les Aldermans de Londres firent au Roi leurs compliments de condoléance & de félicitation ; & il reçut un plus grand nombre d'Adresses qu'on n'en avoit jamais présentées en pareille occasion. Nous n'en rapporterons aucune ; ces sortes de pièces ne contenant que des lieux communs à la louange du Roi défunt & du nouveau Monarque. Nous passerons aussi sous silence l'Eloge de George III, que M. Smollett met au commencement de son règne : quelque bien mérité qu'il puisse être, on peut soupçonner l'Auteur d'avoir quelques vues intéressées en le publiant ; & comme il dit lui-même que ce Prince étoit très peu connu de la Nation lorsqu'il parvint à la Couronne, nous attendrons que les circonstances de sa vie nous donnent occasion de nous étendre sur ses grandes qualités.

George III. An. 1760.

III. Il écrit au Roi de France.

L'un des premiers actes de souveraineté du Roi, fut de nommer son frère Edouard Duc d'Yorck, Membre du Conseil privé, ainsi que le Comte de Bute, qui lui avoit été particulièrement attaché dès l'enfance. On publia ensuite une proclamation, portant que toutes personnes qui jouissoient de quelque place d'autorité, ou faisant partie du Gouvernement au décès du dernier Roi, continuassent à en exercer les fonctions; & on en publia une autre pour l'encouragement de la piété & de la vertu, ainsi que pour prévenir & faire punir le vice, la profanation & la débauche. Le Roi écrivit ensuite à plusieurs Monarques, pour leur faire part de son avènement au trône, particulièrement au Roi de France, malgré la guerre qui subsistoit entre les deux Nations; mais comme la communication étoit interrompue, sa lettre fut remise au Comte d'Affry, Ministre de Sa Majesté Très Chrétienne auprès des Etats-Généraux, & il fut chargé de même de la réponse.

IV. Il suit les mesures de son prédécesseur.

Quels que fussent les sentiments du Roi sur les mesures qui avoient

jetté la nation dans une guerre ruineuse au continent de l'Europe, la situation des affaires ne lui permettoit pas d'abandonner tout-à-coup ce systême de politique; & la dignité de sa couronne, ainsi que la foi publique, l'obligeoient de soutenir en Allemagne les Alliés de la Grande-Bretagne. Il recevoit avec la couronne une guerre qu'il étoit de son honneur de pousser avec vigueur, jusqu'à ce qu'elle pût être terminée par une paix avantageuse à sa nation. Il fut donc décidé dans un Conseil extraordinaire, assemblé à cette occasion, que l'armement de Portsmouth feroit l'expédition pour laquelle il avoit été destiné; mais on changea d'avis par la suite. Le Roi commença dès lors à se conduire de manière à donner les plus favorables espérances de son règne futur; il rendit justice à plusieurs sujets qui avoient été précédemment disgraciés pour avoir suivi les mouvements de leur honneur & de leur conscience; il admit à ses conseils des hommes sages & vertueux, sans distinction de parti; marqua une attention particulière pour honorer &

George III.
An. 1760.

protéger le mérite, & le tira souvent de l'obscurité, sans y être engagé par aucune sollicitation.

V.
Harangue du Roi à l'ouverture de la Session.

Après avoir rendu les derniers devoirs à son prédécesseur, qui fut enterré la nuit du 10 au 11 de Novembre dans la Chapelle de Henri VII, joignant l'Abbaye de Westminster: le Roi fit l'ouverture du Parlement le 18 par cette harangue.

MILORDS & MESSIEURS:

« La juste douleur dont j'ai été pé-
» nétré à la mort subite du feu Roi,
» mon ayeul, ne me permet pas de
» douter que nous n'ayez tous été
» vivement touchés d'une aussi grande
» perte. Elle est d'autant plus sensi-
» ble dans cette conjoncture criti-
» que & difficile, que ce Monarque
» étoit le grand soutien du systême
» qui peut seul conserver les libertés
» de l'Europe, ainsi que le poids &
» l'influence de ces Royaumes, &
» donner la vie aux mesures qui con-
» duisent à ces objets importants.

» Il est inutile que je m'étende sur
» le surcroît du fardeau qui tombe
» actuellement sur moi, étant chargé
» du gouvernement d'un pays libre

» & puiſſant, dans un temps & dans George III. An. 1760.
» des circonſtances auſſi critiques. Je
» trouve ma conſolation dans la droi-
» ture de mes intentions, dans la
» fidélité & l'unanimité des ſecours
» que j'attends de vous & dans la
» bénédiction du ciel que j'implore
» ardemment.

» Né & élevé dans ce pays, je me
» glorifie de porter le nom de Bre-
» ton, & je regarderai toujours,
» comme le plus grand bonheur de
» ma vie de faire la félicité d'un peu-
» ple dont la fidélité & le vif atta-
» chement eſt l'appui le plus ferme &
» le plus ſolide de mon trône. Je ne
» doute pas que ſa perſévérance dans
» ſes principes n'égale la fermeté des
» réſolutions que j'ai priſes de main-
» tenir & fortifier de plus en plus
» cette excellente conſtitution de l'E-
» gliſe & de l'Etat, & d'entretenir
» inviolablement la tolérance. Les
» droits civils & religieux de mes
» fidèles ſujets me ſont auſſi chers
» que les prérogatives les plus pré-
» cieuſes de ma couronne; & je re-
» garde ma réſolution fixe de pro-
» téger la vraie religion & la vertu,
» comme le moyen de faire deſcen-

George III. An. 1760.

» dre la faveur divine sur mon règne.
» Je me rappelle avec satisfaction
» les succès des armes Britanniques
» dans le cours de la dernière cam-
» pagne. La réduction totale de la
» vaste province du Canada & de
» la ville de Montréal est de la plus
» grande importance, & doit porter
» un coup aussi sensible à mes enne-
» mis, que la conquête nous en est
» glorieuse : cette gloire est d'autant
» plus grande qu'il n'y a pas eu d'effu-
» sion de sang, & qu'elle a été ac-
» compagnée de l'humanité, qui fait
» une aimable partie du caractère de
» cette nation.

» Les avantages que nous avons
» eus dans les Indes Orientales ont
» été signalés : ils doivent beaucoup
» diminuer les forces & le commerce
» de la France dans cette partie du
» monde, & procurer un accroisse-
» ment considérable au commerce &
» aux richesses de mes sujets.

» En Allemagne, où toutes les
» forces des François ont été em-
» ployées, l'armée combinée, sous
» la conduite sage & habile de mon
» Général le Prince Ferdinand de
» Brunswick, a non-seulement ar-

» rêté leurs progrès, mais elle a même
» remporté des avantages ſur eux,
» malgré la ſupériorité dont ils ſe
» glorifioient, & quoique juſqu'à
» préſent ils n'en ſoient pas venus à
» une action générale.

» Quoique mon bon frère & allié
» le Roi de Pruſſe, ait été envi-
» ronné de nombreuſes armées enne-
» mies; par une magnanimité & une
» perſévérance preſque ſans exem-
» ple, non-ſeulement il a réſiſté à
» leurs différentes attaques, mais il
» a gagné ſur eux des victoires im-
» portantes.

» Je ne m'étendrai pas davantage
» ſur ces évènements, parce que la
» nature même de la guerre qu'on
» fait dans ce pays y tient encore la
» campagne indéciſe.

» La Marine eſt le principal article
» de nos forces navales, & c'eſt avec
» la plus grande joie que je la re-
» çois dans un état ſi floriſſant; pen-
» dant que les flottes de France ſont
» tellement affoiblies que le peu qu'il
» en reſte eſt bloqué dans leurs pro-
» pres ports par mes vaiſſeaux. En
» même temps que le commerce de
» la France eſt réduit au plus bas de-

George III. An. 1760.

» gré, je vois avec satisfaction que
» celui de mes sujets, qui est la
» plus grande source de nos richesses,
» & l'objet fixe sur lequel je ne
» cesserai jamais d'étendre mes soins
» & ma protection, est dans un état
» plus brillant qu'on ne l'a jamais
» vu dans aucune des guerres précédentes.

» La valeur & l'intrépidité de mes
» Officiers & de mes troupes, tant
» sur mer que sur terre, a paru avec
» tant d'éclat pour la gloire de la
» nation, que je manquerois à la
» justice que je leur dois, si je ne leur
» en marquois pas ma reconnoissance.
» C'est un mérite que j'encouragerai
» & que je récompenserai
» toujours; & je saisis cette occasion
» pour déclarer combien m'est
» agréable le service zélé & utile
» de la milice dans ces conjonctures
» difficiles.

» C'est dans cet état que j'ai trouvé
» toutes choses à mon avénement au
» trône de mes ancêtres : heureux
» en voyant nos avantages : plus
» heureux si j'avois trouvé en pleine
» paix mes Royaumes, dont les intérêts
» me sont si chers. Mais puisque

» l'ambition, les usurpations injurieuses, & les desseins dangereux » de mes ennemis ont rendu la guerre » juste & nécessaire, & que les ouvertures généreuses qui ont été » faites l'hiver dernier pour un Congrès qui pût conduire à la paix, » n'ont pas eu le succès qu'en auroit » dû suivre; je suis déterminé, avec » vos secours vifs & puissants, à » pousser vigoureusement la guerre, » afin de parvenir à une paix sûre & » honorable, qui est l'objet le plus » desirable. Dans cette vue, il est ab» solument nécessaire de nous pré» parer de bonne heure, & je compte » sur votre zèle & sur un concours » de cœur pour soutenir le Roi de » Prusse, ainsi que mes autres alliés, » afin de nous pourvoir amplement » de tout ce qui est nécessaire pour » pousser la guerre, puisque c'est le » seul moyen d'amener nos ennemis » à des conditions équitables d'ac» commodement.

MESSIEURS
De la Chambre des Communes.

» Le plus grand chagrin que je » puisse ressentir dans cette circons-

George III. An. 1760.

» tance, eſt de voir les fardeaux extraordinaires que ſupportent mes fidèles ſujets. Je ne deſire que des ſecours ſuffiſants pour pourſuivre la guerre avec avantage : mais il faut qu'ils puiſſent répondre aux ſervices néceſſaires, & qu'ils puiſſent être fournis de la manière la plus ſûre & la plus efficace. Vous pouvez être certains de la *fidélité* & de l'exactitude avec laquelle on fera l'application de ce qui ſera accordé. J'ai ordonné de mettre devant vous le juſte état des *dépenſes* à faire pour l'année ſuivante, & un autre état des frais extraordinaires que la nature des différentes opérations dans des pays éloignés a rendus inévitables.

» C'eſt avec une véritable répugnance que je ſuis obligé de vous parler de ce qui me concerne perſonnellement : mais comme l'emploi de la plus grande partie des revenus de la liſte civile eſt préſentement déterminé, j'attends de votre fidélité & de votre affection envers moi, que vous ferez les fonds convenables pour que je puiſſe ſupporter mon gouverne-

» ment civil avec honneur & dignité. George III. An. 1760.
» Je puis vous aſſurer de ma part
» qu'ils ſeront employés avec l'éco-
» nomie la plus régulière & la plus
» convenable.

MILORDS & MESSIEURS,

» Toute l'Europe a les yeux ouverts
» ſur nous. C'eſt de vos réſolutions
» que les intérêts Proteſtants eſpè-
» rent leur Protection : que tous nos
» amis attendent la conſervation de
» leur indépendance, & que nos en-
» nemis craignent le renverſement
» total de leurs vues ambitieuſes &
» deſtructives. Confirmez & aug-
» mentez ces craintes & ces eſpéran-
» ces par la vigueur, l'unanimité &
» la promptitude de vos opérations.

» Je ſuis encouragé dans cette attente
» par une circonſtance agréable que
» je regarde comme un des plus heu-
» reux préſages de mon règne. C'eſt
» l'extinction tant deſirée de toutes
» diviſions ; cette union & cette har-
» monie, qui continue entre mes ſu-
» jets, & qui me fait concevoir les
» eſpérances les plus flatteuſes. Mon
» cœur me porte naturellement à ci-
» menter & à perfectionner cette

George III. An. 1760.

» union, & je m'assure que de votre » part il ne surviendra rien qui puisse » interrompre ou troubler une dispo- » sition si essentielle à la félicité vraie » & durable de ce grand peuple ».

VI. Joie universelle de la nation.

Le Roi, en passant du Palais de Saint-James à la Chapelle de Saint-Etienne, fut salué des acclamations d'une multitude infinie de peuple, qui paroissoit animé des transports les plus vifs de joie & d'affection; & ceux qui savoient ce qui s'étoit passé dans la Chambre des *Pairs*, en étoient encore plus fortement affectés. Depuis long-temps ils n'avoient entendu qu'un accent étranger dans les discours émanés du trône, ce qui fut toujours très peu agréable aux oreilles Angloises : ils virent donc, avec la plus grande satisfaction, ce même trône rempli par un Prince aimable, né & élevé parmi eux, & dont l'air ouvert & affable ne respiroit que le sentiment & la bienfaisance : mais quand ils entendirent qu'il se donnoit le nom de Breton, & se félicitoit de le porter; qu'il prononçoit sa harangue d'un ton de voix mélodieux & avec toutes les graces de l'éloquence, ils s'imaginèrent être frappés

frappés de l'illusion d'un songe agréable, furent transportés en idée aux temps chéris des Edouard & des Henri, & plusieurs ne purent retenir des larmes de joie & de tendresse. Cette satisfaction fut universelle, quoique plusieurs politiques eussent entendu avec peine certaines expressions de cette harangue, particulièrement celles par lesquelles le Monarque déclaroit que son intention étoit de soutenir la guerre du continent: & ils furent également fâchés d'entendre ce prétexte tant rebattu de l'intérêt Protestant dans la bouche d'un Prince qui n'avoit pas besoin de raisons aussi frivoles pour gagner des sujets qui l'aimoient tendrement; mais on ne les attribua qu'à la force de l'habitude qui entraînoit quelques Membres du Conseil à suivre les exemples de l'administration précédente.

VII. Etablissement de la liste civile.

Au commencement de chaque règne, tous les Membres du Parlement sont obligés par les loix de prêter un nouveau serment, & cet usage fut suivi dans les deux Chambres, aussitôt que le Roi se fut retiré. Chacune prépara une adresse

George III. An. 1760.

remplie des expressions les plus affectueuses de fidélité ; mais comme elles ne contiennent qu'une répétition des mêmes termes dont le Roi s'étoit servi dans sa harangue, il est inutile de nous arrêter à la transcrire. Après que le Monarque y eut répondu & que la Chambre des Communes, par une marque extraordinaire de zèle, eut fait de nouveaux remerciements de sa réponse, il fut proposé d'accorder un subside à Sa Majesté ; la Chambre se forma en Comité, accepta la proposition, & *établit aussitôt* le Comité du subside, qui tint ses séances jusqu'au 6 de Mars. En conséquence des résolutions qui y furent passées, les Communes d'Angleterre accordèrent pour l'entretien de la Maison de sa Majesté, & pour soutenir l'honneur & la dignité de sa couronne, pendant tout le temps de sa vie, un revenu annuel, qui joint aux annuités payables en vertu de divers actes du Parlement passés sous le règne précédent, & qui étoient indépendants de la liste civile héréditaire des revenus, montoit à la somme de huit cents mille livres sterling, c'est-à-dire, à dix-huit millions argent de

France, à commencer du jour de la mort du dernier Roi, & assignables sur le fonds aggrégé. Il fut aussi résolu que les différents revenus accordés au dernier Roi jusqu'au temps de sa mort, autres que ceux qui devoient être pris sur le fonds aggrégé, seroient également accordés au nouveau Monarque pour tout le temps de sa vie, & que le produit des susdits revenus, avec le produit des revenus héréditaires, établis pour l'entretien de la Maison du Roi défunt, seroient, pendant ledit temps de la vie du nouveau Roi, ajoutés & unis au fonds aggrégé.

VIII. Forces de terre & de mer.

Les troupes destinées pour le service de mer de l'année suivante furent réglées à soixante-dix mille hommes, y compris 18355 soldats de Marine, & l'on vota que pour leur entretien, ainsi que pour le service de l'artillerie de mer, il seroit passé une somme qui n'excéderoit pas quatre livres sterling par mois pour chaque homme, ce qui montoit au total à trois millions six cents quarante mille livres. Le nombre des troupes de terre fut fixé à 64971 hommes effectifs pour l'entretien desquels, ainsi

George II
An. 1760.

que pour les gardes & garnisons, & autres forces de terre dans la Grande-Bretagne, Jersey & Guernsey, il fut accordé 1576985 livres sterling. Il fut aussi accordé 938832 livres pour l'entretien des troupes dans les garnisons des plantations, à Gibraltar, à la Guadeloupe, en Afrique, dans les Indes Orientales, dans la Nouvelle-Ecosse, à la Providence, à Quebec & à Terre-neuve: pour fournir aux dépenses des trois *régiments* d'infanterie sur le pied *Irlandois*, qui servoient dans l'Amérique Septentrionale, & pour la paie du Général, des Officiers Généraux & des Officiers des Hôpitaux de l'armée.

IX.
Secours accordés.

La Chambre passa 196927 liv. pour les dépenses du corps de milice des différents Comtés de la Grande-Bretagne Méridionale, pour ceux du Comté d'Argyle, & pour le bataillon des Montagnards de la Grande-Bretagne Septentrionale, dont le service fut fixé à cent vingt-deux jours, ainsi que pour fournir aux frais d'habillement du même corps de milice dans le cours de l'année suivante. Il fut accordé 728716 liv. pour le service de l'artillerie, y

compris le rembourſement des dé- George III. Ar. 1761.
penſes extraordinaires auxquelles il n'avoit pas été pourvu dans la Seſſion précédente. 1954719 liv. pour le ſervice de la Marine dans le cours de l'année ſuivante : pour les gages des Officiers de mer à demi-paie : pour achever les ouvrages de l'Hôpital de la Marine à Haſlar, près de Goſport : pour en établir un autre près de Plymouth : pour les tranſports de troupes de l'année précédente & de l'année courante, y compris la dépenſe des vivres des troupes de terre de Sa Majeſté, depuis le premier jour d'Octobre 1759, juſqu'au 30 Septembre 1760 ; & pour acquitter les dettes de la Marine, la conſtruction, reconſtruction & radoub des vaiſſeaux de guerre : 1000000 de livres ſterling pour mettre le Roi en état d'acquitter pareille ſomme, qui avoit été levée en conſéquence d'un acte paſſé dans la dernière Seſſion, portant que le rembourſement en ſeroit fait ſur les premières aides ou ſecours accordés dans la Seſſion ſuivante : 15000 liv. pour l'élargiſſement & l'entretien du paſſage qui conduit

George III. An. 1761.

au pont de Londres : 1232000 liv. pour mettre le Roi en état d'acquitter les billets de l'échiquier, passés avant le 11 de Décembre de l'année actuelle, en vertu d'un acte de la dernière Session, qui autorisoit Sa Majesté à lever une certaine somme pour le paiement des dettes de la Marine & autres, dont l'application seroit faite sur les premières aides ou secours de la Session suivante : 463874 liv. pour les dépenses de 39773 hommes des troupes d'Hanover, Wolfembuttel, Saxe-Gotha, & du Comté de Buckebourg, actuellement employés contre l'ennemi commun, de concert avec le Roi de Prusse, pour le service de l'année suivante : lesquelles dépenses devoient être avancées tous les deux mois, à condition que ces troupes seroient passées en revue par un Commissaire Anglois, & que le rôle en seroit certifié par la signature du Commandant en chef desdites troupes : 268360 liv. pour l'entretien de 2120 hommes de cavalerie, & de 9900 hommes d'infanterie, y compris le Général, les Officiers Généraux, & ceux qui devoient compo-

ſer le corps d'artillerie ; toutes leſdites troupes fournies par le Landgrave de Heſſe-Caſſel, à la ſolde de la Grande-Bretagne pour l'année ſuivante, y compris auſſi le ſubſide pour la même année, conformément au traité : 147071 liv. pour l'entretien d'un corps de troupes additionnelles de 1576 hommes de cavalerie, & de 8808 hommes d'infanterie, fournis par le même Landgrave, à la paie de la Grande-Bretagne, auſſi pour le ſervice de l'année ſuivante : 57798 liv. pour l'entretien de 1205 hommes de cavalerie, & de 2208 hommes d'infanterie des troupes du Duc régnant de Brunſwick, à la paie de la Grande-Bretagne, pour le ſervice de l'année ſuivante, & auſſi pour le ſubſide, conformément au traité : 2569 liv. pour remplir le *deficit* de la ſomme accordée dans la dernière Seſſion pour l'entretien des troupes de Brunſwick : 25504 liv. pour l'entretien de cinq bataillons, faiſant le ſervice avec l'armée de Sa Majeſté en Allemagne ; chaque bataillon compoſé d'une troupe de 101 hommes, & de quatre compagnies de 125 hommes chacune, avec un

George III. An. 1761.

corps d'artillerie, pour la campagne suivante : 1176903 liv. pour les dépenſes extraordinaires des troupes de terre de Sa Majeſté, & pour d'autres ſervices remplis juſqu'au 19 de Novembre de la préſente année, auxquels il n'a pas été pourvu par le Parlement : 1000000 de livres ſterling pour acquitter, ſur le compte qui en ſera fourni, les dépenſes de fourrages, de caiſſons de pain, de tranſport d'artillerie, de proviſions, de bois, de paille, & d'autres dépenſes extraordinaires & contingentes de l'armée combinée de Sa Majeſté, ſous les ordres du Prince Ferdinand de Brunſwick : 670000 liv. pour remplir les engagements contractés par le Roi de la Grande-Bretagne avec le Monarque Pruſſien, ſuivant la convention du 12 de Décembre de l'année courante. Tous ces ſecours furent accordés avant Noël; quoiqu'il n'y eût pas un mois que les états avoient été remis devant la Chambre; circonſtance qui prouve l'exactitude de ces états. Car, pourroit-on ſoupçonner que des repréſentants de la nation euſſent paſſé les demandes faites par les Miniſtres

du trône, sans avoir scrupuleusement examiné chaque article des états ou comptes, pour s'assurer que les demandes étoient bien fondées ?

X. Autres articles de subsides.

Au commencement de l'année 1761, le Comité travailla à achever ce qui étoit demeuré en arrière, concernant le secours annuel. Il fut accordé 127404 liv. pour remplacer dans le fonds d'amortissement pareille somme qui en avoit été tirée pour remplir les *deficit* des différents droits sur la drèche, sur les Offices, sur les pensions, sur les maisons, sur les fenêtres, sur le poundage de diverses marchandises d'importation, & sur les droits additionnels du caffé & du chocolat ; 200000 liv. pour mettre le Roi en état de donner aux provinces de l'Amérique Septentrionale, une compensation des dépenses qu'elles avoient faites pour enrôler, habiller, & payer les troupes levées dans ces Provinces, suivant ce que chacune mériteroit au jugement de Sa Majesté, relativement à la vigueur & aux efforts qu'elles auroient respectivement fait paroître : 20000 liv. à la Compagnie des Indes Orientales,

Georg. III. An. 1761.
pour la rembourser des frais qu'elle avoit faits, en remplaçant par d'autres troupes le bataillon qu'on en avoit retiré : 34854 liv. pour les Officiers à la demi-paie pendant le cours de l'année suivante : 1922 liv. pour le payement des pensions aux veuves des Officiers à demi-paie : 18360 liv. pour les pensionnaires externes de l'Hôpital de *Chelsea* : 10595 liv. pour soutenir l'établissement de la Nouvelle-Ecosse : 4057 liv. pour l'établissement civil de la Georgie : 993844 liv. pour les dépenses extraordinaires des troupes de terre, & autres services remplis dans le cours de l'année précédente, auxquelles il n'avoit pas été pourvu par le Parlement : 268000 liv. pour mettre le Roi en état d'acquitter les billets de l'Echiquier qui avoient été faits depuis le 10 de Décembre, en vertu d'un acte passé dans la dernière Session, pour le payement des dettes de la Marine, dans lequel il est ordonné que ces billets seront portés sur les premières aides ou secours accordés dans la Session suivante : 15000 liv. pour remplir les charges de la Monnoie, pour les coins des

espèces d'or & d'argent, & pour d'autres charges incidentes, relatives au même objet; mais afin de donner plus d'encouragement à apporter des matières pour être changées en espèces; il fut attribué pendant sept ans, à commencer du premier de Mars suivant, un revenu avec la clause qu'il n'excéderoit pas 15000 l. par an. Il fut encore accordé 44197 l. pour mettre les Gouverneurs & Administrateurs de l'Hôpital des Enfants-Trouvés, en état d'entretenir ceux qu'ils recevroient ou qu'ils auroient reçus depuis le 15 de Mars de la présente année, jusqu'au dernier jour de la même année, & de leur donner l'éducation, à la charge de rendre compte de cette somme: 13000 l. pour l'entretien du fort d'Anamaboe & des autres forts & établissements Britanniques sur la côte d'Afrique: 336479 liv. pour acquitter les frais extraordinaires de pain, de fourrage, & de bois à brûler, fournis par la Chancellerie de la guerre au pays d'Hanover en l'année 1757; & pour pareilles fournitures aux troupes Hessoises & Prussiennes, qui avoient servi en Allemagne dans le cours de

George III.
An. 1761.

George III. An. 1761.

l'année suivante : 321030 liv. pour la différence de paie d'un régiment qui avoit été établi sur le pied Irlandois, & qui étoit actuellement au service ordinaire : pour plusieurs augmentations de troupes faites après que l'état de l'année actuelle en avoit été présenté au Parlement ; & pour un supplément à ce qui avoit déja été accordé pour le corps des milices des différents Comtés de la Grande-Bretagne Méridionale : 70000 liv. à charge de compte pour acquitter le payement de la milice d'Angleterre, avant qu'elle fût mise en corps ; & pour habiller une partie de cette milice, actuellement en corps, pendant le cours de l'année actuelle : 89510 liv. pour remplir les *deficit* de ce qui avoit été accordé pour le service de l'année précédente : 38553 l. à charge de compte, pour payer & acquitter les dettes, & hypotheques des terres & biens confisqués au profit de la Couronne, par l'Attainder de Simon Lord Lovat : 1000000 de livres sterling, à charge de compte, pour mettre Sa Majesté en état de remplir les dépenses extraordinaires de la guerre, faites ou à faire pour

le ſervice de l'année actuelle ; & pour prendre toutes les meſures qui pourroient prévenir ou renverſer les deſſeins des ennemis, ſelon que l'exigeroient les circonſtances des affaires : enfin il fut paſſé 120000 liv. à charge de compte, pour aider Sa Majeſté à donner un ſecours convenable en argent au Landgrave de Heſſe-Caſſel, conformément au traité. La ſomme totale de tous les ſecours accordés pour le ſervice de l'année 1761, dans lequel nous n'avons pas compris les ſchellings, ſols & farthings, que les Anglois portent exactement, monta à 19616119 liv. ſterling ; c'eſt-à-dire, environ à 441362677 liv. de notre monnoye : ſomme à laquelle on ne peut réfléchir, pour peu que l'on connoiſſe la valeur de l'argent, ſans être frappé d'étonnement. Auſſi M. Smollett qui en rapporte exactement tous les articles, ne peut s'empêcher de s'écrier qu'elle ſembloit être le dernier effort que faiſoit une nation puiſſante, pour terminer une guerre deſtructive, qui n'avoit produit que de médiocres triomphes, toujours

George III. An. 1761. souillés par d'amples effusions du sang Britannique.

XI. Moyens de les lever. Ce secours immense fut levé par une continuation des taxes sur les terres & sur la drèche, qui est le revenu ordinaire de la nation; par un emprunt de douze millions, dont les intérêts furent assignés sur une taxe additionnelle aux droits sur la bière & sur l'ale: par une continuation des droits de dix schellings par tonneau sur tous les vins, vinaigres, cidres & bières importés dans la Grande-Bretagne, lesquels droits avoient été accordés précédemment par un acte du Parlement pour acquitter les charges de la Monnoie: par un emprunt de 1500000 liv. sur des billets de l'Echiquier, dont le paiement fut assigné sur les premières aides qui seroient accordées dans la Session suivante du Parlement: par une somme qui étoit demeurée dans la caisse de l'Echiquier, faisant partie des 98000 liv. accordées au dernier Roi en l'année 1759, à charge de compte pour les frais de la milice: enfin par la sortie de 1762400 liv. pris sur le fonds d'amor-

tissement. Toutes les sommes qu'il fut ordonné de lever dans cette Session, montoient à près de vingt millions sterling, & c'est ainsi que ce Parlement augmenta annuellement ses concessions, depuis la seconde Session jusqu'à sa dissolution, comme on peut le voir par l'état suivant, où l'on ne parle pas de la première Session qui ne dura que peu de jours.

George III. An. 1761.

Il fut accordé dans la seconde Session.	4073779 l.
Dans la troisième. .	7229117
Dans la quatrième. .	8350325
Dans la cinquième. .	10486457
Dans la sixième. . .	12761310
Dans la septième. .	15503563
Dans la 8me. & dre. .	19616119
Total.	78020670 l.

Faisant argent de France environ un milliard sept cents cinquante-cinq millions quatre cents soixante & cinq mille soixante & quinze livres.

XII. Réflexions sur ces subsides.

Tout homme au fait des affaires, qui examinera l'énorme disproportion entre les sommes accordées présentement pour le service annuel de la nation, & les secours qu'on accordoit au commencement de ce siè-

George III. An. 1761.

cle, pour ſoutenir une guerre très étendue, & couronnée par les ſuccès; qui comparera les opérations de ces deux guerres, & remarquera que la paie & la ſubſiſtance des troupes étoient à-peu près les mêmes; qui obſervera que la monnoie en Angleterre n'a preſque pas changé de valeur dans le cours de cinquante ans; & qui trouvera que les ſecours de *l'année* 1761, ſurpaſſent de beaucoup le triple de ce qui a jamais été accordé dans le temps de la Reine Anne, où la moitié des Potentats de l'Europe recevoient des ſubſides de la Grande-Bretagne: enfin, quiconque combinera toutes ces circonſtances, (ajoute le même Auteur, que nous ne faiſons ici que copier ſans adopter l'amertume de ſes aſſertions,) verra de l'impoſſibilité à concilier cette différence, ſans porter un jugement déſavantageux ſur l'intégrité, la ſageſſe, ou l'économie de l'adminiſtration Britannique. Il faudroit, dit-il encore, que les conſervateurs de la conſtitution établiſſent au commencement de chaque Seſſion un Comité choiſi, pour examiner avec ſoin les articles ſéparés des comptes publics,

dans lesquels un grand nombre de fraudes peuvent certainement être cachées par les artifices des clercs & agents, qui agissent sous une influence très contraire aux intérêts de la nation. Sans doute que M. Smollett, en marquant ce desir, connoît assez le corps de ces conservateurs pour être assuré qu'il n'est composé que de Membres intègres, qui ne sont pas obligés de partager eux-mêmes dans les trésors de la nation, pour se dédommager des frais immenses qu'il leur en coûte, lorsqu'ils ont l'honneur d'être élus pour ses représentants.

XIII. Message du Roi, très-agréable au Parlement.

Au commencement de la Session, avant que le Comité eût pris la liste civile en considération, le Chancelier de l'Echiquier apporta à la Chambre des Communes un message, par lequel le Roi déclaroit, qu'étant résolu de donner les preuves les plus convaincantes de son attention au bonheur de ses peuples, il desiroit que lorsque la Chambre délibéreroit sur les moyens d'entretenir sa Maison, & de soutenir l'honneur & la dignité de la Couronne, on réglât ce qui concernoit les intérêts de Sa

George III. An. 1761.

que sept cents vingt-trois mille livres par an, pour le soutien de la Majesté Royale, pour l'entretien de ses autres frères & sœurs, & des enfants qui pourroient naître de son futur mariage.

XIV. Bills passés dans cette Session.

Les Bills, qu'on dressa sur les résolutions du Comité, reçurent force de loi, suivant la forme usitée, sans aucune opposition ni débat; & toute la Chambre parut n'être guidée que par un même esprit d'affection & de condescendance. Le Bill pour *la Marine*, & celui qui concernoit les mutins & les déserteurs furent discutés à l'ordinaire; la partie de ce dernier, qui étoit relative aux procès & à la punition des Officiers & soldats au service de la Compagnie des Indes Orientales, coupables du crime de désertion, furent étendus par un nouveau Bill à l'établissement que la Compagnie avoit formé au fort Marlborough, & aux autres principaux établissements où la Compagnie pourroit à l'avenir tenir des tribunaux de judicature. Entre autres réglements, on fit une loi ayant pour titre, « Acte pour continuer pendant » un temps limité l'importation du

» bœuf salé, du porc, & du beurre » d'Irlande ; » ce qui fut jugé très avantageux à la Grande-Bretagne. En conséquence d'un message de Sa Majesté, qui déclaroit au Parlement que la Compagnie de la mer du sud avoit supplié le Roi de prendre le titre de leur Gouverneur ; qu'il avoit consenti à leur requête ; & qu'il desiroit que les Communes trouvassent quelque moyen convenable pour rendre cet acquiescement utile : elles dressèrent un Bill à ce sujet, & il acquit ensuite force de loi.

George III. An. 1761.

XV. Requête des prisonniers.

L'avènement d'un nouveau Monarque au trône de la Grande-Bretagne avoit toujours été marqué par des actes de grace en faveur des débiteurs & des criminels ; & il fut alors présenté des pétitions à la Chambre des Communes par les gens renfermés pour dettes dans les différentes prisons de Londres, dans le bourg de Southwark, & dans les autres parties du royaume. Ils y exposoient leur fâcheuse situation, & imploroient le secours de la législation. On avoit toujours passé un acte sur cet objet à chaque première Session de Parlement ; & ces malheureux

George III
An. 1761.
avoient lieu d'espérer un secours immédiat, tant par rapport à l'avènement & au caractère du nouveau Souverain, que par plusieurs autres considérations. Toutes les prisons du royaume étoient remplies; plusieurs milliers de sujets utiles étoient perdus pour la patrie, dans un temps où une guerre sanglante en diminuoit journellement le nombre; & diverses branches de manufactures étoient abandonnées faute d'ouvriers. Le caractere bienfaisant du *jeune* Roi avoit déja donné un rayon d'espérance à ceux qu'on nomme prisonniers de la Couronne, qui sont les plus malheureux & les plus délaissés de tous les prisonniers, d'autant qu'il ne leur est attribué aucune subsistance, & qu'ils n'ont l'espérance d'obtenir leur liberté que dans ces sortes d'occasions fortunées. La même espérance s'étendit sur les sujets proscrits, qui ont été forcés d'abandonner leur patrie, & de renoncer à leur fortune pour suivre le parti du Prétendant; ce qu'ils ont regardé comme un devoir indispensable. Ces derniers furent trompés dans leur attente: on prétendit qu'en leur ac-

cordant le pardon, ce feroit faire injure à la nation que le Monarque devoit protéger : cependant une amnistie, restrainte dans des bornes convenables, auroit sûrement été un acte de la prérogative royale, où la générosité du Prince auroit concouru avec l'avantage des sujets.

XVI. Acte passé à ce sujet.

La législation écouta favorablement les supplications des débiteurs; & l'on dressa dans la Chambre des Communes un Bill en leur faveur. Pendant que cette affaire étoit en délibération, les banqueroutiers, renfermés dans la prison du banc du Roi, présentèrent une humble remontrance, où ils exposèrent la misère dans laquelle ils alloient tomber par une clause de ce Bill, qui portoit que ceux qui n'avoient pas encore obtenu leurs certificats, seroient exclus de l'avantage de cet acte; ajoutant qu'ils espéroient que la législation ayant déja étendu ses faveurs sur d'autres sujets reconnus pour insolvables, les suppliants ne demeureroient pas privés du bienfait dont jouissoient leurs compagnons de souffrance. On fit peu d'attention à cette requête; mais le Bill

George III. An. 1761.

qui acquit force de loi, sous le titre d'*acte pour le soulagement des prisonniers*, contenoit une clause qu'on peut regarder comme une indulgence perpétuelle. Il porte, que plusieurs personnes ayant préféré précédemment de demeurer en prison, & d'y consommer leur revenu plutôt que de donner à leurs créanciers un état de leurs biens & effets, pour parvenir à acquitter leurs dettes légitimes; il est ordonné qu'à l'avenir les créanciers pourront forcer tout *prisonnier* de comparoître à l'une *des Sessions* qui se tiennent tous les trois mois, avec copie de son acte d'emprisonnement, & de remettre un état juste de ses biens, qu'il certifiera par serment: que le prisonnier, qui aura signé cet état, sera déchargé à la Session générale, ou triennale; & que s'il refuse de donner cet état, ou s'il le donne faux, en portant vingt livres sterlings au dessous de ce qu'il possède au juste, il sera puni comme coupable du crime de félonie.

XVII. Abus que l'on fait de cet Acte.

Cette clause, qu'on appelle de compulsion, eut des suites abusives, que la législation n'avoit pas vrai-

semblablement

semblablement prévues. Un grand nombre de petits marchands, de gens de bas état, & même quelques-uns du plus haut rang, saisirent cette occasion de se décharger des dettes qu'ils auroient pu acquitter par leur industrie & par une vie réglée. Tous ceux qui voulurent jouir de l'avantage de cet acte, firent paroître quelque parent ou ami pour agir comme créancier faisant usage de la clause de compulsion. Le public se plaignit avec raison de ce que les prisons de Londres étoient remplies d'une multitude de ces prisonniers volontaires, & de ce qu'un grand nombre d'honnêtes gens se trouvoient ruinés par l'indulgence que le Parlement avoit eue dans cet acte pour leurs débiteurs. Le Commun-Conseil de la ville de Londres dans ses instructions à ses représentants pour le nouveau Parlement, leur recommanda de demander fortement que l'acte de compulsion fût annullé comme très nuisible au bien public. On ne peut disconvenir qu'il ne fût propre à encourager la paresse & la débauche, & qu'avec beaucoup de gens il ne donnât lieu à la fraude; mais il faut aussi

George III.
An. 1761.

George III.
An. 1761.

considérer que ce qui est le plus avantageux pour la nation en total, est souvent accompagné de quelques inconvénients; que cette clause est un bien général & manifeste; en ce qu'elle délivre un grand nombre de citoyens de la plus odieuse espèce d'esclavage; en empêche beaucoup d'autres d'abandonner leur patrie, & rend plusieurs membres très utiles à la société, qui étoit totalement privée de leurs talents & de leur industrie.

XVIII.
Autres Bills passés dans cette Session.

On dressa ensuite un Bill qui acquit force de loi, pour étendre au lard & à la graisse de porc le dernier acte du Parlement, qui suspendoit pour un temps limité les droits payables sur les suifs venant d'Irlande. On prit les mesures nécessaires pour continuer l'acte prêt à expirer, dont l'objet est de soutenir & encourager le commerce des Colonies à sucre de Sa Majesté en Amérique. On prépara, & on passa un Bill pour donner pouvoir au Roi de faire des baux, & passer des actes de vasselage pour les offices, terres & héritages détachés de son Duché de Cornouaille, ou annexés au même Duché, ainsi

que pour d'autres objets mentionnés dans le même Bill. On en dressa un autre pour prévenir les fraudes que commettoient plusieurs personnes qui navigeoient sur la Tamise avec des provisions & des rafraîchissements. Ce Bill fut l'effet d'une Pétition, dans laquelle on exposa le grand nombre de vols & de larcins qui se commettoient sur cette rivière, au détriment des marchands, des propriétaires de vaisseaux, barques & autres bâtiments qui appartenoient au port de Londres, ainsi que des bourgeois & babitants des quais, jardins & héritages voisins de ladite rivière. La législation travailla ensuite à un Bill pour réformer la loi intitulée « acte pour corriger & ren» dre plus efficace un acte précédent, » concernant la qualification des Ju» ges de paix, » en ce que cet acte obligeoit ceux qui avoient déja prêté & souscrit le serment, qu'on appelle de qualification, à le prêter & à le souscrir de nouveau à la Session générale, ou triennale du Comté, canton ou district, dans lequel ils devoient exercer leurs fonctions. Le Comte Maréchal d'Ecosse, qui avoit obtenu de-

George III
An. 1761.
puis peu son pardon, reçut alors une nouvelle grace du Roi : une partie médiocre de la somme due *pour* la vente d'un de ses biens de famille qui avoient été confisqués en 1716, n'étoit pas encore payée au Gouvernement par les acheteurs ; & le Comte présenta à la Chambre des Communes une pétition, dans laquelle il exposa ; qu'il avoit lieu d'espérer que le Roi, actuellement régnant, prenant compassion de ce que le suppliant avoit souffert, & des malheurs de sa famille, auroit la bonté de lui accorder ce qui demeuroit dû de cette vente à la Couronne, pourvu que Sa Majesté y fût autorisée par le Parlement ; & en conséquence il demanda qu'il lui fût permis de présenter un Bill à ce sujet. Le Roi, pour donner plus de force à cette pétition, envoya à la Chambre un message, dont fut chargé le Chancelier de l'Echiquier : la requête fut répondue favorablement ; le Bill passa, & acquit force de loi. En conséquence de cette faveur, le Comte dans sa vieillesse recouvra environ six mille livres sterling, reste de son ancienne for-

tune, qu'on avoit évaluée à cinquante mille livres dans le temps de sa proscription. La médiocrité de cette somme ne le mettoit pas en état de subsister dans son pays natal; il fut obligé de repasser en pays étranger, & il retira peu d'avantage du pardon qu'il avoit tant desiré d'obtenir.

XIX. Messages du Roi.

Au mois de Janvier, le Roi envoya un message aux Communes, portant que Sa Majesté, instruite du zèle & de la vigueur qu'avoient fait paroître ses fidèles sujets de l'Amérique Septentrionale, pour la juste défense de ses droits & possessions, recommandoit à la Chambre de prendre leurs services en considération, & de mettre le Roi en état de leur donner une récompense proportionnée aux dépenses que ces Provinces avoient faites pour enrôler, habiller & entretenir les troupes qu'elles avoient levées, de façon que cette récompense pût être distribuée à chaque Province, relativement à la vigueur & à l'activité des efforts qu'elles avoient respectivement faits. Ce message fut renvoyé au Comité des subsides, qui prit à

George III. An. 1761. ce ſujet la réſolution que nous avons vue en faveur des Provinces d'Amérique. Il en fut de même d'un autre meſſage en faveur de la Compagnie des Indes Orientales, qui reçut la ſomme dont nous avons parlé à l'article des dons accordés. Les ſommes que les Communes paſsèrent pour l'Hôpital des Enfants-Trouvés, & pour les réparations du pont de Londres, furent le réſultat d'une exacte enquête. Le Parlement paſſa auſſi pluſieurs Bills pour la naturaliſation des étrangers; pour les réparations des grands chemins, & pour les terres vagues ou communes.

XX. Harangue du Roi en faveur des Juges.

Au commencement de Mars, le Roi fit une propoſition tendante à aſſurer l'indépendance des Juges, ce qui donna aux ſujets la plus haute idée de ſa candeur & de ſa modération. Dans une harangue émanée du trône, il dit aux deux Chambres: qu'en accordant de nouvelles Commiſſions aux Juges, l'état actuel de leurs Offices ſe préſentoit naturellement à être examiné : que malgré l'acte paſſé ſous le règne du Roi Guillaume III, pour établir la ſucceſſion à la Couronne, dans lequel

il est dit que les Commissions des Juges demeureront dans toute leur force *quamdiù se benè gesserint*, leurs Offices cessoient à la vacance du trône, ou six mois après cet évènement. Que l'indépendance & la droiture des Juges étant essentielles à l'administration impartiale de la Justice, & aussi importantes pour les droits & les libertés des sujets, que pour l'honneur de la Couronne, il recommandoit cet objet intéressant à la considération du Parlement, à l'effet de prendre des moyens convenables qui assurassent aux Juges la jouissance de leurs Offices, tant qu'ils se comporteroient bien, malgré le changement de Souverain. Le Roi demanda encore aux Communes qu'elles le missent en état d'accorder aux Juges les honoraires qu'il jugeroit à propos, de façon qu'ils leur fussent assurés tant qu'ils exerceroient leurs Commissions. Il remercia en même temps les deux Chambres de l'unanimité & de l'application qu'elles avoient apportées aux affaires publiques; & les exhorta à persévérer dans les mêmes dispositions, & avec le plus de diligence qu'il seroit

George III. An. 1761.

George III. An. 1761.

possible, afin de terminer promptement la Session.

XXI. On passe une loi à cette occasion.

Cette harangue fut reçue avec tout l'applaudissement qu'elle méritoit. Les Communes résolurent unanimement de présenter une adresse au Monarque, pour lui faire connoître leur satisfaction. Elles y exprimèrent dans les termes les plus pathètiques, leur reconnoissance des attentions que marquoit Sa Majesté sur un objet aussi intéressant pour ses *sujets*. Elles l'assurèrent que *ses fidelles* Communes voyoient avec autant de joie que de vénération, les sentiments dont le cœur du Roi étoit rempli pour la sûreté de la religion, des loix, des libertés, & des biens de ses sujets : ajoutant que la Chambre délibéreroit immédiatement sur l'objet important que Sa Majesté leur recommandoit avec des soins aussi tendres, & qu'elle la mettroit en état de fixer les honoraires des Juges, d'une manière si solidement établie, qu'ils en pourroient jouir tant que continueroient leurs Commissions. On commença aussitôt à mettre cette affaire en délibération, & les résolutions des Communes furent rédi-

gées en une loi, portant entr'autres articles : que la partie de l'honoraire des Juges, qui précédemment se payoit sur les sommes annuelles accordées pour l'entretien de la Maison de Sa Majesté, ainsi que pour soutenir l'honneur & la dignité de sa Couronne, seroient chargées, après le décès du Roi actuellement règnant, sur les autres droits & revenus appropriés aux usages du Gouvernement civil, & de nature à subsister après la mort du Roi, ou de quelqu'un de ses héritiers & successeurs. Par ce réglement, les Magistrats chargés de l'administration des loix, furent mis efficacement hors du pouvoir de la prérogative, & de toute dangereuse influence.

XXII.
Message pour une addition de subsides.

Ce fut aussi dans le commencement de Mars que le Chancelier de l'Echiquier remit aux Communes un autre message du Roi, conçu en ces termes : » Le Roi, comptant sur le » zèle bien connu, & sur l'affection » de ses fidelles Communes, & con» sidérant que dans cette conjonc» ture critique, il peut survenir » des évènements de la plus grande » importance, & qui auroient les

George III. An. 1761.

» suites les plus fâcheuses, si l'on » n'employoit immédiatement des » moyens convenables pour les pré- » venir, ou y apporter remède: » desire que cette Chambre le met- » te en état de subvenir à toutes » les dépenses extraordinaires de la » guerre, déja faites ou à faire pour » le service de l'année mil sept cents » soixante & un, & de prendre tou- » tes les mesures qui pourront être » nécessaires pour détruire & ren- » dre infructueuses les entreprises » de ses ennemis, & traverser leurs » desseins, selon que le demande- » ront les circonstances. » Le messa- ge fut aussitôt renvoyé au Comité du subside, & l'on accorda au Roi un million sterling, à la charge d'en rendre compte, ainsi que nous l'a- vons déja dit.

XXIII. Dissolution du Parlement.

M. Onslow, qui remplissoit de- puis si long-temps la chaire d'Ora- teur avec autant de dignité que de candeur & de capacité, ayant fait connoître que son intention étoit de se retirer des affaires, à cause de son âge, de ses infirmités, & d'autres raisons qui lui étoient particulières; les Communes lui donnèrent des

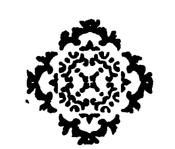
marques distinguées de leur considération. Elles résolurent unanimement qu'il seroit fait des remerciements de la Chambre à M. Onslow, pour son assiduité constante & infatigable aux fonctions de sa place, pendant le cours de plus de trente-trois ans dans cinq Parlements successifs : pour son inviolable intégrité & l'impartialité persévérante de sa conduite, & pour tous les soins qu'il avoit pris à soutenir les intérêts réels du Roi & de la patrie : à maintenir l'honneur & la dignité du Parlement, & à conserver inviolablement les droits & privilèges des Communes de la Grande-Bretagne, avec une habileté peu ordinaire. Ce vénérable patriote fut si vivement affecté de cette preuve de leur estime & de leur affection, qu'il ne put leur répondre que par des mots entrecoupés, & par des especes d'éjaculations d'un cœur trop rempli de son objet pour former un discours suivi. Cette réponse fut si agréable aux Communes, qu'elles résolurent d'en faire de nouveaux remerciements à l'Orateur ; de la faire imprimer avec les votes du jour, &

George III. An. 1761.

George III. An. 1761. de présenter une adresse au Roi pour le supplier humblement de donner quelque marque signalée de sa faveur Royale, au très honorable *Arthur* Onslow, Ecuyer, Orateur de leur Chambre, pour les signalés & éminents services qu'il avoit rendus à la patrie pendant trente-trois ans & plus, durant lesquels il avoit présidé dans sa Chaire avec une habileté & une intégrité distinguées. Enfin, il fut résolu d'assurer Sa *Majesté*, que quelque dépense qu'*elle* jugeât à propos de faire à cette occasion, la Chambre la passeroit. Cette adresse ne pouvoit manquer d'être agréable à un Roi dont le caractère est très généreux : il marqua la plus grande satisfaction des services importants, & de l'intégrité de l'Orateur, qui fut gratifié d'une pension annuelle de trois mille livres sterling, pendant sa vie & celle de son fils, payables sur le trésor de l'Echiquier du Roi. Toutes les affaires de la Session étant finies, & tous les Bills ayant reçus le consentement Royal, le Monarque la termina par une harangue le 19 de Mars. Ensuite il déclara ce Parlement dissous, & fit publier des

Writs pour élire les Membres d'un nouveau. George III. An. 1761.

Nous nous sommes un peu plus étendus sur cette Session du Parlement que sur les précédentes, tant parce qu'elle fut la dernière, que pour faire connoître à nos Lecteurs l'esprit du nouveau Monarque dans sa harangue émanée du trône. Nous avons suivi presque mot à mot l'Auteur Anglois que nous avons pris pour principal guide, dans tout ce qui concerne l'intérieur de l'Angleterre. Nous allons rapporter dans les Chapitres suivants les principaux évènements du commencement du règne de George III, jusqu'au jour heureux qui a rendu la tranquillité à l'Europe.



CHAPITRE II.

§. I. *Mécontentement occasionné par une nouvelle taxe.* §. II. *Soulèvement réprimé.* §. III. *Sages mesures de l'administration.* §. IV. *Le Comte de Bute est fait Secrétaire d'Etat.* §. V. *Commandants de terre & de mer.* §. VI. *Progrès du luxe en Angleterre.* §. VII. *Le Roi déclare son futur mariage.* §. VIII. *La Princesse part d'Allemagne.* §. IX. *Cérémonie du mariage.* §. X. *Couronnement du Roi & de la Reine.* §. XI. *Expéditions maritimes.* §. XII. *Prises faites par le Capitaine Hood.* §. XIII. *Les vaisseaux François sortent de la Vilaine.* §. XIV. *Prises faites par le Capitaine Nightingale.* §. XV. *Autres prises faites par les Anglois.* §. XVI. *Leurs succès dans la Méditerrannée.* §. XVII. *Exploits des Capitaines Faulkener & Logie.* §. XVIII. *Prises faites par le Capitaine Cornic.* §. XIX. *Les Anglois s'emparent de Mahé.* §. XX. *Ils défont l'armée du Mogol.* §. XXI.

Exploits du Comte d'Estain dans l'Inde. §. XXII. *Révolution dans le Bengale.* §. XXIII. *Hollandois massacrés à Ceylan.* §. XXIV. *Guerre contre les Chiroquois.* §. XXV. *Exploits du Contre-Amiral Holmes.* §. XXVI. *Les Anglois s'emparent de la Dominique.* §. XXVII. *Escadre Angloise dans la baie de Quiberon.* §. XXVIII. *Projet des Anglois contre Belle-Isle.* §. XXIX. *Ils sont repoussés dans une descente.* §. XXX. *Ils réussissent à débarquer.* §. XXXI. *Ils se disposent à assiéger la place.* §. XXXII. *Belle défense des François.* §. XXXIII. *Ils se retirent dans la citadelle.* §. XXXIV. *Ils sont forcés de capituler.*

George III. An. 1761.

I. Mécontentement occasionné par une nouvelle taxe.

QUELQUE enthousiasme que le peuple eût marqué à l'avènement du nouveau Roi, on reconnut bientôt que cette joie universelle, tant vantée par l'Auteur Anglois, n'étoit que l'effet ordinaire de l'amour de la nouveauté, qui frappe toujours la populace. La nouvelle taxe qu'on avoit mise sur la bière, changea tout-à-coup les esprits, particulièrement

George III. An. 1761. dans la capitale, où plusieurs cabaretiers voulurent en augmenter le prix en conséquence de ce nouvel impôt; mais comme ils ne s'étoient pas accordés entre eux, les maisons de ceux qui avoient voulu profiter de cette circonstance furent abandonnées, & les autres continuèrent à la donner au prix ordinaire. Quoique cette conduite eût dû appaiser le peuple, on écrivit un grand nombre de lettres anonymes & menaçantes à ceux qu'on pensoit avoir eté les auteurs de l'augmentation de taxe : les rues de Londres retentirent des clameurs du mécontentement : on n'entendit qu'imprécations contre le Ministère : le Roi même ne fut pas respecté, & si les détailleurs se fussent entendus pour tenir la forte bière à un plus haut prix que par le passé, il seroit arrivé quelque révolte ; mais peu-à-peu les esprits se calmèrent : les cabarets furent également remplis, & tout rentra dans le train ordinaire.

II. Soulèvement réprimé. Cet esprit de mécontentement ne tarda pas à se répandre dans les provinces, & il y excita bientôt de dangereux soulevements. La milice des Comtés Septentrionaux avoit servi

les trois années prescrites par la loi; il falloit tirer au sort pour avoir de nouveaux hommes, & au mois de Mars les Juges de paix du Comté de Northumberland s'assemblèrent à Hexham pour cette opération. Le peuple, qui regardoit la milice comme un fardeau insupportable, résolut de s'y opposer : il s'assembla au nombre de cinq mille personnes, de tout âge & de tout sexe, armés de gros bâtons, & quelques-uns d'armes à feu. Les Juges, qui avoient prévu ce désordre, avoient fait venir pour leur garde un bataillon de la milice d'Yorck, qui fut rangé en bataille dans la place du marché. La populace renforcée par une troupe de Charpentiers venus de Newcastle, commença à insulter cette garde par des reproches, qui furent suivis de pierres & de quelques coups que les miliciens reçurent sans s'écarter en rien de la plus exacte discipline. On fit la lecture de l'acte contre la mutinerie, & l'on exhorta les révoltés à se retirer chacun dans leurs maisons; mais bien loin d'obéir, ils n'en devinrent que plus insolents. Encouragés par la patience des miliciens, & persuadés

George III. An. 1761. que ces troupes ne commettroient pas d'hostilités contre eux, ils *passèrent* d'un outrage à un autre; *les* attaquèrent dans la place, & tuèrent avec leurs armes à feu un Officier & un soldat. Les miliciens, obligés enfin de repousser la force par la force, firent une décharge régulière, qui renversa sur la place cinquante-cinq des révoltés & en blessa environ trois cents. Aussitôt tous les mutins prirent la fuite & plusieurs tombèrent morts de leurs blessures dans les rues & sur le chemin. Du nombre de ceux qui périrent en cette occasion furent quelques femmes & enfants attirés par la curiosité, ou par le louable motif d'engager leurs maris & leurs pères à se retirer du tumulte. Enfin l'on arrêta quelques-uns des plus mutins, ils furent jugés, déclarés convaincus de haute trahison, & exécutés pour servir d'exemple.

III. Sages mesures de l'Administration.

Au commencement de l'année, l'administration s'occupa à renouveller les commissions des différents Officiers de la Couronne; à prendre des mesures pour pousser vigoureusement la guerre; à établir dans leurs postes & dignités ceux que le Roi

vouloit élever aux places d'honneur; à communiquer aux alliés de la nation le ſyſtême politique du nouveau Monarque, & à recevoir les compliments de félicitation des puiſſances étrangères ſur ſon avènement à la Couronne de la Grande-Bretagne. Le Roi déclara que pour le nouveau Parlement il ne vouloit troubler en rien la liberté des élections, & qu'il ne ſouffriroit pas qu'on dépenſât un ſeul denier des fonds publics pour gagner des voix : on prétend même qu'un des Miniſtres ayant voulu l'engager à prendre les meſures ordinaires, ce Prince avoit répondu que toute ſon ambition étant de rendre la nation heureuſe & floriſſante, il mettoit ſa confiance dans la fidélité de ſes ſujets, & qu'il ne doutoit pas que leur affection ne fût ſuffiſante pour affermir ſon gouvernement. Cette réponſe étoit très ſage & conforme à la ſaine politique ſuivant laquelle un Roi doit laiſſer au peuple cette apparence de liberté dont il eſt ſi jaloux : il gagne ainſi la confiance du public; mais un Miniſtère adroit fait enſuite avec moins d'éclat répandre à propos l'argent qui a été épargné. Il ſert alors

George II. An. 1761

George III.
An. 1761.

plus utilement à acheter les voix d'un grand nombre de sujets, qui ordinairement dépensent tout leur bien pour parvenir à être élus Membres du Parlement, & qui, pour rétablir leur fortune deviennent totalement dépendants de la Couronne.

IV.
Le Comte de Bute est nommé secrétaire d'Etat.

Il n'y eut au commencement de ce règne aucune révolution importante dans l'administration religieuse, civile ou militaire. Le Siège Archiépiscopal de Cantorbery fut rempli par le Prélat Secker, renommé pour sa piété, sa candeur & son urbanité. La place de Lord-Chancelier fut confiée au Lord Henley, Baron Grange, qui s'étoit toujours distingué par la liberté de son esprit, par sa connoissance & par son intégrité. Le Lord Mansfield conserva sa place à la Cour du Banc du Roi, & le Juge Willes continua de remplir la sienne à la Cour des communs Plaidoyers. Le seul changement dans le Ministère fut l'élévation du Comte de Bute à la place de Secrétaire d'Etat pour le département du Nord, où il succéda au Comte d'Holdernesse, & l'on jugea alors que ce nouveau Ministre & M. Pitt, agissant de concert, tiendroient

ſeuls les rênes du gouvernement. Le Duc de Newcaſtle conſerva la tréſorerie, où il sembloit être le premier Miniſtre de la fortune : étant chargé de la diſtribution des graces ſur un grand nombre de ſujets attachés à la Cour, le Comte de Granville fut nommé Préſident du Conſeil ; le Lord Anſon fut mis à la tête du Tribunal de l'Amirauté ; le Comte Temple eut la place de Garde du Sceau privé, & M. Legge celle de Chancelier de l'Echiquier, mais il ne conſerva çet emploi que peu de temps. M. Charles Townshend, ayant été nommé Secrétaire ou Miniſtre de la guerre, remplit les fonctions de cette place avec plus d'exactitude & d'expédition qu'on n'en avoit jamais trouvé dans ceux qui l'avoient précédé. Le poſte lucratif de Tréſorier général demeura à M. Henri Fox, qui avoit combattu avec une vivacité étonnante contre les principaux Républicains de ce ſiècle & qui ne le cédoit à aucun de ſes contemporains par l'adreſſe, la politique & la perſévérance. L'adminiſtration de la Maiſon du Roi fut confiée à des Seigneurs d'une probité reconnue. La place de Chambellan fut donnée

au Duc de Devonshire, qui s'étoit fait généralement estimer par sa générosité & par la douceur de son caractère. Le Duc de Rutland, renommé pour sa bienfaisance, fut créé Maître de la cavalerie, & la charge de Lord Steward ou Grand-Maître de la Maison du Roi, fut donnée au Comte Talbot, qui joignoit la justesse d'esprit & la plus exacte probité aux sentiments de patriotisme. Il falloit toute la pénétration & tout le courage de ce Seigneur pour réformer le grand nombre d'abus qui s'étoient introduits dans l'économie de la Maison du Roi. Sans être ébranlé par les clameurs ni séduit par les sollicitations, il supprima plusieurs emplois inutiles; sépara ceux qui étoient réunis sur une même tête; retrancha de prétendus droits mal fondés, & abolit toute espèce de fraude. Le Comte d'Halifax fut nommé Lord-Lieutenant d'Irlande: plusieurs jeunes Seigneurs furent admis aux honneurs de Lords de la Chambre du Roi: le Comte de Kildare fut créé Marquis du Royaume d'Irlande: le Lord de Laware fut promu au rang de Comte de Cantalupe: Sir Jean Spencer, proche parent du

Duç de Malborough, fut annobli par le titre de Baron Spencer d'Altorp dans le Comté de Nortampton & de Vicomte Spencer: George Doddington fut nommé Lord Melcomb & Baron de Melcomb-Regis dans le Comté de Dorſet : Sir Thomas Robinſon fut élevé au rang de Baron de Grantham dans le Comté de Lincoln: Sir Richard Groſvenor fut fait Baron de Groſvenor d'Eaton dans le Comté de Cheſter : Sir Nathaniel Curſon fut nommé Baron de Scarsdale dans le Comté de Derby, & Sir Guillaume Irby fut créé Lord Boſton & Baron de Boſton dans le Comté de Lincoln. Marie, Comteſſe de Bute, fut nommée Baronne Mountſluart de Wortley dans le Comté d'Yorck, avec la prérogative que le titre de Baron paſſeroit au fils qu'elle avoit du Comte de Bute. Archibald, Duc d'Argyle, étant mort au mois d'Avril, ſon titre & ſes biens paſſèrent à ſon couſin le Lieutenant Général Campbell: le Marquis de Tweſdale fut nommé Juge Général d'Ecoſſe à la place du Duc défunt, & la place de Garde des Sceaux pour l'Ecoſſe, qu'il occupoit, fut donnée au Duc Charles de Queensberry. Du

George III. An. 1761.

reste, il y eut peu de changements dans les places d'honneur & de profit, & en général, tous les Grands Officiers, & tous les sujets pourvus de commissions relatives à la levée des revenus dans les trois Royaumes, conservèrent leurs places respectives.

V. Commandants de terre & de mer.

Le commandement en chef de l'armée de la Grande-Bretagne demeura au Lord Ligonnier : le Prince Ferdinand de Brunswick conserva celui de l'armée d'Allemagne à la solde de l'Angleterre ; les troupes *Britanniques* employées au même service restèrent sous les ordres du Marquis de Granby ; & les forces de la nation en Amérique furent toujours conduites par Sir Jeffery Amherst. Il n'y eut aussi aucun changement considérable dans la disposition des Escadres qui composoient la Marine Britannique : l'Amiral Holborne conserva son pavillon à Spithéad : Sir Edouard Hawke & Sir Charles Hardy demeurèrent en croisière dans la baie de Quiberon : & Sir Charles Saunders dans la Méditerrannée : les Contre-Amiraux Stevens & Cornish commandèrent une Escadre dans les Indes Orientales. Le Contre-Amiral Holmes fut chargé d'une

d'une autre à la Jamaïque; une troisième qui croisoit aux isles sous le vent, fut mise aux ordres de Sir Jacques Douglas, & le Lord Colvil eut le commandement de celle qui avoit sa station à Hallifax dans la Nouvelle-Ecosse. Toutes ces Escadres avoient leur destination fixe, mais il y en eut plusieurs autres d'équipées suivant les circonstances avec différents commandants, outre les vaisseaux de guerre qui croisèrent seuls dans la Manche & aux environs, & ceux qui furent mis en course pour protéger le commerce de la Grande-Bretagne dans les différentes parties du monde. Nous ne parlerons de leurs opérations qu'après avoir rapporté le mariage & le couronnement du Roi, en suivant toujours M. Smollett, dont nous retrancherons seulement quelques traits qui conviendroient mieux à un Panégyriste qu'à un Historien. Quelque mérités que puissent être les éloges, on peut soupçonner un auteur qui les prodigue, d'avoir des vues intéressées tant que les Princes ou les Ministres qui en font l'objet, sont vivants ou en place. On doit se contenter de rapporter fidellement les

George III. An 1761.

faits, & laisser au lecteur à en faire l'appréciation.

VI. Progrès du luxe en Angleterre.

Dans le temps dont nous *parlons*, continue notre insulaire, *où la* Grande-Bretagne paroissoit au zénith de sa puissance & de sa splendeur, les Anglois sembloient aussi avoir passé les bornes de la raison & de la réflexion. Eblouis à la vue des trophées que la nation avoit élevés après une suite d'évènements favorables, ils avoient contracté l'habitude de l'oisiveté, *de l'arrogance* & des fêtes. On ne voyoit de toutes parts que des réjouissances extravagantes; jusqu'aux parties les plus reculées du royaume les grands-chemins étoient couverts de gens de plaisir, qui alloient de côté & d'autre dans des équipages ridicules, comme s'ils eussent été guidés par les Divinités de la Folie. Dans la capitale, le luxe tendoit ses pièges à toutes les classes d'habitants; les plus bas artisans, entraînés par le tourbillon de la dissipation, se livroient à tous les plaisirs, & vouloient égaler ceux d'un ordre supérieur, en parure & en dépense: ils avoient leurs bals & leurs concerts,

& affectoient d'imiter les gens du premier rang par les manières, les habits & les parties domestiques. Ils s'introduisirent dans les assemblées publiques, qui par cette raison perdirent beaucoup de leur élégance & de la décence qui y régnoit : tous les lieux d'agrément ne furent plus que des receptacles d'une confusion brutale ; les Directeurs des représentations théatrales commencèrent à croire que les Pièces étoient mal reçues, quand il n'arrivoit pas de tumulte à chaque représentation, & quand une foule excessive ne mettoit pas en danger la vie des spectateurs. Ces dispositions tumultueuses étoient augmentées par les exercices militaires ; par les préparatifs de guerre qu'on mettoit journellement devant les yeux du peuple ; par les recrues qu'on voyoit passer continuellement ; par les différentes évolutions qu'on faisoit faire aux troupes ; par les nouvelles levées ; par les marches & les contre-marches des divers bataillons ; par les Milices devenues alors des corps de troupes réglées : enfin, par tous les préparatifs d'un vain faste digne des mo-

George III. An. 1761.

narchies Asiatiques, & de la pompe que prescrit la constitution d'Angleterre pour célébrer le couronnement d'un nouveau Roi. On publia une proclamation, où l'on indiqua le 22 de Septembre pour cette cérémonie, ce qui ne servit qu'à exciter la curiosité des esprits qui s'amusent de ces bagatelles. Dans le cours de l'été, elle monta au plus haut degré d'impatience ; toute l'attention du peuple ne parut plus occupée que de ce brillant spectacle : on fit tant de préparatifs, & il parut tant de joie dans les personnes de tout état, qu'il sembloit que la Nation eût totalement perdu l'usage de la raison.

VII. Le Roi déclare son futur mariage.

Le Roi, dont les vues s'élevoient à des objets plus importants, & qui s'occupoit particulièrement de tout ce qui pouvoit perpétuer la couronne dans sa famille, résolut de faire choix d'une Reine, dont la compagnie pût lui rendre plus léger le poids du gouvernement, & dont les vertus contribuassent à son bonheur personnel & à la satisfaction de ses sujets. Frappé du portrait qu'on lui fit de la Princesse Charlotte-Sophie de Mecklenbourg-Strelitz, il chargea

quelques personnes en qui il avoit la plus grande confiance ; de connoître si la vérité répondoit à ce qu'on lui avoit dit des grandes qualités de cette Princesse. Convaincu que la renommée lui en avoit fait un rapport fidèle, il la demanda solemnellement en mariage. Une alliance aussi illustre ne pouvoit manquer d'être très agréable à la Cour de Mecklenbourg, & la Princesse de son côté eut lieu d'être très satisfaite de ce qu'elle apprit du jeune Monarque. (*) Au mois de Juillet,

(*) Le Duché de Mecklenbourg, situé entre la principauté de Lunebourg & la mer Baltique n'est ni riche ni fort étendu. On prétend que les Souverains de ce Duché tirent leur origine des Rois Vandales. Les peuples furent convertis à la Religion Chrétienne dans le douzième siècle, & ils professent actuellement le Luthéranisme. Le Duc de Mecklenbourg-Swerin, chef de la branche aînée, jouit d'un revenu d'environ neuf cents mille livres argent de France : le Duc de Mecklenbourg-Strelitz ne jouit pas de plus de moitié de la même somme, mais il a sa voix à la Diète de l'Empire. La Princesse Charlotte-Sophie, qui étoit âgée de dix-sept ans lors de son mariage, est sœur de ce Prince, & petite-fille, par sa mere Elisabeth, d'Ernest-Frédérick Duc de Saxe-Hildbourghausen.

George III. An. 1761.

les Membres du Conseil privé étant assemblés en grand nombre, le *Roi* leur déclara : » que son plus *grand* » desir étant de procurer *la prospé-* » rité & le bonheur à ses sujets, & » de le rendre permanent à leur » postérité, il s'étoit particulière- » ment occupé, depuis son avéne- » ment au trône, à faire choix d'une » Princesse qui devînt leur Reine : » qu'après les informations les plus » exactes, & la plus mûre *délibéra-* » *tion*, il leur déclaroit *avec la plus* » *grande satisfaction*, qu'il étoit ré- » solu de demander en mariage la » Princesse Charlotte de Mecklen- » bourg-Strelitz ; Princesse égale- » ment douée de la vertu la plus » éminente, & du caractère le plus » aimable ; dont l'illustre Maison » avoit toujours marqué le plus » grand zèle pour la Religion Pro- » testante, & un attachement par- » ticulier pour sa propre famille : » qu'il avoit jugé à propos de leur » faire part de ses intentions dans » une affaire aussi importante pour » lui-même & pour ses royaumes, » convaincu qu'elle seroit très agréa- » ble à tous ses sujets bien-aimés. «

George III. An. 1761.

VIII. La Princesse part d'Allemagne.

Cette déclaration fut reçue avec tant de joie par le Conseil, qu'on supplia le Roi de la rendre publique pour la satisfaction de toute la Nation. Le Comte d'Harcourt fut nommé Ambassadeur Plénipotentiaire à la Cour de Mecklenbourg-Strelitz, pour demander la Princesse & signer le contrat de mariage, & l'on équipa les Yachts Royaux, sous l'escorte d'une Escadre commandée par le Lord Anson, pour conduire la future Reine en Angleterre. On régla tout ce qui concernoit sa maison, & l'Ambassadeur partit pour le continent. Les Duchesses d'Ancaster & d'Hamilton furent nommées Dames de la chambre, pour accompagner la Princesse de la Cour de Mecklenbourg dans son passage en Angleterre. Elles s'embarquèrent à Harwick, & le 8 d'Août la Flotte mit à la voile pour Stade. Le contrat de mariage ayant été signé par le Comte d'Harcourt à Strelitz, Son Altesse Royale fut complimentée par les Etats du Duché, & par les Députés des Villes. L'Ambassadeur & les Dames furent traités magnifiquement, & l'on célébra cet évènement par

George III. An. 1761. les réjouissances les plus somptueuses. Le 17, la Princesse, accompagnée de son frère le Duc régnant, partit avec toute sa suite pour Mirow ; elle prit ensuite la route de Perleberg, où elle fut complimentée au nom du Roi de Prusse, par le Comte de Gotter. Elle continua son voyage par Leutzen & Gourde, & le 22 arriva à Stade, où elle fut reçue aux acclamations du peuple, & avec une décharge générale de tous les canons. Elle y trouva la bourgeoisie sous les armes ; toute la ville fut illuminée ; on y avoit élevé plusieurs arcs de triomphe, & toute sa route fut marquée par la joie publique. Elle s'embarqua le lendemain sur le Yacht à Cuxhaven, où elle reçut le salut de l'Escadre Britannique destinée à l'escorter, tous les Officiers & les soldats paroissant très satisfaits de la dignité & de l'affabilité qui régnoit en toute sa personne.

IX. Cérémonie du mariage.

Les Anglois attendoient la Princesse avec les marques d'impatience qui caractérisent le peuple dans tous les pays. Le Roi ayant dit que son intention étoit qu'elle descendît à

Greenwich, les bords de la Tamise pendant plusieurs jours, furent couverts d'une multitude innombrable de gens de tous états. La rivière étoit chargée d'une quantité étonnante de barques, de chaloupes, & d'autres petits bâtiments remplis de peuple, qui alloient & venoient entre Black-well & Gravesend, pour voir arriver leur future Reine. On avoit élevé des échafauds sur le rivage dans l'étendue de plusieurs milles, & toutes les maisons de campagne voisines de la rivière, tant dans le Comté de Kent, que dans celui d'Essex, étoient également remplies de monde. Chacun observoit le vent avec autant d'attention que si sa fortune eût été attachée à la variété du temps ; & pour nous servir des expressions figurées de M. Smollett, le peuple sortoit de Londres en nombreux essaims, comme au printemps les abeilles quittent leur ruche aux premiers rayons du soleil. Les bains & les eaux médicinales où les gens riches vont en foule pendant l'été pour leur santé ou pour leur amusement, furent alors abandonnés ; & de toutes les parties du Royau-

George III. An. 1761.

me, on se rendit à Londres pour voir la nouvelle Reine, & assister à son couronnement. Après un voyage ennuyeux de dix jours, pendant lesquels la Flotte fut souvent retardée par les vents contraires, & exposée aux fureurs d'un temps orageux, la Princesse descendit le 10 de Septembre après midi à Harwick, où elle fut reçue par le Maire & les Aldermans en habits de cérémonie. Elle se mit en marche avec sa suite par le chemin de Colchester jusqu'à Witham, & logea dans une maison du Comte d'Albercorn, où elle satisfit la curiosité du peuple, avec la complaisance la plus obligeante. On assure que l'ardeur du Roi surpassoit l'impatience de ses sujets; cependant il ne fit aucune démarche pour aller à la rencontre de la Princesse, étant vraisemblablement retenu par les usages du Royaume; mais aussitôt qu'il fut informé de son débarquement, il lui envoya ses carrosses, avec un détachement des Gardes à cheval. Ils la rencontrèrent à Rumford, & la conduisirent à Londres au milieu de la foule du peuple qui bordoit la route sur son passage. Tou-

te cette multitude exprimoit sa joie par des acclamations tumultueuses qui la suivirent l'espace de plusieurs milles ; & ces marques de zèle montèrent à un tel degré de licence, que les Gardes eurent beaucoup de peine à contenir la populace dans les bornes du respect. La Princesse accompagnée de tout ce peuple, en carrosses, à cheval & à pied, passa par Hyde-Park, par Constitution-Hill, & arriva à la porte du jardin du palais de Saint-James, où le Duc de Devonshire, en qualité de Lord Chambellan, lui donna la main pour descendre de carrosse. Elle fut reçue à la porte par le Duc d'Yorck, & dans le jardin rencontra enfin le Roi, qui par ses regards lui exprima les transports de sa joie. La Princesse lui ayant rendu ses respects, il la releva, lui baisa la main, & la conduisit par le grand escalier dans le palais ; où ils dînèrent ensemble avec toute la Famille Royale. A neuf heures, l'Archevêque de Cantorbery fit la cérémonie du mariage dans la Chapelle superbement décorée. La Famille Royale, tous les Grands Officiers de l'Etat, la Haute Noblesse,

George III. An. 1761.

George III. An. 1761.

les Pairs & les Pairesses, ainsi que les Ministres Etrangers, assistèrent à cette cérémonie, dont la conclusion fut annoncée au peuple par une décharge générale de l'artillerie du Parc & de la Tour ; & les villes de Londres & de Westminster furent illuminées. La Cour passa plusieurs jours dans les Fêtes & dans la joie, ce qui fut suivi de l'ennuyeux cérémonial des adresses & compliments de félicitation, que le Roi fut encore obligé de recevoir de la ville de Londres, du Clergé, des Universités, des différentes sectes de Religionaires, des villes grandes & petites : enfin des diverses corporations de toutes les parties du Royaume.

X. Couronnement du Roi & de la Reine.

Il restoit encore la cérémonie du couronnement, qui dut être une nouvelle épreuve de patience pour un Monarque, dont on nous représente l'esprit trop élevé pour se former un amusement de toute cette vaine pompe. Comme elle ne contient rien qui puisse servir à caractériser la nation, nous en épargnerons l'ennuyeux détail à nos Lecteurs ; & nous remarquerons seulement, pour faire connoître l'excès du luxe

qui étendit alors son empire dans Londres, que malgré toute la splendeur de la suite du Monarque, cette magnificence fut effacée par la richesse des habillements d'un nombre prodigieux de spectateurs des deux sexes. Enfin toutes ces fêtes furent terminées par l'élection d'un nouveau Lord-Maire. Il est d'usage que les Rois & Reines de la Grande-Bretagne sont traités à Guidhall par les Magistrats élus dans l'année de leur couronnement. On fit de grands préparatifs pour la reception de Leurs Majestés, qui honorèrent le repas de leurs présences, accompagnées des principaux Seigneurs, & au milieu des acclamations du peuple, qui ne manque jamais de les prodiguer en ces sortes d'occasions.

George III, An. 1761.

XI. Expéditions maritimes.

Pendant que la Cour & le plus grand nombre des sujets se livroient ainsi aux transports d'une joie momentanée, la guerre continuoit d'étendre ses ravages dans les quatre parties du monde où les François & les Anglois ont étendu leur domination. Nous allons commencer, en suivant l'ordre que nous nous sommes prescrit, par le récit des

George III. An. 1761.

l'embouchure de la Manche, découvrit un grand vaisseau à deux *ponts* qui faisoit cours à l'ouest, & *qu'on* reconnut ensuite pour le Warwick, navire de soixante canons, dont les François s'étoient rendus maîtres. Il ne portoit alors que trente-cinq canons, & avoit pour Commandant M. le Verger de Belair, muni d'une commission du Monarque François. L'équipage montoit à environ trois cents hommes, y compris un détachement de soldats, & il *étoit chargé* pour Pondichery. Le Capitaine Hood, quoique le vaisseau ennemi fût beaucoup plus gros que le sien, n'hésita pas à l'attaquer; mais il fut reçu avec autant de bravoure. Plusieurs mâts des deux bâtiments furent emportés : la mer devenant très haute, ils se heurtoient réciproquement, & les équipages respectifs se trouvoient dans le plus grand embarras avec leurs mâts rompus & leurs manœuvres hachées. Ils furent séparés par les vagues, & le Warwick s'éloigna sous le vent; mais le Capitaine Hood s'étant réparé à la hâte, porta directement ses coups sur l'ennemi : le combat se renou-

velle, & dura environ une heure : enfin le Capitaine du Warwick hors d'état de résister plus long-temps, baissa son pavillon, après avoir eu quatorze hommes tués & trente-cinq blessés. La Minerve avoit perdu autant de monde, & tous ses mâts étoient brisés ; cependant Hood emmena sa prise en triomphe à Spithéad. Dans la même course, il s'étoit rendu maître de l'Ecúreuil, vaisseau corsaire de Bayonne, de quarante canons & de cent vingt deux hommes d'équipage.

XIII. Les vaisseaux François forcent de la Vilaine.

Dans le cours du même mois deux vaisseaux de 64 canons, deux frégates & une corvette, qui s'étoient réfugiés dans la Vilaine depuis la fâcheuse affaire de M. de Conflans, & qui y étoient demeurés comme bloqués par les Escadres Angloises, réussirent enfin à sortir de cette rivière à la vue des ennemis. L'une de ces frégates, nommée la Vestale, fut attaquée peu de jours après par la frégate Angloise le Cheval-Marin, qui ne put réussir à s'en emparer ; mais la Licorne qui lui livra ensuite le combat, fut plus heureuse, & parvint à l'emmener à Plimouth.

George III. An. 1761.

XIV. Prises faites par le Capitaine Nigthingale.

Au mois de Mars, un autre bâtiment François, nommé l'Entreprenant, percé pour 64 *canons*, mais monté seulement de 26, avec deux cents hommes d'équipage, & une riche cargaison destinée pour saint-Domingue, fut rencontré à la hauteur de l'endroit nommé Land's-end par la Vengeance, frégate de 26 canons, Capitaine Nightingale. On combattit de part & d'autre avec une égale fureur, jusqu'à ce *que la* Vengeance ayant pris *feu par la* bourre des François, ils résolurent de tirer avantage de la confusion occasionnée par cet accident, & alongeant leur beaupré sur le bâtiment Anglois, ils firent leurs efforts pour en venir à l'abordage. Ils ne purent y réussir par le courage & l'activité du Capitaine Nightingale, qui trouva moyen de se dégager, & de s'éloigner pour réparer ses manoeuvres, qui avoient excessivement souffert. Aussitôt qu'il les eut remises en bon état, il se rapprocha de l'Entreprenant, & renouvella le combat, qui dura encore une heure entière, après quoi les François s'écartèrent; mais Nightingale, quoi-

que ses mâts & ses manœuvres eussent été de nouveau très maltraités, porta encore sur ce bâtiment ; le joignit à la portée du pistolet, & recommença un troisième combat qui dura une heure & demie, ce qui força enfin les François à se rendre, après avoir perdu quinze hommes tués & trente blessés. La perte des vainqueurs ne fut que d'environ moitié. Ces combats particuliers avec des forces à-peu-près égales, donnent lieu de croire que sur les vaisseaux François le service de la manœuvre & celui de l'artillerie ne se fait pas avec autant de dextérité que sur les bâtiments Anglois. On sait que la plupart des Officiers de cette nation ont acquis une expérience consommée dans la Marine marchande, avant de monter sur les vaisseaux de Roi : conduite très sage, & propre à former les plus grands sujets. On y supplée en France par une profonde théorie, & par toutes les études qui peuvent former d'excellents Officiers ; mais quelque utiles & quelque nécessaires que soient ces principes, il faut y joindre la pratique, ce qu'ils n'ont

George III.
An. 1761.

presque jamais occasion de faire en temps de paix.

XV.
Autres prises faites par les Anglois.

Au mois d'Avril, une autre *frégate* Françoise, nommée la Cornete, de 23 canons & de deux cents hommes d'équipage, ayant mis à la voile de Brest, fut prise à l'ouest de l'isle d'Ouessant par le Bedfort, vaisseau de ligne Anglois, Capitaine Deam, qui la conduisit à Plimouth. Vers le même temps, & près du même endroit, le Phaisan, aussi frégate Françoise, montée de cent vingt hommes, fut attaquée, prise, & conduite à Spithéad par le Capitaine Brograve, qui commandoit la chaloupe armée en guerre l'Albanie; mais cette victoire fut peu importante, parce que les gens du Phaïsan avoient jetté en mer quatorze de leurs canons pendant qu'on leur donnoit la chasse. Dans le courant du même mois, un gros vaisseau de guerre François, chargé pour les Indes orientales, avec vingt-huit canons, & trois cents cinquante hommes d'équipage, rencontra le Héros & la Vénus, commandés par les Capitaines Fortescue & Harrison, qui s'en emparèrent presque sans

oppoſition, & le conduiſirent à Plimouth.

XVI. Leurs ſuccès dans la Méditerrannée.

Les Corſaires qui dépendoient de l'Eſcadre du Vice-Amiral Saunders dans la Méditerrannée, ſe diſtinguèrent également par leur activité. Au commencement du même mois, l'Oriflame, vaiſſeau François de quarante canons, fut rencontré à la hauteur du cap Tres-Foreas, par l'Iris, que commandoit le Capitaine Wheeler. Le combat commença à ſix heures du ſoir, & les deux bâtiments entretinrent un feu roulant juſqu'à dix heures & demie. Le Capitaine Anglois ayant été tué au commencement de l'action, le commandement paſſa au Lieutenant Cuningham. Ce nouveau Commandant jugeant que le deſſein des François étoit de gagner le rivage d'Eſpagne, vint à l'abordage; força le Capitaine de ſe rendre, & conduiſit ſa priſe à Gibraltar. Il y eut quarante-cinq hommes tués ou bleſſés ſur le bâtiment François, & l'Iris n'eut que quatre hommes tués & neuf bleſſés. Au mois de Juillet on détacha de la même Eſcadre le Thunderer, Capitaine Proby, avec le

George III. An. 1761. Modeste, la Thétis & la chaloupe la Favorite; ils eurent ordre de croiser sur la côte d'Espagne, pour *enlever*, s'il étoit possible, l'*Achille* & le Boufon, deux vaisseaux de guerre François qui étoient à l'ancre dans le port de Cadix. Après y être demeurés quelque temps, ils se hasardèrent d'en sortir, & le 16 ils furent découverts par les Corsaires Britanniques. Vers minuit le Thunderer attaqua l'Achille, qui fut forcé de se rendre après un combat *très vif*, qui ne dura cependant qu'une demi-heure. Dans ce court espace de temps, le Capitaine Proby eut près de quarante hommes tués & cent blessés, & il reçut lui-même une contusion au bras droit. Vers sept heures du matin la Thétis joignit le Boufon, & le feu se soutint de part & d'autre avec la plus grande activité pendant une demi-heure; mais le Modeste s'étant avancé, & ayant lâché quelques bordées, le Capitaine François se rendit, ne voyant pas d'espérance de pouvoir tenir contre leurs efforts réunis. Les deux bâtiments François avoient beaucoup souffert dans leurs équipages, ainsi

que dans leurs manœuvres, & les vainqueurs les conduisirent dans la baie de Gibraltar.

XVII. Exploits des Capitaines Faulkener & Logie.

Le 10 d'Août le Capitaine Faulkener, commandant la Bellone, vaisseau de ligne, & le Capitaine Logie dans la frégate le Brillant de trente canons, mirent à la voile du Tage pour l'Angleterre, ayant à bord une somme considérable pour le compte de plusieurs Négociants de Londres. Le 13 après midi, étant à la hauteur de Vigo, ils découvrirent près de terre un vaisseau de guerre & deux frégates. Aussitôt que les François apperçurent la Bellone, ils se mirent à lui donner la chasse jusqu'à la distance de sept milles; mais voyant les deux bâtiments Anglois dans une atmosphère pleine de brume, ils les prirent pour deux gros vaisseaux; résolurent d'éviter le combat; revirèrent de bord; mirent toutes leurs voiles & ne songèrent qu'à s'éloigner. Le Capitaine Faulkener, qui avoit eu le temps de les reconnoître, & qui conjectura avec raison, sur les avis qu'il avoit reçus, que le plus fort étoit le Courageux, mit aussitôt toutes ses voiles: & le poursuivit jusqu'au coucher du

George III. An. 1761.

soleil. Une des frégates Françoises ayant alors gagné le large, il fit un signal au Brillant pour qu'il lui *donnât* la chasse, ce qui fut immédiatement exécuté. Le bâtiment François fut poursuivi pendant toute la nuit: cependant au lever du soleil, l'Anglois n'avoit gagné sur lui qu'environ deux milles après une chasse de quatorze heures, en sorte que la frégate auroit pu éviter le combat pendant tout le jour & s'échapper la nuit suivante dans les ténèbres; mais *elle ne voulut* pas se refuser plus long-temps aux approches de l'ennemi. L'air étant devenu très serein, les François reconnurent qu'un des bâtiments Anglois étoit une frégate; & la Bellone, l'un des vaisseaux les mieux construits de toute la Marine Angloise, étant éclairée des rayons du soleil au milieu des eaux, leur parut beaucoup plus petite qu'elle ne l'étoit réellement. Le Commandant François, qui étoit un homme très courageux, fit élever un pavillon rouge aux haubans de la misaine, pour donner signal aux deux frégates de joindre le Brillant & d'engager le combat. En même temps il abattit ses grandes voiles;

revira

revira de bord, & attendit la Bellone sous ses voiles de perroquet, pendant que de son côté le Capitaine Faulkener s'avançoit à pleines voiles & donnoit ses ordres pour que chacun fût à son poste. La surface de la mer, légèrement agitée par un vent frais, formoit des ondulations qui facilitoient la manœuvre & laissoient la liberté de faire agir toute la grosse artillerie. Les deux vaisseaux étoient égaux en grosseur, ainsi que par le nombre & par la force des canons. L'équipage du Courageux étoit de sept cents hommes en état de service & commandés par M. du Gui-Lambert, Officier dont la valeur & l'habileté étoient reconnues. La Bellone étoit montée de cinq cents cinquante hommes de troupes choisies, accoutumés à la discipline & endurcis au service. Tous les Officiers étoient d'un mérite éprouvé, & le Commandant s'étoit distingué en plusieurs occasions par sa bravoure & sa bonne conduite. On ne tira pas un seul coup de part & d'autre, jusqu'à ce qu'on fut à la portée du fusil; mais alors le combat commença par une décharge furieuse du canon & des petites armes. En moins de neuf

George III. An. 1761.

minutes les bras, les boulines, les haubans & les agrès de la Bellone furent coupés & hachés, & le *mât* de misaine tomba sur l'arrière avec tous les hommes qui étoient dans les huniers; mais ils sauvèrent leurs vies en grimpant par les sabords de la Sainte-Barbe. Le Capitaine Faulkner, craignant que les François ne profitassent de ce désordre pour s'échapper, donna ses ordres pour venir sans perdre de temps à l'abordage; ce qui paroissoit impraticable *par la position* où étoient alors les deux vaisseaux. Le Courageux étoit en travers de l'avant ou proue de la Bellone, en sorte que le bâtiment Anglois pouvoit être balayé de l'avant à l'arrière avec le plus grand effet. Les bras des vergues & la plus grande partie des autres cordages des manœuvres de la Bellone étoient emportés; mais le Capitaine Faulkener, aidé de son Patron, dirigea les grandes voiles avec tant de dextérité qu'ils firent presque revirer le bâtiment, & tombèrent sur le bord opposé du Courageux. La présence d'esprit & l'activité du Commandant en cette circonstance critique ne fut pas moins admirable

que la discipline & la diligence des Officiers & des hommes, qui voyant leur changement de position, coururent à leurs canons de l'autre bord, qui se trouvoit alors vis-à-vis des François; lâchèrent une bordée furieuse qui fut suivie d'un feu sans intermission & si terrible que chaque coup fit son effet, & porta la mort ou la destruction. Le flanc du Courageux fut haché & rompu de tant de décharges successives, & les ponts furent bientôt couverts de morts & de mourants. Les François soutinrent pendant vingt minutes l'effet de ces batteries qui ne cessoient pas un seul instant d'agir, & qui leur portoient des coups si terribles. Enfin ne pouvant plus les supporter ni faire la manoeuvre dans leur bâtiment, on abattit le pavillon François, & le combat cessa : les mariniers Anglois quittèrent leurs postes, & les Officiers se félicitoient réciproquement de leur succès, quand un coup de canon tiré inopinément de la basse batterie du Courageux, fit retourner à leurs postes les mariniers Anglois, qui sans attendre d'ordre, lâchèrent deux nouvelles bordées; ce qui força

les François à demander quartier, & termina entièrement le combat. Les manœuvres de la Bellone *avoient* beaucoup souffert, mais ce bâtiment avoit peu de dommage dans son bois, & il n'eut pas plus de quarante hommes tués ou blessés. L'état du Courageux étoit bien différent, & il ne paroissoit sur les eaux que comme les débris d'un vaisseau naufragé. Il ne lui restoit sur pied que le grand mât & le beaupré : les flancs étoient ouverts par de larges breches; les *ponts* rompus en différents endroits; plusieurs des canons démontés, & les postes remplis des corps mutilés des soldats tués ou blessés. Plus de deux cents vingt hommes furent tués sur la place, & l'on en transporta cent dix blessés à Lisbonne, où l'on conduisit la prise. Dans cette expédition le Capitaine Faulkener se fit un honneur infini, non-seulement par sa bravoure, mais encore par son humanité & par sa politesse envers les prisonniers, dont la reconnoissance & les éloges sont le plus beau témoignage que puisse desirer un homme vertueux. Nous ne pouvons aussi passer sous silence la conduite du Ca-

pitaine Logie, qui commandoit le Brillant, & qui contribua en grande partie au ſuccès de Faulkener. Voyant qu'il lui ſeroit impoſſible de ſe rendre maître de l'une ou de l'autre frégate, dont la moindre étoit auſſi forte que le bâtiment qu'il commandoit, il réſolut de les amuſer toutes deux pour les empêcher de ſecourir le Courageux. Il commença donc à engager le combat avec celle qu'on nommoit la Malicieuſe, & l'autre étant venue s'y joindre, il ſoutint leurs efforts réunis, en ſorte qu'il employa tout leur feu, tant que les gros vaiſſeaux combattirent, & même une demi-heure après que le Courageux eut baiſſé pavillon. Enfin il obligea ces frégates à s'éloigner, après avoir beaucoup ſouffert dans leurs mâts & dans leurs manœuvres. Le Capitaine Faulkener, conduiſant ſa priſe à Lisbonne, elle fut près de périr par un accident, avant d'être entrée dans le Tage. Un baril de liqueur ſpiritueuſe prit feu près un des magaſins, & auroit pu faire ſauter en l'air le vaiſſeau, ſans la préſence d'eſprit & la réſolution du premier Lieutenant, nommé M. Male. Voyant que les flâmmes s'étoient déja com-

George III. An. 1761.

muniquées à quelques matières combustibles, il sauta au milieu par une écoutille & réussit heureusement à les éteindre. La sentinelle qui avoit mis le feu, en posant une chandelle trop près de la liqueur, périt avant d'avoir eu du secours, & vingt des prisonniers François ayant entendu cette alarme, se jettèrent dans la mer où ils furent engloutis par les flots. Les deux Capitaines Anglois firent une souscription, conjointement avec le comptoir Britannique de *Lisbonne* en faveur des prisonniers blessés, qui auroient été en danger de périr, si l'on avoit attendu qu'il leur fût venu du soulagement de la France.

XVIII. Prises faites par le Capitaine Cornic.

Nous n'entrerons pas dans le détail d'un grand nombre de prises particulières qui furent faites par les Corsaires des deux nations dans le cours de cette année : nous avons déja remarqué que celles des François surpassoient en général le nombre des prises faites par les Anglois, non que les premiers fussent supérieurs en forces aux derniers, mais parce que les Anglois avoient en mer un beaucoup plus grand nombre de navires marchands, que ne pouvoit être

celui des François, dont la guerre avoit considérablement dérangé le commerce maritime. L'un de ceux qui se distingua le plus entre les rivaux de la Grande-Bretagne, fut M. Cornic, Lieutenant de frégate, qui commandoit le vaisseau de Roi le Prothée armé en course pour le compte de plusieurs intéressés. Le 8 de Mars il amena dans le port de Brest l'Ajax, vaisseau de la Compagnie des Indes Angloises de 750 tonneaux, de 26 canons & de 100 hommes d'équipage, avec une très riche cargaison de diamants, de mousselines & d'autres marchandises qu'il apportoit de Madras : le Capitaine Cornic prit aussi un bâtiment de transport qui conduisoit 150 soldats Anglois de Cork à Portsmouth, outre plusieurs autres bâtiments assez richement chargés.

George III. An. 1761.

XIX. Les Anglois s'emparent de Mahé.

Les Anglois remportèrent encore cette année quelques avantages dans les Indes Orientales & Occidentales. Après la réduction de Pondichery, on fit un armement contre l'établissement François de Mahé sur la côte de Malabar, environ trente milles au nord de Tillichery. On embarqua

George III. An. 1761.

à Bombay un corps de troupes pour cette expédition, sous les ordres du Major Hector Monro, qui prit de si justes mesures, de concert avec M. Hodges, Commandant Anglois de Tillichery, & agit avec tant d'activité, qu'au commencement de Février M. Louet, qui commandoit en chef la garnison Françoise de Mahé, fut forcé de rendre cette place avec toutes ses dépendances. Quoique l'objet fût peu important en lui-même, la perte n'en fut pas moins considérable pour les François, qui avoient fait de grosses dépenses pour la fortifier, & y avoient mis plus de deux cents pièces de canon.

XX. Ils défont l'armée du Mogol.

Quoique les François eussent perdu leur principal établissement dans les Indes Orientales, ils conservèrent leur crédit à la Cour du Mogol, & engagèrent dans leur cause un Prince de cet Empire, nommé Schah-Zadda, qui se mit à la tête de quatre-vingt mille hommes contre les troupes de la Compagnie Angloise, commandées par le Major Jean Carnack, & renforcées par un corps de celles du Soubah de Bengale. Toute leur armée étoit composée de cinq cents

Européens, de deux mille cinq cents Cipayes, & de vingt mille Noirs, avec douze pièces de canon. Les deux armées s'avancèrent dans le voisinage de Guya; & le 15 de Janvier, celle du Mogol fut défaite en bataille rangée. Toute l'artillerie fut prise, avec une partie considérable du bagage, & un grand nombre d'Officiers François, entre lesquels se trouva M. Law, qui commandoit en chef. Schah-Zadda fit ses efforts pour joindre deux Rajas, qui avoient pris les armes contre le Soubah; mais il apprit que ces Rajas avoient été réduits par les troupes Angloises: alors il se rendit au Soubah, qui lui marqua le plus grand respect, & lui promit de le soutenir dans ses prétentions sur l'Empire du Mogol, en lui procurant les secours de la Compagnie Angloise.

George III. An. 1761.

XXI. Exploits du Comte d'Estain dans l'Inde.

Si les Anglois eurent des succès dans cette partie de l'Inde, ils ne furent pas aussi heureux sur la côte de Sumatra. Quoique plusieurs de ces faits soient antérieurs à l'année dont nous rapportons actuellement les évènements; nous avons cru ne pas devoir les séparer; notre dessein

George III. An. 1761.

n'étant pas d'entrer dans un grand détail ſur ces objets éloignés, qui appartiennent plus à l'Hiſtoire de *l'Inde* qu'à l'Hiſtoire générale d'*Angleterre*.

Au mois d'Octobre 1759, le Comte d'Eſtain, Brigadier des armées du Roi, qui commandoit le vaiſſeau le Prince de Condé, accompagné de la frégate l'Expédition, s'empara dans le golfe Perſique du fort Anglois de Bender-Abaſſi, & prit à la même nation deux frégates & trois vaiſſeaux de la Compagnie *des Indes*. Le 7 de Février 1760, le même Commandant s'empara du fort Natal, ainſi que de deux petits vaiſſeaux: il laiſſa le Condé dans le port, & mit pour garniſon les Capitaines de ſes deux bâtiments avec tous ceux qui étoient fatigués de la mer, & monta ſur la frégate pour continuer ſon expédition. Il ſe rendit devant le fort de Tappanoly, dont la garniſon étoit compoſée de 60 ou 80 ſoldats & canonniers Anglois, d'autant d'Arabes, & de 200 Malais ou Rattas diſciplinés. Cet établiſſement avoit deux forts élevés ſur des hauteurs très eſcarpées; mais ils ne purent réſiſter à l'intrépidité du Comte d'Eſ-

tain & des François qui l'accompagnoient. Ils y entrèrent; en chassèrent les ennemis, & les poursuivirent plusieurs milles. Les François ayant détruit les forts & jetté en mer les canons qu'ils ne purent emporter, M. d'Estain retourna à Natal; & ne voulant pas garder cette place, il la remit aux Hollandois, sur qui les Anglois l'avoient anciennement usurpée : il se rendit ensuite devant le fort Marlborough, où il vit un vaisseau Anglois de 24 ou 25 canons, bien monté d'Européens, qu'il résolut d'attaquer. Dans cette intention, il se mit sur la frégate qui tiroit moins d'eau que le Condé; mais comme il alongeoit sa civadière pour venir à l'abordage, le Commandant de ce vaisseau fit forces de voiles vers la terre, où il brûla son bâtiment & sauva son équipage, quoiqu'il fût plus fort en hommes & en artillerie que le Comte. La nuit suivante, M. d'Estain fit son débarquement; & il apprit avec la plus grande surprise par des déserteurs, que les Anglois avoient abandonné le fort, où ils auroient pu tenir long-temps, étant au nombre de dix-neuf cents hom-

George III. An. 1761.

mes, dont il y en avoit deux cents de troupes Européennes. Il poursuivit les fuyards, & en prit un grand nombre, quoiqu'il n'eût avec lui que soixante hommes, qui furent même si excédés de fatigue & de la chaleur, que plusieurs moururent après être tombés en délire. Il se rendit maître avec autant de facilité de Saloma, de Bençouli, de Manna, du fort de Groès, de Mocomoco, & détruisit aussi plusieurs petits bâtiments dans cette expédition.

XXII. Révolution dans le Bengale.

Il y avoit eu du changement dans le Gouvernement de la province de Bengale. Jaffier-Ali-Kawn, que les Anglois avoient réussi à établir Nabab de cette province, se conduisit avec tant de cruauté, que ses protecteurs mêmes devinrent bientôt ses ennemis. Par les intrigues de M. Vansittart, Président de la Compagnie, les Grands & le peuple le déposèrent ; & il fit donner sa place à Mir-Mahomed-Cossum-Ali-Kan, gendre de Jaffier. Ce nouveau Nabab, par reconnoissance confirma aux Anglois leurs anciens privilèges, & leur en accorda plusieurs nouveaux.

George III. An. 1751.

XXIII. Hollandois massacrés à Ceylan.

Il nous reste à parler, pour finir ce qui concerne les Indes Orientales, d'une révolution qui arriva dans l'isle de Ceylan. Les Hollandois, qui y étoient établis, ayant discontinué le paiement des droits qu'exigeoit le Roi de Candia, ce prince s'imagina, soit avec raison, soit par les insinuations des Anglois, qu'ils vouloient rendre son royaume tributaire des Etats-Généraux, & marcha contre leur établissement avec une armée nombreuse. Il surprit la pointe de Galles; & après s'être rendu maître de Colombo, qui étoit leur principale place, il fit massacrer tous ceux qu'il y trouva, sans distinction d'âge ni de sexe. Ensuite il fit abattre les arbres de cannelle, & tous les autres arbres à épices, qui croissent dans la partie du pays où les Européens avoient accès, & menaça de chasser toutes les familles Hollandoises de l'isle.

XXIV. Guerre contre les Chiroquois.

Jettons un coup-d'œil sur l'Amérique septentrionale. Toute la guerre fut bornée dans cette partie à une expédition contre les Chiroquois, qui ne pouvoient supporter patiemment la domination ni le voisinage des

George III. An. 1761.

Anglois. Le Colonel Grant se mit en marche au commencement de Juillet pour les subjuguer, à la tête de *deux* mille six cents hommes; & *partit* du fort le Prince George sur les frontières de la Caroline, dans l'intention de ravager leur pays par le fer & par le feu. Le 10 du même mois, il fut attaqué dans sa marche par un corps de ces Indiens, qui tirèrent sur lui pendant quelque temps avec plus de vivacité que d'effet, & ensuite disparurent. Après cette escarmouche, il ne trouva aucune opposition à traverser tout leur pays. Il réduisit en cendres quinze villes, outre un grand nombre de villages & de maisons séparées; détruisit environ quatorze cents arpents de bled; poussa les habitants dans les montagnes pour les y faire périr de famine, & imprima la plus profonde terreur dans toute la nation. Cette épouvante produisit l'effet que les Anglois desiroient, & força les Chiroquois à demander la paix: ils envoyèrent une députation de leurs Chefs au Colonel; ils lui marquèrent leur douleur; lui déclarèrent leurs sentiments, & il les fit conduire au

Gouverneur-Lieutenant à Charles-Town, où l'on conclut un nouveau traité. Sir William-Johnſon fit un voyage chez les autres nations Indiennes, pour calmer les craintes que leur avoient cauſées les conquêtes de la Grande-Bretagne, & que les Emiſſaires des François avoient eu ſoin d'entretenir. Il y eut une conférence entre les Chefs des ſix nations & quelques-uns des Gouverneurs Anglois de l'Amérique, pour renouveller & ratifier les traités qui ſubſiſtoient avec ces tribus. Dans cette conférence il s'éleva une vive diſpute au ſujet de quelques terres qu'un des Chefs de Lawara ſoutint avoir été uſurpées par des planteurs Anglois, en conſéquence d'un achat frauduleux. Cette affaire fut arrangée ; mais les Indiens conſervèrent toujours une animoſité intérieure contre des gens qu'ils regardoient comme des uſurpateurs. Ceux des confins de la Nouvelle-Ecoſſe marquoient plus d'attachement à leurs nouveaux alliés : leurs Chefs vinrent en grand nombre viſiter le Gouverneur d'Hallifax ; ſe reconnurent dans la dépendance du Roi de la Grande-

George III. An. 1761.

Bretagne ; & pour marque d'une alliance & d'une amitié perpétuelle, ils brûlèrent la hache, avec les cérémonies qui leur sont ordinaires.

XXV. Exploits du Contre-Amiral Holmes.

Dans les Indes Occidentales, le Contre-Amiral Holmes, qui commandoit une Escadre à la Jamaïque, se conduisit avec autant d'intelligence que de succès. Il apprit au commencement de Juin, que plusieurs vaisseaux de guerre François avoient mis à la voile du Port-Louis, & que la Sainte-Anne étoit partie depuis peu du Port-au-Prince. Il disposa aussitôt son Escadre de la manière la plus avantageuse pour se rendre maître de ces bâtiments ; & le 13 du même mois il découvrit la Sainte-Anne. Il lui donna la chasse avec le Hampshire qu'il montoit, & la conduisit sous le vent où le Centaure étoit en croisière. Le Capitaine François, voyant ces deux vaisseaux, fit ses efforts pour gagner la côte ; mais il fut surpris par le calme à une lieue au nord de la baie de Donna-Maria. Après quelques volées de canon, le Centaure l'ayant abordé, il fut bientôt forcé de baisser pavillon. La Sainte-Anne étoit

un vaisseau neuf, très beau, percé pour 64 canons, quoiqu'il n'en portât que 40, & chargé d'une riche cargaison de caffé, de sucre & d'indigo. L'Escadre commandée par Sir Jean Douglas, qui croisoit à la hauteur des isles sous le vent, fut aussi employée avec beaucoup d'activité & de succès pour protéger le commerce de la Grande-Bretagne, & pour nettoyer ces mers des corsaires de la Martinique, dont il y eut un grand nombre de pris.

XXVI. Les Anglois s'emparent de la Dominique.

Au mois de Juin, l'isle de la Dominique, que les François avoit mise en bon état de défense, fut attaquée & réduite par un corps de troupes, aux ordres du Lord Rollo, qui y furent transportées de la Guadeloupe par Sir Jacques Douglas, avec quatre vaisseaux de ligne & quelques frégates. Deux Officiers, chargés d'un Manifeste adressé aux habitants, étant descendus à l'endroit nommé le Roseau, envoyèrent deux Députés pour traiter de leur reddition; mais le Gouverneur, nommé M. de Longprie, ayant réussi à dissiper les craintes des insulaires, ils refusèrent de se soumettre aux An-

George III. An. 1761.

glois, & commencèrent à marquer beaucoup de résolution. Les vaisseaux ennemis jettèrent l'ancre près du rivage, & firent leurs dispositions pour le débarquement. Les troupes furent mises à terre le soir même, protégées par le feu des bâtiments; mais le Lord Rollo considérant qu'elles souffroient beaucoup par le feu irrégulier qui venoit des arbres & des buissons, & que les retranchements des François commandoient la ville, où il étoit entré sans résistance; que le terrein étoit fort par sa situation, & que les François pouvoient recevoir du secours dans la nuit, résolut d'attaquer leurs retranchements sans perdre de temps. Il se chargea lui-même de ce service, secondé par le Colonel Melville à la tête des grenadiers; & ils formèrent leurs attaques avec tant d'activité, que les François furent chassés successivement de toutes leurs batteries & de tous leurs retranchements, & que M. de Longprie fut fait prisonnier avec quatre autres Officiers. Le lendemain, les habitants se soumirent; furent désarmés, & prêtèrent serment à Sa Majesté Britannique. Ainsi

George III. An. 1761.

toute l'isle fut conquise avec peu de perte ; & le Commandant Anglois établit un poste très bien défendu au Roseau.

Il ne se passa rien d'important cette année sur les côtes d'Afrique, excepté la destruction de la ville de Gorée, qui fut consumée par le feu, & une entreprise sur le Fort-Jacques, situé à l'embouchure de la rivière Gambia : il fut attaqué par deux senaws François, dont un échoua sur le rivage, & l'autre fut obligé de s'éloigner.

XXVII. Escadre Angloise dans la baie de Quiberon.

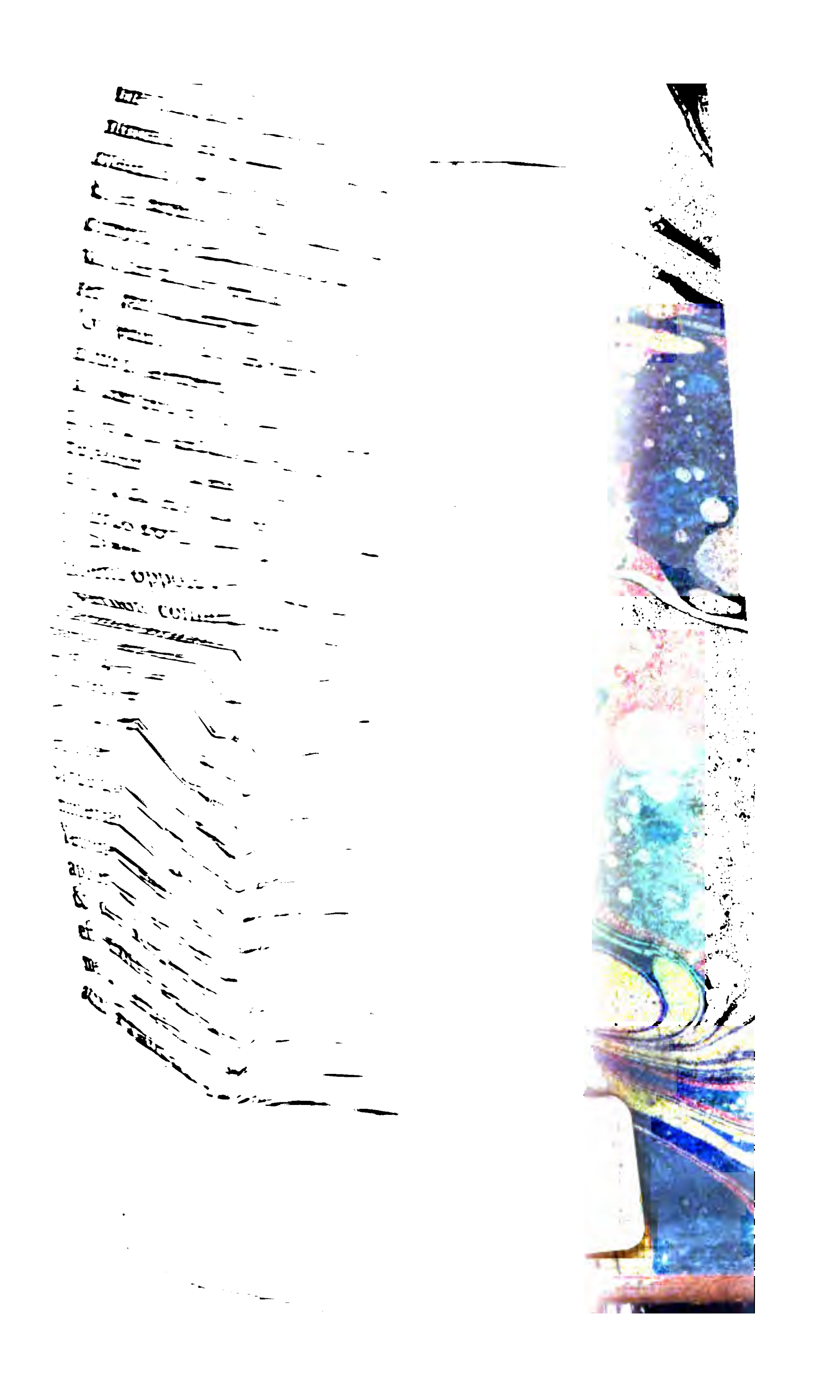
Une forte Escadre Angloise, commandée par Sir Edouard Hawke, & par Sir Charles Hardy, avoit passé tout l'hiver dans la baie de Quiberon. Au mois de Janvier ils prirent deux petites frégates Françoises chargées pour la côte de Guinée, & d'autres petits bâtiments marchands de peu de valeur. Au mois de Mars, les deux Amiraux retournèrent à Spitéad, mais on envoya bientôt une autre Escadre occuper la même croisière. Au mois de Juillet, pendant que les Anglois étoient occupés à démolir les fortifications de l'isle d'Aix, les vaisseaux de guerre qui

George III.
An. 1761.

protégeoient ce service furent atta-
qués par un petit armement Fran-
çois qui sortit de la Charente. Il étoit
composé de six prames, d'un pe-
nombre de galères, & d'un gr-
nombre de bateaux plats char-
troupes. Ils arrivèrent avec la
rée; prirent poste entre l'isle
net & le fort Fouras, & com-
cèrent à tirer sur les vaisseaux
glois avec douze mortiers & fo-
te & dix pièces de canon; mais
leur répondit par un feu si vif
qu'après quelques heures ils retour-
nèrent à leur première station, où
il y avoit trop peu d'eau pour
les Anglois les y pussent suivre.

XXVIII.
Projet des Anglois contre Belle-Isle.

Avant d'entrer dans le détail du
& de la prise de Belle-Isle, nous al-
rapporter quelques réflexions qu-
notre Auteur Anglois au sujet
cette expédition. Le projet fav-
du Ministère étoit, dit-il, la ré-
tion de Belle-Isle, située sur la c-
de Bretagne, environ à quatre li-
de la pointe de Quiberon & à é-
distance du Port-Louis & de l'em-
bouchure de la Loire. Cette isle
près de six lieues de longueur
peu plus de deux de largeur:



George III. An. 1761. protégeoient ce service furent attaqués par un petit armement *François* qui sortit de la Charente. *Il étoit* composé de six prames , d'un petit nombre de galères , & d'un grand nombre de bateaux plats chargés de troupes. Ils arrivèrent avec la marée ; prirent poste entre l'isle d'Enet & le fort Fouras , & commencèrent à tirer sur les vaisseaux Anglois avec douze mortiers & soixante & dix pièces de canon ; *mais on* leur répondit par un *feu si vif* , qu'après quelques heures ils retournèrent à leur première station , où il y avoit trop peu d'eau pour que les Anglois les y pussent suivre.

XXVIII. Projet des Anglois contre Belle-Isle.

Avant d'entrer dans le détail du siège & de la prise de Belle-Isle , nous allons rapporter quelques réflexions que fait notre Auteur Anglois au sujet de cette expédition. Le projet favori du Ministère étoit , dit-il , la réduction de Belle-Isle , située sur la côte de Bretagne , environ à quatre lieues de la pointe de Quiberon & à égale distance du Port-Louis & de l'embouchure de la Loire. Cette isle a près de six lieues de longueur & un peu plus de deux de largeur : il y a

une ville assez grande & assez jolie nommée le Palais, avec une bonne citadelle, outre plusieurs villages; & le nombre des habitants, non compris la garnison, monte au total à six mille personnes, qui subsistent particulièrement de la pêche. On pensoit en Angleterre qu'on réduiroit aisément cette isle, & que la conquête en seroit très avantageuse à la Grande-Bretagne; qu'elle répandroit l'alarme chez les François, & les obligeroit d'entretenir un gros corps de troupes sur le continent opposé, ce qui feroit une diversion considérable en faveur de l'armée Britannique occupée dans la partie septentrionale de l'Allemagne; que la situation de cette isle tiendroit en échec le port de l'Orient, & empêcheroit les François d'équiper un armement à Brest, parce qu'en temps de guerre tous les matériaux pour la construction & l'équipement des vaisseaux, y sont apportés de Port-Louis, de Nantes & de Rochefort, par le canal qui est entre Belle-Isle & la terre ferme, lequel ne pourroit plus servir aux François, si les Anglois étoient

George III. An. 1761.

maîtres de Belle-Isle : enfin, que tous les vaisseaux François chargés pour les Indes Orientales & Occidentales, ainsi que pour les autres parties du monde, étant dans l'usage de suivre la côte, jusqu'à ce qu'ils aient atteint Belle-Isle, les Anglois avec une petite Escadre entre cette isle & le continent, & quelques bâtiments légers pour aller à la découverte, se rendroient aisément maîtres de tous ces vaisseaux. Voilà quelles étoient les raisons qu'on avançoit en faveur de cette expédition ; mais il étoit aisé de leur opposer de fortes objections. En supposant que le Ministère François fût réellement alarmé de cette entreprise, il lui étoit aisé de tenir un corps de vingt mille hommes sur le rivage opposé, sans en tirer un seul des armées d'Allemagne. La France avoit plus de deux cents trente mille hommes sur pied ; la guerre d'Allemagne n'occupoit au plus que la moitié de ce nombre, & par conséquent il restoit trois fois plus de troupes qu'il n'en étoit nécessaire pour garantir les côtes d'une invasion ; la réduction de Belle-Isle ne pouvoit donc faire aucune sorte

de diverſion en faveur de l'armée Britannique, commandée en Allemagne par le Prince Ferdinand de Brunſwick. A l'égard de l'interruption de la navigation Françoiſe, on pouvoit aiſément remplir le même objet, en tenant une Eſcadre dans la baie de Quiberon ; & ſans cette Eſcadre, l'iſle ne pouvoit être d'aucun uſage, puiſqu'il n'y a pas de port où un ſeul vaiſſeau de guerre puiſſe demeurer à l'ancre. Le plus fort argument qu'on pouvoit former contre cette expédition, étoit tiré de la nature même de l'iſle, entourée de rochers innacceſſibles, excepté à quelques ouvertures que les François avoient garnies de bons retranchements. Après les avis qu'ils avoient reçus de la deſtination de l'armement Britannique l'été précédent, ils avoient apporté tous leurs ſoins à bien retrancher & fortifier tous les endroits où ils croyoient qu'on pouvoit effectuer une deſcente. La citadelle du Palais, ouvrage du célèbre M. de Vauban, tant pour le plan que pour l'exécution, étoit regardée comme une des plus fortes places de

George III. An. 1761.

France; & la garnison, composée de plus de trois mille hommes de troupes choisies, étoit commandée par le Chevalier de Sainte-Croix, l'un des plus braves Officiers & des plus actifs de ce royaume. Nous n'entreprendrons pas d'expliquer pourquoi l'on préféra ce projet à d'autres qui paroissoient beaucoup plus importants, & encore moins pourquoi, lorsque la résolution en eut été prise, il fut différé pendant le cours d'une année, ce qui coûta beaucoup à la nation, comme si l'on eût suspendu les hostilités jusqu'à ce que les François fussent bien préparés à s'y opposer. Quoi qu'il en soit, les troupes qu'on avoit désembarquées, & mises en quartier aux environs de Portsmouth, furent rassemblées au mois de Mars, & on les fit monter sur les bâtiments de transport, au nombre de dix bataillons, commandés par le Major-Général Hodgson, aidé du Major-Général Crauford, avec un corps d'Ingénieurs, de la cavalerie, & un détachement d'Artillerie.

XXIX. Ils sont repoussés dans une descente.

L'Escadre équipée pour cette entreprise, étoit composée de dix vaisseaux

ſeaux de ligne, de pluſieurs frégates, de deux brûlots, & de deux galiotes à bombes. Elle étoit commandée par le Chef d'Eſcadre Keppel, frère du Comte d'Albemarle, brave Officier, qui s'étoit ſignalé en diverſes occaſions, tant dans le cours de cette guerre, que dans la précédente. Ils mirent à la voile de Spithéad le 29 de Mars, jettèrent l'ancre le 7 d'Avril, dans la grande rade de Belle-Iſle, & firent leurs diſpoſitions pour le débarquement des troupes de terre. Les Commandants étant convenus que la deſcente ſe feroit ſur une rive ſableuſe, près de la pointe de Lamaria, dans la partie de l'iſle qui eſt au ſud, ils feignirent de vouloir attaquer la citadelle de Palais, pendant que deux gros vaiſſeaux portoient des troupes au lieu du débarquement, & éteignoient le feu d'une batterie que les François y avoient élevée. Quand elle eut été réduite au ſilence, les barques plates s'avancèrent vers le rivage, & débarquèrent environ deux cents ſoixante hommes, commandés par le Major Purcel, & par le Capitaine Osborne; mais les François, qui

George III. An. 1761.
s'étoient retranchés sur les hauteurs; parurent tout-à-coup; tombèrent sur les Anglois, & les mirent en *désordre*, ce qui empêcha les autres d'effectuer leur descente. Le Capitaine Osborne, à la tête de soixante Grenadiers, s'avança avec intrépidité si près des François, qu'il combattit main à main contre un de leurs Officiers; mais il reçut trois coups de fusil dans le corps, qui le renversèrent mort sur la place. Le Major Purcel eut le même sort, ainsi que *plusieurs* autres Officiers, & tous ceux qui étoient descendus, furent tués ou faits prisonniers, après avoir été mis en déroute. Cette tentative coûta aux Anglois près de cinq cents hommes, y compris deux Officiers de Marine, & environ cinquante soldats des vaisseaux qui faisoient leurs efforts pour protéger la descente; & cet échec fut suivi d'un temps orageux, qui endommagea quelques bâtiments de transport. Aussitôt que le vent fut tombé, le Prince d'Orange, vaisseau de guerre, fit le tour de l'isle pour découvrir s'il ne seroit pas possible de trouver quelque autre endroit de débarquement; mais

ils parurent tous si bien défendus par les rochers & par les batteries, qu'il sembloit qu'on ne devoit avoir aucune espérance de le faire avec quelque succès.

George III. An. 1761.

XXX. Ils réussissent à débarquer.

Malgré des apparences aussi peu favorables, les Anglois formèrent un nouveau projet, & ils eurent le bonheur de réussir. Le 22 du même mois, les troupes furent distribuées le matin dans les barques plates, & s'avancèrent vers différentes parties de l'isle, comme si l'on eût eu dessein de faire plusieurs descentes; ce qui partagea tellement l'attention des François, qu'ils furent obligés de diviser leurs troupes en corps séparés, qu'on distribua pour ainsi dire au hasard. Le Brigadier Lambert s'étant attaché à la pointe de Lamaria, qui est un rocher escarpé, le Capitaine Paterson, à la tête des grenadiers de Beauclerc, & le Capitaine Murray, à la tête d'un détachement de soldats de Marine, grimpèrent dans ces précipices avec une intrépidité étonnante, & soutinrent le feu d'un gros corps de François, jusqu'à ce que les Anglois fussent renforcés par de nouvelles troupes qui débarquèrent

George III. An. 1761.

en grand nombre. Alors les François abandonnèrent leurs batteries, & se retirèrent précipitamment, après beaucoup de sang répandu. Ce succès coûta aux Anglois environ quarante hommes tués, & un très grand nombre de blessés, entre lesquels furent le Colonel Mackensie & le Capitaine Murray, qui sembloient se disputer de valeur & d'activité à la tête de leurs régiments ; le Capitaine Paterson perdit aussi un bras dans cette action. M. de Saint-Croix, voyant que toutes les troupes Angloises étoient débarquées au nombre de huit mille hommes, rappella ses détachements à Palais, & se prépara à une vigoureuse défense, toutes ses troupes montant à quatre mille hommes, y compris la milice de l'isle.

XXXI. Ils se disposent à assiéger la place.

Le 23, les troupes Angloises se formèrent en colonnes, & se mirent en marche vers la ville : le lendemain, le Général Hodgson donna ordre à un détachement de cavalerie légère de prendre poste à Sauzon, & le 25, un corps d'infanterie s'empara d'un village nommé Bordilla, où l'on commença à éle-

ver un retranchement ; mais ce corps fut bientôt délogé par un détachement de Grenadiers François, ce qui n'empêcha pas toute l'armée Angloise de se retrancher dans le voisinage. L'artillerie & les ustensiles nécessaires pour ouvrir les tranchées & former le siège, étoient encore sur les vaisseaux, sans qu'on pût les débarquer, à cause du temps orageux ; & le Gouverneur François profita de ce retard pour faire élever six redoutes qui défendoient les approches de Palais ; ce qui fut fait avec autant d'intelligence que de promptitude, avant que le Général Hodgson pût commencer ses opérations. Pendant cet intervalle, il publia un Manifeste adressé aux habitants, où il déclaroit que, s'ils vouloient se mettre sous la protection du Gouvernement Britannique, ils auroient le libre exercice de leur Religion, & conserveroient tous les droits & privilèges dont ils avoient joui jusqu'alors. Cette assurance fit le plus grand effet, & beaucoup de ces habitants acceptèrent ces propositions. Le Général fit ensuite sommer le Commandant François, qui

George III.
An. 1761.

étoit campé ſous les murs de la citadelle, & qui déclara qu'il *défendroit* la place juſqu'à la *dernière* extrémité. Auſſi ne peut-on diſconvenir, diſent eux-mêmes les Anglois, que pendant le cours du ſiège, ce Gouverneur n'ait fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave Officier conſommé dans l'art de la guerre. Vers la fin d'Avril, on apporta quelques mortiers qui commencèrent à agir contre la ville, où les François s'étoient alors retirés. Ce fut dans cette circonſtance que Sir William Peere Williams, Capitaine dans la cavalerie légère de Burgoyne, fut tué par une ſentinelle Françoiſe, en allant reconnoître. Ce jeune homme, qui étoit de très bonne famille, fort brave, & qui donnoit les plus grandes eſpérances, fut univerſellement regretté.

XXXII. Belle défenſe des François.

Les aſſiégeants ouvrirent la tranchée le 2 de Mai; mais la nuit ſuivante elle fut attaquée par les François avec tant de vivacité, que les piquets de la gauche furent mis en déſordre. Le Major-Général Crawford, qui étoit de garde cette nuit, rallia ſes troupes, & fit tous ſes efforts

pour les animer par son exemple; mais elles ne combattirent pas avec leur courage ordinaire : il y eut un assez grand nombre de soldats de tués, & le Major - Général tomba entre les mains des François avec deux Aides-de-camp. Les assiégés se retirèrent sans avoir rien entrepris contre la droite, où les piquets paroissoient résolus de conserver leur terrein & de bien recevoir leurs ennemis. Le dommage fut réparé le jour suivant : on fit une redoute près de la droite des ouvrages des François ; & à commencer de ce jour, les opérations du siège furent poussées sans relâche, malgré la vivacité du feu des assiégés, & malgré les fréquentes sorties qu'ils firent dans le plus bel ordre, & où il y eut beaucoup de sang de répandu.

George III. An. 1761.

XXXIII. Ils se retirent dans la citadelle.

Les Ingénieurs Anglois ayant déclaré que les travaux ne pouvoient avancer que lentement, jusqu'à ce qu'on eût emporté les redoutes des François, le Général fit ses dispositions pour l'attaque, qui commença le 13 au point du jour. On dirigea contre la redoute du flanc droit un feu terrible de quatre pièces de ca-

George III. An. 1761.

non, & de plus de trente coehorns: ensuite, un détachement de soldats de Marine, soutenus par une *partie* du régiment de Loudon, *marcha* vers le parapet, chassa les François de leurs ouvrages, & après un combat furieux à coups de bayonnette, se rendit maître de cette redoute. Le même détachement, renforcé par le régiment de Colvil, sous les ordres du Colonel Teesdale & du Major Nesbit, s'empara l'une après l'autre de toutes les redoutes, & fit un grand carnage des François, qui furent forcés de se retirer précipitamment dans la citadelle. L'ardeur des assaillants fut telle, qu'ils entrèrent pêle-mêle avec les assiégés dans les rues de Palais; firent un grand nombre de prisonniers, & se rendirent maîtres de la ville, où ils trouvèrent l'hôpital François, & quelques Anglois qui avoient été faits prisonniers dans les différentes sorties.

XXXIV. Ils sont forcés de capituler.

Les Anglois étant alors en possession de toute l'isle, excepté de la citadelle de Palais, firent tous leurs efforts pour la soumettre. Elle étoit également forte par sa situation &

par les ouvrages qu'on y avoit faits, & les assiégés la défendirent avec un courage & une persévérance dont on ne voit que peu d'exemples. Depuis le 13 de Mai jusqu'au 25, les Anglois finirent les parallèles ; firent des barricades ; élevèrent diverses batteries, & de part & d'autre on entretint un feu continuel tant de jour que de nuit ; mais depuis ce jour, celui des assiégés commença à diminuer. L'isle est naturellement si stérile, & M. de Sainte-Croix avoit pris tant de précautions pour empêcher les ennemis de profiter de ce qu'elle produit, que l'armée Angloise n'avoit ni provisions fraîches, ni aucune espèce de rafraîchissements autres que ce qui lui étoit apporté par mer d'Angleterre. Ils en reçurent un assez grand nombre de troupeaux vivants ; & on leur envoya pour renfort un régiment de Portsmouth, & un autre de l'isle de Jersey. A la fin de Mai la brèche fut faite à la citadelle, & malgré les travaux infatigables du Gouverneur & de la garnison pour réparer le dommage, le feu des assiégeants augmenta avec tant de fureur, que tou-

George III. An. 1762.

tes les défenſes furent ruinées, & que la brèche fut praticable le 7 de Juin. Alors M. de Sainte-Croix voyant qu'il avoit à craindre un aſſaut général, demanda à capituler. On lui accorda les conditions les plus honorables : il eſt ſtipulé entre autre, dans le premier article, que c'eſt en conſidération de la belle défenſe faite par la citadelle, ſous les ordres de M. de Sainte-Croix, qu'on accorde que la garniſon entière ſortira par la brèche avec les honneurs de la guerre, tambours battants, drapeaux déployés, mêches allumées & trois pièces de canon avec douze charges pour chacune ; que chaque ſoldat aura quinze charges dans ſa cartouche ; que tous les Officiers, ſoldats & habitants emporteront leur bagage, & que les femmes ſortiront avec leurs maris. Les articles, au nombre de treize, furent immédiatement ſignés & exécutés, après quoi les grenadiers de Beauclerc prirent poſſeſſion de la citadelle. C'eſt ainſi, dit notre Auteur, en finiſſant le récit de cette expédition, qu'avec une dépenſe exorbitante, & une perte d'envi-

ron deux mille hommes de troupes choisies qui périrent dans cette entreprise, les Anglois firent la conquête d'un rocher stérile, sans aucunes productions, sans port, & sans pouvoir être d'aucune utilité, pendant qu'ils laissoient tranquillement les François se fortifier & s'accroître dans leur établissement sur la rivière du Mississipi, d'où il auroit été facile de les déloger avec une partie des forces que commandoit le Général Amherst, sans qu'il fût nécessaire d'y envoyer un seul nouveau régiment de la Grande-Bretagne.

Fin du Tome quatrième.

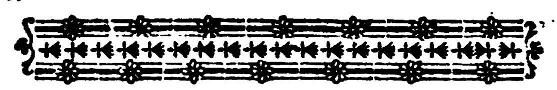


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce quatrieme Volume.

A

B

Hollandois

M

P

R

Fin de la Table des matieres du Tome quatrieme.

ERRATA.

PAge 27, *ligne.* 17. Nicola, *lisez* Nicolaï.
Page 139, *ligne* 20. Pamphle, *lisez* Pamphlet,
Page 201, *ligne* 11. Outario, *lisez* Ontario.
Page 222, *ligne* 4. Commenèrent, *lisez* commencèrent.
Page 312, *ligne* 4. D'écarter, *lisez* d'écraser.

